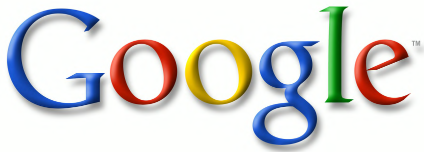
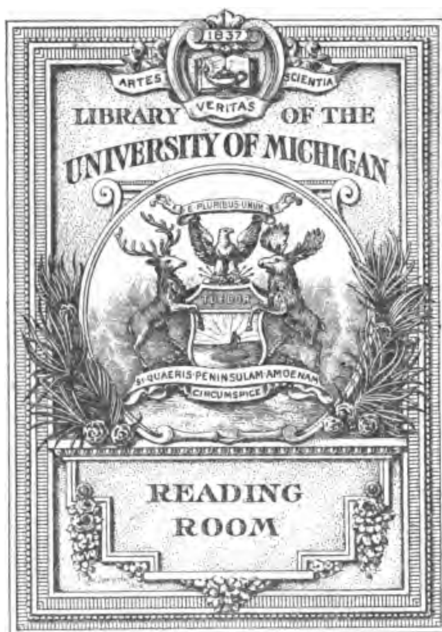



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
READING
ROOM

EDUCATIONAL FRENCH WORKS

OF

C. FONTAINE, B.L., L.D.,

DIRECTOR OF FRENCH INSTRUCTION IN THE HIGH SCHOOLS OF WASHINGTON, D. C.

Les Poëtes Français du XIXme Siècle, with biographical and explanatory notes in English. 12mo, cloth. 402 pages................$1.25

Les Prosateurs Français du XIXme Siècle, containing the best selections of the modern French authors, with biographies and English explanatory notes. 12mo, roan cloth. 378 pages.......$1.25

Les Historiens Français du XIXme Siècle, containing the best selections of the modern French historians, and forming a connected history of France from Louis XIV to our times..........$1.25

ANNOTATED TEXT

Graziella, by A. de Lamartine. A new and tasteful edition of this charming idyl of Italian life. 12mo, paper..................45 cents.

La Mare au Diable, by George Sand. A charming idyl of French country Life. Paper..25 cents.

La Mère de la Marquise, by Ed. About. A most delightful and amusing story. 135 pages. Paper...........................25 cents.

Boum-Boum, by Jules Claretie, with other exquisite little stories by the best French authors. 104 pages. Paper................25 cents.

Le Maître de Forges, forming No. 10 of *Théâtre Contemporain*. 112 pp. Paper...25 cents.

Mademoiselle Solange (TERRE DE FRANCE), by François de Julliot, No. 11 of *Romans Choisis*, ouvrage couronné par l'Académie Française. 378 pages. Paper....................................60 cents.

L'Ami Fritz, by Erckmann-Chatrian, No. 6 of *Romans Choisis*. One of the most delightful and humorous of these clever authors' romances. 12mo, 303 pages. Paper.............................60 cents.

Le Petit Chose, by Alphonse Daudet, No. 22 of *Romans Choisis*. One of the best romances ever written by this well-known author. 12mo, 314 pages. Paper...60 cents.

Les Précieuses Ridicules, by Molière, No. 7 of *Classiques Français*. The third of Molière's comedies and the first in which the manners of his time are severely criticised, with a biographical memoir. Paper ....25 cents.

Doce Cuentos Escogidos (Spanish). Edited for class use, with explanatory notes and vocabulary. 12mo, paper, 116 pages ....50c.

LES

Prosateurs Français

DU

XIXE SIÈCLE

WITH BIOGRAPHICAL NOTICES OF THE WRITERS, AND EXPLANATORY, GRAMMATICAL AND HISTORICAL NOTES

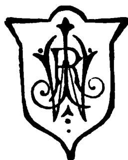
BY

C. FONTAINE, B. L., L. D.

DIRECTOR OF FRENCH INSTRUCTION IN THE HIGH SCHOOLS OF WASHINGTON CITY.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Prosunt et Delectant.



NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851 & 853 SIXTH AVENUE.

BOSTON: CARL SCHOENHOF.
1897.

Printed by the
Press of William R. Jenkins,
New York.

PRÉFACE.

VOICI un choix de morceaux de prose qui, en dépit de son titre ambitieux, sera, nous l'espérons, favorablement accueilli des professeurs et de tous ceux à qui la littérature française est chère. Disons de suite, pour éviter tout malentendu, que les "Prosateurs français du XIXe siècle" sont loin de représenter la totalité des écrivains modernes. Le cadre restreint d'un livre classique ne saurait admettre un pareil développement et une étude complète de tous les auteurs contemporains formerait un ouvrage d'une envergure beaucoup plus grande que le présent volume.

* * * * * * * *

Sans avoir la prétention d'avoir rien innové, nous pensons que ce travail présente certains avantages qu'on chercherait en vain dans les recueils du même genre publiés auparavant.

Nous avons fait précéder chaque morceau d'une notice biographique qui, si courte qu'elle soit, suffira à donner aux élèves une connaissance de la vie de l'auteur.

En second lieu on a essayé d'éviter un écueil bien commun dans les livres de cette sorte, c'est-à-dire qu'autant que cela a été possible on a choisi des morceaux présentant par eux-mêmes un sens complet. Lorsque cela a été impossible on a fait précéder l'extrait d'une explication qui en rend l'intelligence facile et complète.

Enfin, on s'est efforcé de donner "du nouveau" *et comme le XIXe siècle tire à sa fin on a réservé une large place aux écrivains qui ne figurent pas dans les receuils de prose jusqu'ici publiés.*

A. Daudet, G. de Maupassant, P. Bourget, Pierre Loti, J. Lemaître, ces ciseleurs de la phrase qui ont tant contribué à donner à la littérature des dernières vingt-cinq années une personnalité sans égale, ces auteurs, disons-nous, ont ici reçu la place d'honneur qu'ils méritent.

Nous espérons donc que cette nouvelle addition à la liste des livres classiques aidera nos collègues dans la tâche souvent ardue, toujours intéressante de l'enseignement, et qu'ils feront au nouveau-venu l'accueil favorable qu'ils ont fait à son frère aîné "Les Poètes français du XIXe siècle."

WASHINGTON (D. C.) *le 15 Septembre 1892.*

En offrant au public la troisième édition de ce volume, nous nous faisons un devoir de remercier nos collègues du bon accueil fait à notre ouvrage.

Cette nouvelle édition a été revue et corrigée avec soin : nous espérons donc qu'on la trouvera presque complètement exempte de fautes d'impression.

On y a aussi rectifié certaines dates et on y a ajouté quelques détails biographiques dans les cas où cela a été jugé nécessaire.

CAMILLE FONTAINE.

NOËL 1894.

LES PROSATEURS FRANÇAIS

DU XIXᵐᵉ SIÈCLE.

XAVIER DE MAISTRE.

MAISTRE (XAVIER DE), né à Chambéry (Savoie) en 1764, mort à Saint-Pétersbourg en 1852.

Pendant la Révolution, il se réfugia en Russie, entra dans l'armée russe et s'y éleva jusqu'au grade de général. Écrivain délicat, penseur profond, poète gracieux, savant même, il arriva rapidement à une grande réputation; mais son plus beau titre de gloire réside dans ces charmantes œuvres connues de tous les dilettanti littéraires et qui s'appellent : *Le Lépreux de la cité d'Aoste*, *Les Prisonniers du Caucase* et le *Voyage autour de ma chambre.*

C'est de ce dernier ouvrage qu'est tiré l'extrait que nous reproduisons ici et qui nous dépeint bien la profonde sensibilité de l'auteur.

L'AMITIÉ.

Heureux celui qui possède un ami ! J'en avais un : la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de *la guerre;* nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la

même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie : je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. — La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre : elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible.

Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis : — je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver ! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité ! Ah ! je ne m'en consolerai jamais ! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés

pour rien dans le grand tout. La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs......

(Voyage autour de ma Chambre.)

RENÉ DE CHATEAUBRIAND.

1768-1848.

CHATEAUBRIAND (RENÉ DE) est né à Saint-Malo, et le voyageur qui visite les côtes pittoresques de la Bretagne peut apercevoir, à quelque distance du port, un petit rocher où dort de son dernier sommeil l'auteur du "Génie du Christianisme".

Descendant d'une famille noble, il lui fut facile d'entrer à la cour et, à l'âge de dix-sept ans, il s'engagea comme capitaine de cavalerie. Bientôt, cependant, la Révolution brisa ses espérances et il partit pour l'Amérique où, après avoir été pendant quelque temps l'hôte de Washington, il s'enfonça dans les forêts du Nouveau-Monde. Il y passa deux ans. A son retour en France, ayant été mal reçu des émigrés, il s'exila en Angleterre et y vécut maigrement des produits de sa plume. A l'avénement de Napoléon, il rentra dans sa patrie et fut nommé secrétaire d'ambassade à Rome; mais l'exécution du duc d'Enghien le sépara à jamais de l'Empire. Après un voyage en Grèce, en Asie-Mineure et en Palestine, il composa *Les Martyrs*, 1809. En 1826, il publia *Le Dernier des Abencerages*, ouvrage qui lui fut inspiré par une visite en Espagne. Ses autres ouvrages sont : *Atala*, *René*, *Les Natchez* et, planant au-dessus de toutes les autres, sa grande œuvre, *Le Génie du Christianisme*. Signalons encore *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* et les *Mémoires d'Outre-Tombe*, publiés après la mort de leur auteur.

Par son style, Chateaubriand procède directement de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Comme eux, il possédait un vif sentiment des beautés de la nature, comme eux aussi, et plus qu'eux, il avait le pouvoir de les décrire en traits inimitables.

LES FUNÉRAILLES D'ATALA.

Chactas, vieillard indien, raconte son histoire au jeune Européen René.

Dans sa jeunesse, Chactas a été fait prisonnier par une tribu ennemie ; il est sauvé par Atala, la fille du chef. Avec elle, il fuit dans les bois où ils rencontrent le père Aubry, un vénérable missionnaire qui a fondé près de là une colonie d'Indiens convertis au Christianisme. Le prêtre emmène les deux sauvages dans sa cabane. Chactas, qui aime Atala et qui sait en être aimé, voudrait unir sa destinée à la sienne. Mais la jeune fille, qui se croit obligée au célibat par un vœu de sa mère, se suicide en buvant un liquide empoisonné. Le père Aubry n'a que le temps de recevoir sa confession et son dernier soupir.

Brisé de douleur Chactas voudrait mourir, mais bientôt, encouragé par les bonnes paroles du missionnaire, il surmonte sa douleur et se prépare à confier à la terre celle qu'il espérait être sa compagne de voyage dans la vie.

Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère ; c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagnes ; ses pieds, sa tête et une partie de son sein étaient découverts. On voyait

dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds étaient joints et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène. Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté !

La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée, puis secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé Job;[1] il disait :

---

1. *Job*, the book of Job is supposed to have been written by Moses in 1520 B. C.

"J'ai passé comme une fleur; j'ai séché comme l'herbe des champs.

"Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?"

Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre, dans les Bocages de la mort,[1] le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du solitaire.

Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils ! il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil ermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau

1. *Les Bocages de la mort*, the grave yard.

pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent ! Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite, je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité ; son corps surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile, et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

(*Atala*, *1801*.)

WASHINGTON ET BONAPARTE.

Washington, le plus illustre des fondateurs de la République des États-Unis, s'était distingué d'abord au service de l'Angleterre, pendant la guerre faite, contre la France, au Canada. Lors du soulèvement des colonies anglaises, il provoqua avec Franklin, Thomas Payne, etc., un congrès national, qui le choisit pour général en chef. Avec une armée faible et mal disciplinée, il s'empara de Boston et proclama l'indépendance des États-Unis, et fut nommé président à l'unanimité. Il contribua de toutes ses forces à l'établissement d'une sage constitution, propre à affermir la puissance qu'il avait fondée, et son œuvre accomplie, refusa tout rôle politique, pour se livrer, dans la retraite, aux travaux agricoles. Washington n'appartient pas, comme Bonaparte, à cette race qui dépasse

la stature humaine. Rien d'étonnant ne s'attache à sa personne; il n'est pas placé sur un vaste théâtre; il n'est point aux prises avec les capitaines les plus habiles et les plus puissants monarques du temps; il ne court point de Memphis à Vienne, de Cadix à Moscou; il se défend avec une poignée de citoyens sur une terre sans célébrité, dans le cercle étroit des foyers domestiques. Il ne livre point de ces combats qui renouvellent les triomphes d'Arbelles[1] et de Pharsale;[2] il ne renverse point les trônes pour en recomposer d'autres avec leurs débris; il ne fait point dire aux rois à sa porte: "Qu'ils se font trop attendre et qu'Attila s'ennuie!"

Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington; il agit avec lenteur: on dirait qu'il se sent chargé de la liberté[3] de l'avenir et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce: ce sont celles de son pays; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas; mais de cette profonde humilité quelle lumière va jaillir!

Cherchez les bois où brilla l'épée de Washington: qu'y trouvez-vous? Des tombeaux? Non; un monde! Washington a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille.

Bonaparte n'a aucun trait de ce grave Américain: il combat avec fracas sur une vieille terre; il ne veut créer que sa renommée; il ne se charge que[4] de son

1. *Arbelles*, a city of Asia Minor, near which Alexander the Great conquered Darius in 331 B. C.

2. *Pharsale*, now Fersala, a city of Thessalia where Pompeius was defeated by Cæsar in 48 B. C.

3. *Qu'il se sent chargé de la liberté de l'avenir*, he feels himself responsible for the liberty of his countrymen in the future.

4. *Il ne se charge que de son propre sort*, he only cares for his own destiny.

propre sort. Il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui descend de si haut s'écoulera vite; il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire comme d'une jeunesse fugitive. A l'instar[1] des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde. Il paraît sur tous les rivages, il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples; il jette des couronnes à sa famille et à ses soldats; il se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire; mais, en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

Chacun est récompensé selon ses œuvres : Washington élève une nation à l'indépendance; magistrat en repos, il s'endort sous son toit au milieu des regrets de ses compatriotes et de la vénération des peuples.

Bonaparte ravit à une nation son indépendance : empereur déchu, il est précipité dans l'exil, où la frayeur de la terre ne le croit pas encore assez emprisonné sous la garde de l'Océan. Il expire : cette nouvelle, publiée à la porte du palais devant laquelle le conquérant fit proclamer tant de funérailles, n'arrête ni n'étonne le passant : qu'avaient à pleurer les citoyens ? Washington a été le représentant des besoins, des idées, des lumières, des opinions de son époque; il a secondé, au lieu de contrarier, le mouvement des esprits, il a voulu ce qu'il devait vouloir, la chose même à laquelle[2] il était appelé ; de là la cohérence et la perpétuité de son ouvrage. Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est dans des proportions justes, a con-

1. *A l'instar de*, like.
2. *La chose même à laquelle*, the very thing for which.

fondu son existence avec celle de son pays : sa gloire est le patrimoine de la civilisation; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires publics où coule une source féconde et intarissable ! Bonaparte pouvait enrichir également le domaine commun; il agissait sur la nation la plus intelligente, la plus brave, la plus brillante de la terre. Quel serait aujourd'hui le rang occupé par lui, s'il eût joint la magnanimité à ce qu'il avait d'héroïque ?

Mais ce géant ne liait pas ses destinées à celles de ses contemporains; son génie appartenait à l'âge moderne et son ambition était des vieux jours;[1] il ne s'aperçut pas que les miracles de sa vie excédaient la valeur d'un diadème. Tantôt il se précipitait sur l'avenir, tantôt il reculait vers le passé; et, soit qu'il remontât ou suivît le cours du temps,[2] par sa force prodigieuse, il entraînait ou repoussait les flots. Les hommes ne furent à ses yeux qu'un moyen de puissance; aucune sympathie ne s'établit entre leur bonheur et le sien : il avait promis de les délivrer, et il les enchaîna; il s'isola d'eux, ils s'éloignèrent de lui. Les rois d'Égypte plaçaient leurs pyramides funèbres, non parmi les campagnes florissantes, mais au milieu des sables stériles ; ces grands tombeaux s'élèvent comme l'éternité dans la solitude : Bonaparte a bâti à leur image le monument de sa renommée.

(Mémoires d'Outre-Tombe.)

---

1. *Son génie appartenait à l'âge moderne et son ambition était des vieux jours*, his genius belonged to modern times, his ambition to antiquity.
2. *Soit qu'il remontât ou suivît....*, whether he fought against or followed....

LAMENNAIS.

1782–1854.

LAMENNAIS (FÉLICITÉ DE), comme Chateaubriand, est né à Saint-Malo. Après avoir fait des études théologiques complètes, il entra dans les ordres et se signala d'abord par un amour excessif du pouvoir théocratique. Bientôt, passant d'un excès à l'autre, il devint un apôtre zélé des doctrines révolutionnaires ; mais, au milieu de ses changements d'opinion, on ne peut lui refuser la bonne foi et l'honnêteté la plus absolue. Son style est net et pur, quelquefois descriptif, toujours élégant. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, *Le Livre du Peuple* et *Paroles d'un Croyant*. On lui doit aussi une traduction de *L'Imitation de Jésus-Christ* qui est considérée comme excellente.

L'EXILÉ.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens. L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien.[1] L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais

1. *Ils ne me disent rien*, they are nothing to me.

son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : "Pourquoi pleurez-vous ?" Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux ; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie; mais pas un ne m'a serré la main.[1] L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi; tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé ! *(Paroles d'un Croyant.)*

---

1. *Mais pas un ne m'a serré la main*, but none of them shook my hand.

LAMARTINE.

1790-1869.

LAMARTINE (Alphonse-Marie-Louis Prat de) est né à Mâcon, d'une ancienne et noble famille de Bourgogne. En 1820, il publia ses *Méditations Poétiques* qui révolutionnèrent complètement la poésie lyrique. On peut dire qu'il créa un nouveau genre. Son style est brillant et poétique, et son talent de description merveilleux. De tous les poètes français, c'est probablement lui qui a écrit la poésie la plus musicale. Après avoir produit les *Méditations Poétiques*, ses œuvres se succédèrent rapidement. Il donna *Les Nouvelles Méditations* en 1823, *Le Chant du Sacre* en 1825, *Les Harmonies Poétiques et Religieuses* en 1829. Ce dernier ouvrage est considéré par beaucoup comme le meilleur de l'écrivain.

Son *Voyage en Orient* parut en 1835; mais on peut dire que l'Orient qu'il nous y présente est plus fantaisiste que réel. *Jocelyn*, un poème religieux, vit le jour la même année.

La Chute d'un Ange (1838), *Recueillements Poétiques* (1839), *L'Histoire des Girondins* (1847), *L'Histoire de la Révolution de 1848* (1849), *Toussaint Louverture* (1850), *Graziella* (1852), etc., sont les titres des principaux de ses ouvrages.

Quoique Lamartine ait beaucoup écrit en prose, c'est surtout comme poète qu'il est fameux et qu'il appartient à l'histoire littéraire de la France. Nous lui avons réservé la place qu'il méritait dans notre ouvrage *Les Poètes Français du XIXe Siècle*. Ici nous nous contenterons de donner quelques extraits qui montreront que si c'est dans le champ poétique qu'il a gagné les plus beaux fleurons de sa couronne, il a aussi droit à être représenté parmi les prosateurs.

SAINT-PIERRE DE ROME.

Saint-Pierre est l'œuvre d'une pensée, d'une religion, de l'humanité tout entière à une époque du monde! Ce n'est plus là un édifice destiné à contenir un vil

peuple c'est un temple destiné à contenir toute la philosophie, toutes les prières, toute la grandeur, toute la pensée de l'homme. Les murs semblent s'élever et s'agrandir, non plus à la proportion d'un peuple, mais à la proportion de Dieu. Michel-Ange seul a compris le catholicisme et lui a donné dans Saint-Pierre sa plus sublime et sa plus complète expression. Saint-Pierre est véritablement l'apothéose en pierre, la transfiguration monumentale de la religion du Christ.

Les architectes des cathédrales gothiques étaient des barbares sublimes. Michel-Ange seul a été un philosophe dans sa conception. Saint-Pierre, c'est le christianisme philosophique d'où l'architecte divin chasse les ténèbres, et où il fait entrer l'espace, la beauté, la symétrie, la lumière à flots intarissables. La beauté incomparable de Saint-Pierre de Rome, c'est d'être un temple qui ne semble destiné qu'à revêtir l'idée de Dieu dans toute sa splendeur.

Le christianisme périrait que Saint-Pierre resterait encore le temple universel, éternel, rationnel de la religion quelconque qui succéderait au culte du Christ, pourvu que cette religion fût digne de l'humanité et de Dieu ! C'est le temple le plus abstrait que jamais le génie humain, inspiré d'une idée divine, ait construit ici-bas. Quand on y entre, on ne sait pas si l'on entre dans un temple antique ou dans un temple moderne ; aucun détail n'offusque l'œil, aucun symbole ne distrait la pensée ; les hommes de tous les cultes y entrent avec le même respect. On sent que ce temple ne peut être habité que par l'idée de Dieu, et que toute autre idée ne le remplirait pas.

Changez le prêtre, ôtez l'autel, détachez les tableaux, emportez les statues, rien n'est changé, c'est toujours

la maison de Dieu ! ou plutôt, Saint-Pierre est à lui seul un grand symbole de ce christianisme éternel, qui, possédant en germe dans sa morale et dans sa sainteté les développements successifs de la pensée religieuse de tous les siècles et de tous les hommes, s'ouvre à la raison à mesure que Dieu la fait luire, communique avec Dieu dans la lumière, s'élargit et s'élève aux proportions de l'esprit humain, grandissant sans cesse, et recueillant tous les peuples dans l'unité d'adoration, fait de toutes les formes divines un seul Dieu, de toutes les fois un seul culte, et de tous les peuples une seule humanité.

Michel-Ange est le Moïse du catholicisme monumental tel qu'il sera un jour compris. Il a fait l'arche impérissable des temps futurs, le Panthéon de la raison divinisée.

(Graziella, 1852.)

MORT DE JEANNE D'ARC.

L'Évêque,[1], l'inquisiteur, l'Université, les docteurs l'attendaient, sur une estrade en face d'un monticule de plâtre, recouvert de bois sec préparé pour le sacrifice humain. Quand le char fut arrivé au pied de l'estrade : " Va en paix, Jeanne, lui dit, au nom des juges, le prédicateur : l'Église ne peut plus te défendre, elle t'abandonne au bras séculier ! "[2]

Jeanne alors s'agenouilla sur le char, non pour

1. *L'Evêque*, Pierre Cauchon, the bishop of Beauvais, won for himself a very undesirable reputation by the part he took in the trial and condemnation of Jeanne d'Arc. He was excommunicated by pope Calixte IV and died in 1443.

2. *Elle t'abandonne au bras séculier*, she (the Church) surrenders you to human justice !

demander grâce de la vie aux juges qui la condamnaient, mais pour demander la grâce du paradis à l'évêque et aux prêtres qui la jetaient au feu. Elle joignit les mains, inclina la tête, et, s'adressant avec une naïve et pathétique ardeur tantôt à ses divins protecteurs dans le ciel, tantôt à ses bourreaux assis au-dessous d'elle sous l'échafaud, elle invoqua leur assistance, leur compassion et leurs prières avec un accent si tendre et avec des sanglots de femme si entremêlés de déchirantes exclamations, qu'à la vue de cette jeunesse, de cette innocence, de cette beauté près de tomber en cendres, et à l'accent de cette plainte qui semblait sortir déjà de la flamme, les docteurs, les inquisiteurs, les huissiers, Winchester,[1] l'évêque de Beauvais lui-même; fondirent en larmes,[2] et qu'un certain nombre d'entre eux, ne pouvant soutenir cette figure et cette voix et se sentant évanouir de compassion, descendirent de l'échafaud et se perdirent dans la foule.

La mourante se confessa alors à haute voix des erreurs d'esprit ou des présomptions de cœur qu'elle avait pu avoir de bonne foi pendant sa mission sur la terre. Elle regretta peut-être d'avoir trop obéi à la voix intérieure au lieu d'obéir à la voix de sa mère et au génie obscure et tutélaire du foyer. Elle vit de quel prix était l'héroïsme et la gloire, et la maison et le verger de son père lui apparurent en contraste avec le bûcher de Rouen.[3] Se repentit-elle de son dévouement à une inspiration glorieuse et à une patrie ingrate? Les chroniques ne le disent pas; mais ses pleurs, ses

1. *Winchester*, the Cardinal of Winchester, then represented in France the King of England.

2. *Fondirent en larmes*, burst out in tears.

3. *Rouen*, the "*chef-lieu du département de la Seine-Inférieure*" where Jeanne d'Arc was burnt may 31st 1431.

lamentations; son acceptation de cœur et sa révolte des sens contre le supplice le laissent conclure.[1] Elle fut plus touchante que si elle était restée impassible; elle fut mortelle,[2] elle fut femme, et elle fut enfant devant le feu. La nature, la volonté et la mort, qui avaient lutté dans son Seigneur lui-même au jardin des Olives, luttèrent dans la jeune fille au pied du bûcher. La multitude assista au déchirement d'un corps et d'une âme. Ce cirque[3] stupide et féroce eut le spectacle complet d'une agonie.

A la fin, Jeanne sentit le besoin de se raffermir par la vue du symbole du suprême sacrifice accepté par le Fils de l'homme. Elle implora la grâce de mourir du moins en embrassant une croix, signe de dernière communion avec l'Église qui la répudiait. On fut longtemps sourd à cette prière. Un Anglais cependant lui tendit deux branches de bois avec leur écorce, liées transversalement par un nœud de corde et formant l'image grossière de la croix. Elle la prit, la baisa, et, ouvrant sa chemise, elle la serra contre sa poitrine, comme pour faire pénétrer de plus près dans son cœur la vertu de ce symbole. Le moine Isambart, attentif à ses moindres gestes, et qui vit son désir si mal satisfait, osa prendre sur lui un acte de généreuse audace, au risque de paraître impie dans sa compassion. Il courut avec l'huissier à une église voisine de la place du Marché, et prenant la croix de la paroisse à côté de l'autel, il la remit aux mains de Jeanne: véritable Simon de ce supplice! Les bourreaux firent marcher la jeune fille vers le bûcher. Son confesseur y monta avec elle, en

1. *Le laissent conclure*, seem to prove it.
2. *Elle fut mortelle*, she was human *i.e.*, she showed human weakness.
3. *Ce cirque*, those spectators.

murmurant à son oreille de pieux encouragements. Son sang-froid ne l'avait pas abandonnée dans son désespoir. Le bourreau ayant mis le feu aux branches inférieures du bûcher, où elle était liée à un poteau: "Jésus ! s'écria-t-elle, retirez-vous, mon père! Et quand la flamme m'enveloppera, élevez la croix pour que je la voie en mourant, et dites-moi de saintes paroles jusqu'à la fin." L'évêque de Beauvais, comme pour obtenir une suprême justification de son jugement par quelque accusation de la mourante contre elle-même à l'approche des flammes, s'approcha encore du bûcher.

"Évêque, évêque, lui répéta seulement la pauvre fille, comme si cette voix fût déjà venue d'un autre monde, je meurs par vous !" Puis, regardant à travers ses larmes cette multitude avide du supplice[1] de sa libératrice : "O Rouen ! dit-elle, j'ai peur que tu n'expies un jour ma mort !"

Ensuite elle pria à voix basse.

Un grand silence avait succédé au tumulte d'une foule agitée. On eût dit que cette mer d'hommes se taisait pour entendre le dernier soupir d'une vie qui allait s'exhaler. Un cri d'horreur et de douleur sortit du bûcher. C'était la flamme qui montait au vent et s'attachait aux vêtements et aux cheveux de la victime.

"De l'eau ! de l'eau !" cria-t-elle, par un dernier instinct de la nature. Puis, entourée comme d'un vêtement par les flammes qui tourbillonnaient autour d'elle, elle ne proféra plus que quelques balbutiements confus et entrecoupés, entendus d'en bas par le confesseur et par Isambart à travers le pétillement du bûcher. Elle

1. *Avide du supplice*, eager to witness the execution.

laissa tomber enfin sa tête entourée de flammes sur sa poitrine, et dit d'une voix expirante: "Jésus!" On n'entendit plus sa voix et on ne retrouva qu'un peu de cendre. Winchester fit balayer cette cendre du bûcher à la Seine, pour qu'il ne restât rien sur la terre de France de l'esprit et du bras de cette fille des champs, qui la disputaient à la servitude.

Il se trompa: Jeanne d'Arc était morte, mais la France était sauvée!

(Jeanne D'Arc.)

ALFRED DE VIGNY.

1797-1863.

VIGNY (ALFRED DE) est né à Loches (Indre-et-Loire) en 1797. Ses goûts le portèrent d'abord vers la carrière militaire et, après Waterloo, il entra dans les mousquetaires du roi. Il ne conserva cette position que peu de temps, dégoûté qu'il était de cette vie oisive et facile de garnison.

C'était alors que commençait la réputation de Victor Hugo. Notre auteur accueillit avec enthousiasme le jeune poète, et c'est devant lui et ses amis qu'il donna lecture de ses premières poésies.

En poésie, nous lui devons *Moïse* (1822), *Le Déluge* et *Éloa*. Au théâtre, il a donné une superbe traduction d'*Othello* (1829), *La Maréchale d'Ancre* (1830) et *Chatterton* (1835). Comme romancier, il a produit *Cinq-Mars* (1826), *Stello* (1832), *Servitude et Grandeur militaires* (1835) et *Le Cachet rouge*.

Il avait été élu membre de l'Académie en 1845.

LOUIS XIII ET RICHELIEU.

Le camp de l'armée française était établi devant Perpignan et Louis XIII y avait son quartier-général. Par l'influence du cardinal de Richelieu, la reine Marie de Médicis, mère du roi,

avait été exilée à Cologne. L'illustre diplomate se rend de Narbonne à Perpignan pour voir le roi et lui demander hypocritement le rappel de la reine-mère qui, il le savait, venait de mourir à Cologne.

C'est l'entrevue de ces deux hommes que nous avons extraite du magnifique roman d'Alfred de Vigny, "Cinq-Mars", et que nous reproduisons ici.

Devant une très petite table, entourée de fauteuils dorés, était le Roi Louis XIII, environné des grands officiers de la couronne; son costume était fort élégant : une sorte de veste de couleur chamois, avec les manches ouvertes et ornées d'aiguillettes et de rubans bleus, le couvrait jusqu'à la ceinture. Un haut-de-chausses large et flottant ne lui tombait qu'aux genoux, et son étoffe jaune et rayée de rouge était ornée de rubans bleus. Ses bottes à l'écuyère. ne s'élevant guère à plus de trois pouces au dessus de la cheville du pied, étaient doublées d'une profusion de dentelles, et si larges, qu'elles semblaient les porter comme un vase porte des fleurs. Un petit manteau de velours bleu, où la croix du Saint-Esprit[1] était brodée, couvrait le bras gauche du Roi, appuyé sur le pommeau de son épée.

Il avait la tête découverte, et l'on voyait parfaitement sa figure pâle et noble éclairée par le soleil que le haut de sa tente laissait pénétrer. La petite barbe pointue que l'on portait alors augmentait encore la maigreur de son visage, mais en accroissait aussi l'expression mélancolique; à son front élevé, à son profil antique, à son nez aquilin, on reconnaissait un prince de la grande race des Bourbons; il avait tout de ses ancêtres, hormis la force du regard : ses yeux sem-

1. *La croix du Saint-Esprit*, an order of Knights established in France by Henry III in 1578.

blaient rougis par des larmes et voilés par un sommeil perpétuel, et l'incertitude de sa vue lui donnait l'air un peu égaré.

— Ne verrons-nous pas notre cousin[1] le Cardinal, dit le Roi, en se retournant et regardant Montrésor, gentilhomme de Monsieur,[2] comme pour l'encourager à répondre.

— Sire, on le croit fort malade en cet instant, repartit celui-ci.

— Et je ne vois pourtant que Votre Majesté qui le puisse guérir, dit le duc de Beaufort.

— Nous ne guérissons que les écrouelles,[3] dit le Roi; et les maux du Cardinal sont toujours si mystérieux, que nous avouons n'y rien connaître.

Deux huissiers à la fois crièrent : — Son Éminence !

Le Roi rougit involontairement, comme surpris en flagrant délit; mais bientôt, se raffermissant, il prit un air de hauteur résolue qui n'échappa point au ministre.

Celui-ci, revêtu de toute la pourpre du costume de cardinal, appuyé sur deux jeunes pages et suivi de son capitaine des gardes et de plus de cinq cents gentilshommes attachés à sa maison, s'avança vers le Roi lentement, et s'arrêtant à chaque pas, comme éprouvant des souffrances qui l'y forçaient, mais en effet pour observer les physionomies qu'il avait en face. Un coup d'œil lui suffit.

Le Cardinal, arrivé près du monarque, ne s'inclina

1. *Notre cousin*, a friendly appellation given by the King to the Cardinal.

2. *Monsieur*, the name given to the King's brother in monarchical France.

3. *Nous ne guérissons que les écrouelles*, the Kings of France had the reputation of curing scrofula by touching their scars.

pas; mais, sans changer d'attitude, les yeux baissés et les deux mains posées sur l'épaule des deux enfants à demi-courbés, il dit :

— Sire, je viens supplier Votre Majesté de m'accorder enfin une retraite après laquelle je soupire depuis longtemps. Ma santé chancelle; je sens que ma vie est bientôt achevée; l'éternité s'approche pour moi. et, avant de rendre compte au Roi éternel, je vais le faire au Roi passager. Il y a dix-huit ans, Sire, que vous m'avez mis entre les mains un royaume faible et divisé; je vous le rends uni et puissant. Vos ennemis sont abattus et humiliés. Mon œuvre est accomplie. Je demande à Votre Majesté la permission de me retirer à Cîteaux,[1] où je suis abbé-général, pour y finir mes jours dans la prière et la méditation.

Le Roi, choqué de quelques expressions hautaines de ces paroles, ne donna aucun des signes de faiblesse qu'attendait le Cardinal, et qu'il lui avait vus toutes les fois qu'il l'avait menacé de quitter les affaires. Au contraire, se sentant observé par toute sa cour, il le regarda en roi et dit froidement :

— Nous vous remercions donc de vos services, monsieur le Cardinal, et nous vous souhaitons le repos que vous demandez.

Richelieu fut ému au fond, mais d'un sentiment de colère, qui ne laissa aucune trace sur ses traits. "Voilà bien cette froideur, se dit-il en lui-même, avec laquelle tu laissas mourir Montmorency;[2] mais tu ne m'échapperas pas ainsi." Il reprit la parole en s'inclinant.

---

1. *Cîteaux*, a hamlet of the "département de la Côte-d'Or" where is to be found a monastery of the order of Saint Benedict.

2. *Montmorency* (*Henri de*) conspired against the Cardinal Richelieu and was beheaded in 1632 by order of Louis XIII.

— La seule récompense que je demande de mes services est que Votre Majesté daigne accepter de moi, en pur don, le Palais-Cardinal,[1] élevé de mes deniers dans Paris.

Le Roi étonné fit un signe de tête consentant. Un murmure de surprise agita un moment la cour attentive.

— Je me jette aussi aux pieds de Votre Majesté pour qu'elle veuille m'accorder la révocation d'une rigueur que j'ai provoquée (je l'avoue publiquement) et que je regardai peut être un peu trop à la hâte comme utile au repos de l'État. Oui, quand j'étais de ce monde, j'oubliais trop mes plus anciens sentiments de respect et d'attachement pour le bien général; à présent que je jouis déjà des lumières de la solitude, je vois que j'ai eu tort et je me repens.

L'attention redoubla, et l'inquiétude du Roi devint visible.

— Oui, il est une personne, Sire, que j'ai toujours aimée, malgré ses torts envers vous et l'éloignement[2] que les affaires du royaume me forcèrent à lui montrer; une personne à qui j'ai dû beaucoup, et qui vous doit être chère, malgré ses entreprises à main armée contre vous-même; une personne enfin que je vous supplie de rappeler de l'exil : je veux dire la Reine Marie de Médicis, votre mère.

Le Roi laissa échapper un cri involontaire, tant il était loin de s'attendre à ce nom. Une agitation tout à coup réprimée parut sur toutes les physionomies. On attendait en silence les paroles royales. Louis XIII

1. *Palais-Cardinal*, now the Palais-Royal, was built en 1629 for the Cardinal Richelieu by architect Lemercier.

2. *L'éloignement*, the aversion.

regarda longtemps son vieux ministre sans parler, et ce regard décida du destin de la France. Il se rappela en un moment tous les services infatigables de Richelieu, son dévouement sans bornes, sa surprenante capacité, et s'étonna d'avoir voulu s'en séparer; il se sentit profondément attendri à cette demande, qui allait chercher sa colère au fond de son cœur pour l'en arracher, et lui faisait tomber des mains la seule arme qu'il eût contre son ancien serviteur; l'amour filial amena le pardon sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux; heureux d'accorder ce qu'il désirait le plus au monde, il tendit la main au Duc avec toute la noblesse et la bonté d'un Bourbon. Le Cardinal s'inclina, la baisa avec respect; et son cœur, qui aurait dû se briser de repentir, ne se remplit que de la joie d'un orgueilleux triomphe.

Le prince touché, lui abandonnant sa main, se retourna avec grâce vers sa cour, et dit d'une voix très émue :

— Nous nous trompons souvent, messieurs, et surtout pour connaître un aussi grand politique que celui-ci; il ne nous quittera jamais, j'espère, puisqu'il a un cœur aussi bon que sa tête.

En ce moment un capitaine des gardes vint parler à l'oreille du prince.

— Un courrier de Cologne? dit le Roi; qu'il m'attende dans mon cabinet.

Puis, n'y tenant pas : — J'y vais, dit-il. Et il entra seul dans une petite tente carrée attenante à la grande. On y vit entrer un jeune courrier tenant un portefeuille noir; et les rideaux s'abaissèrent sur le Roi.

Le Cardinal, resté seul maître de la cour, en concentrait toutes les adorations; mais on s'aperçut qu'il ne

les recevait plus avec la même présence d'esprit; il demanda plusieurs fois quelle heure il était, et témoigna un trouble qui n'était pas joué; ses regards durs et inquiets se tournaient vers le cabinet : il s'ouvrit tout à coup; le Roi reparut seul, et s'arrêta à l'entrée. Il était plus pâle qu'à l'ordinaire et tremblait de tout son corps; il tenait à la main une large lettre couverte de cinq cachets noirs.

— Messieurs, dit-il avec une voix haute, mais entrecoupée, la Reine-Mère vient de mourir à Cologne, et je n'ai peut-être pas été le premier à l'apprendre, ajouta-t-il en jetant un regard sévère sur le Cardinal impassible; mais Dieu sait tout....

Et il tourna le dos brusquement, et rentra dans son cabinet.

(Cinq-Mars, 1826.)

HONORÉ DE BALZAC.

1799-1850.

BALZAC (HONORÉ DE) est né à Tours. On a dit de lui avec justesse qu'il a été le premier écrivain réaliste de notre siècle et le précurseur du naturalisme. La richesse de ses descriptions, le luxe inouï de détails dans lesquels il entre, et le talent immense d'observation qu'il déploie le placent au premier rang des romanciers modernes. Sa vie fut triste. Pendant de longues années, il eut à lutter contre la misère. Jamais, cependant, il ne se découragea; mais il mourut au moment où il était arrivé à la richesse. Il était âgé de 49 ans.

Ses principaux ouvrages sont : *La Peau de Chagrin, Eugénie Grandet, Le Père Goriot, Le Lys dans la Vallée, Le Médecin de Campagne, Le Curé de Village, La Recherche de l Abs. iu* etc.

PORTRAIT DE GRANDET.

Il n'y avait personne dans Saumur qui ne fût persuadé que M. Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or. Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auxquels le métal jaune semblait avoir communiqué ses teintes. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte [1] nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maçonnerie des passions. M. Grandet inspirait donc l'estime respectueuse à laquelle avait droit un homme qui ne devait rien à personne, qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait avec la précision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa récolte mille poinçons[2] ou seulement cinq cents; qui ne manquait pas une seule spéculation, avait toujours des tonneaux à vendre alors que le tonneau valait plus cher que la denrée à recueillir, pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et attendre le moment de livrer son poinçon à deux cents francs quand les petits propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Financièrement parlant, M. Grandet tenait du tigre et du boa : il savait se coucher, se blottir, envisager long-

---

1. *Contracte nécessairement.... certaines habitudes*, etc., necessarily acquires.... certain habits.

2. *Poinçons*, a cask containing about 50 gallons, usually used in wine-growing countries.

temps sa proie, sauter dessus; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique. Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le déchirement poli de ses griffes d'acier? Il s'écoulait peu de jours sans que le nom de M. Grandet fût prononcé, soit au marché, soit pendant les soirées, dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes la fortune du vieux vigneron était l'objet d'un orgueil patriotique. Aussi plus d'un aubergiste disait-il aux étrangers avec un certain contentement: "Monsieur, nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires; mais quant à M. Grandet, il ne connaît pas lui-même sa fortune!" En 1826, les plus habiles calculateurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme à plus de trois millions et demi...[1] Il parlait peu. Les manières de cet homme étaient fort simples. Généralement il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la révolution, époque à laquelle il attira les regards,[2] le bonhomme bégayait d'une façon fatigante, aussitôt qu'il avait à soutenir une discussion. Mais ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique, attribués à un défaut d'éducation, étaient affectés.... D'ailleurs, quatre phrases exactes autant que des formules algébriques lui servaient habituelle-

1. *Estimaient les biens territoriaux du bonhomme à plus de trois millions et demi*, valued the real estate of the old man at more than three millions and a half of *francs*.

2. *Il attira les regards*, he attracted public attention.

ment à embrasser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce: "Je ne sais pas." — "Je ne puis pas." — Je ne veux pas." — "Nous verrons cela." Il ne disait jamais ni *oui*, ni *non*, et n'écrivait point. Lui parlait-on, il écoutait froidement, se serrait le menton dans la main droite, en appuyant son coude droit sur le revers de la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point.(1) Quand, après une savante conversation, son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions, en croyant le tenir, il lui répondait: "Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme." Sa femme, qu'il avait réduite à un idiotisme complet, était, en affaires, son paravent le plus commode.(2) Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à dîner. Il ne faisait jamais de bruit et semblait vouloir économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres, par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, M. Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière qui le voyait aujourd'hui, le voyait tel qu'il était depuis 1791; ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir; il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de drap marron à boucles

1. *Desquelles il ne revenait point*, which he never changed.
2. *Son paravent le plus commode*, his most convenient excuse.

d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaune et puce, boutonné carrément, un large habit marron, à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker; ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, duraient vingt mois, et pour les conserver propres, il les posait sur les bords de son chapeau, à la même place, par un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

MORT DE GRANDET.

Le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Son avarice le soutenait instinctivement, aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle pas avec sa vie. Dès le matin il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer.(1) Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec des closiers,(2) ou donner des quittances. Il s'agitait alors dans son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet.

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la

1. *La porte doublée de fer*, the iron lined door.
2. *Closiers*, tenants.

destruction.[1] Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à sa domestique : "Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas." Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : "Y sont-ils ! y sont-ils ?" d'un son de voix qui dénotait une sorte de terreur panique. "Oui, mon père. — Veille à l'or, mets de l'or devant moi." Eugénie lui étendait de l'or sur la table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet, et, comme un enfant, il lui échappait un sourire pénible. "Ça me réchauffe," disait-il quelquefois, en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer,[2] ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent, qu'il regarda fixement. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie qu'il ne voyait pas. quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide. " Mon père, bénissez-moi ! — Aie bien soin de tout, tu me rendras compte de ça, là-bas," dit-il, et il expira.

---

1. *Fut aux prises avec la destruction*, **fought against death.**
2. *Vint l'administrer*, **came to confess him.**

VICTOR HUGO.

1802-1885.

HUGO (VICTOR) tient dans l'histoire littéraire non seulement de la France, mais du monde entier, une place à laquelle bien peu peuvent prétendre. Soit qu'on le considère comme poète, soit qu'on l'étudie comme prosateur, partout et toujours on le trouve supérieur à ses contemporains. Sa carrière littéraire, qui comprend plus de soixante années de travail incessant, est comme une traînée lumineuse qui jette autour d'elle un éclat sans égal.

On peut dire, néanmoins, que c'est dans le roman que le grand poète s'est surpassé.

Depuis *Han d'Islande*, écrit en 1823, mais publié beaucoup plus tard, jusqu'à *Quatre-Vingt-Treize*, qui fut livré au public en 1873, quelle diversité de sentiments, quelles peintures de mœurs, quelles descriptions grandioses ne trouvons-nous pas dans l'œuvre de Victor Hugo.

Qu'il combatte les fatalités qui pèsent sur l'homme ou qu'il décrive les scènes terribles de la Révolution, toujours nous retrouvons sous sa plume ardente les mêmes traits de feu, toujours perce dans ses livres un amour immense de l'humanité. Travailleur infatigable, il est mort à la tâche, laissant un nom pur de tout reproche et qui sera dans l'histoire synonyme de travail et de philanthropie.

Victor Hugo est né à Besançon en 1802. Son enfance se passa d'une manière agitée, tantôt habitant Paris avec sa mère, tantôt suivant dans ses campagnes son père, Sigisbert Hugo, qui était général de l'empire.

A l'âge de quinze ans, il écrivit un poème sur *Les Avantages de l'Étude* qui commença sa réputation. En 1827 parut *Cromwell*, son premier drame, dans la préface duquel il jetait le gant aux vieilles traditions classiques. *Hernani*, qui fut représenté pour la première fois en 1830, fonda définitivement "l'École romantique."

En politique, le poète qui jusque-là avait oscillé entre la monarchie et l'empire, influencé qu'il était dans les deux direc-

tions par une mère royaliste et un père bonapartiste, le poète devient républicain. En 1851, il est banni par Napoléon III, et vingt ans de sa vie se passent à Guernesey. Enfin, en 1870, il rentre en France et meurt à Paris en 1885.

Il était entré à l'Académie française en 1841.

Nous donnons ici un tableau des œuvres du grand écrivain.

ŒUVRES DE VICTOR HUGO.

Poésies lyriques.

Odes et Ballades, 1822.
Les Orientales, 1828.
Les Feuilles d'Automne, 1831.
Les Chants du Crépuscule, 1835.
Les Voix intérieures, 1837.
Les Rayons et les Ombres, 1840.
Les Contemplations, 1846.
Les Châtiments, 1851.
La Légende des Siècles, *trois séries* 1859, 1877, 1883
Chansons des Rues et des Bois, 1869.
L'Année terrible, 1870-71.
L'Art d'être Grand-Père, 1877.
Le Pape.
Les Religions et la Religion.
L'Ane, 1880.
Les Quatre Vents de l'Esprit, 1883.

Drames.

Cromwell, 1827.
Hernani, 1830.
Marion Delorme, 1831.
Le Roi s'amuse, 1832.
Lucrèce Borgia, 1833.
Marie Tudor, 1833.
Angelo, 1835.
Ruy Blas, 1838.
Les Burgraves, 1843.

Romans.

Han d'Islande, 1823.
Bug Jargal, 1825.
Le Dernier Jour d'un Condamné, 1829.
Claude Gueux, 1829.
Notre-Dame de Paris, 1831.
Les Misérables, 1862.
Les Travailleurs de la Mer, 1866.
L'Homme qui rit, 1869.
Quatre-Vingt-Treize, 1873.

ŒUVRES DIVERSES.

Étude sur Mirabeau.
Le Rhin, 1842.
Napoléon le Petit, 1852.
Littérature et Philosophie mêlées.
William Shakespeare.
Paris.
Mes Fils.
Histoire d'un Crime, 1871.
Actes et paroles.

ŒUVRES POSTHUMES.

Poésies lyriques.

Toute la Lyre. Dieu.
La Fin de Satan. L'Océan.

LE CARILLONNEUR DE NOTRE-DAME.

Le premier dimanche après Pâques est appelé dans l'église catholique le dimanche de "Quasimodo." Il prend son nom du premier mot qui commence "l'Introït" de la messe.

Ce dimanche-là (c'était vers 1460), Claude Frollo, archidiacre de Notre-Dame, trouva dans le parvis un sac contenant un enfant :

"Quand il tira cet enfant du sac, il le trouva bien difforme en effet. Le pauvre petit diable avait une verrue sur l'œil gauche, la tête dans les épaules, la colonne vertébrale arquée, le sternum proéminent, les jambes torses; mais il paraissait vivace..... Il baptisa son enfant adoptif, et le nomma "Quasimodo," soit qu'il voulût marquer par là le jour où il l'avait trouvé, soit qu'il voulût caractériser par ce nom à quel point la pauvre petite créature était incomplète et à peine ébauchée. Quasimodo, borgne, bossu, cagneux, n'était guère qu'un *à peu près.* — V. H." (A peu près = Quasimodo.)

Quasimodo grandit dans l'ombre des piliers de la cathédrale. Quand il fut homme, il devint carillonneur de Notre-Dame. Une jeune Égyptienne, diseuse de bonne aventure, qui vint danser près de l'église, fit naître entre l'archidiacre et son fils adoptif une rivalité d'amour.

La jeune fille, ayant été poursuivie pour sorcellerie, est sauvée par Quasimodo qui lui donne dans l'église un asile alors inviolable.

Claude Frollo essaie, en vain, de se faire aimer d'Esméralda, et, furieux de son échec, il la livre au bourreau qui la pend sur la place de Grève. Claude monte sur les tours de Notre-Dame pour jouir du supplice de sa victime et savourer mieux sa vengeance. C'est à ce moment que le sonneur arrive derrière lui et le pousse dans l'abîme.

Quasimodo était donc carillonneur de Notre-Dame.

Avec le temps, il s'était formé je ne sais quel lien intime qui unissait le sonneur à l'église. Séparé à jamais du monde par la double fatalité de sa naissance inconnue et de sa nature difforme, emprisonné dès l'enfance dans ce double cercle infranchissable, le pauvre malheureux s'était accoutumé à ne rien voir dans ce monde au-delà des religieuses murailles qui l'avaient recueilli à leur ombre. Notre-Dame avait été successivement pour lui, selon qu'il grandissait et se développait, l'œuf, le nid, la maison, la patrie, l'univers. Et il est sûr qu'il y avait une sorte d'harmonie mystérieuse et préexistante entre cette créature et cet édifice.

Lorsque tout petit encore, il se traînait tortueusement et par soubresauts sous les fenêtres de ces voûtes, il semblait, avec sa face humaine et sa membrure bestiale, le reptile naturel de cette dalle humide et sombre sur laquelle l'ombre des chapiteaux romans projetait tant de formes bizarres.

Plus tard, la première fois qu'il s'accrocha machinalement à la corde des tours, et qu'il s'y pendit, et qu'il mit la cloche en branle,[1] cela fit à Claude, son père adoptif, l'effet d'un enfant dont la langue se délie et qui commence à parler.

C'est ainsi que peu à peu, se développant toujours dans le sens de la cathédrale, y vivant, y dormant, n'en sortant presque jamais, en subissant à toute heure la pression mystérieuse, il arriva à lui ressembler, à s'y incruster, pour ainsi dire, à en faire partie intégrante. Ses angles saillants s'emboîtaient, qu'on nous passe

---

1. *Et qu'il mit la cloche en branle*, and when he set the bell swinging.

cette figure, aux angles rentrants de l'édifice, et il en semblait non seulement l'habitant, mais encore le contenu naturel. On pourrait presque dire qu'il en avait pris la forme, comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. C'était sa demeure, son trou, son enveloppe. Il y avait entre la vieille église et lui une sympathie instinctive si profonde, tant d'affinités magnétiques, d'affinités matérielles, qu'il y adhérait en quelque sorte comme la tortue à son écaille. La rugueuse cathédrale était sa carapace.

Ce qu'il aimait avant tout dans l'édifice maternel, ce qui réveillait son âme et lui faisait ouvrir ses pauvres ailes qu'il tenait si misérablement reployées dans sa caverne, ce qui le rendait parfois heureux, c'était les cloches. Il les aimait, les caressait, leur parlait, les comprenait. Depuis le carillon de l'aiguille de la croisée jusqu'à[1] la grosse cloche du portail, il les avait toutes en tendresse. Le clocher de la croisée, les deux tours étaient pour lui comme trois grandes cages, dont les oiseaux, élevés par lui, ne chantaient que pour lui. C'était pourtant ces mêmes cloches qui l'avaient rendu sourd; mais les mères aiment souvent le mieux l'enfant qui les a fait le plus souffrir. Il est vrai que leur voix était la seule qu'il pût entendre encore. A ce titre,[2] la grosse cloche était sa bien-aimée. C'est elle qu'il préférait dans cette famille de filles bruyantes qui se trémoussaient[3] autour de lui, les jours de fête. Cette grande cloche s'appelait Marie. Elle était seule dans la tour méridionale avec sa sœur Jacqueline,

---

1. *Depuis le carillon de l'aiguille de la croisée jusqu'à....* from the chime of bells in the spire of the transept to....
2. *A ce titre,* therefore.
3. *Qui se trémoussaient,* that swung.

cloche de moindre taille, enfermée dans une cage moins grande à côté de la sienne. Dans la deuxième tour, il y avait six autres cloches, et enfin les six plus petites habitaient le clocher sur la croisée avec la cloche de bois, qu'on ne sonnait que depuis l'après-dîner du jeudi absolut[1] jusqu'au matin de la veille de Pâques. Quasimodo avait donc quinze cloches; mais la grosse Marie était la favorite.

On ne saurait se faire une idée de sa joie les jours de grande volée.[2] Au moment où l'archidiacre l'avait lâché et lui avait dit : "Allez !" il montait la vis[3] du clocher plus vite qu'un autre ne l'eût descendue. Il entrait tout essoufflé dans la chambre aérienne de la grosse cloche; il la considérait un moment avec recueillement et amour, puis il lui adressait doucement la parole; il la flattait de la main, comme un bon cheval qui va faire une longue course. Il la plaignait de la peine qu'elle allait avoir. Après ces premières caresses, il criait à ses aides, placés à l'étage inférieur de la tour, de commencer. Ceux-ci se pendaient aux câbles, le cabestan criait, et Quasimodo, palpitant, la suivait du regard. Le premier choc du battant[4] et de la paroi d'airain faisait frissonner la charpente sur laquelle il était monté. Quasimodo vibrait avec la cloche. Va ! criait-il avec un éclat de rire insensé. Cependant le mouvement du bourdon[5] s'accélérait, et, à mesure qu'il parcourait

1. *Jeudi absolut*, good Thursday is usually called in French "*jeudi saint*." It was formerly named *jeudi absolu* or *absolute* or *jeudi de l'absoute*, absolution Thursday.

2. *Grande volée*, full peal.

3. *Vis*, winding staircase; lit. screw; from the Lat. vitis; Eng. vine.

4. *Battant*, clapper.

5. *Bourdon*, a large bell.

un angle plus ouvert, l'œil de Quasimodo s'ouvrait aussi de plus en plus phosphorique et flamboyant. Enfin, la grande volée commençait; toute la tour tremblait; charpentes, plombs, pierres de taille, tout grondait tout à la fois,[1] depuis les pilotis de la fondation jusqu'aux trèfles du couronnement. Quasimodo, alors, bouillait à grosse écume;[2] il allait, venait; il tremblait avec la tour de la tête aux pieds. La cloche, déchaînée et furieuse, présentait alternativement aux deux parois de la tour sa gueule de bronze, d'où s'échappait ce souffle de tempête qu'on entend à quatre lieues. Quasimodo se plaçait devant cette gueule ouverte; il s'accroupissait, se relevait avec les retours de la cloche, aspirait ce souffle renversant, regardait tour à tour la place profonde qui fourmillait[3] à deux cents pieds au-dessous de lui et l'énorme langue de cuivre qui venait de seconde en seconde lui hurler dans l'oreille. C'était la seule parole qu'il entendît, le seul son qui troublât pour lui le silence universel. Il s'y dilatait comme un oiseau au soleil. Tout à coup, la frénésie de la cloche le gagnait, son regard devenait extraordinaire; il attendait le bourdon au passage comme l'araignée attend la mouche et se jetait brusquement sur lui à corps perdu.[4] Alors, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, il saisissait le monstre d'airain aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, l'éperonnait de ses deux talons et redoublait de tout le choc et de tout le poids de son corps la furie de la volée. Cependant, la tour vacillait, lui criait et grinçait des

1. *Tout grondait à la fois*, all resounded at the same time.
2. *Bouillait à grosse écume*, was all in perspiration.
3. *Fourmillait*, swarmed (with people).
4. *A corps perdu*, headlong.

dents, ses cheveux roux se hérissaient, sa poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge, son œil jetait des flammes, la cloche monstrueuse hennissait toute haletante sous lui ; et alors ce n'était plus ni le bourdon de Notre-Dame, ni Quasimodo : c'était un rêve, un tourbillon, une tempête; le vertige à cheval sur le bruit; un esprit cramponné à une croupe volante ; un étrange centaure moitié homme, moitié cloche.

La présence de cet être extraordinaire faisait circuler dans toute la cathédrale je ne sais quel souffle de vie. Il semblait qu'il s'échappât de lui, du moins au dire des superstitions grossissantes de la foule,[1] une émanation mystérieuse qui animait toutes les pierres de Notre-Dame et faisait palpiter les profondes entrailles de la vieille église. Il suffisait qu'on le sût là pour que l'on crût voir vivre et remuer les mille statues des galeries et des portails. Et, de fait, la cathédrale semblait une créature docile et obéissante sous sa main ; elle attendait sa volonté pour élever sa grosse voix ; elle était possédée et remplie de Quasimodo comme d'un génie familier. On eût dit qu'il faisait respirer l'immense édifice. Il y était partout, en effet ; il se multipliait sur tous les points du monument. Tantôt on apercevait avec effroi au plus haut point d'une des tours un nain bizarre qui grimpait, serpentait, rampait à quatre pattes, descendait en dehors sur l'abîme, sautelait de saillie en saillie : c'était Quasimodo dénichant des corbeaux. Tantôt on se heurtait dans un coin obscur de l'église à une sorte de chimère[2] vivante

1. *Du moins au dire des superstitions grossissantes de la foule*, at least according to the magnifying superstitions of the populace.

2. *Chimère*, a mythological animal having the head of a lion, the body of a goat and the tail of a dragon.

accroupie et renfrognée : c'était Quasimodo pensant. Tantôt on avisait sous un clocher une tête énorme et un paquet de membres désordonnés se balançant avec fureur au bout d'une corde : c'était Quasimodo sonnant les vêpres ou l'Angelus.(1) Souvent, la nuit, on voyait errer une forme hideuse sur la frêle balustrade découpée en dentelle qui couronne les tours et borde le pourtour de l'abside : c'était encore le bossu de Notre-Dame. Alors, disaient les voisines, toute l'église prenait quelque chose de fantastique, de surnaturel, d'horrible; des yeux et des bouches s'ouvraient çà et là; on entendait aboyer les chiens, les guivres,(2) les tarasques(3) de pierre qui veillent jour et nuit, le cou tendu et la gueule ouverte, autour de la monstrueuse cathédrale. Et si c'était une nuit de Noël, tandis que la grosse cloche, qui semblait râler, appelait les fidèles à la messe ardente de minuit, il y avait un tel air répandu sur la sombre façade qu'on eût dit que le grand portail dévorait la foule et que la rosace la regardait. Et tout cela venait de Quasimodo. L'Égypte l'eût pris pour le dieu de ce temple; le moyen âge l'en croyait le démon : il en était l'âme.

(Notre-Dame de Paris, 1831.)

---

1. *Angelus*, the first word of a prayer in honor of the mystery of Incarnation. The church's bell is rung three times a day: in the morning, at noon and in the evening, to invite the faithful ones to say the above mentioned prayer.

2. *Guivres*, snakes (from the Lat. vipera; through the Ger. wipera; Eng. viper.

3. *Tarasque*, a kind of fabulous and fantastic animal, specially known in Southern France.—In the city of Tarascon (made famous by A. Daudet's novels), a *représentation* of a *tarasque* is sometimes carried through the city's streets.

MORT DE CLAUDE FROLLO.

Le sonneur recula de quelques pas derrière l'archidiacre, et tout à coup se ruant sur lui avec fureur, de ses deux grosses mains il le poussa par le dos dans l'abîme sur lequel dom Claude était penché.

Le prêtre cria : — Damnation ! et tomba. La gouttière au-dessus de laquelle il se trouvait l'arrêta dans sa chute. Il s'y accrocha avec des mains désespérées, et, au moment où il ouvrit la bouche pour jeter un second cri, il vit passer au rebord de la balustrade, au-dessus de sa tête, la figure formidable et vengeresse de Quasimodo.

Alors il se tut.

L'abîme était au-dessous de lui. Une chute de plus de deux cents pieds, et le pavé.

Dans cette situation terrible, l'archidiacre ne dit pas une parole, ne poussa pas un gémissement. Seulement il se tordit sur la gouttière avec des efforts inouïs pour remonter; mais ses mains n'avaient pas de prise sur le granit,[1] ses pieds rayaient la muraille sans y mordre.[2] Les personnes qui ont monté sur les tours de Notre-Dame savent qu'il y a un renflement de la pierre immédiatement au-dessous de la balustrade. C'est sur cet angle rentrant que s'épuisait le misérable archidiacre. Il n'avait pas affaire à un mur à pic, mais à un mur qui fuyait sous lui. Quasimodo n'eût eu, pour le tirer du gouffre, qu'à lui tendre la main; mais il ne le regardait seulement pas.[3] Il regardait la Grève, il regardait le gibet, il regardait l'Égyptienne.

---

1. *Mais ses mains n'avaient pas de prise sur le granit,* **his hands could not take any hold on the granite.**
2. *Sans y mordre,* **without gaining any support.**
3. *Il ne le regardait seulement pas,* **he did not even look at him.**

Le sourd s'était accoudé sur la balustrade, à la place où était l'archidiacre le moment d'auparavant, et là, ne détachant pas son regard du seul objet qu'il y eût pour lui au monde en ce moment, il était immobile et muet comme un homme foudroyé, et un long ruisseau de pleurs coulait en silence de cet œil qui jusqu'alors n'avait encore versé qu'une seule larme.(1)

Cependant l'archidiacre haletait. Son front chauve ruisselait de sueur, ses ongles saignaient sur la pierre, ses genoux s'écorchaient au mur.

Il entendait sa soutane, accrochée à la gouttière, craquer et se découdre à chaque secousse qu'il lui donnait. Pour comble de malheur, cette gouttière était terminée par un tuyau de plomb qui fléchissait sous le poids de son corps. L'archidiacre sentait ce tuyau ployer lentement. Il se disait, le misérable, que quand ses mains seraient brisées de fatigue, quand sa soutane serait déchirée; quand ce plomb serait ployé, il faudrait tomber, et l'épouvante le prenait aux entrailles. Quelquefois il regardait avec égarement une espèce d'étroit plateau formé, à quelques dix pieds plus bas,(2) par des accidents de sculpture, et il demandait au ciel, dans le fond de son âme en détresse, de pouvoir finir sa vie sur cet espace de deux pieds carrés, dût-elle durer cent années.

Une fois, il regarda au-dessous de lui, dans l'abîme; la tête qu'il releva fermait les yeux et avait les cheveux tout droits. C'était quelque chose d'effrayant que

---

1. *Qu'une seule larme*, one of the most pathetic incidents of the novel is the description of a flogging given to Quasimodo on a public square as a punishment for some petty offence. While the poor wretch was exposed on the pillory, Esmeralda gave him some water to drink. It was then that Quasimodo shed one tear.

2. *A quelques dix pieds plus bas*, some ten feet below.

le silence de ces deux hommes. Tandis que l'archidiacre à quelques pieds de lui agonisait de cette horrible façon. Quasimodo pleurait et regardait la Grève.

L'archidiacre, voyant que tous ses soubresauts ne servaient qu'à ébranler le fragile point d'appui qui lui restait, avait pris le parti[1] de ne plus remuer. Il était là, embrassant la gouttière, respirant à peine, ne bougeant plus, n'ayant plus d'autres mouvements que cette convulsion machinale du ventre qu'on éprouve dans les rêves quand on croit se sentir tomber. Ses yeux fixes étaient ouverts d'une manière maladive et étonnée. Peu à peu cependant, il perdait du terrain, ses doigts glissaient sur la gouttière ; il sentait de plus en plus la faiblesse de ses bras et la pesanteur de son corps. La courbure de plomb qui le soutenait s'inclinait à tout moment d'un cran vers l'abîme.

Il voyait au-dessous de lui, chose affreuse, le toit de Saint-Jean le Rond,[2] petit comme une carte ployée en deux. Il regardait l'une après l'autre les impassibles sculptures de la tour, comme lui suspendues sur le précipice, mais sans terreur pour elles ni pitié pour lui. Tout était de pierre autour de lui : devant ses yeux les monstres béants ; au-dessous, tout au fond, dans la place, le pavé ; au-dessus de sa tête, Quasimodo qui pleurait.

Il y avait dans le parvis quelques groupes de braves curieux[3] qui cherchaient tranquillement à deviner quel pouvait être le fou qui s'amusait d'une si étrange manière. Le prêtre leur entendait dire, car leur voix arri-

---

1. *Avait pris le parti*, had taken the resolution.
2. *Saint-Jean le Rond*, a church now demolished.
3. *Braves curieux*, curious common people.

vait jusqu'à lui, claire et grêle : — Mais il va se rompre le cou !

Quasimodo pleurait.

Enfin l'archidiacre, écumant de rage et d'épouvante, comprit que tout était inutile. Il rassembla pourtant tout ce qui lui restait de force pour un dernier effort. Il se roidit sur la gouttière, repoussa le mur de ses deux genoux, s'accrocha des mains à une fente des pierres, et parvint à regrimper d'un pied peut-être ; mais cette commotion fit ployer brusquement le bec de plomb[1] sur lequel il s'appuyait. Du même coup la soutane s'éventra. Alors, sentant tout manquer sous lui, n'ayant plus que ses mains roidies et défaillantes qui tenaient à quelque chose, l'infortuné ferma les yeux et lâcha la gouttière. Il tomba.

Quasimodo le regarda tomber.

Une chute de si haut est rarement perpendiculaire. L'archidiacre, lancé dans l'espace, tomba d'abord la tête en bas et les deux mains étendues; puis il fit plusieurs tours sur lui-même; le vent le poussa sur le toit d'une maison où le malheureux commença à se briser.

Cependant il n'était pas mort quand il y arriva. Le sonneur le vit essayer encore de se retenir au pignon avec les ongles; mais le plan était trop incliné, et il n'avait plus de force. Il glissa rapidement sur le toit comme une tuile qui se détache, et alla rebondir sur le pavé. Là, il ne remua plus.

---

1. *Le bec de plomb*, the lead pipe.

MORT DE GAVROCHE.

Pendant le règne de Charles X (1824-1830), de fréquentes émeutes eurent lieu à Paris. C'est pendant une de ces périodes troublées que Gavroche, un type de gamin désormais populaire, entreprit de fournir des cartouches aux insurgés dont les munitions étaient presque épuisées.

Gavroche avait pris un panier à bouteilles dans le cabaret, était sorti par la coupure, et était paisiblement occupé à vider dans son panier les gibernes pleines de cartouches des gardes nationaux tués sur le talus de la redoute.

Une vingtaine de morts gisaient çà et là dans toute la longueur de la rue sur le pavé. Une vingtaine de gibernes pour Gavroche, une provision de cartouches pour la barricade. La fumée était dans la rue comme un brouillard. Quiconque a vu un nuage tombé dans une gorge de montagnes entre deux escarpements à pic peut se figurer cette fumée resserrée et comme épaissie par deux sombres lignes de hautes maisons. Elle montait lentement et se renouvelait sans cesse; de là un obscurcissement graduel qui blêmissait même le plein jour. C'est à peine si d'un bout à l'autre de la rue, pourtant fort courte, les combattants s'apercevaient. Cet obscurcissement, probablement voulu et calculé par les chefs, fut utile à Gavroche.

Sous les plis de ce voile de fumée et grâce à sa petitesse,[1] il put s'avancer assez loin dans la rue sans être vu. Il dévalisa les sept ou huit premières gibernes sans grand danger.

Il rampait à plat ventre,[2] galopait à quatre pattes,

1. *Grâce à sa petitesse*, thanks to his small size.
2. *Il rampait à plat ventre*, he crawled flat on the ground.

prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une noix. De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'attirer l'attention sur lui.

A force d'aller en avant,[1] il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent. Si bien que les tirailleurs de la ligne,[2] rangés et à l'affût derrière leur levée[3] de pavés, et les tirailleurs de la banlieue,[4] massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

— Fichtre ! fit Gavroche, voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

> On est laid[5] à Nanterre,
> C'est la faute à Voltaire,
> Et bête à Palaiseau,
> C'est la faute à Rousseau.

---

1. *A force d'aller en avant*, by going farther.
2. *Ligne*, infantry.
3. *Levée*, barricade,
4. *Banlieue*, suburbs.
5. *On est laid*, etc., a song then popular among the people of Paris.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, s'avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là, une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire ;
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire ;
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps. Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant.[1] Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte,[2] puis bondissait, disparaissait, reparaissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez,[3] et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce

1. *En l'ajustant*, in aiming at him.
2. *S'effaçait dans un coin de porte*, hid in a door entrance.
3. *Ripostait à la mitraille par des pieds de nez*, replied to grape shot by putting his finger to his nose.

n'était pas un homme; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il étair plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache cache avec la mort;[1] chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet.[2] On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri; mais il y avait de l'Antée[3] dans ce pygmée;[4] pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre; Gavroche n'était tombé que pour se redresser; il resta assis, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup et se mit à chanter :

Je suis tombé à terre,
C'est la faute à Voltaire ;
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à......

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois, il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler !

(Les Misérables, 1862.)

---

1. *Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort,* he played with death a frightful game of hide and seek.
2. *L'enfant feu follet,* the will o' the wisp-like child.
3. *Antée,* the giant son of Neptunus and Earth, whose strength was renewed each time he touched the earth.
4. *Pygmée,* Eng. pygmy, an imaginary nation of dwarfs that were supposed to live near the source of the Nile river.

LA TEMPÊTE.

L'Ouest était surprenant. Il en sortait une muraille. Une grande muraille de nuée, barrant de part en part l'étendue, montait lentement de l'horizon vers le zénith. Cette muraille, rectiligne, verticale, sans une crevasse dans sa hauteur, sans une déchirure à son arête, paraissait bâtie à l'équerre et tirée au cordeau. C'était du nuage ressemblant à du granit. L'escarpement de ce nuage, tout à fait perpendiculaire à l'extrémité sud, fléchissait un peu vers le nord comme une tôle ployée, et offrait le vague glissement d'un plan incliné. Ce mur de brume s'élargissait et croissait sans que son entablement cessât un instant d'être parallèle à la ligne d'horizon, presque indistincte dans l'obscurité tombante. Cette muraille de l'air montait tout d'une pièce en silence. Pas une ondulation, pas un plissement, pas une saillie qui se déformât ou se déplaçât.

Cette immobilité en mouvement était lugubre. Le soleil, blême derrière on ne sait quelle transparence malsaine, éclairait ce linéament d'apocalypse.[1] La nuée envahissait déjà près de la moitié de l'espace. On eût dit l'effrayant talus de l'abîme. C'était quelque chose comme le lever d'une montagne d'ombre entre la terre et le ciel.

C'était en plein jour l'ascension de la nuit.

Brusquement le soleil disparut. Il s'était formé un plafond de noirceur compacte qui, à l'extrême horizon, touchait la mer et s'y mêlait dans de la nuit. On sentait quelque chose qui avance. C'était vaste et lourd,

1. *Linéament d'apocalypse*, fantastic delineation.

farouche. L'obscurité s'épaississait. Tout à coup, un immense tonnerre éclata.

L'instant fut effroyable.

Averse, ouragan, fulgurations, fulminations, vagues jusqu'aux nuages, écume, détonations, torsions frénétiques, cris, rauquements, sifflements, tout à la fois. Déchaînement de monstres. Le vent soufflait en foudre. La pluie ne tombait pas, elle croulait.[1]

On entendait des voix sans nombre. Qui donc crie ainsi? L'antique épouvante panique était là. Par moments, cela avait l'air de parler, comme si quelqu'un faisait un commandement. Puis des clameurs, des clairons, des trépidations étranges, et ce grand hurlement majestueux que les marins nomment appel de l'Océan.[2] Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en tordant le flot; les vagues, devenues disques sous ces tournoiements, étaient lancées contre les brisants comme des palets gigantesques par des athlètes invisibles. Puis les mugissements redoublaient. Aucune rumeur humaine ou bestiale ne saurait donner l'idée des fracas mêlés à ces dislocations de la mer.

La nuée canonnait, les grêlons mitraillaient, la houle escaladait. De certains points semblaient immobiles; sur d'autres, le vent faisait vingt toises par seconde. La mer à perte de vue[3] était blanche, dix lieues d'eau de savon emplissaient l'horizon. Des portes de feu s'ouvraient. Quelques nuages paraissaient brûlés par les autres, et sur des tas de nuées rouges qui ressemblaient à des braises, ils ressemblaient à des fumées. Des configurations flottantes se heurtaient et s'amal-

---

1. *Elle croulait*, it was tumbling or pouring down.
2. *Appel de l'Océan*, Ocean's voice.
3. *A perte de vue*, as far as one could see.

gamaient, se déformant les unes les autres. Une eau incommensurable ruisselait. On entendait des feux de peloton[1] dans le firmament. Il y avait au milieu du plafond d'ombre une espèce de vaste hotte renversée d'où tombaient pêle-mêle la trombe, la grêle, les nuées, les pourpres, les phosphores, la nuit, la lumière, les foudres!

Les flocons d'écume, volant de toutes parts, ressemblaient à de la laine. L'eau vaste et irritée noyait les rochers, montait dessus, entrait dedans, pénétrait dans le réseau des fissures intérieures, et ressortait des masses granitiques par des fentes étroites, espèces de bouches intarissables qui faisaient dans ce déluge de petites fontaines paisibles. Çà et là des filets d'argent tombaient gracieusement de ces trous dans la mer. Subitement, une grande clarté se fit, la pluie discontinua, les nuages se désagrégèrent.

Le vent qui avait apporté, remporta. Un écroulement d'obscurité diffuse encombra l'horizon. Les brumes rompues et fuyantes se massèrent pêle-mêle en tumulte, il y eut d'un bout à l'autre de la ligne des nuages un mouvement de retraite, on entendit une longue rumeur décroissante, quelques dernières gouttes de pluie tombèrent, et toute cette ombre pleine de tonnerres s'en alla comme une cohue de chars terribles.

Brusquement le ciel fut bleu.

(Les Travailleurs de la Mer, 1866.)

---

1. *Feux de peloton*, platoon shots; a very graphic expression.

ENFANTS.

Les enfants se réveillèrent.

Ce fut d'abord la petite.

Un réveil d'enfants, c'est une ouverture de fleurs; il semble qu'un parfum sorte de ces fraîches âmes.

Georgette, celle de vingt mois, la dernière née, souleva sa petite tête, se dressa sur son séant, regarda ses pieds et se mit à jaser.

Un rayon du matin était sur son berceau; il eût été difficile de dire quel était le plus rose du pied de Georgette ou de l'aurore. Les deux autres dormaient encore; c'est plus lourd, les hommes; Georgette, gaie et calme, jasait. René Jean était brun, Gros-Alain était châtain, Georgette était blonde. Ces nuances des cheveux, d'accord dans l'enfance avec l'âge, peuvent changer plus tard. René-Jean avait l'air d'un petit Hercule; il dormait sur le ventre, avec ses deux poings dans ses yeux.

Gros-Alain avait les deux jambes hors de son petit lit.

Georgette jasait.

Ce qu'un oiseau chante, un enfant le jase. C'est le même hymne. Hymne indistinct, balbutié, profond. Le murmure de l'enfant, c'est plus et moins que la parole; ce ne sont pas des notes, et c'est un chant; ce ne sont pas des syllabes, et c'est un langage; ce murmure a eu son commencement dans le ciel et n'aura pas sa fin sur la terre; il est d'avant la naissance, et il continue, c'est une suite. Ce bégaiement se compose de ce que l'enfant disait quand il était ange et de ce qu'il dira quand il sera homme; le berceau a un Hier de même que la tombe a un Demain; ce demain et cet hier amalgament dans ce gazouillement obscur leur double inconnu;

et rien ne prouve Dieu, l'éternité, la responsabilité, la dualité du destin, comme cette ombre formidable dans cette âme rose.

Après Georgette, René-Jean, l'aîné, qui avait quatre ans passés, se réveilla. Il se leva debout, enjamba virilement son berceau, aperçut son écuelle, trouva cela tout simple, s'assit par terre et commença à manger sa soupe.

La jaserie de Georgette n'avait pas éveillé Gros-Alain, mais au bruit de la cuiller dans l'écuelle, il se retourna en sursaut, et ouvrit les yeux. Gros-Alain était celui de trois ans. Il vit son écuelle, il n'avait que le bras à étendre, il la prit, et, sans sortir de son lit, son écuelle sur ses genoux, sa cuiller au poing, il fit comme René-Jean, il se mit à manger.

Georgette ne les entendait pas, et les ondulations de sa voix semblaient moduler le bercement d'un rêve. Ses yeux grands ouverts regardaient en haut, et étaient divins; quel que soit le plafond ou la voûte qu'un enfant a au-dessus de sa tête, ce qui se reflète dans ses yeux, c'est le ciel.

Quand René-Jean eut fini, il gratta avec la cuiller le fond de l'écuelle, soupira, et dit avec dignité : — J'ai mangé ma soupe.

Ceci tira Georgette de sa rêverie.

— Poupoupe, dit-elle.

Et voyant que René-Jean avait mangé et que Gros-Alain mangeait, elle prit l'écuelle de soupe qui était à côté d'elle, et mangea, non sans porter sa cuiller beaucoup plus souvent à son oreille qu'à sa bouche.

De temps en temps, elle renonçait à la civilisation et mangeait avec ses doigts.

Gros-Alain, après avoir, comme son frère, gratté le fond de l'écuelle, était allé le rejoindre et courait derrière lui.

(Quatre-Vingt-Treize, 1873.)

PROSPER MÉRIMÉE.

1803-1870.

MÉRIMÉE (**Prosper**), en dépit de son manque de convictions et de son scepticisme profond, restera comme un des meilleurs prosateurs de notre époque.

En 1825 il publia, sous la signature de Joseph d'Estrange, un recueil de comédies, intitulé *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole.*

Ayant acquis la célébrité, il se tourna vers le roman historique, et donna *La Jacquerie* (1828), et la *Chronique du Règne de Charles IX* en 1829.

Bientôt il produisit un certain nombre de nouvelles charmantes qui obtinrent un franc succès.

On peut citer : *La Prise de la Redoute*, *La Vénus d'Ille*, *Les Ames du Purgatoire*, *Mattéo Falcone* et *Colomba*, qui est considéré comme son chef-d'œuvre. Nous lui devons aussi *Carmen*, qui forme le sujet du charmant opéra du regretté compositeur G. Bizet.

MATTÉO FALCONE.

Un certain jour d'automne, Mattéo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du maquis.[1] Le petit Fortunato, son fils, voulut l'accompagner, mais la clairière était trop loin. D'ailleurs.., il fallait bien que quelqu'un

1. *Maquis* or *makis*. The *maquis* is to Corsica what the *prairie* is to the United States, the *jungle* to India or the *pampas* to South America.

restât pour garder la maison; le père refusa donc. On verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis plusieurs heures; et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, quand il fut soudain interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine, d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux et toujours de plus en plus rapprochés; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mattéo, parut un homme coiffé d'un bonnet pointu, comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant à peine,[1] en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de fusil dans la cuisse. Cet homme était un proscrit qui, étant parti de nuit pour aller acheter de la poudre à la ville, était tombé dans une embuscade de voltigeurs[2] corses; après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement[3] poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le maquis avant d'être rejoint. Il s'approcha de Fortunato et lui dit : " Tu es le fils de Mattéo Falcone ? — Oui. — Moi, je suis Gianetto Sampière. Je suis poursuivi par les collets jaunes;[4] cache-moi, car je ne puis aller plus loin. — Et que dira mon père, si je te cache sans sa permission ? — Il dira que tu as bien fait. — Qui sait ? —

1. *Se traînant à peine*, hardly able to walk.
2. *Voltigeurs*, light infantry soldier.—The word is no longer in use, this kind of soldiers having gone out of existence since 1870.
3. *Vivement*, closely.
4. *Collets jaunes*, the Corsican voltigeur's coat had a yellow collar.

Cache-moi vite, ils viennent. — Attends que mon père soit revenu. — Que j'attende ! Malédiction ! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons ! cache-moi ou je te tue." Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid : "Ton fusil est déchargé; il n'y a plus de cartouches dans ta giberne. — J'ai mon stylet.[1] — Mais courras-tu aussi vite que moi ?" Il fit un saut et se mit hors d'atteinte.[2] "Tu n'es pas le fils de Mattéo Falcone ! me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison ?" L'enfant parut touché. "Que me donneras-tu si je te cache ?" dit-il en se rapprochant. Le proscrit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, il en tira une pièce de cinq francs qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre.

Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent, il s'en saisit[3] et dit à Gianetto : "Ne crains rien." Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa, de plus, d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin, pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu.[4] Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin; et cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité. Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un

1. *Stylet* (Ita. *stiletto*), a kind of short dagger.
2. *Et se mit hors d'atteinte*, and put himself out of reach.
3. *Il s'en saisit*, he grasped it.
4. *Depuis peu*, lately.

adjudant, étaient devant la porte de Mattéo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone.[1] Il se nommait Téodoro Gamba. C'était un homme actif, fort redouté des proscrits, dont il avait traqué plusieurs. "Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant; comme te voilà grandi ![2] As-tu vu passer un homme tout à l'heure ? — Oh ! je ne suis pas encore aussi grand que vous, mon cousin, reprit l'enfant d'un air niais.— Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme ? Dis-moi. — Si j'ai vu passer un homme ? — Oui, un homme avec un bonnet pointu, une veste bordée de rouge et de jaune ? Oui, réponds vite et ne répète point mes questions. — Ce matin, M. le curé est passé devant notre porte sur son cheval Pietro, et m'a demandé comment papa se portait; je lui ai répondu.... — Ah ! petit drôle, tu fais le malin ![3] Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier. — Qui sait ?[4] — Qui sait ? c'est moi qui sais que tu l'as vu. — Est-ce qu'on voit les passants quand on dort ? — Tu ne dormais pas, vaurien, les coups de fusil t'ont réveillé. — Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit ? l'escopette de mon père en fait bien davantage. — Que le diable te confonde ! maudit garnement ! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto, peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, voyez si votre homme

1. *Etait quelque peu parent de Falcone*, was a distant relative of Falcone.
2. *Comme te voilà grandi !* how you have grown !
3. *Tu fais le malin*, you try to be shrewd, smart.
4. *Qui sait?* This is a literal translation of the often used Italian phrase *Chi lo sa ?*—A Parisian would not use it.

n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte,(1) et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le maquis en clopinant. D'ailleurs les traces de sang s'arrêtent ici. — Et que dira papa? demanda Fortunato, en ricanant, que dira-t-il, s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti? — Vaurien, dit l'adjudant, en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note?(2) Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre, tu parleras enfin?" Et Fortunato ricanait toujours. "Mon père est Mattéo Falcone, dit-il avec emphase. — Sais-tu bien, petit drôle,(3) que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia.(4) Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner, si tu ne me dis pas où est Gianetto." L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta: "Mon père est Mattéo Falcone. — Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons avec Mattéo."

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table qui sert de lit, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs.

---

1. *Il n'allait plus que d'une patte*, he only had one good leg.
2. *Il ne tient qu'à moi de te faire changer de note*, it only depends on me to make you change your way of talking.
3. *Petit drôle*, little rascal.
4. *Corte, Bastia*, two cities of Corsica with a population of about 5,000 for the former and 21,000 for the latter.

Un soldat s'approcha du tas de foin, il vit la chatte, et donna un coup de baïonnette dans le foin avec négligence, et haussant les épaules comme si la précaution était ridicule. Rien ne remua, et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion. L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable;[1] déjà ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents. "Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé ! Tu iras loin ;[2] mais tu joues un vilain jeu avec moi, et si je ne craignais pas de faire de la peine à mon cousin Mattéo, le diable m'emporte si je ne t'emmènerais pas avec moi. — Bah ! — Mais quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang. — Savoir ![3] — Tu verras..... mais, tiens..... sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose. — Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis, c'est que, si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le maquis, et alors il faudra plus d'un luron pour aller l'y chercher." L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien six écus,[4] et remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit, en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier : "Fripon, tu voudrais bien avoir une montre comme celle-là suspendue à ton

1. *Se donnaient au diable*, were utterly discouraged.
2. *Tu iras loin*, you will go far, *i. e.*, you will succeed in life.
3. *Savoir!* perhaps; lit. this is to be known yet.
4. *Ecus*, the *écu* was worth about sixty cents.

cou; et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon; et les gens te demanderaient: "Quelle heure est-il?" Et tu leur dirais: "Regardez à ma montre."

L'enfant se laisse tenter; l'adjudant voit revenir Mattéo, armé de son fusil, et craint son approche.

Dans cette perplexité, il prit un parti[1] fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mattéo, pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance, mais le court intervalle qui le séparait de Mattéo lui parut terriblement long. "Holà! eh! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin!" Mattéo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et, à mesure que l'autre parlait,[2] il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

"Bonjour, frère, dit l'adjudant, en lui tendant la main, il y a bien longtemps que je ne t'ai vu. J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite[3] aujourd'hui, mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sampiéro. — Dieu soit loué! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une laitière[4] la semaine passée." Ces mots réjouirent Gamba. "Pauvre diable! dit Mattéo, il avait faim. — Le drôle[5] s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié.

1. *Il prit un parti*, he took a decision.
2. *A mesure que l'autre parlait*, as the other spoke on.
3. *Une longue traite*, a long march.
4. *Une laitière*, a good milk cow.
5. *Le drôle*, the rascal.

Il m'a tué un de mes voltigeurs. Et, non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon, mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français. Ensuite il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pas découvert. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver. — Fortunato ! s'écria Mattéo. — Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin, là-bas; mais mon petit cousin m'a montré la malice. – Malédiction ! dit tout bas Mattéo." Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière[1] et prêt à partir. Quand il vit Mattéo et la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange, puis se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil, en disant : "Maison d'un traître !"

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui pût prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mattéo ne fit aucun geste que celui de porter la main à son front comme un homme accablé. Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto. "Loin de moi !" lui cria le proscrit d'une voix foudroyante; puis se tournant vers un des voltigeurs : "Camarade, donne-moi à boire," dit-il. Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Puis l'adjudant fit le signal du départ.

1. *Etait déjà couché sur la litière*, was already lying on the stretcher.

Il se passa dix minutes avant que Mattéo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet, tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée. "Tu commences bien," dit enfin Mattéo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme. "Mon père !" s'écria l'enfant, en s'avançant, les larmes aux yeux pour se jeter à ses genoux. Mais Mattéo lui cria : "Arrière de moi !" L'enfant s'arrêta et sanglota immobile à quelques pas de son père. Giuseppa s'approcha; elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato. "Qui t'a donné cette montre? demanda-t-elle d'un ton sévère. — Mon cousin l'adjudant." Falcone saisit la montre, et la jetant avec force contre une pierre, il la mit[1] en mille pièces. Puis il frappa la terre de la crosse de son fusil, le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du maquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mattéo, et lui saisit le bras : "C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante, en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme. — Laissez-moi, reprit Mattéo, je suis son père." Giuseppa embrassa son fils et rentra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas[2] dans le sentier, et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil, et la trouva molle et facile à creu-

1. *La mit*, broke it.
2. *Marcha quelque deux cents pas*, walked about two hundred steps.

ser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein. "Fortunato va auprès de cette grosse pierre." L'enfant fit ce qu'il lui commandait; puis il s'agenouilla.

"Dis tes prières. — Mon père, mon père! ne me tuez pas! — Dis tes prières," répéta Mattéo, d'une voix terrible. L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père, d'une voix forte, répondit: *Amen!* à la fin de chaque prière: "Sont-ce là toutes les prières que tu sais?— Mon père, je sais encore l'*Ave Maria* et la litanie que ma tante m'a apprise — Elle est bien longue; n'importe." L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte. "As-tu fini? — Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi! je ne le ferai plus!" Il parlait encore; Mattéo avait armé son fusil et le couchait en joue[1] en lui disant: "Que Dieu te pardonne!" L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père, mais il n'en eut pas le temps: Mattéo fit feu, et Fortunato tomba roide mort.

PROSPER MÉRIMÉE.

---

1. *Avait armé son fusil et le couchait en joue,* **had cocked his shot gun and was aiming at him.**

ALEXANDRE DUMAS.

1803-1870.

DUMAS (Alexandre) est célèbre à la fois comme auteur dramatique et comme romancier.

Il naquit à Villers-Cotterets (Aisne), et, à l'âge de vingt ans, alla à Paris pour tâcher d'y gagner sa vie et celle de sa mère qui était veuve et sans ressources.

Il entra comme copiste dans les bureaux du duc d'Orléans, et consacra ses moments de loisir à refaire son éducation qui avait été très négligée.

Bientôt il se tourna vers la littérature et obtint, au théâtre aussi bien que dans l'arène littéraire, un succès sans égal.

Il serait trop long de donner ici la liste de ses ouvrages. Qu'il nous suffise de mentionner: *Monte-Christo* (1848), *Les Trois Mousquetaires* (1844), *Vingt Ans après* (1845), *Le Vicomte de Bragelone* (1847), etc.

Alexandre Dumas est un conteur incomparable; il a l'invention dramatique et la rapidité du style; mais on peut lui reprocher d'avoir quelquefois sacrifié la vérité historique au désir de créer des situations qui soutiennent l'intérêt de son récit.

UNE ASCENSION DE L'ETNA.

Il était trois heures et demie du matin; notre guide nous rappela que nous avions encore trois quarts d'heure de montée au moins, et que si nous voulions être arrivés au haut du cône pour le lever du soleil, il n'y avait pas de temps à perdre.

Nous sortîmes de la casa Inglese.[1] On commençait à distinguer les objets : tout autour de nous s'étendait

1. *La casa inglese,* lit. the "English house" is nothing but a hut near the crater of Mount Etna. It gives the tourists a shelter in case of stormy weather.

une vaste plaine de neige, du milieu de laquelle, figurant un angle de quarante-cinq degrés à peu près, s'élevait le cône de l'Etna. Au-dessous de nous, tout était dans l'obscurité; à l'Orient seulement, une légère teinte d'opale colorait le ciel sur lequel se découpaient en vigueur les montagnes de la Calabre.

A cent pas au delà de la maison anglaise, nous trouvâmes les premières vagues d'un plateau de lave, qui tranchait[1] par sa couleur noire avec la neige, du milieu de laquelle il sortaït comme une île sombre. Il nous fallut monter sur ces flots solides, sauter de l'un à l'autre, comme j'avais déjà fait à Chamouny[2] sur la Mer de glace, avec cette différence que des arêtes aiguës coupaient le cuir de nos souliers et nous déchiraient les pieds. Ce trajet, qui dura un quart d'heure, fut un des plus pénibles de toute la route.

Nous arrivâmes enfin au pied du cône, qui, quoique s'élevant de treize cents pieds au-dessus du plateau où nous nous trouvions, était complètement dépouillé de neige, soit que[3] l'inclinaison en soit trop raide pour que la neige s'y arrête, soit que le feu intérieur qu'il recèle ne laisse pas les flocons séjourner à sa surface. C'est ce cône, éternellement mobile, qui change de forme à chaque irruption nouvelle, s'abîmant dans le vieux cratère, et se reformant avec un cratère nouveau.

Nous commençâmes à gravir cette nouvelle montagne, toute composée d'une terre friable mêlée de pierres qui s'éboulait sous nos pieds et roulait derrière

---

1. *Tranchait*, contrasted.
2. *Chamouny* or *Chamounix*, a little village of French Savoy, situated at the foot of the Mont Blanc.
3. *Soit que...... soit*, either because...... or.

nous. Dans certains endroits, la pente était si rapide, que, du bout des mains et sans nous baisser, nous touchions le talus; de plus, à mesure que nous montions, l'air se raréfiait et devenait de moins en moins respirable. Je me rappelai tout ce que m'avait raconté Balmat[1] lors de sa première ascension du mont Blanc, et je commençais à éprouver juste les mêmes effets. Quoique nous fussions déjà à mille pieds à peu près au-dessus des neiges éternelles, et que nous dussions monter encore à une hauteur de huit cents pieds, la houppelande que j'avais sur les épaules me devenait insupportable, et je sentais l'impossibilité de la porter plus longtemps : elle me pesait comme une de ces chappes de plomb sous lesquelles Dante vit, dans le sixième cercle de l'enfer, les hypocrites écrasés. Je la laissai donc tomber sur la route, n'ayant pas le courage de la traîner plus loin, et laissant à mon guide le soin de la reprendre en passant; bientôt il en fut ainsi pour le bâton que je portais à la main et pour le chapeau que j'avais sur la tête. Ces deux objets, que j'abandonnai successivement, roulèrent jusqu'à la base du cône, et ne s'arrêtèrent qu'à la mer de lave, tant la pente est rapide. De son côté, je voyais Jadin[2] qui se débarrassait aussi de tout ce que son costume lui paraissait offrir de superflu, et qui, de cent pas en cent pas, s'arrêtait pour reprendre haleine.

Nous étions au tiers de la montée à peu près, nous avions mis près d'une demi-heure pour monter quatre cents pieds; l'Orient s'éclaircissait de plus en plus; la

1. *Balmat (Jacques)* was the first man to climb on the highest point of the Mont Blanc. He was a native of Chamouny and died in the glacier of Sixt in 1834.

2. *Jadin*, A. Dumas's companion.

crainte de ne pas arriver au haut du cône à temps pour voir le lever du soleil nous rendit tout notre courage, et nous repartîmes d'un nouvel élan, sans nous arrêter à regarder l'horizon immense qui, à chaque pas, s'élargisssait encore sous nos pieds; mais plus nous avancions, plus les difficultés s'augmentaient; à chaque pas la pente devenait plus rapide, la terre plus friable et l'air plus rare. Bientôt, à notre droite, nous commençâmes à entendre des mugissements souterrains qui attirèrent notre attention; notre guide marcha devant nous et nous conduisit à une fissure de laquelle sortait à grand bruit, et poussée par un courant d'air intérieur, une fumée épaisse et soufrée. En nous approchant des bords de cette gerçure, nous voyions, à une profondeur que nous ne pouvions mesurer, un fond incandescent rouge et liquide; et, quand nous frappions du pied, la terre résonnait au loin comme un tambour. Heureusement la terre était parfaitement calme, car, si le vent eût poussé cette fumée de notre côté, elle nous eût asphyxiés, tant elle portait avec elle une effroyable odeur de soufre.

Après une halte de quelques minutes au bord de cette fournaise, nous nous remîmes en route, montant de biais, pour plus de facilité; je commençais à avoir des tintements dans la tête, comme si le sang allait me sortir par les oreilles, et l'air, qui devenait de moins en moins respirable, me faisait haleter comme si la respiration allait me manquer tout à fait. Je voulus me coucher pour me reposer un peu, mais la terre exhalait une telle odeur de soufre, qu'il fallut y renoncer. J'eus l'idée alors de mettre ma cravate sur ma bouche, et de respirer à travers le tissu; cela me soulagea.

Cependant, petit à petit, nous étions arrivés aux trois quarts de la montée, et nous voyions à quelques centaines de pieds seulement au-dessus de notre tête le sommet de la montagne. Nous fîmes un dernier effort, et moitié debout, moitié à quatre pattes, nous nous remîmes à gravir ce court espace, n'osant pas regarder au-dessous de nous de peur que la tête nous tournât, tant la pente était rapide. Enfin Jadin, qui était de quelques pas plus avancé que moi, jeta un cri de triomphe : il était arrivé et se trouvait en face du cratère; quelques secondes après, j'étais près de lui. Nous nous trouvions littéralement entre deux abîmes.

Une fois arrivés là, et n'ayant plus besoin de faire des mouvements violents, nous commençâmes à respirer avec plus de facilité; d'ailleurs le spectacle que nous avions sous les yeux était tellement saisissant, qu'il dissipa notre malaise, si grand qu'il fût.

Nous nous trouvions en face du cratère, c'est-à-dire d'un puits de huit milles de tour et de neuf cents pieds de profondeur; les parois de cette excavation étaient depuis le haut jusqu'en bas recouvertes de matières scarifiées de poudre et d'alun; au fond, autant qu'on pouvait le voir de la distance où nous nous trouvions, il y avait une matière quelconque en ébullition, et de cet abîme montait une fumée ténue et tortueuse, pareille à un serpent gigantesque qui se tiendrait debout sur la queue. Les bords du cratère étaient découpés irrégulièrement et plus ou moins élevés. Nous étions sur un des points les plus hauts.

Notre guide nous laissa un instant tout à ce spectacle; en nous retenant de temps en temps cependant par notre veste quand nous nous approchions trop près du

bord, car la pierre est si friable, qu'elle pourrait manquer sous les pieds et qu'on recommencerait la plaisanterie d'Empédocle;[1] puis il nous invita à nous éloigner d'une vingtaine de pieds du cratère, pour éviter tout accident, et à regarder autour de nous.

L'Orient, qui de la teinte opale que nous avions remarquée en sortant de la casa Inglese était passé à un rose tendre, était maintenant tout inondé des flammes du soleil, dont on commençait à apercevoir le disque au-dessous des montagnes de la Calabre. Sur les flancs de ces montagnes d'un bleu foncé et uniforme, se détachaient, comme de petits points blancs, les villages et les villes. Le détroit de Messine[2] semblait une simple rivière, tandis qu'à droite et à gauche on voyait la mer comme un miroir immense. A gauche, ce miroir était tacheté de plusieurs points noirs; ces points étaient les îles de l'archipel Lipariote. De temps en temps une de ces îles brillait comme un phare intermittent; c'était Stromboli, qui jetait des flammes. A l'Occident, tout était encore dans l'obscurité. L'ombre de l'Etna se projetait sur toute la Sicile.

Pendant trois quarts d'heure, le spectacle ne fit que gagner en magnificence.

J'admirais entièrement, sans restriction, de bonne foi, avec les yeux du corps et les yeux de l'âme. Jamais je n'avais vu Dieu de si près, et par conséquent si grand.

Nous restâmes une heure ainsi, dominant[3] tout le

---

1. *Empédocle*, a Sicilian philosopher who lived in the 5th century B. C. and committed suicide by throwing himself in the crater of the Etna.

2. *Le détroit de Messine*, between Italy and Sicily.

3. *Dominant*, looking over.

monde d'Homère, de Virgile, d'Ovide et de Théocrite, sans qu'il vînt à Jadin ni à moi l'idée de toucher un crayon, tant il nous semblait que ce tableau entrait profondément dans notre cœur et devait y rester gravé sans le secours de l'écriture ou du dessin. Puis nous jetâmes un dernier coup d'œil sur cet horizon de trois cents lieues qu'on n'embrasse qu'une fois dans sa vie, et nous commençâmes à redescendre.

A part le danger de rouler du haut en bas du cône, la difficulté de la descente ne peut se comparer à celle de la montée. En dix minutes, nous fûmes sur l'île de lave, et, un quart d'heure après, à la casa Inglese.

ALEXANDRE DUMAS.

LE LAZZARONE.

Hélas ! le lazzarone[1] se perd. Celui qui voudra le voir encore devra se hâter. Naples éclairée au gaz, Naples avec des restaurants, avec ses bazars, effraye l'insouciant enfant du môle.[2] Le lazzarone, comme l'Indien rouge, se retire devant la civilisation.

Le lazzarone est le fils aîné de la nature : c'est à lui la mer qui murmure, c'est à lui la création qui sourit. Les autres hommes ont une maison, les autres hommes ont une villa, les autres hommes ont un palais; le lazzarone, lui, a le monde. Le lazzarone n'a pas de maître, n'a pas de lois, est en dehors de toutes les exigences sociales; il dort quand il a sommeil, il mange quand il

1. *Lazzarone*, the most common people of Italy. They spend the time begging and looking around for light work that will enable them to live without any steady occupation.

2. *Môle*, stone wharf.

a faim, il boit quand il a soif Les autres peuples se reposent quand ils sont las de travailler; lui, au contraire, quand il est las de se reposer il travaille. Il travaille, non pas de ce travail du Nord qui plonge éternellement l'homme dans les entrailles de la terre pour en tirer de la houille ou du charbon, qui le courbe sans cesse sur la charrue pour féconder un sol rebelle, mais de ce travail joyeux, insouciant, tout brodé de chansons et de lazzis,[1] tout interrompu par le rire qui montre ses dents blanches, et par la paresse qui étend ses deux bras; de ce travail qui dure une heure, une demi-heure, dix minutes, un instant, et qui, dans cet instant, rapporte un salaire plus que suffisant aux besoins de la journée. Quel est ce travail ? Dieu le sait ! Une malle portée du bateau à vapeur à l'hôtel, un Anglais conduit du môle à Chiaia, la main tendue à tout hasard et dans laquelle l'étranger laisse tomber en riant une aumône : voilà le travail du lazzarone.

Quant à la nourriture, c'est plus facile à dire : quoique le lazzarone appartienne à l'espèce des omnivores, il ne mange en général que deux choses : la pizza et le cocomero. On croit que le lazzarone vit de macaroni ; c'est une grande erreur qu'il est temps de relever. Le macaroni est né à Naples, il est vrai, mais aujourd'hui le macaroni est un mets européen qui a voyagé comme la civilisation, et qui, comme elle, se trouve fort éloigné de son berceau. D'ailleurs, le macaroni coûte deux sous la livre, ce qui ne le rend accessible aux bourses du lazzarone que les dimanches et les jours de fête.

(Impressions de Voyage.)

1. *Lazzis*. jokes.

GEORGE SAND.

1804-1876.

SAND (George) est à la France ce que George Eliot est à l'Angleterre. Artiste incomparable, observateur profond, analyste sans égal, elle excelle à décrire ce qu'elle voit et ce qu'elle ressent. Douée d'une âme sensible, qui vibre aux moindres émotions, elle reproduit fidèlement dans ses écrits les sentiments qu'elle éprouve. C'est à cette sensibilité exagérée qu'est due la versatilité de son talent. On pourrait diviser en trois parties l'œuvre du grand écrivain. Les romans publiés après son union avec M. Dudevant ne sont autre chose qu'un éloquent plaidoyer contre l'institution du mariage. C'est de cette époque (époque de ses plus grands malheurs) que datent *Indiana* (1832), *Valentine*, *Lélia* (1854), *André*, *Mauprat*, *Les Maîtres Mosaïstes*, etc.

Bientôt son esprit ardent s'étant porté dans une direction nouvelle, elle embrasse avec ardeur les idées socialistes et publie *Le Meunier d'Angibault*, *Le Péché de M. Antoine*, etc.

Les suites de la Révolution de 1848 ayant brisé ses illusions, elle se tourna vers la nature qu'elle a toujours aimée, et c'est à ce changement que nous devons *La Mare au Diable*, *François le Champi*, *La Petite Fadette*, toutes œuvres impérissables. Elle passa les dernières années de sa vie au château de Nohant et y mourut entourée de ses enfants et de ses petits-enfants, après avoir consacré les tranquilles années de sa vieillesse à écrire : *L'Homme de Neige*, *Valvèdre*, *Le Marquis de Villemer*.

Ce dernier ouvrage est en quelque sorte une réponse au *Roman d'un Jeune Homme Pauvre*, d'Octave Feuillet, et pourrait être intitulé *Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre*.

La statue de George Sand se trouve au foyer de la Comédie Française, où tant de ses pièces ont été représentées.

LES PREMIÈRES LECTURES.

Je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable événement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétré depuis que

j'existe a développé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance. Il ne me reste donc à cet égard que les plus chers souvenirs. Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les occasions favorables. Oh ! quel est celui de nous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés ! La couverture d'un bouquin poudreux que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années ? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois ? le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail,[1] tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau[2] du vacher se perdait dans l'éloignement ? Oh ! que la nuit tombait vite sur ces pages divines ? que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante ! C'en est fait, les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'élancent dans le vague de l'air, comme tout à l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante;[3] la côte est rude; vous êtes couvert

1. *Dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail*, the bank of which you used as a lounge and a writing-table.

2. *Pipeau*, a kind of coarse musical instrument.

3. *L'écluse est étroite et glissante*, the gang plank over the river lock is narrow and slippery.

de sueur; mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard, le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique qui vous aime aura retardé le coup de cloche autant que possible, vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres,[1] vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué en rougissant que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi ? *Estelle et Némorin*[2] ou *Robinson Crusoé*. Oh ! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps ! O ma vallée noire ! O *Corinne!*[3] O Bernardin de Saint-Pierre ![4] O *L'Iliade!*[5] O Millevoye ![6] O *Atala!*[7] O les saules de la rivière ! O ma jeunesse écoulée ! O mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait, au son lointain de la cloche, par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise !

(Lettres d'un Voyageur, 1834.)

---

1. *Même au fond de ses terres*, even in her far away from a city estate.
2. *Estelle et Némorin*, a rather childish story by Florian (1755-1794).
3. *Corinne*, the best work of Madame de Staël (1766-1817).
4. *Bernardin de Saint-Pierre* (1737-1814), the well-known author of *Paul et Virginie*, *La Chaumière indienne*, etc.
5. *L'Iliade*, one of the great poems of Homer.
6. *Millevoye* (1782-1816), one of the foremost lyric poets of our century. See *Poètes Français du XIXe Siècle*. (W. R. JENKINS, New York.)
7. *Atala*, the master piece of Chateaubriand. See an extract of it in the present volume.

LE JOUEUR.

Tous les jours le joueur immole son honneur et supporte la vie. Le joueur est âpre, il est stoïque, il triomphe froidement, il succombe froidement, il passe en quelques heures des derniers rangs de la société aux premiers, dans quelques heures, il redescend au point d'où il était parti, et cela sans changer d'attitude ni de visage. Dans quelques heures, sans quitter la place où son démon l'enchaîne, il parcourt toutes les vicissitudes de la vie, il passe par toutes les chances de fortune qui représentent les différentes conditions sociales. Tour à tour roi et mendiant, il gravit d'un seul bond l'échelle immense, toujours calme, toujours maître de lui, toujours soutenu par sa robuste ambition, toujours excité par l'âpre soif qui le dévore. Que sera-t-il tout à l'heure? prince ou esclave? Comment sortira-t-il de cet antre? nu,[1] ou courbé sous le poids de l'or? Qu'importe! il y reviendra demain refaire sa fortune, la perdre ou la tripler. Ce qu'il y a d'impossible pour lui, c'est le repos; il est comme l'oiseau des tempêtes, qui ne peut vivre sans les flots agités et les vents en fureur. On l'accuse d'aimer l'or! Il l'aime si peu qu'il le jette à pleines mains. Ces dons de l'enfer ne sauraient lui profiter ni l'assouvir. A peine riche, il lui tarde d'être ruiné, afin de goûter encore cette nerveuse et terrible émotion sans laquelle la vie lui est insipide. Qu'est-ce donc que l'or à ses yeux? moins, par lui-même,[2] que des grains de sable aux vôtres. Mais l'or lui est un emblême des biens et des maux

1. *Nu,* destitute.
2. *Moins par lui-même,* gold itself is less.

qu'il vient chercher et braver. L'or, c'est son jouet, c'est son ennemi, c'est son Dieu, c'est son rêve, c'est son démon, c'est sa maîtresse, c'est sa poésie; c'est l'ombre qu'il poursuit, qu'il attaque, qu'il étreint, puis qu'il laisse échapper pour avoir le plaisir de recommencer et de se prendre encore une fois corps à corps avec le destin.(1) Allez !(2) c'est beau, cela ! c'est absurde; il faut le condamner, parce que l'énergie employée ainsi est sans profit pour la société, parce que l'homme qui dirige ses forces vers un pareil but vole à ses semblables(3) tout le bien qu'il aurait pu faire avec moins d'égoïsme. Mais, en le condamnant, ne le méprisez pas, petites organisations qui n'êtes capables ni de bien ni de mal;(4) ne mesurez qu'avec effroi le colosse de volonté qui lutte ainsi sur une mer fougueuse pour le seul plaisir d'exercer sa vigueur et de se jeter en dehors de lui.(5) Son égoïsme le pousse au milieu des fatigues et des dangers, comme le vôtre vous enchaîne à de patientes et laborieuses professions. Combien comptez-vous, dans le monde, d'hommes qui travaillent pour la patrie sans songer à eux-mêmes ? Lui, il s'isole franchement, il se met à part, il dispose de son avenir, de son présent, de son repos, de son honneur. Il se condamne à la souffrance, à la fatigue. Déplorez son erreur, mais ne vous comparez pas à lui, dans le secret de votre orgueil, pour vous glorifier à ses dépens.

(Œuvres diverses.)

---

1. *De se prendre encore une fois corps à corps avec le destin*, to fight once more hand to hand with Destiny.
2. *Allez!* Indeed!
3. *A ses semblables*, from his fellow men.
4. *Qui n'êtes capables ni de bien ni de mal*, who are unable of good or evil doing.
5. *Et de se jeter en dehors de lui*, and for the love of excitement.

ALPHONSE KARR.

1808-1890.

KARR (ALPHONSE) naquit à Munich. Il a publié un grand nombre de romans, parmi lesquels *Geneviève* tient le premier rang. Mais, quelle que soit sa réputation de romancier, il est plus fameux encore par ses publications humoristiques, qui mettent parfaitement en relief les qualités de son talent et de son esprit essentiellement ironiques.

Parmi ces dernières œuvres, il faut citer: *Une Poignée de Vérités, Les Guêpes, Promenades autour de mon Jardin.*

LE TABAC.

Il est une famille de plantes vénéneuses dans laquelle on remarque la jusquiame, le datura stramonium et le tabac. Le tabac est peut-être un peu moins vénéneux que le datura; mais il l'est plus que la jusquiame, qui est un poison violent.

Voici un pied[1] de tabac qui est une aussi belle plante qu'on en puisse voir ; elle s'élève à six pieds de hauteur, et du sein de larges feuilles, d'un beau vert, fait sortir des bouquets de fleurs roses, d'une forme gracieuse et élégante. Pendant longtemps le tabac a fleuri solitaire et ignoré dans quelques coins de l'Amérique. Les sauvages, auxquels nous avons donné de l'eau-de-vie, nous ont donné en échange le tabac, dont la fumée les enivrait dans les grandes circonstances. C'est par cet aimable échange de poisons qu'ont commencé les relations entre les deux mondes.

---

1. *Un pied*, a plant.

Les premiers qui jugèrent devoir se mettre la poudre du tabac dans le nez[1] furent bafoués d'abord, puis un peu persécutés. Jacques Ier,[2] roi d'Angleterre, fit contre ceux qui prenaient du tabac un livre appelé Miso-Capnos. Peu d'années après, le pape Urbain VIII[3] excommunia les personnes qui prenaient du tabac dans les églises. L'impératrice crut devoir ajouter à la peine de l'excommunication contre ceux qui pendant l'office divin se bourraient le nez de cette poudre noire; elle autorisa les bedeaux à confisquer les tabatières à leur profit. Amurat IV[4] défendit l'usage du tabac sous peine d'avoir le nez coupé.

Une plante utile n'eût pas résisté à de pareilles attaques.

Si avant cette invention un homme s'était trouvé qui dît: "Cherchons un moyen de faire entrer dans les coffres de l'État un impôt volontaire[5] de plusieurs millions par an; il s'agit de vendre aux gens quelque chose dont tout le monde se serve, quelque chose dont on ne puisse pas se passer.[6] Il y a en Amérique une plante essentiellement vénéneuse; si vous exprimez de son feuillage une huile empyreumatique, une seule goutte fait périr un animal dans d'horribles convulsions. Offrons cette plante hachée en morceaux ou réduite en poudre: nous la vendrons très cher; nous dirons aux gens de se fourrer la poudre dans le nez.

---

1. *Qui jugèrent devoir se mettre la poudre du tabac dans le nez*, lit. who thought it proper to put snuff in their nose.

2. *Jacques Ier* (James VI of Scotland), son of Mary Stuart, was King of Scotland in 1567, and of England from 1603 to 1625.

3. *Urbain VIII* was pope from 1623 to 1644.

4. *Amurat IV* was sultan of Turkey from 1623 to 1640.

5. *Un impôt volontaire*, a voluntary tax.

6. *Quelque chose dont on ne puisse pas se passer*, something people cannot do without.

— Vous les y forcerez par une loi ?

— Nullement, je vous ai parlé d'un impôt volontaire. Pour celui qui sera haché, nous leur dirons d'en respirer et d'en avaler un peu la fumée.

— Mais ils mourront ?

— Non, ils seront un peu pâles; ils auront des maux d'estomac, des vertiges, quelquefois des coliques et des vomissements de sang, quelques douleurs de poitrine, voilà tout. D'ailleurs, voyez-vous, on a dit : l'habitude est une seconde nature; on n'a pas dit assez : l'homme est comme ce couteau auquel on avait changé successivement trois fois la lame et deux fois le manche; il n'y a plus pour l'homme de nature, il n'y a que les habitudes. Les gens d'ailleurs feront comme Mithridate,[1] roi de Pont, qui s'était habitué à prendre du poison.

La première fois qu'on fumera le tabac, on aura des maux de cœur, des nausées, des vertiges, des coliques, des sueurs froides; mais cela diminuera un peu; et, avec le temps, on s'y accoutumera au point de n'éprouver plus ces accidents que de temps à autre et seulement quand on fumera de mauvais tabac, ou du tabac trop fort, ou quand on sera mal disposé, ou dans cinq ou six autres cas.

Ceux qui le prendront en poudre éternueront, sentiront un peu mauvais, perdront l'odorat et établiront dans leur nez une sorte de vésicatoire perpétuel.

— Ah çà ! cela sent donc bien bon ?

— Non, au contraire, cela sent très mauvais.

Je dis donc que nous vendrons cela très cher que nous nous en réserverons le monopole.

1. *Mithridate* (123-63 B. C.), the implacable enemy of the Romans, had accustomed himself to the use of all then known poisons, through fear of being poisoned by some one of his subjects.

Mon bon ami, aurait-on dit à l'homme assez insensé pour tenir un pareil langage, personne ne vous disputera le privilège de vendre une denrée qui n'aura pas d'acheteurs. Il y aurait de meilleures chances d'ouvrir une boutique et d'écrire dessus :

Ici on vend des coups de pied.

Ou :

Un tel vend des coups de bâton en gros et en détail.

Vous trouveriez plus de consommateurs que pour votre herbe vénéneuse.

Eh bien ! c'est le second interlocuteur qui aurait eu tort; la spéculation du tabac a parfaitement réussi. Les rois de France n'ont pas fait de satire contre le tabac, ils n'ont pas fait couper les nez, ils n'ont pas confisqué les tabatières. Loin de là, ils ont vendu du tabac, ils ont établi un impôt sur les nez, et ils ont donné des tabatières aux poètes avec leur portrait dessus et des diamants alentour. Ce petit commerce leur rapporte plus de cent millions par an.

(*Voyage autour de mon Jardin.*)

ALFRED DE MUSSET.

1810-1857.

MUSSET (Alfred de) appartient à la poésie plutôt qu'à la prose. Il forme avec Victor Hugo et Lamartine le grand triangle poétique de notre époque. Cependant sa prose est forte, vigoureuse, imagée. *La Confession d'un Enfant du Siècle*, publiée en 1836, et dont est extraite la page superbe qui suit, restera comme un des monuments de la littérature du XIXe siècle.

Un Caprice, *Il ne faut jurer de rien*, *Le Chandelier*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, sont des comédies déli-

cieuses qui sont restées au répertoire. Notons aussi deux charmantes nouvelles : *Frédéric et Bernerette* et *Le Merle Blanc.*

En dépit de son talent de prosateur, le plus beau titre de gloire d'Alfred de Musset réside dans ses poésies dont les principaux recueils sont : *Contes d'Espagne et d'Italie* et *Poésies nouvelles.*

Il appartenait à une famille de littérateurs et n'eut qu'à suivre la carrière qu'il avait choisie, la destinée lui ayant donné une fortune indépendante.

Dès l'âge de vingt ans, il se trouva mêlé aux jeunes écrivains qui entouraient Victor Hugo, et c'est là qu'il se fit d'abord connaître. Malheureusement l'amour du plaisir qu'il avait en lui lui fit perdre l'habitude du travail, et beaucoup du temps qu'il aurait pu consacrer à écrire fut perdu en frivoles amusements.

Il était membre de l'Académie française et mourut à l'âge de 47 ans, dans la maturité de son génie.

NAPOLÉON.

Pendant les guerres de l'Empire, un seul homme était en vie en Europe; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré.

Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte,(1) sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées;

1. *D'une île déserte,* St. Helena, where Napoleon died May 5th 1821.

jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait des soleils d'Austerlitz.(1) Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël(2) passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'océan.

Et après lui on entendit un grand bruit : c'était la pierre(3) de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde.

(Confession d'un Enfant du Siècle. 1836.)

THÉOPHILE GAUTIER.

1811-1873.

GAUTIER (Théophile), né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), mort à Paris, est quelquefois appelé le "Benvenuto du style."

Avant d'aborder la carrière littéraire, il essaya la peinture; mais, après deux ans d'études, l'abandonna complètement.

Ce fut en 1830 qu'il publia son premier recueil de poésies, intitulé *Les Grotesques*. En 1833 il donna deux romans qui eurent le plus grand succès : *Les Jeunes France* et *Mademoi-*

---

1. *Austerlitz*, a village of Moravia where Napoleon routed the allied forces of Austria and Russia, December 2nd, 1805.

2. *Azraël*, the angel of death.

3. *Pierre*, the tomb stone of Napoleon in the island of Saint Helena.

selle de Maupin. On pourrait reprocher à ce dernier d'exposer et de soutenir des principes contraires à la saine morale.

Fortunio et *Le Capitaine Fracasse* ne firent qu'ajouter à sa réputation. Il serait peut-être impossible de trouver autre part un style aussi ciselé, aussi travaillé, aussi brillant que celui de ce dernier roman.

Pendant de longues années il collabora au *Figaro* et à la *Presse*. Défenseur ardent du Romantisme, il contribua beaucoup à son triomphe, et garda pour Victor Hugo, jusqu'à la fin de sa vie, une admiration qui allait presque jusqu'au culte.

Ses autres ouvrages sont: *Tras los Montes*, *Zigzags*, *Italia*, *Constantinople*, *Loin de Paris*, *Voyage en Russie*, etc.

OPINIONS D'UN ORIENTAL SUR LA CIVILISATION MODERNE.

MON CHER RADIN-MANTRI,

Cette lettre ne me précédera pas de beaucoup. Je retourne dans l'Inde, et probablement je n'en sortirai plus. — Tu te rappelles avec quelle ardeur je désirais visiter l'Europe, le pays de la civilisation, comme on appelle cela; mais, si j'avais su ce que c'était, je ne me serais pas dérangé.

Je suis en France à présent, un pauvre pays; à Paris, une sale ville.

Les hommes sont horriblement laids, et les femmes...... Oh ! et ah ! — Les gens riches, ou qui passent pour tels, n'ont pas seulement une pièce de vingt-cinq mille francs dans leur poche, et si, en se promenant, il leur prend fantaisie[1] de faire reculer leur tilbury dans une devanture de boutique ou d'écraser un

1. *Il leur prend fantaisie*, they feel like; they take into their head.

manant ou deux, ils sont obligés de laisser leur chapeau en gage ou d'aller emprunter de l'argent à un de leurs amis.

Il y a une certaine classe de jeunes gens que l'on appelle fashionables, c'est-à-dire jeunes gens à la mode; c'est une singulière vie que la leur. L'habit du plus élégant d'entre eux ne vaut pas mille francs, et les trois quarts du temps ils le doivent; leur suprême raffinement consiste à porter des bottes vernies et des gants blancs. — Une paire de bottes coûte quarante francs; une paire de gants trois francs ou cent sous. — Luxe titanique! — Leurs vêtements sont d'un drap à peu près pareil à celui des portiers, des marchands de salade et des avocats.

Ces messieurs dînent tous dans deux ou trois cafés accrédités par la mode, où tout le monde peut aller, et où l'on risque d'être assis à la même table qu'un vaudevilliste[1] ou un faiseur de feuilletons[2] qui vient de toucher son mois et veut se dédommager de huit jours d'abstinence. Ces cafés sont les plus abominables gargotes du monde; on n'y peut rien avoir : vous demandez une bosse de bison ou des pieds d'éléphant à la poulette,[3] on vous regarde d'un air hébété, comme si vous disiez quelque chose d'extraordinaire.

---

1. *Vaudevilliste*, a *vaudeville* writer. The *vaudeville* is a light and satirical comedy that takes its name from *Vaux-de-Vire* (*vallon de Vire*). *Vire* is a small village in the *département du Calvados* where lived, in the 15th century, a poet named Olivier Basselin whose songs were called *Vaux-de-Vire*.

2. *Faiseur de feuilletons*, a man who writes novels for the daily newspapers, and is usually paid according to the number of lines he writes.

3. *Poulette*, a kind of gravy made of butter, flour and eggs; *à la poulette*, with poulette gravy.

Après leur dîner, messieurs les fashionables vont à un endroit que l'on nomme l'Opéra : c'est une espèce de baraque en bois et en toile avec des dorures passées et des espèces de barbouillages en manière de papier peint d'une magnificence suffisante pour montrer des singes acrobates et des ânes savants. Il est du bon genre de se placer dans une des boîtes oblongues qui avoisinent les plus quatre grosses colonnes d'un corinthien repoussant,[1] qui ne sont même pas de marbre. — De ces loges il est impossible de rien voir ; c'est probablement pour cela qu'elles sont plus recherchées que les autres.

Je me suis demandé très longtemps quel plaisir on pouvait trouver là-dedans. On fait un tapage énorme sous je ne sais quel prétexte de musique. La pièce qu'on joue est toujours la même, et les vers sont écrits par les plus mauvais poètes qu'on puisse trouver.

Quand il n'y a pas opéra, on se promène avec un cigare à la bouche sur un boulevard qui n'a pas deux cents pas de long, sans ombre, sans fraîcheur, où l'on n'a place pour poser sa botte que sur le pied de ses voisins. — Ou bien l'on va en soirée. Aller en soirée est un des plus inexprimables plaisirs de l'homme civilisé. — Voici ce que c'est qu'une soirée. On fait venir quatre cents personnes dans une chambre où cent seraient déjà mal à leur aise; les hommes sont en noir, comme des croque-morts; les femmes ont les plus étranges costumes de la terre : des gazes, des rubans, des épis de faux or, le tout valant bien quinze francs. Le piano, exécrable invention, pleurniche piteusement

1. *D'un corinthien repoussant*, built in a repulsive corinthian style.

dans un coin, et le piaulement aigu de quelque cantatrice célèbre surmonte de temps en temps le bourdonnement sourd de l'assemblée. — Des palefreniers ou des portiers déguisés en laquais apportent quelques gâteaux et quelques verres de mélanges fades, sur lesquels tout le monde se rue avec une avidité dégoûtante.

Les gens les plus aisés[1] dansent eux-mêmes comme s'ils n'avaient pas le moyen de payer des danseurs.

Tu serais bien étonné, mon bon Radin-Mantri, de voir de près la civilisation : la civilisation consiste à avoir des journaux et des chemins de fer. Les journaux sont de grands morceaux de papier carrés qu'on répand le matin par la ville; ces papiers, qui ont l'air d'avoir été imprimés avec du cirage, contiennent le récit des événements de la ville et des considérations sur l'état des cabinets de l'Europe, écrites par des gens qui n'ont jamais su lire et dont on ne voudrait pas pour valets de chambre. Les chemins de fer sont des rainures où l'on fait galoper des marmites; spectacle récréatif !

Outre les journaux et les chemins de fer, ils ont une espèce de mécanique constitutionnelle avec un roi qui règne et ne gouverne pas;[2] comprends-tu ? Quand ce pauvre diable de roi a besoin d'un million, il est obligé de le demander à trois cents provinciaux[3] qui se réunissent au bout d'un pont[4] et parlent toute l'année

1. *Les gens les plus aisés*, the richest people.

2. *Roi qui règne et ne gouverne pas*, this was written under the reign of Louis-Philippe (1830-1848), the constitutional King of the Orleans family.

3. *Trois cents provinciaux*, the 300 deputies.

4. *Au bout d'un pont*, the chamber of deputies stands on the bank of the Seine, near the *pont de la Concorde*.

sans tenir compte de ce que l'autre orateur a dit avant eux.

Voilà la façon de vivre des Européens.

Je ne me suis guère amusé en Europe.

Je partirai dans quelques jours.

Adieu, vieille Europe qui te crois jeune !

(*Fortunio.*)

HÉGÉSIPPE MOREAU.

1810-1838.

MOREAU (HÉGÉSIPPE) naquit à Paris le 8 avril 1810.

Ses études classiques achevées, il entra dans un atelier d'imprimerie.

Après la révolution de 1830, dont il fut l'un des héros, il se fit maître d'études et publia, sous le titre de *Diogène*, quelques poésies qui malheureusement ne furent pas goûtées du public.

Malade et découragé, il entra à l'hôpital de la Charité au moment où son nom commençait à sortir de l'obscurité, et mourut le 10 décembre 1838, avant d'avoir atteint l'âge de 29 ans.

LES PETITS SOULIERS.

La charmante historiette que nous donnons ici est extraite d'un volume intitulé *Contes à ma Sœur*, qu'il avait dédié à Mademoiselle Lebeau, une amie désintéressée et fidèle, qu'il a célébrée dans ses vers avec une tendresse pleine de reconnaissance et d'amour.

Le 6 janvier 1776, jour de l'Épiphanie, il se passa, sur le gaillard d'arrière du vaisseau français *Le Héron*, une petite scène assez piquante pour mériter qu'on la raconte. Tous les officiers que le service de l'équipage ne réclamait pas ailleurs, se promenaient, causant et

fumant sur le pont, lorsqu'un jeune aspirant de marine, montant l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, parut et s'écria :

— Chapeau bas, messieurs ! voici la reine !

Et cependant Marie-Antoinette n'avait pas quitté Versailles. A l'aide d'Asmodée[1] ou de la *seconde vue* des montagnards d'Écosse, on l'aurait pu voir en ce moment dans un coin du château, à l'abri de l'étiquette, son ennemie intime, jouer la comédie en famille, recevant sa réplique du comte d'Artois, et ayant pour souffleur le comte de Provence, tous deux ses beaux-frères. Elle remplissait le rôle principal dans *Le Devin du Village*,[2] et chantait :

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur.....

paroles qu'elle eut depuis l'occasion de répéter bien des fois sans chanter ! cette pauvre reine qui est déjà tombée dans l'histoire, et qui tombera bientôt dans le drame aussi poétique, aussi belle et plus pure que Marie Stuart.

Quelle était donc l'usurpatrice qui ramassait alors à douze cents lieues de Versailles le sceptre que la reine légitime abandonnait un instant pour la houlette ?

Hâtons-nous de le dire. La royauté que saluait l'équipage du *Héron* n'était que l'innocente et fugitive royauté de la fève.[3] Elle venait d'échoir, par la grâce

1. *Asmodée*, a character in the book of Tobias, was supposed to have a complete knowledge of all events taking place at a distance.

2. *Devin du Village*, an operetta, the author and musical composer of which is J.-J. Rousseau (1712-1778), the well known philosopher.

3. *Royauté de la fève*, according to an ancient French custom, a cake in which a bean has been placed is partaken of by members of the family on the day of Epiphany (January 6th). He or she to whom goes that part of the cake, in which the bean is found, is called King or Queen for the ensuing year.

du sort, à une jolie petite créole de la Martinique, parente du capitaine, et qui, sous la conduite d'une vieille tante, allait, comme la *Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre, dans la métropole, de vagues espérances de fortune et d'héritage.

Et c'était dommage, en vérité, que la jeune reine ne fût qu'une reine pour rire, car elle s'acquittait de ses hautes et nouvelles fonctions avec un aplomb et une grâce qu'eussent enviés Catherine II(1) et Marie-Thérèse.(2)

Celui de tous qui semblait se réjouir le plus du triomphe de l'aimable enfant était un vieux matelot breton nommé Pierre Hello, ayant moins de rides que de blessures, qui, ce jour-là même avait reçu une médaille d'honneur, tardive récompense de ses longs services ! et qu'à cette considération le capitaine venait d'admettre à sa table, au repas présidé par les deux dames créoles, ses parentes. Marie-Rose, ainsi se nommait la jeune fille, s'était émerveillée depuis longtemps au récit des belles actions de Pierre Hello. Elle l'avait complimenté, caressé, et le cœur du rude vieillard, neuf encore à de pareilles émotions, avait palpité sous ces caresses d'enfant, aussi fort qu'à la réception de sa médaille d'honneur. C'était lui seul qui la servait : c'était encore, ou peu s'en faut, lui seul(3) qui veillait sur elle, car la tante de Marie-Rose, bonne

---

1. *Catherine II*, empress of Russia from 1763 to 1796, contributed to the agrandizement of her empire by the annexation of a part of Poland.

2. *Marie-Thérèse* (1717-1780), empress of Austria, and the mother of the unfortunate Marie-Antoinette.

3. *C'était encore, ou peu s'en faut, lui seul*, it was also, or nearly so, he alone.

vieille clouée sur sa chaise par la goutte, passait tout le jour absorbée dans la lecture de saint Augustin, ne l'interrompant par intervalle que pour dire : "Ici, Minette ! ici, Marie-Rose !" quand elle voyait son chat courir dans la cale après une souris, ou sa nièce sur le pont après un rayon de soleil. Mais élevée, comme la plupart des filles de colons, dans la plus large indépendance, Marie-Rose n'écoutait pas ou feignait de ne pas entendre. Tantôt elle montait aux échelles et se balançait aux cordages, et alors Pierre Hello la regardait d'en bas, prêt, si elle tombait sur le pont, à la recevoir dans ses larges mains, comme il eût reçu un oiseau que la fatigue abat, ou à la repêcher à la nage si le vent l'eût jetée à la mer. Tantôt elle amusait l'équipage oisif par ses chansons et par ses danses, et alors, Pierre Hello, attentif, semblait avoir trouvé de l'intelligence pour comprendre les vers et du goût pour sentir la grâce. Le lendemain de l'Épiphanie et de sa courte royauté, l'aimable enfant parut triste et pensive, et le vieux loup de mer[1] se posa devant elle inquiet et silencieux comme un caniche qui voit pleurer son maître. Elle ne put s'empêcher de répondre par une confidence à ce regard compatissant et interrogateur. Une vieille négresse marronne,[2] qui passait pour sorcière, et à qui Marie-Rose portait en cachette du pain dans les bois, lui avait fait une prédiction étrange, qui la préoccupait, et dont elle avait retenu les paroles textuelles :

— Bonne petite maîtresse,[3] moi avoir vu dans la nue

1. *Vieux loup de mer*, old sailor; fam. old tar.

2. *Négresse marronne*, runaway female slave.

3. *Bonne petite maîtresse*, a specimen of the jargon used by negroes in the French colonies.

grand condor monter bien haut, bien haut, avec rose dans son bec... Toi, être Rose... Toi, bien malheureuse; puis toi reine, puis grande tempête, et toi mourir.

— J'ai été reine hier, ajouta-t-elle, et je n'attends plus maintenant que[1] la tempête qui doit m'emporter...

— N'ayez pas peur, mademoiselle, répondit Hello; s'il arrivait malheur au *Huron*, vous n'auriez qu'à saisir le pan de ma ceinture... là... comme ceci, et, avec l'aide de Dieu et de mon patron (un grand saint, voyez-vous ! car il marchait sur l'eau sans s'enfoncer, ce qui, foi de marin, est un bien beau miracle !), vous aborderiez aussi doucement à terre qu'une goélette remorquée par un trois-mâts.[2]

Marie-Rose, un peu rassurée, paya le dévouement du brave homme en lui chantant une romance que personne n'avait encore entendue. C'étaient, quand son départ fut décidé, ses adieux et ses plaintes qu'un jeune créole, son voisin, avait mis pour elle en vers et en musique :

Petit nègre au champ qui fleuronne,
Va moissonner pour ma couronne :
La négresse fuyant aux abois,
Marronne,
M'a prédit la grandeur des rois
Vingt fois.

Petit nègre, va, qui t'arrête ?
Serait-ce déjà la tempête
Qui doit effleurer si souvent
Ma tête,
Et jeter mon bonheur mouvant
Au vent ?

---

1. *Je n'attends plus maintenant que*, I only expect now.
2. *Un trois-mâts*, a three-masted ship.

Las ! j'en pleure déjà la perte.
Adieu donc, pour la mer déserte
La rivière des Trois-Ilets[1]
Si verte,
Où, dans ma barque aux blonds filets,
J'allais !

Adieu : les vents m'ont entraînée,
Ma patrie et ma sœur aînée !
La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur !

Mais il est un âge où toutes les douleurs passent légères et fugitives, où la mélancolie du soir sèche au matin comme la rosée; et Marie-Rose avait cet âge. Le lendemain, elle dansait encore; les jours, les semaines s'écoulèrent sans user cette gaieté pétulante; mais il n'en fut pas de même de ses petits souliers. Le dernier bond d'une farandole en emporta les derniers lambeaux. Par malheur, la garde-robe de ces dames était légère; elles allaient à Paris, et avaient cru devoir, pour la remonter, attendre les conseils de la Mode dans son empire. Bientôt Marie-Rose fut réduite à s'asseoir, immobile à côté de sa tante, cachant ses pieds nus sous sa robe, remuant la tête et le corps dans un besoin fébrile de mouvement, mais n'osant risquer un pas, semblable à cette Daphné des Tuileries[2] dont le buste est vivant encore quand ses pieds ont déjà pris racine. La petite reine pleurait là, captive comme dans une

1. *La rivière des Trois-Ilets*, a river in the island of Martinique.

2. *Daphné des Tuileries*, a piece of statuary in the garden of Tuileries; a nymph who was changed into a laurel-bush at the moment when she was going to be captured by Apollo.

tour enchantée, et attendant qu'un chevalier, passant, la délivrât.

Ce chevalier passa, et ce fut Pierre Hello. "Laisser nus de si jolis pieds, disait-il avec l'accent de l'indignation, il faudrait n'avoir pas pour deux liards de cœur !

Pierre Hello réfléchit, se frappant le front, se grattant la tête. C'est qu'il s'était posé une question bien ardue : Faire quelque chose avec rien, problème que Dieu seul a pu résoudre !

"Un morceau de cuir ! ma pipe et ma médaille pour un morceau de cuir !" disait-il avec l'énergie désespérée de Richard III, criant : "Une épée ! mon royaume pour une épée !" Il chercha, fureta, remua; sa main passa partout où une souris pouvait passer. Enfin, il poussa un cri de joie, un cri semblable à celui d'Harpagon[1] retrouvant sa cassette, ou de J.-J. Rousseau[2] couvant des yeux sa pervenche. Ce n'était pas une fleur, ce n'était pas un trésor que Pierre Hello venait de découvrir, c'était quelque chose de bien plus précieux, ma foi; c'était une botte ! la botte d'un soldat tué dans un abordage; elle avait roulé dans un coin de la cale, Dieu sait comment ! Depuis elle était restée là, portant le deuil de sa sœur jumelle, noyée dans la mer ou ensevelie dans le ventre d'un requin et croyant bien, comme le rat de La Fontaine,[3] que les choses d'ici-bas ne la regardaient plus. Mais Pierre Hello

1. *Harpagon*, the principal character in Molière's well known comedy *L'Avare*.

2. *J.-J. Rousseau*, born in Geneva in 1712, died in 1778, author of the *Emile*, *Le Contrat Social*, *La Nouvelle Héloïse*, etc.

3. *Comme le rat de La Fontaine*, an allusion to one of La Fontaine's fables, *Le rat qui s'est retiré du monde*.

en décida autrement : se servant de son poignard en guise d'alène et de tranchet, il perça, il tailla si bien qu'il fit en moins d'une heure... je voudrais bien pouvoir dire qu'il fit une paire de souliers; mais, par respect pour la vérité, je n'ose... Ce qu'il fit, ce n'était précisément ni des souliers, ni des brodequins, ni des bottines, ni des chaussons, ni des socques, ni des cothurnes, ni des babouches, ni des mocassins; c'était, dans l'art de la chaussure, une œuvre originale, fantastique, romantique, une chose sans nom; mais enfin cette chose sans nom pouvait à la rigueur s'interposer comme une armure défensive entre l'épiderme du pied humain et le parquet. Le brave Hello courut aussitôt à la cabine de Marie-Rose, où, après avoir, à grand'peine et aux éclats de rire de la jeune fille, emboîté, ficelé ses pieds nus dans cette bouffonne chaussure, il se releva, croisa triomphalement ses bras sur sa poitrine, et dit: Voilà!... et, une heure après la bayadère dansait encore, dansait avec un poids à chaque pied, aux applaudissements de son parterre,(1) conquis cette fois à double titre, car il y avait dans cette danse le mérite combiné de l'art et du tour de force.

Enfin, après une longue traversée, la vigie cria: *Terre!* Et ce fut, je vous assure, une scène vraiment touchante que celle du matelot et de la jeune créole. "Je penserai toujours à vous et je garderai vos souliers comme un souvenir, comme une relique, disait Marie-Rose pour consoler Pierre Hello, qui passait sur ses yeux humides le revers de sa main calleuse. — Oh! répondait-il en secouant la tête, vous allez à Paris, où de

1. *Parterre*, audience.

nouveaux amis vous feront perdre le souvenir du pauvre Hello, qui ne vous occupera guère. — Toujours !" répéta-t-elle, entraînée par sa tante. Il la suivit longtemps des yeux : elle se retourna souvent, et il ne pouvait déjà plus l'entendre qu'elle répétait encore en agitant son mouchoir : "Toujours, Hello, toujours !"

Pierre Hello ne put savoir si la jeune fille tint parole, car il toucha bien rarement la terre, et fut tué dans la guerre d'Amérique.[1] Quant à Marie-Rose...

Mais voici, au travers de mon histoire, le grand fleuve de la révolution française qui passe; fleuve étrange et qu'on ne sait comment nommer.

Nous voici maintenant au milieu de l'empire, et nous sommes à la Malmaison,[2] retraite de la noble et malheureuse Joséphine.

Accoudée dans sa chambre sur la boîte d'un piano, elle écoutait en souriant une députation de jeunes demoiselles attachées à sa personne et qui sollicitaient, tremblantes, la permission de jouer des proverbes au château. "Volontiers, mes enfants, répondit Joséphine; je veux même me charger des costumes. Grâce à la générosité de l'empereur, ma garde-robe y peut abondamment fournir. Tenez, voici ce que Marchand[3] vient encore de m'apporter tout à l'heure."

Et elle repoussait négligemment du pied une fourrure étendue sur le tapis. Cette parure était si belle, que la plus jeune des ambassadrices ne put s'empêcher

---

1. *La guerre d'Amérique*, the revolutionary war in the United States.
2. *La Malmaison*, an important estate situated in the *département de Seine-et-Oise*, and where Joséphine lived after her divorce from Napoléon in 1810.
3. *Marchand*, the private footman of Napoléon Ist.

de dire, en frappant l'une contre l'autre ses blanches mains en signe d'admiration :

— Dieu ! que Votre Majesté est heureuse !

— Heureuse, murmura Joséphine, heureuse !...

Elle parut rêver un moment, et ses doigts distraits, errant sur les touches de son piano, en tirèrent quelques notes de la romance que nous connaissons déjà :

La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur !

Puis, secouant les souvenirs qui l'oppressaient, elle se leva :

" Qui m'aime me suive, mesdemoiselles; venez voir et choisir vos costumes."

Et, précédant le jeune et fol essaim, elle entra dans sa garde-robe. Toutes les jeunes filles ouvrirent alors des yeux émerveillés, comme le fils du bûcheron descendu pour la première fois dans la caverne d'Ali-Baba. Il y avait là des gazes si légères, qu'elles se fussent envolées comme les fils de la Vierge,[1] n'eût été le poids des pierreries qui les portaient; il y avait là des mantilles espagnoles, des mezzaros[2] italiens et enfin des robes de madone si belles que la Vierge de Lorette[3] elle-même ne les eût mises autrefois que le jour de l'Assomption.

" Prenez, enfants, dit la bonne impératrice, et amusez-vous bien. Je vous abandonne toutes ces belles

1. *Fils de la Vierge*, air-threads.
2. *Mezzaro*, a kind of Italian mantle.
3. *Vierge de Lorette*, a celebrated Madonna in the small town of Loretta where pilgrims flock in large numbers.

choses qui vous font ouvrir de si grands yeux, toutes, hormis une seule, car celle là m'est trop précieuse et trop sacrée pour qu'on y touche."

Puis, voyant à ces mots la curiosité étincelante sur toutes les paupières :

— Je puis cependant vous faire voir ce trésor, ajouta-t-elle, et Joséphine fouilla dans un coin de sa garde-robe impériale et en tira ....

Ce n'était cette fois ni un cadeau de Napoléon, ni l'œuvre d'un génie : c'était l'œuvre et le présent du marin breton, Pierre Hello, c'étaient les souliers de Marie-Rose.

Car, vous l'avez deviné déjà, l'impératrice Joséphine et la danseuse aux pieds nus ne sont qu'une même personne et un même cœur. Quand l'épée de Bonaparte commençait à découper l'Europe comme un gâteau, Joséphine-*Marie-Rose* Tascher de la Pagerie, heureuse cette fois, eut la fève et régna. Elle régna longtemps; mais voilà qu'un jour, il se fit tout à coup une grande tempête en Europe; les neiges de la Russie se soulevèrent d'elles-mêmes pour retomber en blanc linceul sur nos soldats; les quatre vents nous soufflèrent des avalanches d'ennemis, et il y eut alors en France, aux éclairs du sabre et du canon, et sous les lourds piétinements de la bataille, des tremblements de terre aussi forts que ceux des Antilles... Lorsque, enfin, notre ciel redevint beau, la prédiction de la négresse était accomplie tout entière... le grand condor foudroyé avait laissé tomber la rose, et la créole des Trois-Ilets, deux fois reine, était morte dans la tempête !

HÉGÉSIPPE MOREAU.

EDOUARD LABOULAYE.

1811-1883.

LABOULAYE (ÉDOUARD) était avant tout un homme d'étude.

Profondément versé dans la connaissance des lois et des questions philosophiques, il fut nommé professeur de législation comparée au Collège de France. Il devint bientôt l'idole des étudiants par l'exposé clair, simple et élégant des idées libérales qu'il avait toujours chéries, et ses ouvrages, *Paris en Amérique*, *Le Prince Caniche*, *Abdallah*, eurent un succès retentissant.

On lui doit encore une *Histoire des États-Unis d'Amérique*, *Œuvres sociales de Channing*, etc.

L'ÉCOLE EN AMÉRIQUE.

Le morceau ci-après reproduit est extrait d'un ouvrage à la fois humoristique et philosophique, intitulé *Paris en Amérique*.

L'auteur de ce livre, grand enthousiaste des institutions démocratiques du Nouveau-Monde, suppose qu'il a été transporté aux États-Unis par le pouvoir surnaturel de Jonathan Dream, spirite et medium transcendant. Tout le volume est consacré à nous raconter, avec force éloges, ce qu'il a vu dans son voyage transocéanique. Les personnages dont les noms apparaissent dans cet extrait sont : Suzanne, la fille de l'écrivain; Dinah, une amie de sa fille, et Naaman, un ministre de l'Église presbytérienne.

En face de nous, sur un monticule qui dominait la ville et la campagne, se dressait fièrement un édifice de grande apparence, une tour carrée, flanquée de deux ailes ; c'était le palais de l'A B C D, c'était l'école. J'entrai. Je me trouvais dans une vaste pièce, où l'air et le jour entraient par de larges fenêtres ; les murs étaient d'une propreté exquise,

et garnis de place en place, soit de cartes muettes,(1) soit de tableaux d'histoire naturelle, soit de figures de physique et de géométrie. Chaque enfant avait son pupitre, isolé par quatre couloirs qui se croisaient autour de lui. Assis devant cette table vernie, qui brillait comme une glace, seul, et sans voisin, l'écolier est son maître; s'il est distrait, s'il ne travaille pas, c'est sur lui que retombe toute la responsabilité. L'instituteur, placé sur une estrade, surveille d'un coup d'œil ces longues files de pupitres rangés les uns derrière les autres.

Le maître de la grande salle, c'était ma Suzanne. En ce moment, mademoiselle enseignait la géométrie à sept ou huit grands gaillards qui, je leur dois cette justice, écoutaient comme de bons enfants leur aimable maîtresse. Dans une des petites salles (il n'y en avait pas moins de huit), Dinah interrogeait, sur les fleuves et les rivières de la France, des enfants de neuf à dix ans.

Après la géographie vint la lecture à haute voix, et la déclamation. Un petit bonhomme de neuf ans se leva, et sans timidité comme sans effronterie, nous récita un des passages les plus poétiques du *Hiawatha* de Longfellow.

Après la poésie, ce fut le tour de l'éloquence. Un enfant à cheveux flamboyants(2) se leva, mit ses pieds en équerre, et d'une voix animée entonna un hymne à la gloire de l'Amérique.

A ce moment l'horloge sonna; c'était l'heure de la récréation. Je courus au préau, j'y trouvai l'aimable

1. *Cartes muettes*, physical maps.
2. *A cheveux flamboyants*, with red hair.

Naaman devenu capitaine d'une milice nouvelle. Trois à quatre cents enfants étaient rangés en colonne, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. On ouvrit une porte vitrée qui donnait sur la cour, on y plaça un piano, et voilà Suzanne et Dinah jouant à quatre mains la marche d'Obéron.[1] Aussitôt les colonnes s'ébranlent en ordre; on saute, on court, on s'arrête en mesure; la chaîne se dénoue et se rattache avec une précision admirable. C'était un mélange de danse et de gymnastique qui charmait les yeux, quelque chose de noble, de hardi, de gracieux tout ensemble. N'est-ce pas ainsi que les Grecs exerçaient la jeunesse? Pour la première fois je compris comment Platon[2] plaçait la danse et la musique parmi les devoirs du citoyen. J'étais ravi, et sans un reste de honte et ma barbe grise, j'aurais volontiers pris ma place dans ce ballet militaire. Pourquoi n'aurais-je pas dansé avec des enfants? les Spartiates le faisaient bien.

ÉDOUARD LABOULAYE, 1862.

OCTAVE FEUILLET.

FEUILLET (OCTAVE) naquit à Saint-Lô en 1821 et mourut en 1891. Il était d'une nature délicate et rêveuse, aimant par-dessus tout le calme et l'étude.

Il débuta dans la littérature par la publication, dans la *Revue des Deux-Mondes*, d'une série de scènes et proverbes qui obtinrent le plus grand succès. Les plus connues de ces pièces charmantes sont: *Le Village*, *Le Cheveu Blanc*, *La Brise*, *Dalila*, etc.

---

1. *Obéron*, one of Weber's (1786-1826) most famous operas, was performed for the first time in 1826.

2. *Platon*, the most famous philosopher of the Greek school, was disciple of Socrates and teacher of Aristotle (429-347 B. C.)

Ses principaux romans sont : *Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre*, *Bella*, *Sybille*, une œuvre religieuse qu'il publia pour obtenir le vote de Monseigneur Dupanloup lors de son élection à l'Académie.

Les œuvres de Feuillet qui mettent le plus en relief ses qualités sont *La Petite Comtesse* et *Monsieur de Camors.*

LA TOUR D'ELVEN.

Le narrateur est ici Maxime Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive.

Ayant été laissé sans ressources après la mort de son père, il obtint une place d'intendant dans une riche famille de Bretagne. Dans cette famille, du nom de Laroque, se trouvait une jeune fille appelée Marguerite qu'il finit par épouser.

La description ci-après reproduite est extraite d'une promenade faite par Marguerite et Maxime à la tour d'Elven.

Le village d'Elven[1] que nous traversâmes donne une représentation vraiment saisissante de ce que pouvait être un bourg du moyen âge. La forme des maisons basses et sombres n'a pas changé depuis cinq ou six siècles. On croit rêver quand on voit, à travers les larges baies cintrées et sans châssis qui tiennent lieu de fenêtres, ces groupes de femmes à l'œil sauvage, au costume sculptural, qui filent leur quenouille dans l'ombre, et s'entretiennent à voix basse dans une langue inconnue.[2] Il semble que tous ces spectres grisâtres viennent de quitter leurs dalles tumulaires pour exécuter entre eux quelque scène d'un autre âge dont vous êtes le seul témoin vivant. Cela cause une sorte

---

1. *Elven*, a village in the *département du Morbihan.* It has a population of 3,400.

2. *Une langue inconnue*, peasants of Brittanny use a patois that is a mixture of French and Celtic.

d'oppression. Le peu de vie qui se communique autour de vous dans l'unique rue du bourg porte le même caractère d'archaïsme et d'étrangeté fidèlement retenu d'un monde évanoui.

A peu de distance d'Elven, nous prîmes un chemin de traverse qui nous conduisit sur le sommet d'une colline aride. De là nous aperçûmes distinctement, quoique à une assez grande distance encore, le colosse féodal[1] dominant en face de nous une hauteur boisée. La lande où nous nous trouvions s'abaissait par une pente assez raide vers des prairies marécageuses encadrées dans d'épais taillis. Nous en descendîmes le revers et nous fûmes bientôt engagés dans les bois. Nous suivions alors une étroite chaussée dont le pavé disjoint et raboteux a dû résonner sous le pied des chevaux bardés de fer. J'avais cessé depuis longtemps de voir la tour d'Elven, dont je ne pouvais même plus conjecturer l'emplacement, quand elle se dégagea soudain de la feuillée, et se dressa à deux pas de nous avec la soudaineté d'une apparition. Cette tour n'est point ruinée : elle conserve aujourd'hui toute sa hauteur primitive qui dépasse cent pieds, et les assises régulières de granit qui en composent le magnifique appareil octogonal lui donnent l'aspect d'un bloc formidable taillé d'hier par le plus pur ciseau. Rien de plus imposant, de plus fier et de plus sombre que ce vieux donjon impassible au milieu des temps et isolé dans l'épaisseur de ces bois. Des arbres ont poussé de toute leur taille dans les douves[2] profondes qui l'environnent, et leur faîte touche à peine l'ouverture des fenêtres les plus basses. Cette

1. *Le colosse féodal*, la tour d'Elven.
2. *Douves*, moats.

végétation gigantesque, dans laquelle se perd confusément la base de l'édifice, achève de lui prêter une couleur de fantastique mystère. Dans cette solitude, au milieu de ces forêts, en face de cette masse d'architecture bizarre qui surgit tout à coup, il est impossible de ne pas songer à ces tours enchantées où de belles princesses dorment un sommeil séculaire.

A notre vive satisfaction, la porte massive du donjon n'était point fermée : nous n'eûmes qu'à la pousser pour pénétrer dans un réduit étroit, obscur et encombré de débris qui pouvait autrefois tenir lieu de corps de garde;[1] de là nous passâmes dans une vaste salle à peu près circulaire, dont la cheminée montre encore sur son écusson les besans[2] de la croisade; une large fenêtre, ouverte en face de nous, et que traverse la croix symbolique nettement découpée dans la pierre, éclairait pleinement la région inférieure de cette enceinte, tandis que l'œil se perdait dans l'ombre incertaine des hautes voûtes effondrées. Au bruit de nos pas, une troupe d'oiseaux invisibles s'envola de cette obscurité, et secoua sur nos têtes la poussière des siècles. En montant sur les bancs de granit qui sont disposés de chaque côté du mur en forme de gradins, dans l'embrasure de la fenêtre, nous pûmes jeter un coup d'œil au dehors sur la profondeur des fossés et sur les parties ruinées de la forteresse ; mais nous avions remarqué dès notre entrée les premiers degrés d'un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, et nous éprouvions une hâte de pousser plus avant nos découvertes. Nous entrepri-

1. *Corps de garde*, military station.
2. *Besans*, an old gold coin that originated in Bysantium; hence its name.

mes l'ascension : j'ouvris la marche, et Mlle Marguerite me suivit bravement. Du haut de la plate-forme, la vue est immense et délicieuse. Les douces teintes du crépuscule entrecoupaient en ce moment même l'océan de feuillage à demi doré par l'automne, les sombres marais, les pelouses verdoyantes, les horizons aux pentes entrecroisées, qui se mêlaient et se succédaient sous nos yeux jusqu'à l'extrême lointain. En face de ce paysage gracieux, triste et infini, nous sentions la paix de la solitude, le silence du soir, la mélancolie des temps passés, descendre à la fois, comme un charme puissant, dans nos esprits et dans nos cœurs.

(Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre.)

JULES SIMON.

SIMON (JULES) est Breton. Il étudia la philosophie sous la direction de M. Cousin, et se fit si bien remarquer par ses brillantes facultés qu'il fut nommé son suppléant.

Ses vues libérales lui firent perdre sa position en 1852. En 1870, il fit partie du Gouvernement de la Défense nationale.

Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de l'École d'Alexandrie*, *Le Devoir* (1854), *La Religion naturelle* (1856), *La Liberté de Conscience* (1857).

Il a publié en 1891 un volume, intitulé *Mémoires des Autres*, dont nous extrayons la charmante historiette qui suit.

M. Jules Simon est membre de l'Académie.

LE VOYAGE DE NOCES.

Il y a deux sortes de professeurs dans l'Université, et surtout dans l'Université résidant à Paris : les professeurs qui aspirent à ne plus l'être, et, pendant qu'ils

le sont, à l'être le moins possible; et ceux qui sont fiers et charmés de leurs fonctions, et n'ont pas d'autre horizon que la classe. Je vous dirais bien que les seconds sont des bêtas, et que les premiers sont des sots; mais vous voudriez immédiatement savoir à quelle catégorie j'ai appartenu. Mettons que j'étais un sot : qu'on ne m'en parle plus ! Il n'en était pas de même de M. Taupin.

Nous l'appellerons entre nous M. Taupin, et ceux mêmes qui le tutoyaient ne lui parlaient pas autrement.

— Comment te portes-tu, monsieur Taupin ?

Il répondait toujours "très bien", parce qu'il avait une santé robuste et un optimisme plus robuste encore que sa santé. J'étais alors suppléant de M. Cousin[1] à la Sorbonne.[2] Il me plaignait beaucoup de n'avoir fait que traverser l'enseignement des lycées.

L'enseignement secondaire, disait-il en gonflant ses joues, est l'enseignement par excellence.

C'était mon meilleur ami.

Nous faisions tous les jours ensemble de longues promenades, après avoir dîné chez Flicoteaux pour nos soixante-dix centimes.

Un jour il m'avertit qu'il ne dînerait pas avec moi le lendemain, qu'il était invité chez les parents d'un élève. C'était du nouveau ! Je voulus savoir le nom, mais il s'en tira par des circonlocutions. Je fis quelques plaisanteries qui furent froidement reçues. "Qu'a-t-il donc ?" me disais-je. Je ne cessai de méditer sur cet

---

1. *Cousin*, a French philosopher, the author of *du Vrai, du Beau et du Bien*, was born in 1792 and died in 1867.

2. *Sorbonne*, the Sorbonne was founded by Robert of Sorbon, the private chaplain of Louis IX.

événement pendant ma promenade qui fut solitaire pour la première fois.

Le lendemain de ce grand jour, il arriva chez Flicoteaux avec des gants à vingt-neuf sous, du linge blanc et des bottes fraîchement cirées. Il vit que je le contemplais avec étonnement.

— Eh bien ! oui, me dit-il en rougissant jusqu'aux oreilles, je te conterai cela en nous promenant.

Il ne souffla mot pendant tout le dîner, et, moi-même, je ne trouvai rien à dire.

Il va se marier, pensais-je. Mais comment cela a-t-il pu se faire ?

Je ne me représentais pas[1] M. Taupin adressant la parole à une femme qui ne fût pas la mère d'un élève.

Mais les élèves ont des sœurs aussi bien que des mères. Il donnait des leçons à Guibouret. Oh ! par amitié,[2] croyez-le bien. Mme Guibouret vivait difficilement avec ses deux enfants d'une pension que lui faisait la fabrique de Saint-Sulpice,[3] où son mari avait été maître de chapelle.[4] Ces deux femmes lui étaient profondément reconnaissantes. A la longue, elles s'attachèrent à lui, parce qu'il n'était pas possible de ne pas aimer cette bonne âme, quand on la voyait de près.

Je jurerais bien que Mlle Guibouret fit quelques avances, car il était incapable de la regarder, avant d'en avoir obtenu la permission.

Elle était très bonne musicienne, en sa qualité de

---

1. *Je ne me représentais pas*, I could not imagine.
2. *Par amitié*, for friendship's sake *i. e.*, without compensation.
3. *La fabrique de Saint-Sulpice*, the vestrymen of the church of Saint-Sulpice.
4. *Maître de chapelle*, choir master.

fille d'un maître de chapelle; et lui, chose assez surprenante pour un grammairien, il avait un véritable talent sur le violoncelle. Je suppose qu'ils jouèrent des duos, et le résultat fut qu'ils s'épousèrent.

Ils voyaient si bien l'avenir en rose qu'ils résolurent de faire un voyage de noces.

La maman fit toutes les objections possibles; on allait commencer par des folies ! M. Taupin prendrait un congé ! Ils eurent réponse à tout. Le congé serait de trois jours. On se logerait dans la plus petite auberge.

On faisait cette folie pour n'en plus faire jamais d'autre. Bref, il fut résolu qu'on passerait trois jours à Rouen. Je vous laisse à penser quelles furent les joies de la route. Ils n'avaient jamais été en tête à tête si longtemps. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre voyagé si loin. Ils découvraient la nature de deux côtés à la fois.

Ils arrivèrent à la nuit, et suivirent un petit Normand qui les conduisit dans une petite auberge par un dédale de petites rues.

Ils avaient déjeuné solidement à Paris pour économiser un dîner. Il n'était que huit heures. Ils voulurent voir la ville. Où étaient les beaux édifices, les beaux magasins ? On leur conseilla d'aller sur le quai Boïeldieu, et de revenir par le Palais de Justice, qui présente, la nuit, un aspect féerique.

— Il faut faire un bout de toilette;[1] dit Léonie.

Elle tira de leur sac ce qui lui était nécessaire, et, le passant à Léon :

— Fais-toi la barbe bien vite,[2] dit-elle. Je ne puis pas te souffrir avec cette barbe longue.

---

1. *Il faut faire un bout de toilette*, you must dress up a little.
2. *Fais-toi la barbe bien vite*, shave yourself quickly.

Il se mit à chercher ses rasoirs, et finit par se convaincre qu'il les avait oubliés. Vous pensez s'il fut penaud.

— Va te faire raser; va vite!

Il sortit, non sans avoir demandé l'adresse d'un barbier.

On rit beaucoup de ce Parisien, qui voulait se faire raser à huit heures du soir; et un jeudi. Le jeudi n'est pas jour de barbe, à Rouen, pour les clients de cette auberge. On se rase le dimanche, et, quand on est riche, le mercredi. On lui donna pourtant l'adresse qu'il demandait.

— Tournez à droite, et puis encore à droite, et ensuite à gauche. Une des premières maisons à votre droite.

Ce n'était pas trop clair; mais il se dit:

— Je verrai bien l'enseigne.

L'enseigne? S'il n'y a pas d'enseigne, il y aura toujours un plat à barbe,[1] au bout d'une perche; l'armet de Mambrin.[2] La course fut plus longue qu'il n'aurait cru; mais enfin il aperçoit le plat à barbe se balançant au gré du vent et produisant un bruit criard sur sa tringle. Il gagne la boutique; elle est fermée. Quel contretemps! Il cherche la sonnette; le portier. Point de portier. Il n'y a de portier, à Rouen, que dans les

---

1. *Plat à barbe*, a kind of brass tray used as a sign over the door of a barber shop.

2. *L'armet de Mambrin*, a helmet worn by Mambrin, a Moorish King, which had the power to make its wearer invulnerable. That talisman was captured and worn afterwards by Renaud of Montauban, after the killing of Mambrin; but was especially made famous by Cervantes, whose hero believed he was wearing the celebrated *armet* while his cap was nothing but a *plat à barbe* conquered from a barber.

quartiers neufs. Point de sonnette. Il cogne; on ne répond pas. Il s'obstine. C'est un sergent de ville qui arrive.

— Que faites-vous là ?

— Vous le voyez. Je veux entrer pour qu'on me rase.

— Vous n'entrerez pas. On ne vous rasera pas. Allez vous coucher.

— Ah ! mais...

— Ne faites pas de résistance. Vous êtes suspect, jeune homme; et si vous continuez à faire du tapage, je vous arrête.

M. Taupin, se voyant dans un mauvais cas, ôta poliment son chapeau, et rendit compte au sergent de ville de sa situation et de ses désirs. Il l'attendrit.

— Monsieur, lui dit le représentant de l'autorité, ces petits barbiers ne rasent que le matin. Je vais vous conduire chez un coiffeur.

Ce qu'il fit. Jamais notre ami ne s'était vu soigné avec ce luxe et cette délicatesse. Des glaces, du gaz partout; des toilettes à dessus de marbre, un fauteuil excellent pour s'asseoir; du linge blanc. Quand il se regarda après l'opération, il se trouva vraiment beau. Il paya sans trop de regrets les vingt sous qu'on lui demanda, et se mit en route tout courant[1] pour retrouver sa chère Léonie. Il courait, partagé entre l'espoir du baiser qui allait l'accueillir, et la crainte des reproches qu'il prévoyait pour une si longue absence, lorsqu'il s'arrêta brusquement sur ce doute qui lui était entré dans l'esprit :

---

1. *Et se mit en route tout courant*, **and went away running.**

— Est-ce que je vais du bon côté ?

Il regarda autour de lui. Il était dans une petite rue, à peine éclairée par deux réverbères fort éloignés l'un de l'autre qui jetaient sous la pluie une lumière intermittente. Pas de boutiques, ni de passants Il eut tout à coup la sensation d'être perdu dans un labyrinthe. Il fallait avant tout sortir de l'ombre. Il revint sur ses pas, persuadé qu'il ne tarderait pas à revoir la Grande-Place inondée de lumière qu'il venait de quitter; mais il s'aperçut bientôt qu'il marchait au hasard. Il entendit, dans le lointain, sonner une demie; puis, au bout d'un siècle, les trois quarts.

— Il va être neuf heures. Que devient-elle? Que pense-t-elle ?

En un instant, toute l'horreur de sa situation lui apparaissait. Retrouver une auberge dont on ne sait pas le nom, une auberge de dernier ordre, dans une ville comme Rouen, une auberge située dans une rue; ou plutôt dans une ruelle dont on ne sait ni le nom ni le quartier ! Assurément, il savait bien que tout s'arrangerait le lendemain par l'intermédiaire de la police; il n'était pas dans un bois. Mais le lendemain, c'était une éternité ! Condamner cette chère enfant à tant d'inquiétude, pendant si longtemps, dans l'isolement où elle se trouvait, le jour même de ses noces,[1] c'était à en devenir fou ! Il sentait; tout en courant, sa tête s'égarer.

Enfin, il entend des pas dans ces ruelles désertes; il entrevoit un passant; mais, au moment où il va l'atteindre, le passant disparaît dans une rue latérale. Il le suit à tout hasard.

1. *Le jour même de ses noces.* on the very day of her wedding.

— Monsieur, crie-t il de toute la force de ses poumons, monsieur, je suis égaré. De grâce, aidez-moi à retrouver mon chemin. Monsieur ! Monsieur !

Il se disait en même temps que s'il avait affaire à un brutal, ou à un poltron, sa prière ne serait pas écoutée. Le passant marchait à grands pas, comme s'il avait voulu échapper à un ivrogne ou à un malfaiteur. "Je ne peux pas mieux faire que de le suivre, pensait Taupin, je serai sûr de ne pas tourner sur moi-même."[1] Ce raisonnement se trouva juste. En une minute il passa des ténèbres profondes à une lumière éclatante. Il était devant le vestibule du Grand-Théâtre. Des hommes ! voilà des hommes !

Il eut un moment de joie, bientôt traversé par une pensée poignante. Il ne savait ni le nom de la route où était son auberge, ni le nom de l'auberge. Il était sorti en voisin qui n'a que cinquante pas à faire. L'idée qu'on peut se perdre, la nuit, dans une grande ville, ne lui était même pas venue. Peut-être l'aubergiste lui a-t-il fourré son adresse quand il l'a recruté dans la gare ![2] Il retourne fébrilement ses poches. Rien. Une petite bourse contenant quarante francs (il en avait quatre-vingts, mais par une sage précaution contre les voleurs, il en avait donné la moitié à Léonie); le calepin sur lequel il écrit ses notes de classe; un *Guide* Joanne. Voilà tout. Que faire ? Il regarde les gens qui passent auprès de lui, en tâchant de deviner sur sa physionomie, un brave homme, un homme complaisant, capable de lui donner un bon conseil. Il s'arrête au

1. *Je serai sûr de ne pas tourner sur moi-même*, I will be sure not to go through the same streets again.

2. *Quand il l'a recruté dans la gare*, when he met him at the railroad station.

moment de parler, pour[1] un geste, un coup d'œil qui lui semble de mauvais augure.

Enfin, prenant son courage à deux mains :

— Monsieur... dit-il à un vieillard de bonne mine.

Mais le vieillard de bonne mine prend un air renfrogné, et lui jette dédaigneusement une pièce de deux sous

— Je ne vous demande pas l'aumône, monsieur ! Je ne suis pas un mendiant ! Je suis un professeur !...

Peines perdues; l'autre, peut-être un peu penaud de sa méprise, double le pas et disparaît.

Taupin, dont la tête est complètement en désarroi et qui est harassé de la course effrénée qu'il vient de faire, s'asseoit sur une borne et réfléchit profondément. Retrouver son auberge sans savoir son nom, c'est impossible. Ce nom, comment le savoir? Il y avait dans la cour du débarcadère cinq ou six omnibus et cinq ou six racoleurs[2] tout au plus. Ces racoleurs doivent toujours être les mêmes. Savoir le nom des cinq ou six auberges parmi lesquelles se trouve la sienne, ce serait beaucoup; ce serait tout. Il prendrait un commissionnaire, et se ferait conduire de porte en porte jusqu'à ce qu'il eût réussi; il couvrirait d'or le commissionnaire. Il n'est plus question d'économie. Il ne faut pas que les inquiétudes de Léonie se prolongent.

Il se sent soulagé à présent que son parti est pris,[3] et qu'il se croit sûr du succès. Il se demande s'il n'était

1. *Pour*, on account of.
2. *Racoleur*, men whose business is to try to make travellers stop at the inn or hotel they represent.
3. *Il se sent soulagé à présent que son parti est pris*, he feels relieved after having taken a decision.

pas fou tout à l'heure. On ne se perd pas dans une ville comme Rouen. Il y a une police qui connaît tous les cabarets. La première démarche est de trouver la police. Justement, voilà un sergent de ville qui se promène sur la place du Théâtre. Il se découvre poliment :

— Monsieur... dit-il.

Mais il s'arrête court, en reconnaissant le sergent qui l'a conduit chez le coiffeur. Il y a de ces rencontres ! Le sergent le reconnaît de son côté.

— Encore vous ? dit-il d'un ton qui ne semblait guère bienveillant.

— Oui, c'est moi, et vous pouvez me rendre un grand service.

Il commence à dégoiser son histoire; mais il fait deux remarques en la racontant, d'abord qu'elle est d'une invraisemblance choquante, et ensuite qu'il la raconte à faire pitié.[1] Il bredouille, il s'embrouille; c'est à n'y rien comprendre.[2]

— J'ai l'air d'un homme ivre, dit-il enfin, juste au moment où le sergent de ville est arrivé de son côté à la même conclusion.

— Vous vous expliquerez au poste, dit le sergent de ville, en lui mettant la main au collet [3]

Au poste, comme un malfaiteur ou un vagabond !

Le sergent veut l'emmener. Il se rebiffe, le pauvre petit homme.

— Vous n'avez pas le droit de m'arrêter, dit-il. Je n'ai commis aucun délit. Je ne demande pas l'aumône.

---

1. *Qu'il la raconte à faire pitié*, that he tells it very poorly.
2. *C'est à n'y rien comprendre*, it is almost impossible to understand him.
3. *En lui mettant la main au collet*, grasping him by his coat's collar.

J'ai une profession honorable, je puis le prouver. J'ai de l'argent sur moi. Tout mon malheur est de ne pouvoir retrouver l'auberge où je suis descendu.[1] Vous devriez m'aider à la retrouver, si vous remplissiez votre devoir, au lieu de me faire un affront.

Il paraît qu'il fut éloquent, il me le dit plus tard. Le sergent de ville fut ébranlé. Les quelques passants qui s'étaient attroupés commencèrent à dire :

— Il faut le mener à M. Dauphin ! Menez-le à M. Dauphin.

— Oui, dit-il, menez moi à M. Dauphin.

Qui est-ce ? disait-il en lui-même. Ce ne peut être que le commissaire. On l'y mena; c'était, en effet, le commissaire de service[2] au Grand-Théâtre.

Taupin, qui avait remis de l'ordre dans ses idées, lui parla posément et clairement. Il se voyait écouté; il se croyait sûr du succès.

— Monsieur, lui dit le commissaire, après l'avoir laissé parler tant qu'il voulut, et après avoir examiné l'argent et le calepin qu'il avait dans sa poche, je vous crois...

A ce mot, le pauvre Taupin ne put s'empêcher de lui serrer chaleureusement la main.

— Je vous crois, mais votre cas n'en est pas moins très difficile à débrouiller. C'est l'affaire de vingt-quatre heures,[3] ajouta-t-il en voyant Taupin se troubler. Demain, avec les notes de police, nous trouverons infailliblement madame Taupin. Ce que vous avez de mieux à faire pour ce soir...

---

1. *Où je suis descendu*, where I have stopped.
2. *De service*, on duty.
3. *C'est l'affaire de vingt-quatre heures*, it will not take over twenty-four hours.

A ce moment de son discours, il fut interrompu par un grand bruit qui se fit dans le corridor. On ouvrit la porte précipitamment, et plusieurs personnes crièrent à la fois :

— Monsieur le commissaire ! Monsieur Dauphin ! Monsieur le commissaire ! Le directeur[1] vous demande.

— Attendez-moi là, dit M. Dauphin, et il sortit en courant.

Son absence ne dura que quelques instants. Il revint assez ému.

— Fâcheuse affaire, dit-il, c'est un musicien qui a un solo au quatrième acte et qui ne pourra pas le jouer; il va falloir parlementer avec le public rouennais qui n'est pas commode. Voici mon adresse, venez me voir demain matin et tout s'arrangera.

— Je crus que tout m'échappait de nouveau, me dit Taupin quand il me raconta son voyage de noces, mais j'eus une idée de génie... Un musicien? Quel musicien ? dis-je. Quel instrument ?

— Le violoncelle.

— Monsieur le commissaire, dis-je alors avec une émotion contenue, je suis moi-même j'ose le dire, un violoncelliste de quelque valeur. Si je puis sauver la recette...

On ne lui laissa pas le temps de finir. Le commissaire lui prit le bras et l'entraîna au pas de course dans le cabinet du directeur. Le violoncelle fut apporté. Taupin se surpassa. Au bout de quelques mesures, le directeur l'arrêta.

---

1. *Le directeur*, the manager of the theatre.

— Quel cachet voulez-vous?

— Je ne demande rien; mais, par grâce, que M. le commissaire fasse ce soir ce qu'il m'a promis de faire demain matin, et je suis prêt à jouer tant qu'on voudra et tout ce qu'on voudra.

— Je ne vous promets pas de réussir, dit M. Dauphin; mais je vous donne ma parole de ne rien épargner pour arriver au but dès cette nuit. Demain, la réussite sera certaine.

En un clin d'œil, Taupin se trouva poussé par les couloirs et installé, en qualité de soliste, auprès d'un pupitre plus élevé que les autres. Les musiciens l'entourèrent pour le remercier et lui souhaiter la bienvenue. Il fut émerveillé de s'entendre appeler par son nom; mais il n'eut pas le temps d'y penser, parce que les trois coups furent frappés,[1] et qu'à partir de ce moment il appartint corps et âme à la partition. On l'attendait au solo. Il s'en tira avec une *maëstria* superbe.

— Je pensais à Léonie, me dit-il.

Il fut couvert d'applaudissements. Les violons frappèrent avec les archets sur les pupitres. Le public cria *bis* avec frénésie, et Taupin ne se fit pas prier.

— Ah ! si vous vouliez, M. Taupin ! lui dit le directeur, qui tenait un engagement tout prêt.

Mais ces mots lui rendirent toute sa tristesse, en lui rappelant brusquement la réalité.

— Les trois agents que j'ai mis en campagne n'ont rien découvert, lui dit M. Dauphin. Tâchez de dormir cette nuit. Venez à mon bureau demain matin, avant

1. *Parce que les trois coups furent frappés,* in French theatres, three knocks announce the raising of the stage curtain.

l'ouverture. J'y serai exprès pour vous et je vous conduirai dans les bras de madame Taupin.

Il paya fort cher la permission de passer la nuit dans un grand hôtel. Il va sans dire qu'il ne put fermer l'œil.

A six heures, il errait autour du commissariat de police. Dès que M. Dauphin arriva, il se précipita sur lui.

— Un peu de patience, lui dit le commissaire. On est au commissariat central; il faut attendre qu'on soit revenu.

Un agent arriva vers huit heures.

— Eh bien ? dit Taupin.

— Vous êtes descendu, dit le commissaire en consultant ses notes, à l'hôtel de la Belle-Pomme-Normande, dans la rue des Verderettes. C'est bien loin d'ici. Voulez-vous prendre une voiture ?

— Sans doute !

— Je vais vous accompagner.

Ils suivirent un dédale de rues qui parut à mon pauvre ami d'une longueur effrayante. Chemin faisant, le commissaire appela un marchand de journaux, lui acheta le *Petit Rouennais*, le parcourut un instant, et le passa à Taupin, en lui disant :

— Lisez cela.

— Je n'ai pas le cœur à lire les journaux.

— Que vous êtes enfant ! Puisque vous allez la revoir! Lisez cela, vous dis-je.

Taupin jeta nonchalamment les yeux sur le journal, et lut à la première page ces mots, en caractères flamboyants :[1] *M. Taupin au Grand-Théâtre de Rouen.*

1. *En caractères flamboyants*, in large type.

Quel scandale! pensa-t-il; et tout aussitôt : Il y a plusieurs Taupin dans le monde.

— Mais comment ont-ils pu savoir mon nom, cher monsieur?

Le directeur a fait une annonce pendant que vous gagniez le pupitre. Il a même dit que vous étiez professeur dans un grand collège de Paris, ce que je blâme absolument.

Taupin laissa tomber sa tête d'un air abattu.

— Je suis perdu, dit-il. Je serai destitué.

On était à la porte de la Belle-Pomme-Normande.

— Ma femme? Où est ma femme?

— Elle est partie, monsieur; et c'est ce qu'elle avait de mieux à faire, pour ne pas vous voir arriver sous la garde du commissaire de police.

Mais le pauvre Taupin n'en entendit pas davantage. Il fut pris, le doux enfant, d'une colère terrible, la seule qu'il ait eue de sa vie.

— Vous ne voulez pas dire que ma femme m'a quitté! Que lui avez-vous dit? que lui avez-vous fait?

Il fallut se mettre à deux pour le contenir.[1] L'hôtesse criait de son côté avec le même emportement :

— Quitter sa femme pour aller au théâtre! Le jour de ses noces! C'est moi qui lui ai dit de partir; et elle n'avait pas besoin qu'on le lui dise; et toutes les femmes l'approuvent!

M. Dauphin eut beaucoup de peine à rétablir le calme. Il parvint enfin à se faire écouter,[2] pendant que Taupin abattu, affalé sur un vieux banc, luttait contre

---

1. *Il fallut se mettre à deux pour le contenir,* it took two men to hold him.

2. *Il parvint enfin à se faire écouter,* He at last succeeded in making himself heard.

les prodromes d'un évanouissement. Ses explications provoquèrent d'abord quelques rires; puis la cabaretière s'apitoya.[1] Elle en vint à regarder Taupin comme un héros de roman.

— Allez ! allez ! tout ira bien ! quand elle saura la vraie vérité des choses ! Pauvre petite dame ! Pauvre cher homme !

Taupin voulut absolument prendre le train le plus prochain, malgré l'avis du commissaire et de l'hôtesse qui craignaient, en le voyant si défait, qu'il n'arrivât pas à Paris. Il partit: quel voyage ! Il arriva : quelle arrivée ! Il trouva son logement dans l'état où il était avant son mariage. Tous les menus objets qui auraient rappelé Léonie avaient disparu. Sur le bureau de Taupin, il y avait une lettre cachetée, qui ne contenait que ces mots :

" Adieu pour jamais !

" LÉONIE."

Je fus naturellement chargé du rôle de conciliateur. J'eus peine à obtenir d'être reçu chez Mme Guibouret. Je vis en arrivant qu'on y vivait depuis plusieurs jours dans les larmes.

— Comment, dis-je à Léonie, avez-vous pu être si cruelle ? Comment n'avez-vous pas pensé qu'il était victime de quelque accident ?

J'ai appris qu'après une nuit de cruelles inquiétudes, elle était partie le matin avec l'hôtesse pour aller demander à la police de lui retrouver son mari; qu'elle avait, en mettant le pied dans la rue, entendu les por-

1. *Puis la cabaretière s'apitoya*, then the wife of the inn keeper was moved to pity.

teurs de journaux crier le nom de Taupin comme la nouvelle du jour, et qu'ayant acheté le *Petit Rouennais*, elle y avait lu le récit des exploits de son mari au Grand-Théâtre, la sûreté du doigté, le jeu brillant et passionné tour à tour...

— Tout cela pendant que je mourais de crainte et de désespoir !

Je finis pourtant par me faire entendre, et après de longs efforts, par me faire croire. Maman Guibouret revint la première. Le cœur de la jeune épouse parlait plus haut encore, de sorte que je la ramenai, pleurante et souriante, au numéro 14 de la rue Madame, où Taupin nous attendait plus mort que vif.

Leur joie fut si grande, et ils se trouvèrent si largement compensés de leurs peines, que M. Taupin ne manque jamais depuis, quand nous parlons du passé, de dire, en me serrant la main : " C'était peu de temps après mon beau voyage de noces."

Il est à présent proviseur d'un des premiers lycées de Paris. Je vous prie de croire que quand il va faire une course à Luchon ou à Biarritz,[1] pendant le mois de septembre, il n'oublie jamais d'emporter une belle paire de rasoirs.

JULES SIMON.

1. *Luchon, Biarritz*, two fashionable resorts, the first of which is known by its hot springs, and the second by its splendid bathing beach on the gulf of Gascony.

GUSTAVE FLAUBERT.

1820-1880.

FLAUBERT (GUSTAVE), un des chefs de l'École réaliste, naquit à Rouen en 1820.

Son père était médecin, et lui-même commença des études de médecine qu'il abandonna bientôt pour les lettres. Il s'attacha surtout à la description minutieuse des réalités de la vie, et son style, qui est bien près de la perfection, restera pour toujours un modèle du genre. Il pratiquait scrupuleusement le précepte de Boileau :

"Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois et souvent effacez."

Ses livres lui coûtaient de longues et laborieuses années, et ce n'est qu'après des corrections sans nombre et un labeur exténuant qu'il se décidait à les livrer au public.

Ses principaux ouvrages qui, malheureusement, ne sont pas conformes aux principes de la saine morale, sont *Madame Bovary* (1856), *Salammbô* (1862) et *La Tentation de Saint-Antoine* (1874).

Flaubert est mort en 1880.

UNE NOCE AU VILLAGE.

Les conviés arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carrioles à un cheval, chars-à bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir, et les jeunes gens des villages les plus voisins dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur. Il en vint de dix lieues loin, de Goderville, de Normanville et de Cany.[1] On avait invité tous les parents des deux

1. *Goderville, Normanville, Cany*, these are small villages in Normandy where the scene is laid.

familles, on s'était raccommodé avec les amis brouillés,[1] on avait écrit à des connaissances perdues de vue depuis longtemps. De temps à autre, on entendait des coups de fouet derrière la haie; bientôt la barrière s'ouvrait; c'était une carriole qui entrait. Galopant jusqu'à la première marche du perron, elle s'y arrêtait court, et vidait son monde qui sortait par tous les côtés en se frottant les genoux et en s'étirant les bras. Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en or, des pélerines à bouts croisés dans la ceinture, ou des petits fichus de couleur attachés dans le dos avec une épingle, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs (beaucoup même étrennèrent ce jour-là[2] la première paire de bottes de leur existence), et l'on voyait à côté d'eux, ne soufflant mot dans la robe blanche de sa première communion, rallongée pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze à seize ans, leur cousine ou leur sœur aînée sans doute, rougeaude, ahurie, les cheveux gras de pommade à la rose, et ayant bien peur de salir ses gants. Comme il n'y avait pas assez de valets d'écurie pour dételer toutes les voitures, les messieurs retroussaient leurs manches et s'y mettaient eux-mêmes.[3] Suivant leur position sociale différente, ils avaient des habits, des redingotes, des vestes, des habits-vestes : — bons habits, entourés de toute la

1. *On s'était raccommodé avec les amis brouillés,* they had made their peace with people they were angry with.
2. *Etrennèrent ce jour-là,* put on for the first time on that day.
3. *Et s'y mettaient eux-mêmes,* and set to work themselves.

considération d'une famille, et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités; redingotes à grandes basques flottant au vent, à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs; vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette, cerclée de cuivre à sa visière; habits-vestes très courts, ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir été coupés à même un seul bloc, par la hache du charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là, bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table)[1] portaient des blouses de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petits plis, et la taille attachée très bas par une ceinture cousue.

Et les chemises sur les poitrines bombaient comme des cuirasses ! Tout le monde était tondu à neuf,[2] les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près; quelques uns même, qui s'étaient levés dès avant l'aube n'ayant pas vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez, ou le long des mâchoires, des pelures d'épiderme larges comme des écus de trois francs, et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses, toutes ces grosses faces blanches épanouies.

La mairie se trouvant à une demi-lieue, on s'y rendit à pied, et l'on revint de même une fois la cérémonie faite à l'église.[3] Le cortège, d'abord uni comme une

1. *Devaient dîner au bas bout de la table*, would certainly be seated at the lower end of the table.

2. *Tout le monde était tondu à neuf*, every one had had his hair cut recently.

3. *Une fois la cérémonie faite à l'église*, when the wedding ceremony was over at the church.

seule écharpe de couleurs, qui ondulait dans la campagne, le long de l'étroit sentier serpentant entre les blés verts, s'allongea bientôt et se coupa en groupes différents qui s'attardaient à causer. Le ménétrier allait en tête, avec son violon empanaché de rubans à la coquille, les mariés ensuite, les parents, les amis, tout au hasard, et les enfants restaient derrière, s'amusant à arracher les clochettes des brins d'avoine, ou à se jouer entre eux,[1] sans qu'on les vît. La robe d'Emma, trop longue, traînait un peu par le bas; de temps à autre elle s'arrêtait pour la tirer, et alors délicatement, de ses doigts gantés, elle enlevait les herbes rudes avec les petits dards des chardons; pendant que Charles, les mains vides, attendait qu'elle eût fini. Le père Rouault, un chapeau de soie neuf sur la tête et les parements de son habit noir lui couvrant les mains jusqu'aux ongles, donnait le bras à madame Bovary mère. Les autres gens de la noce causaient de leurs affaires ou se faisaient des niches dans le dos,[2] s'excitant d'avance à la gaieté; et, en y prêtant l'oreille, on entendait toujours le crincrin du ménétrier qui continuait à jouer dans la campagne. Quand il s'apercevait qu'on était loin derrière lui, il s'arrêtait à reprendre haleine, cirait longuement de colophane son archet, afin que les cordes grinçassent mieux, et puis il se remettait à marcher, abaissant et levant tour à tour le manche de son violon pour se bien marquer la mesure à lui-même. Le bruit de l'instrument faisait partir de loin les petits oiseaux.

C'était sous le hangar de la charretterie que la table était dressée. Il y avait dessus quatre aloyaux, six fri-

1. *A se jouer entre eux*, to play tricks on each other.
2. *Ou se faisait des niches dans le dos*, see the preceding note.

cassées de poulet, du veau à la casserole, trois gigots, et au milieu, un joli cochon de lait rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille. Le cidre doux en bouteille poussait sa mousse épaisse alentour des bouchons, et tous les verres, d'avance, avaient été remplis de vin jusqu'au bord. De grands plats de crème jaune, qui flottaient[1] d'eux-mêmes au moindre choc de la table, présentaient, dessinés sur leur surface unie, les chiffres[2] des nouveaux époux.

Jusqu'au soir on mangea. Quand on était trop fatigué d'être assis, on allait se promener dans les cours; ou jouer une partie de bouchon[3] dans la grange; puis l'on revenait à table. Quelques-uns, vers la fin, s'y endormirent, et ronflèrent. Mais au café tout se ranima; alors on entama les chansons, on fit des tours de force,[4] on portait des poids, on essayait à soulever les charrettes sur ses épaules. Le soir, pour partir, les chevaux, gorgés d'avoine jusqu'aux naseaux, eurent du mal à entrer dans les brancards; ils ruaient, se cabraient, les harnais se cassaient, leurs maîtres juraient ou riaient, et toute la nuit, au clair de la lune, par les routes du pays, il y eut des carrioles emportées qui couraient au grand galop, bondissant dans les saignées,[5] sautant par-dessus les mètres de caillou,[6] s'accrochant aux talus, avec des femmes qui se penchaient au dehors de la portière pour saisir les guides.

GUSTAVE FLAUBERT.

---

1. *Qui flottaient*, that moved.
2. *Chiffres*, initials.
3. *Partie de bouchon*, a game in which players try to knock down with a quoit a cork on which pennies have been placed.
4. *On fit des tours de force*, they accomplished feats of strength.
5. *Les saignées*, cuts in the roads for the rain-water to flow off.
6. *Les mètres de caillou*, cubic meters of broken stone for repairing the road.

JULES ET EDMOND DE GONCOURT.

GONCOURT (Les frères JULES ET EDMOND DE) sont nés, l'un en 1830, l'autre en 1822.)

Ces auteurs, qui ont donné au monde le spectacle de l'amour fraternel le plus parfait, ont passé leur vie dans le travail; mais, moins heureux qu'Edmond, Jules est mort au moment (1870) où il commençait à acquérir la célébrité.

Comme Flaubert, les frères de Goncourt appartiennent à l'École réaliste, et leurs descriptions, aussi bien que l'analyse des différents caractères de leurs personnages, témoignent de l'art le plus consommé.

Leurs principaux ouvrages sont : ***Madame Gervaisais, Renée Mauperin, Germinie Lacerteux, Sœur Philomène***, etc.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX A ROME.

Madame Gervaisais, que sa santé chancelante a obligée à habiter l'Italie, veut assister aux cérémonies de la Semaine Sainte, moins pour satisfaire ses sentiments religieux très vagues à cette époque, que pour voir l'impression que produiraient sur elle les imposantes cérémonies de l'église catholique. D'abord très incrédule, elle finit par devenir extrêmement pieuse.

Madame Gervaisais s'était trouvée l'année précédente, en arrivant de France, trop fatiguée et trop faible pour suivre à Saint-Pierre les cérémonies de Pâques. Mais à cette seconde Semaine Sainte qu'elle passait à Rome, elle eut la curiosité d'en avoir l'impression.

Le jour du Dimanche des Rameaux, elle était, avec le costume d'étiquette, la robe noire et le voile noir attaché par une marguerite d'argent, dans une de ces grandes tribunes échafaudées pour les dames, à droite

et à gauche du chœur. Sa vue, allant devant elle, passait à travers des fers de hallebardes, des casques, des cimiers d'or, des panaches de crins blancs; par-dessus les rangées de Patriarches, de Dignitaires, leurs chasubles tissées d'or; par-dessus les files des Cardinaux dont les robes coulaient en vagues somptueuses et noyaient presque, d'un flot de leurs queues, les caudataires assis à leurs pieds; par dessus les ambassadeurs et les diplomates en uniforme, l'état-major en costume de parade des armées de la terre, cet illustre public d'Europe souvent mêlé, dans son coudoiement, de Princes et de Rois; et ses yeux arrivaient, tout au fond du chœur, sombrement rouge, au Pape.

La Basilique était éclairée par un jour recueilli, pieux et froid, un jour de mars où le soleil, frappant et arrêté aux portes de bronze de l'entrée, n'allumait pas encore la gloire jaune du Saint-Esprit[1] et son cadre de rayons dans le vitrail de la Tribune de Saint-Pierre; un jour triste qui se teintait du violet[2] des vastes tentures enveloppant la messe et le demi-deuil de ce dimanche avec le deuil de la pourpre.

L'immensité de Saint Pierre était silencieuse. On n'y entendait que le bruit des pas de la foule, pareil, sur le marbre glissant, au bruit sourd de grandes eaux qui s'y seraient écoulées. Tout à coup éclata et s'élança l'hymne du *Pueri Hebræorum*, souvenir des fils de Judée, venus au-devant du Seigneur, un cantique de jeune joie, un hosanna qui déchirait l'air de

---

1. *N'allumait pas encore la gloire jaune du Saint-Esprit,* did not yet shine on the gilded halo surrounding the figure of the Holy-Ghost.

2. *Violet,* during the week preceding Easter, all statues, crosses and crucifixes are covered with a purple veil in Roman Catholic churches.

notes argentines, montant et se perdant à la hauteur des voûtes, y roulant au loin comme une criée d'enfants dans des échos de montagnes.

Au premier accent de ce chant et de son allégresse commençait la marche, la procession éternelle et toujours recommençante de toute cette cour de l'Église allant recevoir les rameaux des mains du Saint-Père, tout un peuple ecclésiastique allongeant son lent défilé comme en ces déroulements des milices chrétiennes allant cueillir au ciel la palme des élus.

Le Pape assis, offrant, aux baisers qui montaient, ses genoux couverts d'un voile brodé, sa main et son pied, distribuait à chacun la palme frisée de San-Remo, avec un mouvement d'automatisme grandiose, un geste hiératique et ancien qui le faisait ressemblant, sous le dais de sa chaise, nuageux d'encens, à une statue sainte du Passé.

Merveilleuse mise en scène, admirable coup de théâtre de la liturgie, chef-d'œuvre du triomphal spectacle religieux du XVIe siècle, de son génie d'art catholique, de toutes ces grandes mains de ses artistes et de ses peintres inventant le dessin, l'ordonnance, l'arrangement, la composition et la symétrie des poses, le pyramidement des groupes, la beauté du décor vivant, étageant tous ces figurants magnifiques, en camail d'hermine, en surplis de dentelles, ruisselants de brocart et de soie, portant l'or pâle de leurs palmes tremblantes sur le cramoisi des fonds,[1] sur les harmonies et les splendeurs sourdes d'un colossal Titien ![2]

---

1. *Sur le cramoisi des fonds*, on the crimson back ground.
2. *Titien* (1477-1576), a celebrated Italian painter whose Venuses are thought to be among the most perfect ever painted.

Madame Gervaisais était dans la contemplation quand tout à coup elle fut secouée et réveillée par un chant tel qu'elle n'en avait jamais entendu de pareil, une plainte où gémissait la fin du monde, une musique originale et inconnue où se mêlaient les insultes d'une tourbe furieuse, un récitatif lent et solennel d'une parole lointaine de l'histoire, une basse-taille touchant aux infinis des profondeurs de l'âme. C'était, chanté par les trois diacres, le plain-chant dramatisé de la passion de Jésus-Christ selon l'Évangile de Saint-Matthieu.

Pendant ce chant où retentit la mort de l'auteur de toute bénédiction, l'Église ne demande pas la bénédiction; pendant ce chant qui dit la nuit de la véritable lumière du monde, l'Église n'a pas de cierges allumés; elle n'encense pas, elle ne répond pas: *Gloria tibi, Domine.* Madame Gervaisais écoutait toujours la basse, la basse plus pénétrante, plus déchirée d'angoisse et qui semblait la voix de Jésus disant: "Mon âme se sent plongée dans la tristesse jusqu'à la mort"; la voix de Jésus même qui fit un instant, sous les lèvres du chantre, passer à travers les poitrines le frisson de la défaillance d'un Dieu!

Et le récitatif continuait, coupé par les reprises exultantes du chœur, toute cette tempête de clameurs, le bruit caricatural, comique et féroce du peuple homicide, la joie discordante et blasphémante des foules demandant le sang d'un juste, les éclats de voix aigres au *Crucifige!* et au *Barrabbas!* qu'écrasait la douloureuse basse sous un grand dédain résigné finissant par l'ineffable note mourante et crucifiée du *Lamma Sabacthani* du Golgotha.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

HENRY MURGER.

1822–1861.

MURGER (HENRY) naquit à Paris en 1822. Son père, qui était tailleur, ne lui pardonna jamais d'avoir préféré la littérature à un métier. Livré à ses propres ressources, le pauvre Murger vécut longtemps dans la misère. Il débuta par un volume de vers, intitulé *Les Nuits d'Hiver*. Peu de temps après, il fit paraître plusieurs romans dans la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres *Les Buveurs d'Eau*, *Le Pays Latin*, *Adeline Protat*, etc.; mais le plus beau fleuron de sa couronne est certainement *Scènes de la Vie de Bohême*, dont nous extrayons ce qui suit.

Murger mourut en 1861, usé avant l'âge par le travail et les privations, et peut-être aussi par l'abus du café dont il faisait un usage excessif, dans le but de se tenir éveillé pour pouvoir travailler fort avant dans la nuit.

LES VIOLETTES DU POLE.

En ce temps-là, Rodolphe était très amoureux de sa cousine Angèle, qui ne pouvait pas le souffrir,(1) et le thermomètre Chevalier marquait douze degrés au-dessous de zéro. Ayant appris un jour que la jeune fille devait aller prochainement à un bal de noces d'une de ses amies, il s'était enhardi jusqu'au point de promettre à Angèle un bouquet de violettes pour aller à ce bal. Et, après avoir demandé la permission de son père, Angèle accepta la galanterie de son cousin en insistant toutefois pour avoir des violettes blanches.

Rodolphe, tout heureux de l'amabilité de sa cousine, gambadait et chantonnait en regagnant son *mont Saint-Bernard*. C'est ainsi qu'il appelait son domicile.

---

1. *Qui ne pouvait pas le souffrir*, who could not bear him.

On verra pourquoi tout à l'heure. Comme il traversait le Palais-Royal, en passant devant la boutique de madame Provost, la célèbre fleuriste, Rodolphe vit des violettes blanches à l'étalage, et, par curiosité, il entra pour en demander le prix. Un bouquet présentable ne coûtait pas moins de dix francs, mais il y en avait qui coûtaient davantage.

Diable ! dit Rodolphe, dix francs, et rien que huit jours devant moi pour trouver ce million. Il y aura du tirage ;[1] mais c'est égal, ma cousine aura son bouquet.

Cette aventure se passait au temps de la genèse littéraire de Rodolphe. Il n'avait alors d'autre revenu qu'une pension de quinze francs par mois qui lui était faite par un de ses amis, un grand poète qui, après un long séjour à Paris, était devenu, à l'aide de protections, maître d'école en province. Rodolphe, qui avait eu la prodigalité pour marraine, dépensait toujours sa pension en quatre jours; et, comme il ne voulait pas abandonner la sainte et peu productive profession de poète élégiaque, il vivait le reste du temps de cette manne hasardeuse qui tombe lentement des corbeilles de la Providence. Ce carême[2] ne l'effrayait pas; il le traversait gaiement, grâce à une sobriété stoïque, et aux trésors d'imagination qu'il dépensait chaque jour pour atteindre le premier du mois, ce jour de Pâques qui terminait son jeûne. A cette époque, Rodolphe habitait rue Contrescarpe Saint-Marcel, dans un grand bâtiment qui s'appelait autrefois l'hôtel de l'*Éminence*

---

1. *Il y aura du tirage*, that will be very hard ; lit. that will be a hard pull.
2. *Ce carême*, those days of fasting.

grise, parce que le père Joseph,[1] l'âme damnée de Richelieu,[2] y avait habité, disait-on. Rodolphe logeait tout en haut de cette maison, une des plus élevées qui soient à Paris. Sa chambre, disposée en forme de belvédère, était une délicieuse habitation pendant l'été; mais d'octobre à avril, c'était un petit Kamtchatka. Les quatre vents cardinaux, qui pénétraient par les quatre croisées dont chaque face[3] était percée, y venaient exécuter de farouches quatuors durant toute la mauvaise saison. Comme une ironie, on remarquait encore une cheminée dont l'immense ouverture semblait être une entrée d'honneur réservée à Borée et à toute sa suite. Aux premières atteintes du froid, Rodolphe avait recouru à un système particulier de chauffage : il avait mis en coupe réglée[4] le peu de meubles qu'il avait, et, au bout de huit jours, son mobilier se trouva considérablement abrégé : il ne lui restait plus que le lit et deux chaises; il est vrai de dire que ces meubles étaient en fer et, par ainsi, naturellement assurés contre l'incendie. Rodolphe appelait cette manière de se chauffer, déménager par la cheminée.

On était donc au mois de janvier, et le thermomètre, qui marquait douze degrés au quai des Lunettes, en aurait marqué deux ou trois de plus s'il avait été transporté dans le belvédère que Rodolphe avait surnommé le *mont Saint-Bernard*, le *Spitzberg*, la *Sibérie*.

---

1. *Le père Joseph*, a monk of the Capuchin Order who was the confident of Cardinal of Richelieu.

2. *Richelieu (Armand-Jean du Plessis, cardinal de)* prime minister of Louis XIII and one of the greatest statesmen of modern times, was born in 1585 and died in 1642. He fought the Protestants and founded the French Academy in 1635.

3. *Chaque face*, each side.

4. *Il avait mis en coupe réglée*, he had burned little by little.

Le soir où il avait promis des violettes blanches à sa cousine, Rodolphe fut pris d'une grande colère en rentrant chez lui : les quatre vents cardinaux avaient encore cassé un carreau en jouant aux quatre coins dans la chambre.[1] C'était le troisième dégât de ce genre depuis quinze jours. Aussi Rodolphe s'emporta en imprécations furibondes contre Éole et toute sa famille de Brise-Tout. Après avoir bouché cette brèche nouvelle avec un portrait d'un de ses amis, Rodolphe se coucha tout habillé entre les deux planches cardées qu'il appelait ses matelas, et toute la nuit il rêva violettes blanches.

Au bout de cinq jours, Rodolphe n'avait encore trouvé aucun moyen qui pût l'aider à réaliser son rêve, et c'était le surlendemain qu'il devait donner le bouquet à sa cousine. Pendant ce temps-là, le thermomètre était encore descendu, et le malheureux poète se désespérait en pensant que les violettes étaient peut-être renchéries. Enfin la Providence eut pitié de lui; et voici comment elle vint à son secours.

Un matin, Rodolphe alla à tout hasard demander à déjeuner à son ami, le peintre Marcel, et il le trouva en conversation avec une femme en deuil. C'était une veuve du quartier; elle avait perdu son mari récemment, et elle venait demander combien on lui prendrait[2] pour peindre sur le tombeau qu'elle avait fait élever au défunt, une ***main d'homme***, au-dessous de laquelle on écrirait :

---

1. *En jouant aux quatre coins dans la chambre*, in playing "Pussy who wants the corner" in the room.

2. *Combien on lui prendrait*, how much he would charge her.

JE T'ATTENDS, MON ÉPOUSE CHÉRIE.

Pour obtenir le travail à meilleur compte,[1] elle fit observer à l'artiste qu'à l'époque où Dieu l'enverrait rejoindre son époux, il aurait à peindre une seconde main, sa main à elle, ornée d'un bracelet, avec une nouvelle légende qui serait ainsi conçue :

NOUS VOILA DONC ENFIN RÉUNIS.....

— Je mettrai cette clause dans mon testament, disait la veuve, et j'exigerai que ce soit à vous que la besogne soit confiée.

— Puisque c'est ainsi, Madame, répondit l'artiste, j'accepte le prix que vous me proposez, mais n'allez pas m'oublier[2] dans votre testament.

— J'ai encore un renseignement à vous demander, monsieur le peintre; je voudrais faire écrire sur la tombe de mon mari une *machine en vers*[3] où on raconterait sa bonne conduite et les dernières paroles qu'il a prononcées à son lit de mort. Vous ne connaîtriez pas quelqu'un qui puisse me faire cela à bon marché ?

Ici Rodolphe lança un coup d'œil à Marcel qui comprit sur-le-champ.

— Madame, dit l'artiste en désignant Rodolphe, un hasard heureux a amené ici la personne qui peut vous être utile en cette douloureuse circonstance. Monsieur est un poète distingué, et vous ne pourriez mieux trouver.

Après avoir expliqué au poète le sens de l'inscription en vers qu'elle voulait faire mettre sur la tombe

1. *A meilleur compte*, cheaper.
2. *N'allez pas m'oublier*, do not forget me.
3. *Machine en vers*, a short poem.

de son mari, la veuve convint de donner dix francs à Rodolphe, si elle était contente; seulement, elle voulait avoir les vers très vite. Le poète promit de les lui envoyer le lendemain même par son ami.

— O bonne fée Artémise,[1] s'écria Rodolphe quand la veuve fut partie, je te promets que tu seras contente. O bonne vieille, puisse, pour te récompenser, le ciel te faire vivre cent sept ans, comme la bonne eau-de-vie !

— Je m'y oppose ! s'écria Marcel.

— C'est vrai, dit Rodolphe, j'oubliais que tu as encore une main à peindre après sa mort, et qu'une pareille longévité te ferait perdre de l'argent. Et il leva les mains en disant : Ciel ! n'exaucez pas ma prière ! Ah ! j'ai une fière chance[2] d'être venu ici, ajouta-t-il.

. . . .

Le lendemain, à huit heures du soir, mademoiselle Angèle faisait son entrée au bal, ayant à la main un superbe bouquet de violettes blanches, au milieu desquelles s'épanouissaient deux roses, blanches aussi.

A ce moment-là, il y avait quatorze degrés de froid dans le belvédère de Rodolphe, qui, appuyé à sa fenêtre, regardait du côté de la barrière du Maine les lumières de la salle de bal où dansait sa cousine Angèle, qui ne pouvait pas le souffrir.

HENRY MURGER.

---

1. *Artémise*, Queen of Halicarnassus, erected to the memory of her husband Mausoleus a monument that was one of the seven wonders of the world.

2. *J'ai une fière chance*, I am indeed very lucky.

ERCKMANN-CHATRIAN.

ERCKMANN (ÉMILE) et CHATRIAN (ALEXANDRE) sont nés, l'un en 1822, l'autre en 1826.

Leur collaboration date de 1847, et leur premier succès, *L'Illustre Docteur Mathéus*, de quelques années plus tard.

Dans leurs romans, ils ont peint les mœurs populaires de l'Alsace et décrit d'une façon simple et saisissante à la fois les campagnes du premier Empire. On ne saurait trop louer l'ardeur qu'ils ont mise à propager les idées de paix; dans tous leurs livres se trouvent, à chaque page, d'éloquents plaidoyers contre la guerre.

Leurs principales œuvres sont : *Madame Thérèse*, *Histoire d'un Conscrit de 1813*, *Waterloo*, *La Guerre*, *L'Ami Fritz*, etc., etc.

APRÈS LA BATAILLE.

Un jeune soldat de l'armée de Napoléon Ier a été blessé à la bataille de Leipsig (1813). Il est tombé, frappé d'une balle à l'épaule, dans une des rues d'un village. Il revient à lui pendant la nuit et raconte ce qu'il aperçoit autour de lui.

Je me réveillai dans la nuit au milieu du silence. Des nuages traversaient le ciel, et la lune regardait le village abandonné, les canons renversés et les tas de morts, comme elle regarde, depuis le commencement du monde, l'eau qui coule, l'herbe qui pousse et les feuilles qui tombent en automne. Les hommes ne sont rien auprès des choses éternelles; ceux qui vont mourir le comprennent mieux que les autres.

Je ne pouvais plus bouger, et je souffrais beaucoup; mon bras droit seul remuait encore. Pourtant je parvins à me dresser sur le coude, et je vis les morts entassés tout autour de moi; la lune donnait dessus;[1] ils étaient

---

1. *La lune donnait dessus*, the moon was shining on them.

blancs comme de la neige : les uns la bouche et les yeux tout grands ouverts; les autres la face contre terre, la giberne et le sac au dos, la main cramponnée au fusil. Je voyais cela d'une façon effrayante, mes dents en claquaient d'épouvante.

Je voulus appeler au secours; j'entendis comme un faible cri d'enfant qui sanglote, et je m'affaissai de désespoir. Mais ce faible cri que j'avais poussé dans le silence en éveillait d'autres de proche en proche, cela gagnait de tous côtés : tous les blessés croyaient entendre arriver du secours, et ceux qui pouvaient encore se plaindre appelaient. Ces cris durèrent quelques instants, puis tout se tut, et je n'entendis plus qu'un cheval souffler lentement près de moi, derrière la haie. Il voulait se lever, je voyais sa tête se dresser au bout de son large cou, puis il retombait.

Moi, par l'effort que je venais de faire, ma blessure s'était rouverte, et je sentais le sang couler sous mon bras. Alors je fermai les yeux pour me laisser mourir, et toutes les choses lointaines, depuis le temps de ma première enfance, — les choses du village, lorsque ma pauvre mère me tenait dans ses bras et qu'elle chantait pour m'endormir, la petite chambre, la vieille alcôve, notre chien Pommer, qui jouait avec moi et me roulait à terre; le père qui rentrait le soir tout joyeux, la hache sur l'épaule, et qui me prenait dans ses larges mains en m'embrassant, — toutes ces choses me revinrent comme un rêve !

La rosée s'était mise à tomber vers le matin.[1] Ce grand bruit monotone sur les toits, dans les jardins et

1. *La rosée s'était mise à tomber vers le matin*, the dew had begun to fall toward the morning.

la ruelle remplissait le silence. Je songeais à Dieu, qui depuis les commencements des temps fait les mêmes choses et dont la puissance est sans bornes; qui pardonne les fautes parce qu'il est bon, et j'espérais qu'il me pardonnerait en considération de mes souffrances.

De temps en temps on entendait un mur tomber dans le village, un toit s'affaisser; les animaux, effarouchés par la bataille, reprenaient confiance et sortaient au petit jour : une chèvre bêlait dans l'étable voisine; un grand chien de berger, la queue traînante, passa regardant les morts; le cheval, en le voyant, se mit à souffler d'une façon terrible; il le prenait peut-être pour un loup, et le chien se sauva.

Tous ces détails me reviennent, parce qu'au moment de mourir, on voit tout, on entend tout; on se dit en quelque sorte :[1] "Regarde..... écoute..... car bientôt tu n'entendras et tu ne verras plus rien en ce monde !"

Mais ce qui m'est resté bien autrement dans l'esprit,[2] ce que je ne pourrais jamais oublier, quand je vivrais cent ans, c'est lorsqu'au loin je crus entendre un bruit de paroles. Oh! comme je me réveillai..... comme j'écoutai..... et comme je me levai sur mon bras pour crier : "Au secours !" Il faisait encore nuit, et pourtant un peu de jour pâlissait déjà le ciel; tout au loin, à travers la pluie qui rayait l'air, une lumière marchait[3] au milieu des champs, elle allait au hasard, s'arrêtant ici.... là.... et je voyais alors des formes noires se pencher autour; ce n'étaient que des

1. *On se dit en quelque sorte*, one says to oneself, so to speak.

2. *Mais ce qui m'est resté bien autrement dans l'esprit*, but what remained much more vividly in my mind.

3. *Marchait*, was moving.

ombres confuses, mais d'autres que moi voyaient aussi cette lumière, car de tous côtés des soupirs s'élevaient dans la nuit..... des cris plaintifs, des voix si faibles, qu'on aurait dit de petits enfants qui appellent leur mère !

Moi, dans mon ardeur de vivre, je regardais cette lueur, comme un malheureux qui se noie regarde le rivage..... Je me cramponnais pour la voir, et mon cœur grelotait d'espérance. Je voulais crier, ma voix n'allait pas plus loin que mes lèvres; le bruissement de la pluie dans les arbres et sur les toits couvrait tout, et malgré cela je me disais. " Ils m'entendent !... ils viennent !..." Il me semblait voir la lumière grossir à chaque pas; mais après avoir erré quelques instants sur le champ de bataille, elle entra lentement dans un pli de terrain[1] et disparut.

Alors je retombai sans connaissance.

ERCKMANN-CHATRIAN.

HORREURS DE LA GUERRE.

C'est en traversant Kaya[2] que je vis toutes les horreurs de la guerre. Le village ne formait plus qu'un monceau de décombres. Les toits étaient tombés, les pignons, de loin en loin, restaient seuls debout; les poutres et les lattes étaient rompues; on voyait, à travers, les petites chambres avec leurs alcôves, leurs portes et leurs escaliers. De pauvres gens, des femmes, des enfants, des vieillards allaient et venaient à l'inté-

1. *Un pli de terrain,* a hollow in the ground.
2. *Kaya,* a little village near Leipsig.

rieur tout désolés; ils montaient et descendaient, comme dans des cages en plein air. Quelquefois, tout au haut,[1] la cheminée d'une petite chambre, un petit miroir et des branches de buis au-dessus montraient que là vivait une jeune fille dans les temps de paix.

Ah! qui pouvait prévoir alors qu'un jour tout ce bonheur serait détruit, non par la fureur des vents ou la colère du ciel, mais par la rage des hommes, bien autrement redoutable!

Il n'y avait pas jusqu'aux pauvres animaux qui n'eussent[2] un air d'abandon au milieu de ces ruines: les pigeons cherchaient leur colombier, les bœufs et les chèvres leur étable: ils allaient déroutés[3] par les ruelles, mugissant et bêlant d'une voix plaintive. Des poules perchaient sur les arbres, et partout, partout on rencontrait la trace des boulets!

A la dernière maison, un vieillard tout blanc, assis sur le seuil de sa demeure en ruines, tenait entre ses genoux un petit enfant: il nous regarda passer morne et sombre. Nous voyait-il? je n'en sais rien; mais son front sillonné de grandes rides et ses yeux ternes annonçaient le désespoir. Que[4] d'années de travail, que d'économies et de souffrances il lui avait fallu pour assurer le repos de sa vieillesse! Maintenant tout était anéanti, l'enfant et lui n'avaient plus une tuile pour abriter leur tête!...

Et ces grandes fosses d'une demi-lieue, — où tous les gens du pays travaillent à la hâte, pour empêcher

1. *Tout au haut* in the upper part of a house.
2. *Il n'y avait pas jusqu'aux pauvres animaux qui n'eussent*, even the poor animals had.
3. *Déroutés*, bewildered.
4. *Que*, how many.

la peste d'achever la destruction du genre humain, — je les ai vues aussi du haut de la colline de Kaya et j'en ai détourné les yeux avec horreur ! Oui, j'ai vu ces immenses tranchées dans lesquelles on enterre les morts : Russes, Français Prussiens, tous pêle-mêle, — comme Dieu les avait fait pour s'aimer, avant l'invention des plumets et des uniformes, qui les divisent au profit de ceux qui les gouvernent. — Ils sont là..... ils s'embrassent..... et si quelque chose revit en eux, ce qu'il faut bien espérer, ils s'aiment et se pardonnent.... en maudissant le crime qui, depuis tant de siècles, les empêche d'être frères avant la mort !

Mais ce qu'il y avait encore de plus triste, c'était la longue file de voitures emmenant les pauvres blessés; — ces malheureux dont on ne parle dans les bulletins que pour en diminuer le nombre, et qui périssent dans les hôpitaux comme des mouches, loin de tous ceux qu'ils aiment, pendant qu'on tire le canon, et qu'on chante dans les églises, pour se réjouir d'avoir tué des milliers d'hommes !

ERCKMANN-CHATRIAN.

ERNEST RENAN.

RENAN (ERNEST) est né à Tréguier (Côtes-du-Nord) en 1823. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Saint-Sulpice où il ne tarda pas à montrer de grandes dispositions pour l'étude des langues sémitiques. Il apprit l'hébreu, l'arabe et le syriaque. Trouvant bientôt qu'il n'avait pas de vocation pour le sacerdoce, il quitta le séminaire et gagna sa vie en enseignant. En 1848, il fit paraître une *Histoire des Langues sémitiques;* mais son ouvrage principal est une *Histoire des Origines du Christianisme*, qui souleva d'ardentes critiques.

M. Renan a dernièrement fini une ***Histoire du Peuple d'Israël***. **Il était professeur au Collège de France.**

Au point de vue du style, il a peu d'égaux **et pas de supérieurs**; il a conservé dans ses écrits le fini **des écrivains du** XVIIe siècle. Il **était membre de l'Académie française.**

Il a publié en 1882 un charmant volume de réminiscences, intitulé *Souvenirs d'Enfance*, et en 1891, *Pages détachées*, dont nous extrayons *Emma Kosilis.*

Il est mort en 1892.

EMMA KOSILIS.

Parmi les traits d'idéalisme du caractère breton, il en est un que je me suis reproché de n'avoir pas suffisamment expliqué dans mes *Souvenirs d'enfance*,(1) c'est la capacité de vivre et de mourir d'une seule idée, l'amour inexprimé, toujours égal à lui-même, persistant jusqu'à la mort.

La lenteur de corps de la race bretonne, cette possibilité, même chez les enfants, de rester immobiles durant des heures, tient en grande partie(2) à ce besoin de longues voluptés, de contemplation, si j'ose le dire, paresseuse, qui se combine mal avec l'activité extérieure et semble exiger un complet repos des sens. Cette race a peu de désirs, peu de besoins; en amour, elle sait attendre. Ma sœur me racontait, à ce sujet, un trait qu'elle admirait beaucoup : c'était l'histoire de la mère d'une de ses amies. Elle s'y complaisait parce qu'il y avait là un cas d'amour héroïque qui rentrait singulièrement dans son propre caractère.(3) J'avais

---

1. *Souvenirs d'enfance*, a very interessant work published by M. Renan in 1882.

2. *Tient en grande partie à*, is for the most part caused by.

3. *Qui rentrait singulièrement dans son propre caractère*, that was very much akin to her own character.

oublié cette histoire; quelques circonstances récentes me l'ont remise en mémoire. Ma sœur m'a souvent dit le nom de la respectable personne à laquelle elle avait voué un si grand culte. Je l'appellerai Emma Kosilis.[1]

* * *

Elle n'était pas parfaitement jolie; mais sa figure, disait ma sœur, avait un charme indicible. Ses yeux étaient d'une exquise langueur, ses sourcils, où s'exprimaient les plus imperceptibles frémissements d'une pudeur timide, avaient l'air d'avoir une âme. Sa peau était si fine que la plus légère accélération de la vie s'y trahissait par des rougeurs fugitives, indice d'un secret qu'elle ne disait pas.

* * *

La petite Emma Kosilis allait très sagement à l'église avec son livre d'heures;[2] et le fait est que, vers l'âge de seize ou dix-huit ans, sans qu'elle s'en aperçût plus que de sa fleurissante jeunesse, il n'y eut de place dans sa petite âme, que pour un jeune homme de vingt ou vingt-deux ans qu'elle voyait souvent, et que j'appellerai Émilien.

Cela n'eut pas de commencement. Ce fut une prise de possession absolument inaperçue.

Emma voyait Émilien depuis qu'elle se connaissait elle-même; elle rêvait plutôt qu'elle ne pensait, et ainsi il arriva qu'un jour, sans qu'elle s'en doutât le moins du monde, Émilien se trouva occuper toute la cavité de son petit cœur.

Pour que nul, ici-bas, ne puisse se glorifier de ses

---

1. *Kosilis*, in the language of Brittanny means "old church".
2. *Livre d'heures*, primer, prayer-book.

mérites, l'élection amoureuse est, comme l'élection divine, tout à fait gratuite. Elle ignore ses propres motifs. Le jeune homme qu'aimait Emma était une bonne nature, un peu faible. Mais justement cette simplicité, cette absence de toute prétention plurent à la jeune fille. Elle n'eût pas remarqué un homme supérieur, et d'ailleurs le petit monde où elle vivait n'en eût pas fait rencontrer beaucoup sur son chemin. Il n'y avait place chez elle que pour l'instinct étrange, irréfléchi, qui ne donne pas ses raisons, méprise nos conventions et ne demande son absolution qu'à Dieu.

Pour moi, ce qui me paraît démonstratif de la nature divine de l'amour, c'est sa spontanéité. Il naît comme une fleur des champs.

L'amour d'Emma était de ce genre, innocent parce qu'il était inconscient. Elle avait un petit sens très fin et très juste des belles et bonnes choses. Or, la femme ne s'attache pas aux pures abstractions; elle aime le bien, quand le bien, pour elle, est quelqu'un d'existant et de vivant. Couvert par le manteau trompeur d'une sécurité enfantine, l'amour d'Emma devint bientôt une complète absorption. Durant des journées entières, elle restait immobile, livrée tout entière à une mollesse langoureuse, dont elle jouissait avec une parfaite quiétude, comme on jouit d'un vent tiède sans se demander d'où il vient, d'un fruit mûr sans craindre un poison qu'y aurait caché le Créateur.

Naturellement, elle ne dit rien de ce qu'elle éprouvait ni à celui qu'elle aimait, ni à sa famille, ni à ses compagnes. Voilà la faute, si l'on veut;[1] on va voir comment elle l'expia. Le monde où elle vivait

1. *Si l'on veut*, if one chooses to call it so.

était parfaitement honnête. Sa discrétion fut si absolue que personne ne sut rien de ce qui la remplissait. Elle savoura ainsi longuement son secret, et sûrement sa jouissance eût été diminuée par l'aveu.

Son maintien timide lui rendait facile, sans la moindre hypocrisie, cet air d'indifférence et de distraction voulue(1) qu'on inculque aux jeunes filles.

L'imprudence extrême d'une telle conduite, excusable seulement chez une enfant, se révéla bientôt. Pendant que la petite Emma ne vivait que de son amour, Émilien ne pensait guère à elle. Il la trouvait touchante comme tout le monde; mais il n'aurait jamais osé le lui dire. C'était un être médiocre et passif; et puis était-il, après tout, bien coupable? Emma était si modeste qu'on ne la distinguait pas entre ses amies : on eût dit qu'elle ne cherchait qu'à se cacher.

* * *

Le coup fut subit comme la foudre : un jour qu'elle causait avec ses compagnes, dans une petite réunion, au fond d'un jardin, on parla de choses diverses. La nouvelle qui, ce jour-là, avait toute sa fraîcheur était le mariage d'Émilien avec Anna M... On en parla comme d'une chose certaine. Emma entendit tout. Tel était l'empire qu'elle avait sur elle-même que personne ne se douta(2) qu'un poignard lui avait traversé le cœur. Elle se tut, se leva peu après et se retira, sans laisser voir aucun signe de l'effroyable blessure qu'elle venait de recevoir.

Une autre nouvelle circulait quelques jours après

1. *Et de distraction voulue,* and of intentional absence of mind.
2. *Que personne ne se douta,* that nobody suspected.

dans la compagnie des mêmes jeunes filles assemblées dans le même jardin. Emma entrait comme sœur converse dans la communauté des dames Ursulines[1] de la petite ville de... Comme Emma était très pieuse, cela ne surprit personne. Son secret avait appartenu si exclusivement à elle seule, que personne ne fit le rapprochement.[2] L'idée ne vint pas que le mariage d'Émilien fût la cause de l'entrée d'Emma en religion. Les vocations religieuses étaient ordinaires dans la bourgeoisie des petites villes. L'entrée d'Emma dans la communauté des dames Ursulines fut trouvée toute simple et ne provoqua pas la moindre arrière-pensée.

Le couvent des dames Ursulines admettait, du reste, des degrés divers de vocation religieuse. A côté des sœurs liées à l'ordre par un vœu perpétuel, il y avait des personnes pieuses, portant un costume qui rappelait celui de l'ordre, moins le voile, et observant les mêmes pratiques que les religieuses sans prendre aucun engagement. La plupart prononçaient leurs vœux au bout de quelques années; mais il y avait plus d'un exemple de sœurs converses[3] qui étaient rentrées dans le siècle[4] après des années passées dans la maison.

Ce fut à cette classe de religieuses que s'affilia la pauvre Emma. Tout fut ordinaire dans son admission, dans son noviciat, dans sa conduite au couvent. L'ennui est chose inconnue à ces races; elles rêvent trop pour s'ennuyer. Ce que les autres appellent ainsi est pour elles délectation intime, soliloque dans l'infini.

---

1. *Ursulines*, a religious order founded in 1537 by Angele of Brescia
2. *Que personne ne fît le rapprochement*, that no one connected the two events together.
3. *Sœurs converses*, lay sisters.
4. *Dans le siècle*, in the world.

Emma était une religieuse de la plus parfaite régularité, pieuse comme les autres, jamais en faute, estimée de ses supérieures. Sa figure, pâle comme les linges qui l'entouraient, avait le calme béat ordinaire aux religieuses. Assidue à la prière et aux exercices de piété, elle se plia vite[1] aux habitudes religieuses du cloître. Au bout de quelques jours; le bercement[2] lent et monotone d'une vie régulière l'eut endormie, et son état ordinaire devint une sorte de sommeil plein de douceur.

Avait-elle réussi à chasser de son cœur l'image qui l'avait envahi tout entier ? En aucune façon; elle ne l'avait même pas essayé. Le soupçon ne lui vint pas un instant que cette pensée fût coupable. Elle aurait douté de Dieu plutôt que de la droiture du sentiment qui la remplissait. Son amour était chez elle à l'état d'un rêve plein de douceur indéfiniment continué, d'une musique suave qui n'aurait eu qu'une note. Il n'y avait ni haut ni bas dans cet état de paix profonde. Elle ne distinguait pas son amour de sa piété, ni sa piété de son amour. Elle était si certaine d'avoir raison qu'elle ne se crut jamais obligée de s'en accuser en confession. Sa paix était profonde.

Cela dura cinq ans, sans un trouble, sans un orage. La possibilité de retrouver Émilien se présenta-t-elle à son esprit ? Songea-t-elle par moments que celle qu'Émilien avait épousée, et qui avait été son amie, était d'une très faible santé ? Comme rien de ce qui se passait dans la petite ville n'était inconnu au couvent, elle savait qu'Anna avait deux petites filles. Son bon cœur,

1. *Elle se plia vite*, she quickly accustomed herself.
2. *Bercement*, routine.

masquant un peu d'égoïsme, lui disait-il : Tu seras leur mère un jour? Peut être de telles pensées aspiraient-elles parfois à naître; mais jamais elles ne revêtirent un corps. Elle était heureuse et ne souhaitait pas que son état prît fin.[1] Elle eût été ainsi jusqu'à la mort, sans un regret, sans une amertume. Un instinct profond, cependant, l'empêchait de prononcer ses vœux. Ses supérieures lui en parlèrent plusieurs fois; elle se retrancha sur des raisons d'humilité.

Elle était si modeste, en effet, qu'on trouva cela de sa part tout à fait naturel.

* * *

Or, cette possibilité qu'elle n'avait jamais nettement entrevue, mais qui, sans qu'elle le sût, avait été le mobile secret de sa vie inconsciente, devint tout à coup une réalité. Anna M..., avait une sœur dans la maison des Ursulines. Un jour, selon l'usage, on demanda des prières pour la proche parente d'une des dames de la communauté qui était à l'agonie. Tout se sait très vite dans les couvents. Le nom de la personne à l'agonie fut répété le soir devant Emma. Les deux petites filles qui n'avaient plus de mère furent confiées à leur tante religieuse; Emma put les caresser. Le lendemain, le glas funèbre de l'église principale annonçait la mort de la pauvre Anna. Puis ce furent les funérailles. Emma suivit par les sonneries[2] toutes les phases de la messe, le *Sanctus*, l'élévation. Un service se faisait[3] en même temps dans le couvent. Emma pria comme les autres,

---

1. *Ne souhaitait pas que son état prît fin*, did not wish that her condition should be changed.

2. *Suivit par les sonneries*, followed by the ringing of the bells.

3. *Un service se faisait*, a religious service was being held.

avec tant de calme apparent, que les anges eux-mêmes ne se seraient pas aperçus qu'elle priait pour une rivale.

Le trouble cependant commençait, et, quand les derniers carillons de la cathédrale eurent annoncé que le cercueil venait de descendre dans la fosse, elle se sentit dans un état[1] qu'elle ne connaissait pas. Elle ne se retrouvait plus; elle pouvait à peine prier; elle essaya de revêtir son cilice et le trouva insupportable : les austérités qui lui étaient familières la révoltèrent. Elle s'interdit la communion pour huit jours. Sa paix était finie, sa piété profondément atteinte. A certaines heures, elle se crut égoïste, presque méchante. Nul recours à Dieu; elle se demandait si elle était en état de grâce; l'église n'avait plus pour elle de consolations; les longues méditations tranquilles qui faisaient ses délices[2] étaient interrompues par de perpétuelles distractions qu'elle ne pouvait chasser.

Cette fois-ci, elle se crut obligée de tout dire à son confesseur, qui était l'aumônier du couvent C'était un homme d'esprit étroit, mais très sensé. Il voulut d'abord attendre, puis il vit la gravité du mal. Après tout, Emma n'avait prononcé aucun vœu; elle n'avait pas porté le costume de l'ordre, le bandeau n'avait pas serré son front. L'aumônier avait du cœur, de la bonté. Le secret de la confession lui interdisait de consulter son évêque; il forma son opinion par ses propres raisonnements. Convaincu qu'il y allait du salut de sa fille

---

1. *Elle se sentit dans un état*, she felt herself in a condition of mind.
2. *Qui faisaient ses délices*, that were delightful to her.

spirituelle,[1] il eut une pensée toute paternelle. Il fit confier les deux petites filles d'Anna aux soins personnels d'Emma. Il espérait donner ainsi un emploi à l'inquiétude qui commençait à s'emparer d'elle, et déverser sur ces orphelins le trop-plein de son cœur.[2] Dans le cas où l'union d'Emma et d'Émilien deviendrait commandée, il comptait ménager des issues pour qu'on pût dire[3] que tout s'était fait sur les instances d'Émilien, " désireux de procurer une seconde mère à ses enfants ". Il espérait que l'éclat, le scandale, comme on disait, seraient évités.

* * *

Le père vint voir ses petites filles, et Emma les conduisit au parloir. Le coup fut terrible; elle fondit en larmes. Émilien avait peu changé; il était tel qu'elle avait continué depuis cinq ans à le voir en rêve. Quant à elle, son corps s'était complètement émacié. Le torrent de larmes qui l'inonda malgré elle, l'énerva; elle fut bien moins maîtresse d'elle-même qu'elle n'avait coutume de l'être; dans un mouvement instinctif de ses yeux noyés de pleurs, Émilien vit son amour.

Cet homme, d'un esprit ordinaire, mais réellement bon, put alors tout comprendre. Un éclair traversa son esprit; des rapprochements instantanés se firent.[4]

---

1. *Convaincu qu'il y allait du salut de sa fille spirituelle*, being convinced that the salvation of his spiritual daughter (penitent) was at stake.

2. *Le trop-plein de son cœur*, the excess of love contained in her heart.

3. *Il comptait ménager des issues pour qu'on pût dire*, he expected to bring good reasons in order that one could say.

4. *Des rapprochements instantanés se firent*, events were rapidly connected in his mind.

Comme il avait un cœur très tendre, il fut profondément touché. La vue de ses deux petites filles, qu'il aimait beaucoup, entre les mains de cette femme excellente, l'émut jusqu'au fond de ses entrailles.. Un amour respectueux s'empara de lui. Le souvenir pieux qu'il avait d'Anna se confondit avec ce nouveau sentiment. Il n'avait lu aucun roman; il était étranger à toute littérature; la faveur inouïe que le ciel lui envoyait ne lui inspira pas un moment de fatuité.

* * *

Quelques mois après, Emma et Émilien étaient unis par le mariage. Ce que personne n'avait su voir, tout le monde alors le vit. Ce fut le pays entier qui les maria. Emma était fort aimée pour sa bonté. L'opinion, d'ordinaire peu favorable aux religieuses qui quittaient leur couvent, lui fut très indulgente. Elle dissimula par de petits artifices de coiffure qui, n'étaient pas sans grâce, ses cheveux tombés sous les ciseaux du cloître; elle reprit ses vingt-quatre ans. On fut enchanté de la revoir; on l'avait cru enterrée pour jamais.

Ma sœur estimait que la joie qu'éprouva cette héroïne de l'amour fidèle fut la plus grande que jamais un cœur de femme ait éprouvée. Sa passion, silencieuse pendant cinq ans et redoublée par la souffrance, était devenue une partie de son être. Le reste de sa vie, il n'y eut jamais dans son amour, c'est-à-dire dans son bonheur, le moindre affaiblissement. L'état où elle avait été durant les cinq ans qu'elle passa au couvent, et qui fut si violemment troublé par le glas annonçant la mort de sa rivale, dura sans un seul nuage.

Son mari, soutenu par une si merveilleuse preuve de

fidélité, fut tout le temps sous l'impression d'un sentiment tendre et passionné. La loi de leur union fut celle qui se lit sur l'anneau de mariage de saint Louis :[1]

Hors cet anel pourrions avoir amour ?[2]

Émilien sentait, malgré sa médiocrité, le trésor incomparable qui lui avait été départi. Son amour devint une sorte de culte religieux.

Chez elle, ce qui dominait tout, c'était le sentiment d'un énorme triomphe. "J'ai vaincu" était la pensée dominante de sa vie. Le souvenir du couvent des Ursulines lui resta toujours cher. Elle y retournait tous les ans passer quelques jours. Sa piété était peu raisonnée et par conséquent peu agressive. Elle voulut garder dans une armoire son costume du couvent. Au fond de son alcôve, était suspendue à un clou sa discipline[3] de religieuse; elle rappelait souvent à son mari ce qu'elle avait souffert pour lui; avec sa permission, elle portait le cilice à certains jours. Ainsi elle goûta, sans un moment d'intermittence, la plus parfaite félicité qu'on puisse rêver.

Pendant vingt-cinq ans, elle nagea dans un océan pacifique de bonheur et d'amour.

* * *

Ils eurent huit enfants, dont ils ne séparèrent jamais les deux filles de la pauvre Anna. Ils les élevèrent bien : leurs fils furent de très honnêtes gens.

---

1. *Saint Louis*, Louis IX (1215-70) went on the 7th and 8th crusades and died near Carthage.

2. *Hors cet anel pourrions avoir amour?* love cannot exist outside of marriage; *anel*, from the Lat. *annulus*, now *anneau*.

3. *Discipline*, whip.

Ils vivaient extrêmement retirés, au fond d'un manoir sombre, situé dans une vallée près de la mer, au milieu d'un épais bois de hêtres. Ces manoirs, si l'on s'en tient à l'extérieur, ont l'air de sépulcres : on dirait les auberges du désespoir. Prenez garde à l'intérieur, ils sont pleins de familiarités douces, de privautés aimables. Les petits jardins coupés de murs qui les entourent sont l'image de la vie intime qu'on y mène. L'étang qui alimente le moulin féodal cause d'abord un certain frisson ; puis vous vous prenez à aimer la verdure intense de ses oseraies, le froid pénétrant qu'il exhale, les nénuphars qui dissimulent sa surface.

C'est dans un de ces nids de verdure, clos de toutes parts et noyés d'ombre, qu'Emma et Émilien passèrent leur vie. Au bout de quelques années, on oublia leur histoire. Presque personne ne les connaissait. Le grand amour aime la solitude : il n'a pas besoin du reste du monde. La vie d'Emma, dans ce désert, fut celle du paradis, une jouissance infinie, sans oscillation ni ralentissement. La mort même n'exista presque pas pour elle. La vie sortit d'elle parce que l'heure de finir était venue. Elle mourut à cinquante ans sans maladie. Ces grandes joies durables s'évanouissent sans causer d'amertume.

ERNEST RENAN.

UN SOUVENIR D'ENFANCE.

Je vais dire le plus ravissant souvenir qui me reste de ma première jeunesse: je verse presque des larmes en y songeant.

Un jour, ma mère et moi, en faisant un petit voyage à travers ces sentiers pierreux des côtes de Bretagne

qui laissent à tous ceux qui les ont foulés de si doux souvenirs, nous arrivâmes à une église de hameau, entourée, selon l'usage, du cimetière, et nous nous y reposâmes. Les murs de l'église en granit à peine équarri et couverts de mousse, les maisons d'alentour, construites de blocs primitifs, les tombes serrées, les croix renversées et effacées, les têtes nombreuses rangées sur les étages de la maisonnette qui sert d'ossuaire, attestaient que depuis les plus anciens jours où les saints de Bretagne avaient paru sur ces flots on avait enterré en ce lieu.

Ce jour-là, j'éprouvai le sentiment de l'immensité de l'oubli et du vaste silence où s'engloutit la vie humaine avec un effroi que je ressens encore, et qui est resté un des éléments de ma vie morale.

Parmi tous ces simples[1] qui sont là, à l'ombre de ces vieux arbres, pas un seul ne vivra dans l'avenir; pas un seul n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses; pas un seul ne comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé à l'éternelle roue.

Et puis, on voyait à peu de distance la mer, les rochers, les vagues blanchissantes, on respirait ce vent céleste qui, pénétrant jusqu'au fond du cerveau, y éveille je ne sais quelle vague sensation de largeur et de liberté. Et puis ma mère était à mes côtés; il me semblait que la plus humble vie pouvait refléter le ciel, grâce au pur amour et aux affections individuelles. J'estimais heureux ceux qui reposent en ce lieu. Depuis j'ai transporté ma tente et je m'explique autre-

---

1. *Parmi tous ces simples*, among all those simple-minded people.

ment cette grande nuit. Ils ne sont pas morts, ces obscurs enfants du hameau, car la Bretagne vit encore et ils ont contribué à faire la Bretagne; ils n'ont pas eu de rôle dans le grand drame, mais ils ont fait partie de ce vaste chœur sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques.

Et quand la Bretagne ne sera plus, la France sera; et quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement on dira : Autrefois, il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses, dont la destinée fut de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle. Ce jour-là, le plus humble paysan, qui n'a que deux pas à faire de sa cabane au tombeau, vivra comme nous dans ce grand nom immortel; il aura fourni sa petite part à cette grande résultante. Et quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera, et dans son vaste sein se retrouvera toute vie, et alors il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau, pas une parole qui aura servi l'œuvre divine du progrès ne sera perdu.

ERNEST RENAN.

EDMOND ABOUT.

1828-1885.

ABOUT (EDMOND) est surtout remarquable par le brillant de son style. Ses romans pétillent d'esprit, et, quoique quelquefois basés sur des données plus ou moins ridicules, ils sont agréables à lire.

Ses principaux ouvrages sont : *le Roman d'un Brave Homme*, *La Mère de la Marquise*, *Le Roi des Montagnes*, *L'Homme à l'Oreille cassée*, *Madeleine*, etc.

Né à Dieuze en 1828, il est mort à Paris en 1885.

UN AMÉRICAIN.

John Harris est né à Vandalia, dans l'Illinois. Il a respiré en naissant cet air du nouveau monde, si vivace, si pétillant et si jeune, qu'il porte à la tête[1] comme le vin de Champagne, et qu'on se grise à le respirer. La première fois que j'ai dîné avec cet étrange garçon, j'ai compris l'Amérique. Je ne sais pas si la famille Harris est riche ou pauvre; si elle a mis son fils au collège ou si elle l'a laissé faire son éducation lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'à vingt-sept ans il ne compte que sur soi, ne s'attend qu'à soi, ne s'étonne de rien, ne croit rien impossible, croit tout, espère tout, essaye de tout, se relève s'il tombe, recommence s'il échoue, ne s'arrête jamais, ne perd jamais courage, et va droit devant lui en sifflant sa chanson. Il a été cultivateur, maître d'école, homme de loi,[2] journaliste, chercheur d'or, industriel, commerçant; il a tout lu, tout vu, tout pratiqué, et parcouru plus de la moitié du globe.

Harris est un des hommes les plus sveltes et les plus élégants que j'aie jamais rencontrés. Il a l'air mâle, le front haut, l'œil limpide et fier. Sa figure ouverte, ses manières simples, sa rudesse qui n'excluait pas la douceur, son caractère emporté[3] et cependant chevaleresque, les bizarreries de son humeur, la fougue de ses sentiments, tout cela m'attirait d'autant plus vivement que je ne suis ni fougueux ni passionné. Nous aimons autour de nous ce que nous ne trouvons pas en nous.

EDMOND ABOUT.

---

1. *Qu'il porte à la tête*, that it goes to one's head, *i. e.*, exhilarating.
2. *Homme de loi*, lawyer.
3. *Son caractère emporté*, his quick temper.

PORTRAIT D'UN MALTAIS.

Giacomo Fondi était un pauvre Maltais employé à je ne sais plus quel consulat; il gagnait cent cinquante francs[1] par mois à cacheter des lettres. Je m'imagine que tout autre emploi lui aurait mieux convenu. La nature, qui a peuplé l'île de Malte[2] pour que l'Orient ne manquât jamais de porte-faix, avait donné au pauvre Fondi les épaules, les bras et les mains de Milon de Crotone :[3] il était né pour manier la massue, et non pour brûler des bâtons de cire à cacheter. Il en usait cependant deux ou trois par jour : l'homme n'est pas maître de sa destinée. Cet insulaire déclassé ne rentrait dans son élément qu'à l'heure du repas; il aidait la servante à mettre la table, et vous devinez, sans que je le dise, qu'il apportait toujours la table à bras tendu.[4] Il mangeait comme un capitaine de l'*Iliade*,[5] et je n'oublierai jamais le craquement de ses larges mâchoires, la dilatation de ses narines, l'éclat de ses yeux, la blancheur de ses trente-deux dents, meules formidables dont il était le moulin. Je dois avouer que sa conversation m'a laissé peu de souvenirs : on trouvait aisément la limite de son intelligence, mais on n'a jamais connu les bornes de son appétit. Christodule (l'aubergiste) n'a rien gagné à l'héberger pendant quatre ans, quoiqu'il lui fît payer dix francs par mois pour supplément de nourriture. L'insatiable Maltais

1. *Cent cinquante francs*, a little less than thirty dollars.

2. *L'île de Malte*, a British possession, is situated between Sicily and Africa. It has a population of about 165,000.

3. *Milon de Crotone*, a celebrated athlete of the VIth century B. C.

4. *Qu'il apportait toujours la table à bras tendu*, he always carried the table with one hand his arm stretched.

5. *L'Iliade*, Homer's most famous epic poem.

absorbait tous les jours, après dîner, un énorme plat de noisettes, qu'il cassait entre ses doigts par le simple rapprochement du pouce et de l'index. Christodule, ancien héros, mais homme positif,[1] suivait cet exercice avec un mélange d'admiration et d'effroi; il tremblait pour son dessert, et cependant il était flatté de voir à sa table un si prodigieux casse-noisette. La figure de Giacomo n'aurait pas été déplacée dans une de ces boîtes à surprise, qui font tant de peur aux petits enfants. Il était plus blanc qu'un nègre; mais c'est une question de nuance. Ses cheveux épais descendaient jusque sur les sourcils, comme une casquette. Par un contraste assez bizarre, il avait le pied le plus mignon, la cheville la plus fine, la jambe la mieux prise et la plus élégante qu'on pût offrir à l'étude d'un statuaire; mais ce sont des détails qui ne vous frappaient guère. Pour quiconque l'avait vu manger, sa personne commençait au niveau de la table; le reste ne comptait plus.

EDMOND ABOUT.

GUSTAVE DROZ.

DROZ (GUSTAVE) est né à Paris en 1832.

Romancier de talent, il n'a cependant pas droit au premier rang parmi les auteurs littéraires. Il faut néanmoins reconnaître que certaines de ses œuvres contiennent des pages nombreuses qui attachent l'attention du lecteur et commandent, sinon son admiration, au moins sa sympathie.

Ses principaux ouvrages sont : *Le Cahier bleu de Mlle Cibot*, *Autour d'une Source*, *Monsieur*, *Madame et Bébé*, *Tristesses et Sourires*, etc.

---

1. *Ancien héros, mais homme positif*, former hero, now practical man.

LE JOUR DE L'AN EN FAMILLE.

I

Il est sept heures à peine. Un pâle rayon de lumière blafarde pénètre à travers les doubles rideaux et déjà l'on gratte à la porte. J'entends dans la pièce voisine les rires étouffés et la voix argentine de mon bébé qui frémit d'impatience et demande à entrer.

— Mais, petit père, s'écrie-t-il, c'est Bébé, c'est le petit l'ami[1] qui vient pour la bonne année.

— Entre, mon bon chéri; viens vite nous embrasser.

La porte s'ouvre et mon garçon, les bras en l'air, l'œil brillant, se précipite vers le lit. Son bonnet de nuit, qui emprisonne sa tête blonde, laisse échapper de longues boucles qui lui tombent sur le front. Sa grande chemise flottante qui embrasse ses petits pieds augmente son impatience et le fait trébucher à chaque pas.

Enfin, il a traversé la chambre et, tendant ses deux mains vers les miennes : " Bébé te souhaite une bonne année ! " me dit-il d'une voix émue.

— Pauvre amour, qui as les pieds nus ! Viens mon chéri, viens te réchauffer dans la chaude couverture. Viens te cacher dans l'édredon.

Je l'attire à moi: mais au mouvement que je fais, ma femme, qui sommeille, se réveille en sursaut.

— Qui va là? s'écrie-t-elle en cherchant la sonnette... Au voleur !

— Mais c'est nous, chère amie.

1. *C'est le petit l'ami*, instead of *c'est le petit ami.* Bébé has not yet studied the French grammar.

— Qui vous?... Ah! Dieu, que vous m'avez fait peur!... Je rêvais qu'il y avait le feu, et ces voix au milieu de l'incendie... Vous êtes d'une imprudence avec vos cris!

— Nos cris!... Mais tu oublies donc, petite mère, que c'est aujourd'hui le Jour de l'An,[1] le jour des souhaits et des baisers?... Bébé attend ton réveil, et moi aussi.

Cependant, j'enveloppe mon petit homme dans le moelleux couvre-pied, je le blottis dans l'édredon et je réchauffe dans mes mains ses pieds glacés.

— Mais, petite mère, c'est aujourd'hui la bonne année, s'écrie-t-il.

De ses bras il rapproche nos deux têtes, avance la sienne, et de ses lèvres fraîches il embrasse à l'aventure.[2]

Je sens sa menotte potelée qui se promène dans mon cou.[3] Ses petits doigts s'empêtrent dans ma barbe. Ma moustache lui pique le bout du nez, et il éclate de rire en jetant sa tête en arrière.

Sa mère, qui est remise de sa frayeur, l'attire dans ses bras et agite la sonnette.[4]

— L'année commence bien, chers amis, dit-elle; mais il nous faudrait un brin de jour.[5]

— Dis, maman, les enfants méchants n'ont pas de joujoux au jour de l'An?

Et le sournois lorgne,[6] en disant cela, une monta-

1. *Le Jour de l'An*, New-Year's day.
2. *Il embrasse à l'aventure*, he kisses at random.
3. *Qui se promène dans mon cou*, that tickles my neck.
4. *Et agite la sonnette*, and rings the bell.
5. *Mais il nous faudrait un brin de jour*, but we must have some light.
6. *Lorgne*, persistently looks at.

gne de paquets et de cartons[1] qui se dresse dans un coin et qu'on aperçoit malgré l'obscurité.

Bientôt, les rideaux s'écartent, les volets s'ouvrent, le jour arrive à flots, le feu pétille gaiement dans l'âtre, et l'on dépose sur le lit deux gros paquets soigneusements entortillés.

L'un est pour ma femme et l'autre est pour mon gros chéri.

— Qu'est-ce ? que sera-ce ? J'ai accumulé les nœuds, triplé les enveloppes, et je suis avec délices leurs doigts impatients perdus dans la ficelle. Ma femme s'impatiente, sourit, se fâche, m'embrasse, et demande des ciseaux.

Bébé, de son côté, tire de toutes ses forces, en se mordant les lèvres, et finit par réclamer mon aide.[2] Son regard voudrait percer l'enveloppe. Tous les signes du désir et de l'attente sont peints sur son visage. Sa main, perdue dans l'édredon, fait grincer la soie sous ses mouvements convulsifs, et ses lèvres s'agitent avec bruit comme à l'approche d'un fruit savoureux.

Enfin, le dernier papier vole ; le couvercle saute et la joie éclate :

— Ma fourrure !

— Ma ménagerie !

— Pareille à mon manchon... cher petit mari !

— Avec un berger à roulettes...[3] bon petit papa que j'aime !

On me saute au cou, quatre bras à la fois m'enlacent et me pressent; l'émotion me gagne, une larme me

1. *Cartons*, paper-boxes.
2. *Et finit par réclamer mon aide*, and finally calls for my help.
3. *Avec un berger à roulettes*, and also a shepherd on rollers.

vient aux yeux; il en vient deux à ceux de ma femme, et Bébé qui perd la tête laisse échapper un sanglot en m'embrassant la main.

— C'est absurde, allez-vous dire.

Absurde, je n'en sais rien; mais délicieux, j'en réponds.[1]

La douleur, après tout, ne nous arrache-t-elle pas assez de pleurs pour qu'on pardonne à la joie la larme solitaire que par hasard elle fait répandre?

La vie n'est pas si douce qu'on s'y aventure seul,[2] et quand le cœur est vide, le chemin paraît long.

Il est bon de se sentir aimé, d'entendre à côté de soi le pas régulier de ses compagnons de route et de se dire: "Ils sont là, nos trois cœurs battent à l'unisson" et une fois par an, lorsque la grande horloge sonne le 1er janvier, de s'asseoir, au bord de la route, les mains enlacées, les yeux fixés sur le chemin poussiéreux, inconnu, qui se perd à l'horizon, et de se dire en s'embrassant: "Nous nous aimons toujours, mes enfants chéris; vous comptez sur moi et je compte sur vous; ayez confiance et marchons droit!"

Voilà comment, monsieur, je m'explique qu'on pleure un peu en regardant une fourrure et en ouvrant une ménagerie.

II

Mais l'heure du déjeuner approche. Je me suis coupé deux fois le menton en faisant ma barbe;[3] j'ai marché au milieu de la ménagerie de mon fils en me retour-

1. *J'en réponds*, I am sure of it.
2. *La vie n'est pas si douce qu'on s'y aventure seul*, life is not sweet enough for any one to go through it alone.
3. *En faisant ma barbe*, in shaving.

nant, et j'ai une perspective de douze visites — obligatoires, comme dit ma femme. Néanmoins, je suis ravi.

On se met à table. Le couvert qui brille sur une nappe bien blanche, a un air de fête inaccoutumé Un léger parfum de truffes embaume l'atmosphère, tout le monde me sourit, et à travers la vitre, j'aperçois — chose étrange — le concierge qui, de sa propre main, essuie la rampe de l'escalier avec son mouchoir de poche. Dieu me pardonne ![1] c'est un beau jour.

Bébé a mis en ligne autour de son assiette les éléphants, les lions et les girafes, et sa mère, sous prétexte de vent coulis,[2] déjeune avec sa fourrure.

— As-tu demandé la voiture,[3] chère amie, pour faire nos visites ?

— Le coussin de la tante Ursule va tenir une place !...[4] Je sais bien qu'on peut le mettre à côté du cocher...

— Oh ! cette pauvre tante !

— Petit père, faut pas aller[5] chez tante Ursule, dit Bébé, ça pique toujours quand on l'embrasse.

— Monsieur Bébé !... Songes-tu à tout ce qu'il nous faut mettre dans cette voiture ?... Le manchon de Louise, les pantoufles de ton père, le couvre-pied d'Ernestine, les bonbons, la boîte à ouvrage... Je te jure[6] qu'il faudra mettre le coussin de la tante sous les pieds du cocher.

---

1. *Dieu me pardonne*, indeed.
2. *Sous prétexte de vent coulis*, giving as an excuse that she felt a draught.
3. *As-tu demandé la voiture*, have you ordered the carriage.
4. *Va tenir une place*, will take so much room.
5. *Faut pas aller*, supply *il ne* before *faut*. It is again Bébé's way of talking.
6. *Je te jure*, I am sure.

— Petit père, dis, pourquoi la girafe ne veut pas de côtelette ?

— Je n'en sais rien, mon ami.

— Eh bien ! papa, ni moi non plus !...

Une heure après, nous grimpions l'escalier de la tante Ursule.

Ma femme compte les marches en tirant sur la rampe, et moi je porte le fameux coussin, les bonbons et mon fils, qui n'a pas voulu sortir sans emporter sa girafe.

La tante Ursule, qui a fait sur mon fils l'effet d'une poignée de verges, nous attend dans son petit salon glacial.

— Ma bonne tante, nous venons vous offrir nos souhaits de bonne année.

— Vous exprimer tous les vœux que nous ..

— C'est très bien, mon neveu et ma nièce; asseyez-vous.

Et elle nous indiqua deux chaises.

— Je suis sensible à votre démarche; elle me prouve que vous n'avez pas complètement oublié les devoirs que vous impose la famille.

— Vous comptez, chère tante, sans l'affection que nous vous portons et qui suffit... Bébé, viens embrasser ta tante.

BÉBÉ (*à mon oreille*). Mais, petit père, je t'assure qu'elle pique.

Il dépose les marrons glacés sur un guéridon.

— Vous pouviez, mon neveu, vous dispenser de ce petit présent; vous savez que les sucreries me sont contraires,[1] et, si je ne connaissais votre indifférence à

1. *Me sont contraires*, do not agree with me.

l'endroit de[1] ma santé, je verrais là-dedans un sarcasme. Mais brisons là.[2] Monsieur votre père supporte toujours ses infirmités avec courage ?

— Vous êtes bien bonne.

— J'ai pensé t'être agréable, ma chère tante, dit ma femme, en te brodant ce coussin, que je te prie d'accepter.

— Je te remercie, mon enfant; mais je me tiens encore assez droite, Dieu merci, pour ne pas avoir besoin de coussin... La broderie est charmante : c'est un dessin oriental .. Tu aurais pu mieux choisir, sachant que j'aime les choses beaucoup plus simples... Il est charmant, du reste, quoique ce rouge à côté de ce vert vous mette une larme dans l'œil.[3] J'ai déjà éprouvé cette sensation en épluchant des oignons. Le sentiment des couleurs n'est pas commun !... J'ai à t'offrir en retour ma photographie que ce bon M. Miron a voulu me faire sous forme de carte de visite, comme tu vois.

— Oh ! que tu es bonne et comme cela est ressemblant... Reconnais-tu ta tante, mon bébé ?

— Ne te crois pas obligée de dire le contraire de ta pensée... Cette photographie ne me ressemble en aucune façon; j'ai l'œil beaucoup plus brillant... J'ai là aussi un paquet de jujube pour ton enfant... Il me paraît grandi.

— Bébé, viens embrasser ta tante.

— Et puis nous nous en irons après, petite mère ?

— Vous êtes un petit mal élevé, monsieur.

1. *A l'endroit de*, about.
2. *Mais brisons là*, but let us not speak any more about this.
3. *Vous mette une larme dans l'œil*, lit. makes you cry, *i. e.*, is unpleasant to see.

— Laissez-le dire... au moins, il est franc, lui... Mais je vois que ton mari s'impatiente; vous avez d'autres... courses à faire;[1] je ne vous retiens pas.

Qui de douze visites obligatoires retranche une visite obligatoire, reste onze visites... Hum!... Cocher, rue Saint-Louis, au Marais.

— Est ce pas, petit père, qu'elle a des épingles au menton, tante Ursule?

Passons, si vous le voulez bien, les onze visites obligatoires; elles sont aussi peu agréables à raconter qu'à faire.

III

Vers cinq heures du soir, — Dieu soit loué, — les chevaux s'arrêtent devant la maison paternelle, où le dîner nous attend. Bébé bat des mains et sourit déjà à la vieille Jeannette qui, au bruit de la voiture, s'est précipitée vers la porte. " Les voilà ! " s'écrie-t-elle, et elle emporte Bébé jusque dans la cuisine, où ma mère, les manches retroussées, donne le coup de grâce[2] à son gâteau traditionnel.

Mon père, qui descend à la cave, la lanterne à la main, escorté de son vieux Jean, qui porte le panier, s'arrête tout à coup.

— Eh ! mes enfants, que vous arrivez tard ! Venez dans mes bras, mes amis, c'est le jour où l'on s'embrasse pour de bon !...[3] Jean, tiens un peu ma lanterne.

Et tandis que mon vieux père me serre contre lui, sa main cherche la mienne et la serre longuement. —

1. *Courses à faire*, calls to make.
2. *Donne le coup de grâce*, is giving the last touch.
3. *Pour de bon*, heartily.

Bébé, qui se faufile entre les jambes, nous tire par l'habit et tend son petit bec[1] pour avoir un baiser.

— Mais je vous retiens là dans l'antichambre et vous êtes gelés; entrez dans le salon; il y a de bon feu et de bons amis.

On nous a entendus, la porte s'ouvre, et l'on nous tend les bras. Au milieu des poignées de mains, des embrassements, des souhaits et des baisers, les cartons s'ouvrent, les bonbons pleuvent, les paquets se déchirent, la gaieté devient du vacarme, et la bonne humeur retourne au tumulte. Bébé, debout au milieu de ses richesses, semble un homme ivre entouré d'un trésor, et de temps en temps, il jette un cri de bonheur en découvrant un nouveau bijou.

— La fable du petit homme ![2] s'écrie mon père en agitant sa lanterne, qu'il a reprise des mains de Jean.

Un grand silence se fait, et le pauvre enfant qui fait ses débuts dans l'art de la déclamation, perd tout à coup contenance; il baisse les yeux, rougit et se réfugie dans les bras de sa mère, qui, penchée à son oreille lui dit: Allons, mon chéri: " *Un agneau se désaltérait...* "; tu sais, le petit agneau ?"

— Oui, petite mère, je sais bien, le petit mouton qui voulait boire.

Et d'une voix contrite, la tête penchée sur la poitrine, il répète en faisant un gros soupir: *Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde pure...* "

Nous tous, l'oreille tendue[3] et le sourire aux lèvres, nous suivons son délicieux petit jargon.

1. *Et tend son petit bec*, and puts forth his little mouth.
2. *La fable du petit homme!* now let us hear the little man recite his fable.
3. *L'oreille tendue*, attentively.

L'oncle Bertrand, qui est un peu sourd, a fait un cornet de sa main droite et a rapproché sa chaise : " Ah ! j'y suis,(1) dit-il, c'est le *Renard et les Raisins* ". Et comme on fait "Chut ! " à l'interrupteur, il ajoute : "Oui, oui, il récite avec finesse, beaucoup de finesse!"

Ce succès rend la confiance à mon chéri, qui termine sa fable par un gros éclat de rire; la joie est communicative, et l'on se met à table au milieu de la plus folle gaieté.

— A propos, dit mon père, où diable est ma lanterne?... J'ai oublié la cave...(2) Jean, mon vieux, prends ton panier et allons fouiller derrière les fagots.(3)

Le potage fume, et ma mère, après avoir promené autour de la table son regard souriant, plonge la cuillère dans la soupière.

Ma foi ! vive la table de famille, où s'asseoient ceux qu'on aime, où l'on risque au dessert un coude sur la nappe, où l'on retrouve à trente ans(4) le vin de son baptême !

GUSTAVE DROZ.

---

1. *Ah! j'y suis*, Ah! yes, I understand.
2. *J'ai oublié la cave*, I have forgotten the wine.
3. *Derrière les fagots*, in the out of the way corners.
4. *Où l'on retrouve à trente ans*, where one drinks again at thirty years of age.

ANDRÉ THEURIET.

THEURIET (ANDRÉ) est né à Marly-le-Roi en 1833.

Après avoir suivi les cours de l'École de droit, il entra au Ministère des finances, mais il ne tarda pas à se faire connaître comme écrivain. En 1857, il publia un poème dans la *Revue des Deux-Mondes* et bientôt collabora à l'*Illustration* et au *Moniteur Universel.*

Il excelle à décrire la nature, et c'est de lui que l'éminent critique, M. Jules Lemaître, a dit : "Son œuvre entière m'apparaît comme un vaste morceau de campagne, avec des rivières, avec des pentes boisées, des forêts de sapins, des vergers, des fermes, des villages et des ruelles montantes de quelque vieille petite ville..... et je me dis : Ah ! qu'il y fait bon ! "

Ses principales œuvres sont : *Le Mariage de Gérard, Tante Aurélie, Le Fils Maugars, Bigarreau, La Maison des deux Barbeaux*, etc., etc. Mentionnons encore *Contes pour les Vieux et les Jeunes* dont nous extrayons l'historiette suivante.

LA SAINT-NICOLAS.

I

Monsieur le sous-directeur peut-il recevoir Mme Blouet ? demanda le garçon de bureau, entr'ouvrant discrètement l'un des battants de la porte du cabinet.

Le cabinet sous-directorial est une pièce spacieuse, haute de plafond, sévère d'aspect, avec ses deux fenêtres garnies de rideaux de damas vert, son papier de tenture et ses fauteuils de drap du même ton, ses cartonniers et sa bibliothèque d'acajou. Le parquet soigneusement ciré reflète comme un miroir la froide symétrie de ce mobilier administratif, et la glace de la cheminée renvoie avec la même correcte fidélité

l'image d'une pendule-borne de marbre noir, accostée de deux lampes de bronze et de deux flambeaux dorés. Tournant le dos à la cheminée, le sous-directeur, Hubert Boinville, travaille, penché sur le large bureau d'acajou encombré de dossiers. Il relève sa figure grave et mélancolique, encadrée d'une barbe brune où brillent ça et là quelques fils gris, et ses yeux noirs aux paupières fatiguées laissent tomber un regard sur la carte[1] que lui tend le digne et solennel huissier. Sur ce petit carré de Bristol,[2] il y a écrit à la main, d'une écriture vieillotte et tremblée : "Veuve Blouet." Le nom ne lui apprend rien, et, tout en rejetant la carte au milieu des dossiers, il a un geste d'impatience.

— C'est une vieille dame, ajoute l'huissier, faut-il la renvoyer ?

— Faites-la entrer, répond le sous-directeur d'un ton résigné.

Le garçon de bureau se redresse dans son habit à boutons de métal, disparaît, puis, au bout d'un instant, introduit la solliciteuse qui, dès le seuil, ébauche une antique révérence.

Hubert Boinville se soulève à demi[3] et d'un signe froidement poli indique à la visiteuse un fauteuil où elle s'assied après avoir renouvelé sa révérence.

C'est une petite vieille aux pauvres vêtements noirs. La robe de mérinos a plus d'une reprise ; elle est fripée et d'un ton verdâtre.[4] Un voile de crêpe défraîchi, qui

---

1. *Laissent tomber un regard sur la carte*, glance at the card.
2. *Petit carré de Bristol*, "carte de visite."
3. *Se soulève à demi*, half rises from his seat.
4. *Et d'un ton verdâtre*, of a greenish hue.

a déjà dû servir pour plus d'un deuil, pend misérablement de chaque côté du chapeau démodé et laisse voir, sous un tour de faux cheveux châtains, une figure rondelette, toute ridée, avec de petits yeux vifs et une petite bouche dont les lèvres rentrées trahissent l'absence des dents.

— Monsieur, commence-t-elle d'une voix un peu essoufflée, je suis fille, veuve et sœur d'employés qui ont fourni de bons et loyaux services; et j'ai adressé une demande de secours à la Direction générale... Je désirerais savoir si je puis espérer quelque chose.

Le sous-directeur a écouté ce début sans sourciller. Il a entendu tant de suppliques analogues !

— Avez-vous déjà été secourue, madame ? demande-t-il flegmatiquement.

— Non, monsieur, jusqu'à présent j'avais pu vivre sans tendre la main... J'ai une petite pension et...

— Ah ! interrompit-il sèchement, dans ce cas je crains bien que nous ne puissions rien pour vous... Nous avons à soulager beaucoup de personnes malheureuses qui n'ont pas même cette ressource d'une pension.

— Attendez, monsieur ! s'écria-t-elle désespérément, je n'ai pas tout dit... J'avais trois garçons, ils sont morts; le dernier donnait des leçons de mathématiques... L'autre hiver, en allant du Panthéon[1] au collège Chaptal,[2] par une pluie battante, il a attrapé un mauvais rhume qui a tourné en fluxion de poitrine et

1. *Panthéon*, a building in Paris that has been used sometimes as a church, sometimes as a resting-place for great men. It is now devoted to the latter purpose, and there have been placed in 1885 the remains of Victor Hugo.

2. *Chaptal*, a celebrated chemist whose name was given to one of the numerous colleges in Paris.

qui l'a emmené en quinze jours... Ses leçons nous faisaient vivre, moi et son enfant, car il m'a laissé une petite fille. Les frais de maladie et les frais mortuaires m'ont mise à sec.[1] J'ai engagé mon titre de pension pour payer des dettes criardes...[2] Me voilà seule au monde, avec la petiote, sans un pauvre sou, et j'ai quatre-vingt-deux ans... C'est un grand âge, n'est-ce pas donc?

Sous leurs paupières ridées, les yeux de la vieille solliciteuse sont devenus humides. Le sous-directeur l'a écoutée plus attentivement. Les intonations un peu chantantes et certaines locutions provinciales de la vieille dame résonnent à son oreille comme une musique déjà entendue et jadis familière. Ces façons de parler ont un goût de terroir[3] qu'il croit reconnaître et qui lui cause une sensation singulière. Il sonne, demande le dossier de la "veuve Blouet", et quand le solennel garçon de bureau pose, d'un air important, la mince chemise[4] jaune sur la table, Hubert Boinville compulse les pièces avec un intérêt visible.

— Vous êtes Lorraine, madame, reprend-il en montrant à la veuve une figure moins fermée,[5] où court un faible sourire. Je m'en étais douté à votre accent.

— Oui, monsieur, je suis de l'Argonne... Comment, vous avez reconnu mon accent? Je croyais bien l'avoir perdu après avoir si longtemps *vallé*[6] aux quatre coins de la France, comme un *camp-volant*.[7]

1. *M'ont mise à sec*, have made me penniless.
2. *Dettes criardes*, pressing debts.
3. *Goût de terroir*, peculiar expression.
4. *Chemise*, large envelope.
5. *Une figure moins fermée*, a less stern face.
6. *Vallé*, "voyagé."
7. *Camp-volant*, lit. a flying camp, *i. e.*, a soldier.

Le sous-directeur regarda avec une compassion croissante cette pauvre veuve d'employé qu'un coup de vent[1] a arrachée à sa forêt natale, et jetée dans Paris comme une feuille sèche, après avoir longuement roulé par les chemins arides de la vie bureaucratique. Il sent peu à peu s'amollir son cœur de fonctionnaire et répond en souriant de nouveau :

— Moi aussi je suis de l'Argonne, et j'ai vécu longtemps près de votre village à Clermont... Allons, madame, ayez bon courage... J'espère que nous obtiendrons le secours que vous désirez... Vous avez donné votre adresse ?

— Oui, monsieur, rue de la Santé, 12, près du couvent des Capucins... Bien des mercis; je m'en vais contente de vos bonnes paroles; et contente aussi d'avoir trouvé un pays...[2]

Et la vieille dame se retire après s'être confondue en révérences.[3]

Dès que Mme Blouet a disparu, le sous-directeur se lève et va appuyer son front à la vitre de l'une des fenêtres qui donnent sur les jardins de l'hôtel. Mais ce ne sont pas les cimes des marronniers à demi effeuillés qu'il contemple; son regard, devenu rêveur, s'en va plus loin... très loin, là bas vers l'Est, au delà des plaines et des collines crayeuses de la Champagne, jusqu'à une vallée adossée à une grande forêt, avec une modeste rivière qui roule son eau jaune entre des files de peupliers, au pied d'une vieille petite ville aux toits de tuiles brunes...

1. *Coup de vent*, lit. gust of wind, *i. e.*, adverse circumstances.

2. *Pays*, compatriote.

3. *Après s'être confondue en révérences*, after having bowed profoundly.

C'est là qu'il a vécu enfant, c'est là qu'il revenait chaque année aux vacances. Son père, greffier de la justice de paix,[1] y menait la vie étroite et serrée des petits bourgeois sans fortune. Élevé à la dure,[2] accoutumé de bonne heure au devoir strict et au travail acharné, Hubert a quitté le pays à vingt ans et n'y est plus guère retourné que pour suivre le convoi de son père. Doué d'une intelligence supérieure et d'une volonté de fer, enragé travailleur, il a monté rapidement les degrés de l'échelle administrative. Être sous-directeur à trente-huit ans, cela passe dans le monde des bureaux pour avancement exceptionnel. Austère, ponctuel, réservé et poli, à cheval sur les règlements,[3] il arrive au ministère à dix heures, n'en part qu'à six et emporte du travail chez lui. D'une nature peu expansive, bien que sensible au fond, il passe pour être *boutonné*.[4] Il va peu dans le monde et sa vie a tellement été prise par le travail qu'il n'a jamais eu le temps de songer au mariage. Son cœur a pourtant parlé une fois, dans l'Argonne, alors qu'il avait vingt ans, mais comme il n'était qu'un mince surnuméraire sans fortune, la fille qu'il aimait l'a dédaigné, et s'est mariée richement avec un gros marchand de bois. Cette première déception a laissé à Boinville une arrière-amertume que ses succès administratifs n'ont jamais complètement corrigée. Son esprit est resté teinté de mélancolie, et, ce soir, après avoir entendu

1. *Greffier de la justice de paix*, clerk of a minor magistrate.
2. *Elevé à la rude*, brought up strictly.
3. *A cheval sur les règlements*, closely conforming himself to regulations.
4. *Il passe pour être boutonné*, he has the reputation of being very much reserved.

cette vieille femme lui parler de sa détresse avec cet accent du terroir qu'on n'oublie jamais, il s'est senti envahi d'une tristesse rétrospective.

Le front posé contre la vitre, il remue comme un amas de feuilles mortes les lointains souvenirs de jeunesse, ensevelis profondément dans sa mémoire, et le parfum des saisons passées au pays natal lui remonte doucement au cerveau.

Il revient à son fauteuil, et prenant le dossier Blouet, il l'annote au crayon de cette mention marginale: "Situation digne d'intérêt — accorder" — puis il sonne le garçon et renvoie le dossier au sous-chef chargé des secours.

II

Le jour où le secours fut accordé officiellement, Hubert Boinville quitta son bureau un peu plus tôt que d'habitude. L'idée lui était venue d'aller annoncer lui-même la bonne nouvelle à sa vieille payse.

Trois cents francs, c'était une goutte d'eau à peine, tombant du réservoir de l'énorme budget ministériel, mais dans le budget de la veuve, cette goutte devait se changer en une rosée bienfaisante. Encore qu'on fût au commencement de décembre, le temps était doux, et Boinville fit à pied le long trajet qui le séparait de la rue de la Santé. Quand il arriva à destination, la nuit commençait à enténébrer ce quartier désert. A la lueur d'un bec de gaz[1] placé près du couvent des Capucins, il aperçut le n° 12, au-dessus d'une porte bâtarde percée dans un long mur de moellons. Il n'eut qu'à pousser cette porte entre-bâillée et se trouva dans un vaste

1. *Bec de gaz*. street-lamp.

jardin, où l'on distinguait, dans l'ombre, des carrés de légumes, des touffes de rosiers, et çà et là, des silhouettes d'arbres fruitiers. Au fond, deux ou trois points lumineux éclairaient la façade d'un corps de logis en équerre. Le sous-directeur se dirigea en tâtonnant vers le rez-de-chaussée et eut la chance de tomber sur le jardinier en personne, qui le guida vers l'escalier menant au logement de la veuve.

Après avoir trébuché deux fois sur des marches boueuses, Boinville heurta à une porte par-dessous laquelle filtrait une mince raie de lumière, et fut tout étonné quand, cette porte s'étant ouverte, il vit devant lui une jeune fille d'une vingtaine d'années qui se tenait sur le seuil, levant sa lampe d'une main et regardant le visiteur avec des yeux surpris.

C'était une jeune personne vêtue de noir, à la physionomie vive et avenante. La lumière tombant de haut éclairait à point ses cheveux châtains frisottants, ses joues rondes à fossettes, sa bouche souriante et ses yeux bleus limpides.

— Ne me suis-je pas trompé ? murmura Boinville, est-ce bien ici que demeure Mme Blouet ?

— Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer... Grand'mère, c'est un monsieur qui te demande.

— Je viens ! répondit une voix grêle qui sortait d'une pièce contiguë; — et une minute après, la vieille dame arrivait en trottinant, avec son tour de travers[1] sous son bonnet noir, et achevant de dénouer les cordons d'un tablier de toile bleue.

— Sainte mère de Dieu ! s'écria-t-elle ébaubie en reconnaissant le sous-directeur, comment, c'est vous,

1. *Avec son tour de travers*, with her false hair out of place.

monsieur?... Faites bien excuse, je ne m'attendais guère à l'honneur de vous voir... Claudette, offre donc le fauteuil à monsieur le sous directeur. . C'est ma petite fille, monsieur, tout ce qui me reste au monde.

Hubert Boinville s'était assis dans un antique fauteuil de velours d'Utrecht, et d'un rapide coup d'œil il avait examiné la pièce qui paraissait servir à la fois de salon et de salle à manger. — Peu de meubles, un petit poêle de faïence blanche à dessus de marbre rouge; à côté, une spacieuse armoire de village en chêne; au milieu, une table ronde recouverte de toile cirée; des chaises de paille, et au mur deux vieilles lithographies coloriées; le tout très propre et avec un bon petit air campagnard.

Il expliqua brièvement le sujet de sa visite.

— Ah ! mon brave monsieur, bien des mercis ! s'exclama la veuve... On a raison de dire : un bonheur n'arrive jamais seul... Figurez-vous que la petiote a passé ses examens pour entrer dans les Télégraphes, et, en attendant d'être placée, elle fait par-ci par-là des enluminures... Aujourd'hui, elle a été payée d'une grosse commande d'images, et alors nous avons décidé que nous fêterions ce soir la Saint-Nicolas, comme au bon vieux temps... Vous vous souvenez ?

— Mais, grand'mère, interrompit la jeune fille en riant, monsieur ne sait pas ce que c'est que la Saint-Nicolas... à Paris, on ne fête pas ce saint-là !

— Si fait, monsieur sait parfaitement ce que je veux dire. Il est du pays, Claudette, il est de Clermont.

— La Saint-Nicolas, reprit le sous-directeur, dont la figure triste s'épanouit, je crois bien !... C'est aujourd'hui en effet le 6 décembre...

Cette date avait allumé toute une flambée de souvenirs d'enfance qui éclairaient joyeusement son cerveau. A cette clarté, il revit la cheminée paternelle, égayée par les apprêts de la fête patronale; il entendit la musique sautillante des violons, allant par les rues chercher les filles pour le bal annuel; et il se rappela ses émotions du lendemain, quand il courait pieds nus pour tâter dans l'âtre ses sabots pleins de joujoux que saint Nicolas, sur son âne, avait apportés nuitamment par la cheminée.

—Donc,ce soir,continua avec volubilité la grand'mère, nous avons résolu de ne manger rien que des plats du pays. Le jardinier d'en bas[1] nous a donné, en choux, navets et pommes de terre, de quoi faire une bonne *potée*;[2] j'ai acheté un saucisson de Lorraine, et quand vous êtes entré j'étais en train de préparer un *tôt-fait*.[3]

— Oh! un *tôt-fait!* s'écria Boinville, devenu plus expansif, voilà bien vingt ans que je n'ai entendu prononcer le nom de ce gâteau d'œufs, de lait et de farine, et plus longtemps encore que je n'y ai goûté...

Ses traits s'étaient animés, et la jeune fille, qui l'observait à la dérobée, crut voir passer une lueur gourmande dans ses yeux bruns.

Tandis qu'il souriait, pensif, au souvenir de ce mets du pays, la grand'mère et Claudette s'étaient retirées un peu à l'écart et paraissaient discuter avec vivacité une grave question.

— Non, grand'mère, chuchotait la jeune fille, ce serait indiscret.

1. *D'en bas* who lives down stairs (on the ground floor).

2. *Potée*, a kind of stew.

3. *Tôt fait*, lit. quickly done. A kind of cake that ressembles what we call "cup-cake" in America.

— Pourquoi donc? murmura la veuve, je suis sûre que cela lui ferait plaisir.

Et comme il les regardait, intrigué, la grand'mère revint vers lui :

— Monsieur, commença-t-elle, vous avez déjà été bien bon pour nous, et si ce n'était pas abuser,[1] j'aurais une faveur à vous demander... Il est tard et vous avez un bon bout de chemin à faire[2] pour aller retrouver votre dîner... Vous nous rendriez bien heureuses si vous vouliez goûter de notre *tôt-fait*... N'est-ce pas, Claudette ?

— Oui, grand'mère, seulement monsieur dînera mal, et d'ailleurs il est sans doute attendu chez lui.

— Non, personne ne m'attend, répondit Boinville en songeant au restaurant où d'habitude il dînait solitairement et maussadement, je suis libre, mais...

Il hésitait encore, tout en regardant les yeux rieurs et printaniers de Claudette; puis, tout à coup, il s'écria avec une rondeur dont il n'était pas coutumier :[3]

— Eh bien ! j'accepte sans façon et avec plaisir !

— A la bonne heure ! fit la vieille dame toute ragaillardie.. Claudette, qu'est-ce que je te disais ?... Mets vivement le couvert, puis tu iras chercher du vin, tandis que je retournerai à mon *tôt-fait*...

Claudette, vive comme un lézard, avait ouvert la grande armoire. Elle en tira une nappe à liteaux rouges, puis des serviettes. En un clin d'œil la table fut dressée. La jeune fille alluma un bougeoir et descen-

---

1. *Si ce n'était pas abuser*, if it were not asking too much.
2. *Vous avez un bon bout de chemin à faire*, you have a long way to go.
3. *Avec une rondeur dont il n'était pas coutumier*, with unusual good humor.

dit, tandis que la veuve, assise, avec des châtaignes dans son giron, les fendait lentement et les étalait sur le marbre du poêle.

— N'est-ce pas que la petite est preste et gaie? disait-elle au sous-directeur... C'est ma consolation... Elle réjouit ma vieillesse comme une fauvette sur un vieux toit... — Et elle reprenait en secouant ses châtaignes : — Ce sera un maigre souper, mais un souper offert de bon cœur, et puis ça vous rappellera le pays, *nomme?* (n'est-ce pas?)

Claudette était remontée rouge et un peu essoufflée; la bonne dame apporta la *potée* fumante et embaumée, et on se mit à table.

Entre cette brave octogénaire tout heureuse, et cette jeune fille si rieuse et si naturelle; devant cette nappe qui fleurait l'iris,[1] dans ce milieu quasi-campagnard, qui lui reparlait des choses du passé, Hubert Boinville fit honneur à la *potée*. Il se dégelait peu à peu[2] et causait familièrement, s'amusant aux saillies de Claudette et riant d'un bon rire enfantin aux mots patois dont la grand'mère émaillait ses phrases. De temps en temps, la veuve se levait et allait à la cuisine surveiller son entremets. Enfin elle reparut, triomphante, tenant la *cocotte*[3] de fonte, d'où s'élevait le *tôt-fait* avec des boursouflures brunes et dorées et une appétissante odeur de fleur d'oranger. Après, vinrent les châtaignes grillées au four et encore toutes craquantes dans leur écorce fendillée et rissolée. La vieille dame tira du fond de l'armoire une bouteille de *fignolette*,[4] cette liqueur du

1. *Qui fleurait l'iris*, that smelt of violet.
2. *Il se dégelait peu à peu*, little by little, he became more friendly.
3. *Cocotte*, a kind of frying-pan.
4. *Fignolette*, a kind of home-made cordial.

pays fabriquée avec de l'eau-de-vie et du vin doux; puis, tandis que Claudette desservait, elle prit machinalement son tricot et s'assit près du poêle, tout en jasant; mais, sous l'influence d'une chaleur douce, jointe à l'action de la *fignolette*, elle ne tarda pas à s'assoupir. Claudette avait posé la lampe au milieu de la table; Hubert et la jeune fille se trouvaient ainsi presque tête-à-tête, et Claudette, naturellement gaie et enjouée, défrayait quasiment à elle seule la conversation.

Elle aussi avait passé son enfance en Argonne, près d'une vieille tante, et elle rappelait à Boinville de menus détails locaux dont la précision le remettait insensiblement dans le milieu provincial d'autrefois. — Comme il faisait très chaud dans la chambre, Claudette avait entr'ouvert la croisée, et il arrivait des bouffées d'air frais, imprégnées de l'odeur maraîchère du jardin d'en bas, où l'on entendait le glouglou d'une fontaine s'égouttant dans une auge de pierre, tandis qu'au loin une cloche de couvent sonnait lentement l'*Angelus*.

Hubert Boinville eut tout à coup une hallucination. La *fignolette* lorraine et les yeux clairs de cette jolie fille qui évoquait pour lui les paysages forestiers de sa petite ville, y étaient pour beaucoup.[1] Il lui sembla qu'il avait reculé de vingt ans en arrière, et qu'il était transporté dans quelque rustique logis de sa province natale. Ce vent dans les arbres, ce frais murmure d'eau vive, c'était la voix caressante de l'Aire[2] et le frisson des futaies de l'Argonne; cette cloche qui chantait là-bas, c'était celle de l'église paroissiale du bourg

1. *Y étaient pour beaucoup*, were the principal cause of it.
2. *L'Aire*, a little river in Lorraine.

jetant la veillée de Saint-Nicolas... Sa jeunesse ensevelie pendant vingt ans sous les paperasses administratives, sa jeunesse revivait dans toute sa verdeur, et devant lui les yeux bleus de Claudette riaient si ingénument, avec un éclat d'avril en fleur, que son cœur engourdi se réveillait et battait un plaisant tic-tac dans sa poitrine...

La vieille dame s'était réveillée en sursaut et balbutiait des paroles d'excuse. Hubert Boinville se leva; il était temps de prendre congé. Après avoir chaudement remercié Mme Blouet et avoir promis de revenir, il tendit la main à Claudette. Leurs regards se rencontrèrent un moment et ceux du sous-directeur étaient si brillants que les paupières de la jeune fille s'abaissèrent vivement sur ses rieuses prunelles azurées. Ce fut elle qui le reconduisit jusqu'au bas, et quand ils furent sur le seuil, il lui serra encore une fois la main sans trouver rien à lui dire...

Et cependant il avait le cœur plein, le sous-directeur; et quand il se retrouva seul dans le désert ténébreux de la rue de la Santé, il lui sembla qu'il entendait chanter dans le ciel tous les violons de la Saint-Nicolas.

III

Hubert Boinville donnait de nouveau, comme on dit en style de bureaucratie, " une impulsion active et éclairée au service." La machine administrative avait recommencé à amonceler sur sa table la mouture quotidienne des rapports *petit ordre* et des rapports *grand ordre*, des lettres au ministre et des projets d'arrêtés. Les séances du Conseil, les audiences et les commis-

sions ne lui avaient pas laissé une heure pour aller rue de la Santé. Pourtant le souvenir de la soirée de la Saint-Nicolas lui revenait souvent au milieu de son travail. A plusieurs reprises,[1] il avait été distrait de la lecture d'un dossier par l'image rayonnante des beaux yeux de Claudette. Cette apparition voltigeait sur les paperasses comme un léger papillon bleu; le soir, quand le sous-directeur rentrait dans son morne appartement de garçon, elle l'accompagnait et semblait le regarder railleusement, tandis qu'il tisonnait son feu qui brûlait mal. Alors il songeait à ce bon dîner dans la petite chambre campagnarde où le poêle ronflait si joyeusement, à ce gai babil de jeune fille qui avait un moment ressuscité les sensations de sa vingtième année. Dans la régulière monotonie de sa vie affairée, la soirée de la rue de la Santé tranchait comme une éclaircie ensoleillée au milieu d'une plaine brumeuse. Parfois il regardait mélancoliquement dans la glace sa barbe déjà grisonnante : il pensait à sa jeunesse sans amour, à sa maturité commençante, et il se disait comme le bonhomme La Fontaine : "Ai-je passé le temps d'aimer ?" Alors il était pris d'une nostalgie de tendresse qui lui mettait l'esprit en désarroi, et il regrettait de ne s'être point marié.

Un jour, par une sombre après-midi de la fin de décembre, le solennel garçon de bureau entr'ouvrit discrètement la porte du cabinet et annonça :

— Madame veuve Blouet.

Boinville se leva avec empressement pour recevoir la visiteuse. Après qu'il l'eut fait asseoir, il lui demanda en rougissant des nouvelles de sa petite-fille.

1. *A plusieurs reprises*, many times.

— Merci, monsieur, répondit-elle, la petite va bien, votre visite lui a porté chance...[1] Elle sollicitait depuis longtemps une place[2] dans les Télégraphes... Elle a reçu hier sa nomination et je n'ai pas voulu quitter Paris sans prendre congé de vous et vous témoigner notre reconnaissance.

La poitrine de Boinville se serra.[3]

— Vous quittez Paris? demanda-t-il, ce poste est donc en province?

— Oui, dans les Vosges...[4] Et naturellement j'accompagne Claudette... J'ai quatre-vingt-deux ans, mon cher monsieur; je n'ai plus grand temps à passer dans ce monde et nous ne voulons pas nous séparer.

— Vous partez bientôt?

— Dans la première semaine de janvier... Adieu, monsieur, vous avez été très bon pour nous, et Claudette m'a bien recommandé de vous remercier en son nom...

Le sous-directeur, interdit et absorbé, ne répondait guère que par des monosyllabes. Quand la vieille dame fut sortie, il resta longtemps accoudé sur son bureau, la tête dans ses mains. Cette nuit-là, il dormit mal, et, le lendemain, il fut de très maussade humeur avec ses employés. Il ne tenait pas en place.[5] Dès trois heures, il brossa son chapeau, quitta le ministère et sauta dans une voiture qui passait.

Une demi-heure après, il traversait tout frissonnant

1. *Lui a porté chance*, has brought good luck to her.
2. *Une place*, a situation.
3. *La poitrine de Boinville se serra*, Boinville's heart grew heavy.
4. *Vosges*, one of the Eastern *départements*. It takes its name from a range of mountains that crosses it.
5. *Il ne tenait pas en place*, he was disquieted.

le jardin maraîcher du no 12 de la rue de la Santé, et il sonnait à la porte de Mme Blouet.

Ce fut Claudette qui vint lui ouvrir. A l'aspect du sous-directeur, elle tressaillit, puis devint toute rouge, tandis qu'un sourire passait dans ses yeux bleus.

— Grand'mère est sortie, dit elle, mais elle ne tardera pas à rentrer, et elle sera si heureuse de vous voir !...

— Ce n'est pas Mme Blouet que je désirais surtout rencontrer, mais vous, mademoiselle.

— Moi ? murmura-t-elle troublée.

— Oui, vous, répéta-t-il brusquement... Sa gorge se serrait, il cherchait ses mots et les trouvait avec peine ; — Vous partez toujours au mois de janvier ?

Elle répondit par un signe de tête affirmatif.

— Ne regrettez-vous pas de quitter Paris ?

— Oh ! si... Cela me fait gros cœur...[1] Mais quoi ? cette place est pour nous une bonne fortune et grand'-mère pourra du moins vivre en paix pendant ses dernières années.

— Et si je vous donnais un moyen de rester à Paris, assurant le repos et le bien-être de Mme Blouet ?

— Oh ! monsieur ! exclama la jeune fille dont le visage s'épanouit.

— C'est un moyen héroïque, reprit-il en hésitant; vous le trouverez peut-être au-dessus de vos forces...

— Je suis courageuse... Dites seulement, monsieur.

— Et bien, mademoiselle... Il s'arrêta pour reprendre sa respiration; puis très vite, presque rudement, il ajouta : — Voulez-vous m'épouser ?

— Mon Dieu !... balbutia-t elle, et l'émotion la laissa sans voix.

1. *Cela me fait gros cœur*, that grieves me.

Tout en exprimant une violente surprise, sa figure n'avait rien d'effarouché. Sa poitrine était agitée, ses lèvres restaient entr'ouvertes, mais ses grands yeux bleus humides brillaient d'un éclat très doux.

Quant à Boinville, il n'osait la regarder de peur de lire sur ses traits un refus humiliant. Pourtant, inquiet de son silence prolongé, sans relever la tête, il lui demanda : — Me trouvez-vous trop âgé ? Vous semblez tout effrayée ?...

— Effrayée, répondit-elle ingénument, non, mais troublée... et contente !... C'est trop beau... Je n'ose pas y croire !

— Chère enfant ! s'écria-t-il en lui prenant les mains, croyez-y et croyez surtout que le véritable heureux, c'est moi, parce que je vous aime !

Elle restait muette, mais dans le rayonnement de ses yeux il y avait une telle expression de reconnaissance et de tendresse, qu'Hubert Boinville ne pouvait s'y méprendre. Il y lut sans doute qu'elle aussi se sentait heureuse, et pour les mêmes raisons, car il l'attira plus près de lui. Elle se laissait faire et Hubert, plus hardi, ayant levé les mains de la jeune fille à la hauteur de ses lèvres, les baisait avec une vivacité toute juvénile.

— Sainte mère de Dieu ! s'écria la vieille dame qui arriva sur ces entrefaites.

Ils se retournèrent, lui, un peu confus; elle tout empourprée et radieuse.

— Madame Blouet, dit enfin gaiement Hubert Boinville, ne vous scandalisez pas ! — Le soir où j'ai dîné chez vous, saint Nicolas est descendu dans ma cheminée comme au temps où j'étais enfant, et il m'a fait

cadeau d'une femme... La voici, c'est votre petite-fille... Nous nous marierons le plus tôt possible, si vous le permettez.

ANDRÉ THEURIET.

ALPHONSE DAUDET.

DAUDET (ALPHONSE) est né à Nîmes en 1840.

Méridional dans l'âme, il apporte dans tout ce qu'il fait l'ardeur et le feu qui distinguent ses compatriotes; aussi ses romans sont-ils de ceux qui laissent dans l'esprit un souvenir ineffaçable.

"Le style de Daudet," nous dit M. Anatole France, "est un style de conteur, leste, souple; parfois la phrase est déliée, elle s'arrête court; on sent qu'elle finit dans un geste ou dans un sourire du narrateur. Je ne suis pas certain qu'elle soit toujours bien construite; mais elle court, elle brille : les mots pittoresques y abondent. M. Daudet touche, il plaît, il charme. Il possède ce don d'attendrir qui est d'un si grand prix."

Daudet vint à Paris en 1857, et pour lui comme pour bien d'autres les débuts furent difficiles. Il lui fallut une dizaine d'années pour se créer une réputation, et ce n'est qu'en 1866, après la publication des *Lettres de mon Moulin*, que son nom commença à sortir de l'obscurité. Il donna, en 1871, les *Lettres à un Absent*, puis les *Contes du Lundi*, et c'est peut-être dans ces premiers ouvrages qu'il s'est montré le plus parfait.

A ces volumes de courts récits succédèrent les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, et, en 1874, il produisit *Fromont jeune et Risler aîné* que quelques critiques pensent être son meilleur livre.

Quoique Daudet n'ait encore que cinquante-deux ans, la liste de ses œuvres est déjà longue et il faut citer : *Tartarin sur les Alpes*, *Numa Roumestan*, *L'Évangéliste*, *Les Rois en Exil*, *Jack*, *L'Immortel*, *Port-Tarascon*, etc.

En 1890, Daudet publia *Souvenirs d'un Homme de Lettres*

et *Trente Ans de Paris*, dans lesquels il nous raconte l'histoire de la plupart de ses livres.

Non satisfait de cueillir des lauriers à pleine main dans le champ du roman, il a voulu aborder le théâtre; mais *La Lutte pour la Vie* et *L'Obstacle*, qu'il a fait représenter au théâtre du Gymnase en 1890 et 1891, ont montré qu'on peut être romancier impeccable et auteur dramatique très médiocre.

Sa dernière production, *Rose et Ninette*, dans laquelle il traite la question du divorce, est loin d'être à la hauteur de ses romans antérieurs; c'est cependant, dit le critique Paul Ginisty : "un livre profondément humain et cruellement moderne."

UN NAUFRAGE.

Il y a dix ans, j'étais sur la terrasse d'une hôtellerie de Bastia[1] à écouter une canonnade funèbre[2] que la haute mer nous envoyait comme un cri perdu d'agonie et de colère. Cela dura toute la nuit; puis, au matin, en descendant, nous trouvâmes, sur la plage, dans une mêlée de mâts rompus et de voiles, des souliers à bouffettes roses, une batte d'arlequin et des tas de haillons pailletés d'or, enrubannés, tout ruisselants d'eau de mer, barbouillés de sang et de vase. C'était, comme je l'appris plus tard, ce qui restait du naufrage de la *Louise*, grand paquebot venant de Livourne[3] à Bastia, avec une troupe de mimes italiens.

Pour qui sait ce que c'est que la bataille avec la mer, la lutte noire et stérile contre une force irrésistible; pour qui se représente bien les derniers moments

---

1. *Bastia*, a city of Corsica with a population of about 21,000 inhabitants.

2. *Canonnade funèbre*, the cannons were shot by a ship in distress.

3. *Livourne*, one of the largest cities of Italy It has a population of 98,000 inhabitants.

d'un navire, le gouffre qui monte et vous enserre de partout, la mort lente et sans grandeur, la mort mouillée; pour qui connaît les rages, les espoirs menteurs et fous,[1] suivis d'un abattement de brute, l'agonie ivre, le délire, les mains aveugles qui battent l'air, les doigts crispés s'accrochant à l'insaisissable, cette batte d'arlequin, au milieu d'épaves sanglantes, avait quelque chose de burlesque et de terrifiant. On se figurait la tempête tombant en coup de foudre pendant une représentation à bord, la salle de spectacle envahie par la mer, l'orchestre noyé, pupitres, violons, contrebasses roulant pêle-mêle, Colombine[2] tordant ses bras nus, courant d'un bout de la scène à l'autre, à demi morte d'épouvante et toujours rose sous son fard; Pierrot, que la terreur n'a pu blêmir, grimpé sur un portant,[3] regardant le flot monter, et dans ses gros yeux arrondis pour la farce, ayant déjà l'horrible vertige de la mort; Isabelle, empêtrée dans ses jupes de cérémonie, tout en larmes et coiffée de fleurs, ridicule par sa grâce même, roulant sur le pont comme un paquet, se cramponnant à tous les bancs, bégayant des prières enfantines; Scaramouche, un tonnelet d'eau-de-vie entre ses jambes, riant d'un rire hébété et chantant à tue-tête,[4] pendant qu'Arlequin, frappé de folie, continue à jouer la pièce gravement, se dandine, fait siffler sa batte, et que le vieux Cassandre, emporté par un coup de mer,[5] s'en va là-bas, entre deux va-

---

1. *Les espoirs menteurs et fous*, the mad and deceitful hopes.
2. *Colombine, Pierrot, Isabelle, Scaramouche, Arlequin* and *Cassandre* are the principal personages of the classical Italian Comedy.
3. *Portant*, one of the posts supporting the stage scenery.
4. *Et chantant à tue-tête*, and singing at the top of his voice.
5. *Emporté par un coup de mer*, carried off by a sea.

gues, avec son habit de velours marron et sa bouche sans dents, toute grande ouverte....

ALPHONSE DAUDET.

LE PHOTOGRAPHE.

Comme ils avaient l'air d'un tout petit ménage[1] et que leur mobilier tenait dans une charrette à bras, on leur avait fait payer le loyer d'avance. Un loyer d'essuyeurs de plâtres,[2] car ils habitaient le cinquième d'une maison toute neuve, sur un de ces grands boulevards inachevés, pleins d'écriteaux, de gravats, de terrains vides[3] entourés de planches. Il y a une odeur de peinture fraîche dans ces trois petites pièces très éclairées d'une lumière droite, qui rend plus saisissante la nudité des murs. Voici d'abord l'atelier avec son vitrage grand comme une cloche à melon,[4] sa cheminée à la prussienne[5] sombre et froide, et un petit feu de coke tout préparé qu'on n'allumera que s'il vient du monde. Les photographies de la famille sont accrochées au mur : le père, la mère, les trois enfants, assis, debout, enlacés, séparés, dans toutes les poses possibles ; puis quelques monuments, des vues de campagne mangées de soleil.[6] Cela date du temps où ils étaient riches, et où le père faisait de la photographie pour

---

1. *Comme ils avaient l'air d'un tout petit ménage*, as they seemed to be a very poor couple.
2. *Essuyeurs de plâtres*, first tenants in a new house.
3. *Terrains vides*, vacant lots.
4. *Son vitrage grand comme une cloche à melon*, its sky-light no larger than a glass-cover used to make melons ripen faster.
5. *Prussienne*, a kind of open heating apparatus in which coke is burned.
6. *Mangées de soleil*, faded by the sun.

s'amuser. Maintenant la ruine est arrivée, et n'ayant pas d'autre métier sous la main, il essaie de s'en faire un avec son passe-temps du dimanche.

L'appareil, que les enfants entourent d'une admiration craintive, occupe la place d'honneur, au milieu de l'atelier, et dans ses cuivres flambants neufs,[1] ses gros verres bombés et clairs, semble avoir absorbé tout le luxe, toute la splendeur du pauvre petit logis. Les autres meubles sont vieux, cassés, vermoulus et si rares ! La mère a une méchante robe de soie noire, fripée, un bout de dentelle sur la tête, la tenue d'un comptoir[2] où les chalands ne viennent guère. Le père, lui, par exemple,[3] s'est payé une belle toque à l'artiste, une veste en velours pour impressionner le bourgeois. Sous cette défroque reluisante, avec son grand front lunaire, plein d'illusions, ses yeux étonnés et bonasses, il a l'air aussi neuf que son appareil. Et comme il s'agite, le pauvre homme ![4] Et comme il se prend au sérieux ! Il faut l'entendre dire aux enfants : "N'entrez pas dans la chambre noire." La chambre noire ! on croirait l'antre d'une pythonisse..... Au fond, le malheureux est très troublé. Le loyer payé, le bois, le charbon, il ne reste plus un sou en caisse. Et si les clients ne montent pas, si la vitrine d'exposition qui est en bas au coin de la porte n'accroche personne au passage, qu'est-ce que les petits mangeront ce soir ?... Enfin, à la garde de Dieu. L'installation est terminée.

1. *Et dans ses cuivres flambants neufs,* and with its brand new brass fixtures.

2. *La tenue d'un comptoir.* the uniform of a store.

3. *Par exemple,* on the contrary.

4. *Et comme il s'agite, le pauvre homme !* how excited is the poor man !

Il n'y a plus rien à préparer, à faire reluire.[1] A présent tout dépend du passant.

Minutes d'attente et d'angoisse. Le père, la mère, les enfants, tout le monde est sur le balcon, à guetter. Parmi tant de gens qui circulent, il se trouvera bien un amateur, que diable !... Mais non. La foule va, vient, se croise le long du trottoir. Personne ne s'arrête. Si pourtant. Voilà un monsieur qui s'approche de la vitrine. Il regarde les portraits l'un après l'autre; il a l'air content, il va monter. Les enfants enthousiasmés parlent déjà d'allumer le poêle. — "Attendons encore," dit la mère prudemment. Et comme elle a bien fait. Le monsieur continue sa route en flânant. Une heure, deux heures, le jour devient moins clair. Il y a de gros nuages qui passent. Pourtant, à cette hauteur, on pourrait faire encore d'excellentes épreuves. A quoi bon, puisque personne ne vient ? A chaque instant, ce sont des émotions, des fausses joies, des pas qu'on entend dans l'escalier, qui arrivent tout près de la porte, puis s'éloignent brusquement. Une fois même on a sonné. C'est quelqu'un qui demandait l'ancien locataire.[2] Les figures s'allongent,[3] les yeux s'emplissent de larmes. — "Ce n'est pas possible, dit le père, il faut qu'on ait décroché le cadre... .. Va donc voir, petit." Au bout d'un moment, l'enfant remonte, consterné. Le cadre est toujours à sa place, mais c'est comme s'il n'y était pas. Personne n'y fait attention.

D'ailleurs, il pleut... En effet, sur le vitrage de l'atelier, la pluie commence à tomber avec un petit bruit

1. *A faire reluire*, to polish.
2. *Qui demandait l'ancien locataire*, who inquired about the former tenant.
3. *S'allongent*, grow sad.

narquois. Le boulevard est noir de parapluies. On rentre, on ferme la fenêtre. Les enfants ont froid; mais on n'ose pas allumer le poêle qui contient sa dernière bouchée de charbon. Consternation générale. Le père marche à grands pas, les poings crispés. Pour qu'on ne la voie pas pleurer, la mère se cache dans la chambre... Soudain un des enfants, qui a profité d'une éclaircie pour passer sur le balcon, tape vivement aux carreaux : "Papa, papa... il y a quelqu'un en bas, à l'étalage." Il ne s'est pas trompé. C'est une dame, une dame très bien,[1] ma foi ! Elle regarde un moment les photographies, hésite, lève la tête. .. Ah ! si toutes les paires d'yeux braqués de là-haut sur elle avaient un brin d'aimant, comme elle grimperait l'escalier quatre à quatre....[2] Enfin la dame se décide. Elle entre. Elle monte. La voilà. Vite l'allumette sous le feu, les petits dans la pièce à côté. Et pendant que le père rajuste sa toque, la mère se précipite pour ouvrir, émue, souriante, avec le frou-frou modeste de sa vieille robe de soie.

"— Oui, madame, c'est bien ici....." On s'empresse, on la fait asseoir. C'est une personne du Midi,[3] un peu bavarde, mais bien complaisante, et pas avare du tout de son profil.[4] La première épreuve est manquée. Eh bien ! on la recommencera, té ! pardi !... Et sans la moindre mauvaise humeur, la dame du Midi remet son coude sur la table et son menton dans la main.

Pendant que le photographe dispose les plis de la

---

1. *Une dame très bien*, a very nice looking lady.
2. *Quatre à quatre*, four steps at a time.
3. *Du Midi*, from the South.
4. *Et pas avare du tout de son profil*, and very willing to sit as many times as necessary.

jupe, les rubans du bonnet, on entend des rires étouffés, des poussées contre la petite porte vitrée. Ce sont les enfants qui se bousculent pour regarder leur père passant sa tête sous le drap vert de l'appareil et restant là sans bouger comme une bête de l'Apocalypse avec un gros œil transparent. Oh ! quand ils seront grands, ils se feront tous photographes..... Enfin voici une bonne épreuve que l'opérateur apporte en triomphe, toute ruisselante. Dans ce blanc et ce noir la dame se reconnaît, commande douze cartes, les paye d'avance et sort enchantée.....

Elle est partie, la porte est fermée. Vive la joie ! Les enfants délivrés dansent en rond autour de l'appareil. Le père, très ému de sa première opération, s'essuie le front majestueusement; puis, comme la journée touche à sa fin, la mère descend bien vite chercher le dîner, un bon petit dîner d'extra en l'honneur de la crémaillère,(1) et aussi — car il faut de l'ordre — un grand registre à dos vert sur lequel on écrit en belle ronde le jour de la livraison, le nom de la dame du Midi et le chiffre de l'encaisse : douze francs ! Il est vrai de dire que grâce au pâté,(2) au saint-honoré(3) avec lesquels on a fêté la crémaillère, grâce encore à quelques petites provisions de chauffage, de sucre, de bougies, le chiffre des dépenses est juste égal à celui des recettes. Mais bah ! si on a fait douze francs aujourd'hui, un jour de pluie, d'installation, jugez un peu ce qu'on fera demain. Et la soirée se passe en projets. C'est incroyable

1. *Un bon petit dîner d'extra en l'honneur de la crémaillère*, a good, nice dinner in honor of the house-warming.

2. *Pâté*, veal-pie.

3. *Saint-Honoré*, a kind of cream-pie.

ce qu'il peut tenir de projets dans un petit appartement de trois pièces, au cinquième, sur le devant !...

Le lendemain, un temps superbe, et personne. Pas un client de tout le jour. Qu'est-ce que vous voulez? C'est le commerce, cela? D'ailleurs il reste un peu de pâté, et les enfants ne se couchent pas le ventre vide. Le surlendemain, rien encore. Les stations sur le balcon recommencent de plus belle,[1] mais sans succès. La dame du Midi revient chercher sa douzaine, et c'est tout. Ce soir-là; pour avoir du pain, on a été obligé d'engager[2] un des matelas... Deux jours, trois jours se passent ainsi. Maintenant c'est la vraie détresse. Le malheureux photographe a vendu sa toque en velours, sa vareuse; il ne lui reste plus qu'à vendre son appareil, et à entrer garçon de magasin quelque part. La mère se désole, les enfants découragés ne vont même plus regarder sur le balcon.

Tout à coup, un samedi matin, au moment où ils s'y attendent le moins, voilà qu'on sonne. C'est une noce,[3] toute une noce, qui a monté les cinq étages pour se faire photographier. Le marié, la mariée, la demoiselle et le garçon d'honneur, braves gens n'ayant mis qu'une paire de gants dans leur vie et tenant à en éterniser le souvenir. Ce jour-là on fait trente-six francs. Le lendemain le double. C'est fini. La photographie est installée.... Et voilà un des mille drames du petit commerce parisien.

ALPHONSE DAUDET

---

1. *De plus belle*, **again and again.**
2. *D'engager*, **to pawn.**
3. *C'est une noce*, **it is a wedding-party.**

LA BOUILLABAISSE.[1]

Nous longions les côtes de Sardaigne, vers l'île de la Madeleine. Une promenade matinale. Les rameurs allaient lentement, et penché sur le bord, je voyais la mer, transparente comme une source, traversée de soleil jusqu'au fond. Des méduses, des étoiles de mer s'étalaient parmi les mousses marines. De grosses langoustes dormaient immobiles en abaissant leurs longues cornes sur le sable fin. Tout cela vu à dix-huit ou vingt pieds de profondeur dans je ne sais quelle facticité d'aquarium en cristal. A l'avant de la barque, un pêcheur debout, un long roseau fendu à la main, faisait signe aux rameurs : "Piano... piano..." et tout à coup, entre les pointes de sa fourche, tenait suspendue une belle langouste qui allongeait[2] ses pattes avec un effroi encore plein de sommeil. Près de moi, un autre marin laissait tomber sa ligne à fleur d'eau[3] dans le sillage et ramenait des petits poissons merveilleux qui se coloraient, en mourant, de mille nuances vives et changeantes. Une agonie à travers un prisme.

La pêche finie, on aborda parmi les hautes roches grises. Le feu fut vite allumé, pâle dans le grand soleil; de larges tranches de pain coupées sur de petites assiettes de terre rouge, et l'on était là autour de la marmite, l'assiette tendue, la narine ouverte... Était-ce le paysage, la lumière, cet horizon de ciel et d'eau? Mais je n'ai jamais rien mangé de meilleur que cette bouillabaisse de langoustes. Et quelle bonne sieste

1. *Bouillabaisse*, fish-stew, a Southern dish dear to the heart of Provençals.

2. *Allongeait*, was stretching.

3. *A fleur d'eau*, on top of water.

ensuite sur le sable ! un sommeil tout plein du bercement de la mer, où les mille écailles luisantes des petites vagues papillotaient encore aux yeux fermés.

ALPHONSE DAUDET.

LE PAPE EST MORT.

J'ai passé mon enfance dans une grande ville de province coupée en deux par une rivière très encombrée, très remuante, où j'ai pris de bonne heure le goût des voyages et la passion de la vie sur l'eau. Il y a surtout un coin de quai, près d'une certaine passerelle Saint-Vincent, auquel je ne pense jamais, même aujourd'hui, sans émotion. Je revois l'écriteau cloué au bout d'une vergue : *Cornet, bateaux de louage*, le petit escalier qui s'enfonçait dans l'eau, tout glissant et noirci de mouillure, la flottille de petits canots fraîchement peints de couleurs vives s'alignant au bas de l'échelle, se balançant doucement bord à bord, comme allégés par les jolis noms qu'ils portaient à leur arrière en lettres blanches : *L'Oiseau-Mouche*, *L'Hirondelle*.

Puis, parmi les longs avirons reluisants de céruse[1] qui étaient en train de sécher contre le talus, le père Cornet s'en allant avec son seau à peinture, ses grands pinceaux, sa figure tannée, crevassée, ridée de mille petites fossettes comme la rivière un soir de vent frais..... Oh ! ce père Cornet. Ça été le Satan de mon enfance, ma passion douloureuse, mon péché, mon remords. M'en a-t-il fait commettre des crimes avec

1. *Reluisants de céruse*, shining with white paint; *céruse*, white lead.

ses canots ![1] Je manquais l'école, je vendais mes livres. Qu'est-ce que je n'aurais pas vendu pour une après-midi de canotage ?

Tous mes cahiers de classe au fond du bateau, la veste à bas,[2] le chapeau en arrière, et dans les cheveux le bon coup d'éventail de la brise d'eau, je tirais ferme sur mes rames, en fronçant les sourcils pour bien me donner la tournure d'un vieux loup de mer.[3]

Tant que j'étais en ville, je tenais le milieu de la rivière à égale distance des deux rives, où le vieux loup de mer aurait pu être reconnu. Quel triomphe de me mêler à ce grand mouvement de barques, de radeaux, de trains de bois, de mouches à vapeur[4] qui se côtoyaient, s'évitaient, séparés seulement par un mince liseré d'écume ! Il y avait de lourds bateaux qui tournaient pour prendre le courant, et cela déplaçait une foule d'autres.

Tout à coup les roues d'un vapeur battaient l'eau près de moi; ou bien une ombre lourde m'arrivait dessus, c'était l'avant d'un bateau de pommes.

"Gare donc, moucheron !"[5] me criait une voix enrouée; et je suais, je me débattais, empêtré dans le va-et-vient de cette vie du fleuve que la vie de la rue traversait incessamment par tous ces ponts, toutes ces passerelles qui mettaient des reflets d'omnibus sous la coupe des avirons. Et le courant si dur à la pointe des arches, et les remous, les tourbillons ! Pensez que ce

---

1. *M'en a-t-il fait commettre des crimes avec ses canots!* How much mischief he got me in with his boats !
2. *La veste à bas*, with my coat thrown off.
3. *Un vieux loup de mer*, an old sailor; familiarly, an old tar.
4. *Mouches à vapeur*, small steam-boats.
5. *Gare donc, moucheron!* Look out you, little fellow !

n'était pas une petite affaire de se guider là-dedans avec des bras de douze ans et personne pour tenir la barre.

Quelquefois, j'avais la chance de rencontrer la *chaîne*.[1] Vite je m'accrochais tout au bout de ces longs trains de bateaux qu'elle remorquait, et, les rames immobiles, étendues comme des ailes qui planent, je me laissais aller à cette vitesse silencieuse qui coupait la rivière en longs rubans d'écume et faisait filer les deux côtés, les arbres, les maisons du quai. Devant moi, loin, bien loin, j'entendais le battement monotone de l'hélice, un chien qui aboyait sur un des bateaux de la remorque,[2] où montait d'une cheminée basse un petit filet de fumée; et tout cela me donnait l'illusion d'un grand voyage, de la vraie vie de bord.

Malheureusement, ces rencontres de la *chaîne* étaient rares. Le plus souvent il fallait ramer, et ramer aux heures de soleil. Oh! les pleins midis[3] tombant d'aplomb[4] sur la rivière, il me semble qu'ils me brûlent encore. Tout flambait, tout miroitait. Dans cette amosphère aveuglante et sonore qui flotte au-dessus des vagues et vibre à tous leurs mouvements, les courts plongeons de mes rames, les cordes des haleurs soulevées de l'eau toutes ruisselantes, faisaient passer les lumières vives d'argent poli. Et je ramais en fermant les yeux. Par moments, à la vigueur de mes efforts, à l'élan de l'eau sous ma barque, je me figurais que j'allais très vite; mais en relevant la tête, je voyais tou-

---

1. *La chaîne*, a number of barges towed by a tug-boat.
2. *De la remorque*, of the train of boats.
3. *Les pleins midis*, the hot sun of noon.
4. *D'aplomb*, perpendicularly.

jours le même arbre, le même mur en face de moi sur la rive.

Enfin, à force de fatigues, tout moite et rouge de chaleur, je parvenais à sortir de la ville. Le vacarme des bains froids,[1] des bateaux de blanchisseuses, des pontons d'embarquement, diminuait. Les ponts s'espaçaient sur la rivière élargie. Quelques jardins de faubourg, une cheminée d'usine, s'y reflétaient de loin en loin. À l'horizon tremblaient des îles vertes. Alors, n'en pouvant plus,[2] je venais me ranger contre la rive, au milieu des roseaux tout bourdonnants; et là, abasourdi par le soleil, la fatigue, cette chaleur lourde qui montait de l'eau étoilée de larges fleurs jaunes, le vieux loup de mer se mettait à saigner du nez pendant des heures. Jamais mes voyages n'avaient un autre dénouement. Mais, que voulez-vous ![3] je trouvais cela délicieux.

Le terrible, par exemple, c'était le retour, la rentrée. J'avais beau revenir à toutes rames,[4] j'arrivais toujours trop tard, longtemps après la sortie des classes. L'impression du jour qui tombe, les premiers becs de gaz[5] dans le brouillard, la retraite,[6] tout augmentait mes transes, mon remords. Les gens qui passaient, rentrant chez eux bien tranquilles, me faisaient envie;

---

1. *Des bains froids*, a certain kind of very large square boats, moored to the river's bank, the center of which forms a swimming place where bathers are admitted.

2. *N'en pouvant plus*, exhausted.

3. *Mais, que voulez-vous!* But, in spite of this !

4. *J'avais beau revenir à toutes rames*, I, in vain, returned rowing as fast as I could.

5. *Les premiers becs de gaz*, the first street lamps.

6. *La retraite*, in garrisoned cities, the military band goes playing through the principal streets of the city at 8.30 P.M., in order to inform the soldiers that the hour has come to go back to the barracks, and this is called *la retraite*.

et je courais la tête lourde, pleine de soleil et d'eau, avec des ronflements de coquillages au fond des oreilles,[1] et déjà sur la figure le rouge du mensonge que j'allais dire. Car il en fallait un chaque fois[2] pour faire tête à ce terrible : " D'où viens-tu ? " qui m'attendait en travers de la porte. C'est cet interrogatoire de l'arrivée qui m'épouvantait le plus. Je devais répondre là, sur le palier, au pied levé,[3] avoir toujours une histoire prête, quelque chose à dire, et de si étonnant, de si renversant[4] que la surprise coupât court à toutes les questions. Cela me donnait le temps d'entrer, de reprendre haleine; et pour en arriver là, rien ne me coûtait. J'inventais des sinistres, des révolutions, des choses terribles, tout un côté de la ville qui brûlait, le pont du chemin de fer s'écroulant dans la rivière. Mais ce que je trouvai encore de plus fort, le voici :

Ce soir-là, j'arrivais très en retard. Ma mère, qui m'attendait depuis une grande heure, guettait, debout, en haut de l'escalier.

— D'où viens-tu ? me cria-t-elle.

Dites-moi ce qu'il peut tenir de diableries dans une tête d'enfant. Je n'avais rien trouvé, rien préparé. J'étais venu trop vite..... Tout à coup il me passa une idée folle. Je savais la chère femme très pieuse, catholique enragée comme une Romaine,[5] et je lui répondis dans tout l'essoufflement d'une grande émotion :

---

1. *Avec des ronflements de coquillages au fond des oreilles*, with my ears humming as if a large sea-shell were close to them.

2. *Car il en fallait un chaque fois*, for one of them was needed every time.

3. *Au pied levé*, without having the time to think.

4. *Si renversant*, so astounding; this is a rather slangy expression.

5. *Catholique enragée comme une Romaine*, as devout a catholic as a Roman woman.

— O Maman !... Si vous saviez !...

— Quoi donc ?... Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Le pape est mort.

— Le pape est mort !... fit[1] la pauvre mère, et elle s'appuya toute pâle contre la muraille.

Je passai vite dans ma chambre, un peu effrayé de mon succès et de l'énormité du mensonge. Je me souviens d'une soirée funèbre et douce; le père très grave, la mère atterrée..... On causait bas autour de la table. Moi, je baissais les yeux; mais mon escapade s'était si bien perdue dans la désolation générale que personne n'y pensait plus.

Chacun citait à l'envi[2] quelque trait de vertu de ce pauvre Pie IX; puis, peu à peu, la conversation s'égarait sur l'histoire des papes. Tante Rose parla de Pie VII qu'elle se souvenait très bien d'avoir vu passer dans le Midi,[3] au fond d'une chaise de poste, entre des gendarmes. On rappela la fameuse scène avec l'empereur : *Comediante !..... Tragediante !.....*[4] C'était bien la centième fois que je l'entendais raconter cette terrible scène, toujours avec les mêmes intonations, les mêmes gestes, et ce stéréotypé des traditions de famille qu'on se lègue et qui restent là, puériles et locales, comme des histoires de couvent. C'est égal, jamais elle ne m'avait paru si intéressante.

Je l'écoutais avec des sourires hypocrites, des questions, un air de faux intérêt, et tout le temps je me disais :

1. *Fit*, said.
2. *A l'envi*, vying with each other.
3. *Dans le Midi*, in the South. Note that in this case, *Midi* is spelt with a capital M.
4. *Comediante! Tragediante!* these expressions were applied to Napoleon Ist by Pope Pius VII.

"Demain matin, en apprenant que le pape n'est pas mort, ils seront si contents que personne n'aura le courage de me gronder.

Tout en pensant à cela, mes yeux se fermaient malgré moi, et j'avais des visions de petits bateaux peints en bleu, avec des coins de Saône alourdis par la chaleur, et de grandes pattes d'*argyronètes* courant dans tous les sens et rayant l'eau vitreuse, comme des points de diamant.

ALPHONSE DAUDET.

LES PETITS PATÉS.

I

Ce matin-là, qui était un dimanche, le pâtissier Sureau de la rue Turenne appela son mitron, et lui dit :

"Voilà les petits pâtés de M. Bonnicar... va les porter et reviens vite... Il paraît que les Versaillais[1] sont entrés dans Paris."

Le petit, qui n'entendait rien à la politique, mit les pâtés tout chauds dans sa tourtière, la tourtière dans une serviette blanche, et le tout d'aplomb sur sa barrette, partit au galop pour l'île Saint-Louis;[2] où logeait M. Bonnicar. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de mai qui emplissent les fruiteries de bottes de lilas et de cerises en bouquets. Malgré la

1. *Versaillais*, the regular army. This word is here used in opposition to *fédérés* designating the soldiers of the Commune. From 1871 to 1879, the seat of the Government was in Versailles.

2. *L'île Saint-Louis*, a part of Paris situated in the center of the city, on a small island formed by two branches of the river Seine.

fusillade lointaine et les appels des clairons au coin des rues, tout ce vieux quartier du Marais gardait sa physionomie paisible. Il y avait du dimanche dans l'air, des rondes d'enfants au fond des cours, de grandes filles jouant au volant devant les portes, et cette petite silhouette blanche, qui trottait au milieu de la chaussée déserte dans un bon parfum de pâte chaude, achevait de donner à ce matin de bataille quelque chose de naïf et d'endimanché. Toute l'animation du quartier semblait s'être répandue dans la rue de Rivoli. On traînait des canons, on travaillait aux barricades; des groupes à chaque pas, des gardes nationaux qui s'affairaient. Mais le petit pâtissier ne perdit pas la tête. Ces enfants-là sont si habitués à marcher parmi les foules et le brouhaha de la rue ! C'est aux jours de fête,[1] dans l'encombrement des premiers de l'an,[2] des dimanches gras,[3] qu'ils ont le plus à courir; aussi les révolutions ne les étonnent guère.

Il y avait plaisir vraiment à voir la petite barrette blanche se faufiler au milieu des képis et des baïonnettes, évitant les chocs, balancée gentiment, tantôt très vite, tantôt avec une lenteur forcée où l'on sentait encore la grande envie de courir. Qu'est-ce que cela lui faisait à lui, la bataille ! L'essentiel était d'arriver chez les Bonnicar pour le coup de midi, et d'emporter bien vite le petit pourboire qui l'attendait sur la tablette de l'antichambre.

Tout à coup il se fit dans la foule une poussée terrible; et des pupilles de la République défilèrent au pas

1. *C'est aux jours de fête*, it is on holidays.
2. *Premiers de l'an*, New-Year's days.
3. *Dimanches gras*, the last Sunday before Lent.

de course, en chantant. C'étaient des gamins de douze à quinze ans, affublés de chassepots,[1] de ceintures rouges, de grandes bottes, aussi fiers d'être déguisés en soldats que quand ils courent, les mardis gras,[2] avec des bonnets en papier et un lambeau d'ombrelle rose grotesque dans la boue du boulevard. Cette fois, au milieu de la bousculade, le petit pâtissier eut beaucoup de peine à garder son équilibre; mais sa tourtière et lui avaient fait tant de glissades sur la glace, tant de parties de marelle en plein trottoir, que les petits pâtés en furent quittes pour la peur.[3] Malheureusement cet entrain, ces chants, ces ceintures rouges, l'admiration, la curiosité, donnèrent au mitron l'envie de faire un bout de route en si belle compagnie; et dépassant sans s'en apercevoir l'Hôtel de ville[4] et les ponts de l'île Saint-Louis, il se trouva emporté je ne sais où, dans la poussière et le vent de cette course folle.

II

Depuis au moins vingt-cinq ans, c'était l'usage chez les Bonnicar de manger des petits pâtés le dimanche. A midi très précis, quand toute la famille — petits et grands — était réunie dans le salon, un coup de sonnette vif et gai faisait dire à tout le monde :

" Ah !... voilà le pâtissier."

Alors avec un grand remuement de chaises, un froufrou d'endimanchement, une expansion d'enfants

1. *Chassepots* a kind of rifle used in the French army about 20 years ago. CHASSEPOT was the name of the inventor of that weapon.

2. *Mardis gras*, Shrove Tuesday comp. with *dimanche gras*.

3. *En furent quittes pour la peur*, got off with fear only.

4. *L'Hôtel de ville*, City Hall. Note the use of capital H when *Hôtel* has this meaning.

rieurs devant la table mise, tous ces bourgeois heureux s'installaient autour des petits pâtés symétriquement empilés sur le réchaud d'argent.

Ce jour-là la sonnette resta muette. Scandalisé, M. Bonnicar regardait sa pendule, une vieille pendule surmontée d'un héron empaillé, et qui n'avait jamais de la vie avancé ni retardé. Les enfants bâillaient aux vitres, guettant le coin de rue où le mitron tournait d'ordinaire. Les conversations languissaient; et la faim, que midi creuse de ses douze coups répétés,(1) faisait paraître la salle à manger bien grande, bien triste, malgré l'antique argenterie luisante sur la nappe damassée, et les serviettes pliées tout autour en petits cornets raides et blancs.

Plusieurs fois déjà la vieille bonne était venue parler à l'oreille de son maître... rôti brûlé... petits pois trop cuits... Mais M. Bonnicar s'entêtait à ne pas se mettre à table sans les petits pâtés; et, furieux contre Sureau, il résolut d'aller voir lui-même ce que signifiait un retard aussi inouï. Comme il sortait, en brandissant sa canne, très en colère, des voisins l'avertirent :

"Prenez garde, M. Bonnicar... on dit que les Versaillais sont entrés dans Paris."

Il ne voulut rien entendre, pas même la fusillade qui s'en venait de Neuilly à fleur d'eau,(2) pas même le canon d'alarme de l'Hôtel de ville secouant toutes les vitres du quartier.

"Oh ! ce Sureau... ce Sureau !..."

Et dans l'animation de la course il parlait seul, se

1. *Que midi creuse de ses douze coups répétés*, which the twelve strokes of the clock cause to be felt more keenly.

2. *A fleur d'eau*, along the river.

voyait déjà là-bas au milieu de la boutique, frappant les dalles avec sa canne, faisant trembler les glaces de la vitrine et les assiettes de babas. La barricade du pont Louis-Philippe coupa sa colère en deux. Il y avait là quelques fédérés[1] à mine féroce, vautrés au soleil sur le sol dépavé.

"Où allez-vous, citoyen ?"

Le citoyen s'expliqua; mais l'histoire des petits pâtés parut suspecte, d'autant plus que M. Bonnicar avait sa belle redingote des dimanches, des lunettes d'or, toute la tournure d'un vieux réactionnaire.

"C'est un mouchard, dirent les fédérés, il faut l'envoyer à Rigault.[2]

Sur quoi, quatre hommes de bonne volonté, qui n'étaient pas fâchés de quitter la barricade, poussèrent devant eux à coups de crosse le pauvre homme exaspéré.

Je ne sais comment ils firent leur compte,[3] mais une demi-heure après, ils étaient tous raflés par la ligne[4] et s'en allaient rejoindre une longue colonne de prisonniers prête à se mettre en marche pour Versailles. M. Bonnicar protestait de plus en plus, levait sa canne, racontait son histoire pour la centième fois. Par malheur cette invention de petits pâtés paraissait si absurde, si incroyable au milieu de ce grand bouleversement, que les officiers ne faisaient qu'en rire.

"C'est bon, c'est bon, mon vieux... Vous vous expliquerez à Versailles."

---

1. ***Fédérés.*** See note about the *Versaillais.*
2. *Rigault.* one of the leaders of the Commune.
3. *Je ne sais comment ils firent leur compte,* I do not know how they managed.
4. *Ligne,* infantry.

Et par les Champs-Élysées, encore tout blancs de la fumée des coups de feu, la colonne s'ébranla entre deux files de chasseurs.

III

Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compactes. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras;[1] et le long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de la route comme le bruit d'une grande pluie d'orage. Le malheureux Bonnicar croyait rêver. Suant, soufflant, ahuri de peur et de fatigue, il se traînait à la queue de la colonne entre deux vieilles sorcières qui sentaient le pétrole[2] et l'eau-de-vie; et d'entendre ces mots de : " Pâtissier, petits pâtés " qui revenaient toujours dans ses imprécations, on pensait autour de lui qu'il était devenu fou..

Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête.[3] Aux montées, aux descentes, quand les rangs du convoi se desserraient un peu, est-ce qu'il ne se figurait pas voir, là-bas, dans la poussière qui remplissait les vides, la veste blanche et la barrette du petit garçon de chez Sureau ? Et cela dix fois dans la route ! Ce petit éclair blanc passait devant ses yeux comme pour le narguer, puis disparaissait au milieu de cette houle d'uniformes, de blouses, de haillons.

Enfin, au jour tombant, on arriva dans Versailles; et

---

1. *A se donner le bras*, to march arm in arm.

2. *Pétrole*, coal-oil. It was extensively used by the Communists in the last days of the communistic revolution in order to set fire to public buildings.

3. *Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête*, the fact was that the poor man was almost crazy.

quand la foule vit ce vieux bourgeois à lunettes, débraillé, poussiéreux, hagard, tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat. On disait :

"C est Félix Pyat!... Non ! c'est Delescluze."[1]

Les chasseurs de l'escorte eurent beaucoup de peine à l'amener sain et sauf jusqu'à la cour de l'Orangerie.[2] Là seulement le pauvre troupeau put se disperser, s'allonger sur le sol, reprendre haleine. Il y en avait qui dormaient, d'autres qui juraient, d'autres qui toussaient, d'autres qui pleuraient; Bonicar lui, ne dormait pas, ne pleurait pas. Assis au bord d'un perron, la tête dans ses mains, aux trois-quarts mort de faim, de honte, de fatigue, il revoyait en esprit cette malheureuse journée, son départ de là-bas, ses convives inquiets, ce couvert mis jusqu'au soir et qui devait l'attendre encore, puis l'humiliation, les injures, les coups de crosse, tout cela pour un pâtissier inexact.

" Monsieur Bonnicar, voilà vos petits pâtés !..." dit tout à coup une voix près de lui; et le bonhomme en levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

---

1. *Félix Pyat.... Delescluze*, two members of the Communistic Government, the first of which escaped to England while the second was killed on the barricades (May 4th or 5th 187?).

2. *L'Orangerie*, a green house, built under the reign of Louis XIV for the very purposes of raising orange-trees.

LE PORTE-DRAPEAU.

I

Le régiment était en bataille sur le talus du chemin de fer et servait de cible à toute l'armée prussienne massée en face, sous le bois. On se fusillait à quatre-vingts mètres. Les officiers criaient : "Couchez-vous !..." mais personne ne voulait obéir, et le fier régiment restait debout, groupé autour de son drapeau. Dans ce grand horizon de soleil couchant, de blés en épis, de pâturages, cette masse d'hommes, tourmentée, enveloppée d'une fumée confuse, avait l'air d'un troupeau surpris en rase campagne[1] dans le premier tourbillon d'un orage formidable. C'est qu'il en pleuvait du fer sur ce talus ![2] On n'entendait que le crépitement de la fusillade, le bruit sourd des gamelles roulant dans le fossé, et les balles qui vibraient longuement d'un bout à l'autre du champ de bataille, comme les cordes tendues d'un instrument sinistre et retentissant.

De temps en temps le drapeau qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent par la mitraille, sombrait dans la fumée; alors une voix s'élevait, grave et fière, dominant la fusillade, les râles, les jurons des blessés : "Au drapeau, mes enfants, au drapeau !..." Aussitôt un officier s'élançait vague comme une ombre, dans ce brouillard rouge, et l'héroïque enseigne, redevenue vivante, planait encore au-dessus de la bataille.

Vingt-deux fois elle tomba !... vingt-deux fois sa hampe brisée encore tiède, échappée à une main mou-

---

1. *En rase campagne*, in an open field.
2. *C'est qu'il en pleuvait du fer sur ce talus!* Indeed shot was pouring on that bank!

rante, fut saisie, redressée : et lorsqu'au soleil couché, ce qui restait du régiment — à peine une poignée d'hommes — battit lentement en retraite,[1] le drapeau n'était plus qu'une guenille aux mains du sergent Hormus, le vingt-troisième porte-drapeau de la journée.

II

Ce sergent Hormus était une vieille bête à trois brisques,[2] qui savait à peine signer son nom, et avait mis vingt ans à gagner ses galons de sous-officier. Toutes les misères de l'enfant trouvé, tout l'abrutissement de la caserne, se voyaient dans ce front bas et buté, ce dos voûté par le sac, cette allure inconsciente de troupier dans le rang. Avec cela, il était un peu bègue; mais, pour être porte-drapeau, on n'a pas besoin d'éloquence. Le soir même de la bataille,[3] son colonel lui dit : "Tu as le drapeau, mon brave, eh bien, garde-le." Et sur sa pauvre capote de campagne, déjà toute passée[4] à l'eau et au feu, la cantinière surfila tout de suite un liseré d'or de sous-lieutenant. Ce fut le seul orgueil de cette vie d'humilité. Du coup,[5] la taille du vieux troupier se redressa. Ce pauvre être, habitué à marcher courbé, les yeux à terre, eut désormais une figure fière, le regard toujours levé pour voir flotter ce lambeau d'étoffe et le maintenir bien droit, bien haut, au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute.

1. *Battit lentement en retraite,* slowly retreated.
2. *Une vieille bête à trois brisques,* an old soldier with three stripes.
3. *Le soir même de la bataille,* on the very evening of the battle.
4. *Passée,* faded.
5. *Du coup,* at once.

Vous n'avez jamais vu d'homme si heureux qu'Hormus les jours de bataille, lorsqu'il tenait sa hampe à deux mains, bien affermie dans son étui de cuir. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas. Sérieux comme un prêtre, on aurait dit qu'il tenait quelque chose de sacré. Toute sa vie, toute sa force était dans ses doigts crispés autour de ce beau haillon doré sur lequel se ruaient les balles, et dans ses yeux pleins de défi qui regardaient les Prussiens bien en face, d'un air de dire: "Essayez donc de venir me le prendre!"

Personne ne l'essaya, pas même la mort. Après Borny,[1] après Gravelottes,[1] les batailles les plus meurtrières, le drapeau s'en allait de partout, haché, troué, transparent de blessures, mais c'était toujours le vieil Hormus qui le portait.

III

Puis septembre arriva, l'armée sous Metz,[2] le blocus, et cette longue halte dans la boue où les canons se rouillaient, où les premières troupes du monde, démoralisées par l'inaction, le manque de vivres, de nouvelles, mouraient de fièvre et d'ennui au pied de leurs faisceaux. Ni chefs, ni soldats, personne ne croyait plus;[3] seul, Hormus avait encore confiance. Sa loque tricolore lui tenait lieu de tout,[4] et tant qu'il la sentait là, il lui semblait que rien n'était perdu. Malheu-

1. *Borny, Gravelottes*, two small villages near Metz where bloody battles took place between the French and German armies on August 14th and 16th 1870.

2. *Metz*, a fortified place of Lorraine now belonging to Germany.

3. *Personne ne croyait plus*, Nobody believed any longer in the final success of the war.

4. *Lui tenait lieu de tout*, was every thing to him.

reusement, comme on ne se battait plus, le colonel gardait le drapeau chez lui, dans un des faubourgs de Metz; et le brave Hormus était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice.[1] Il y pensait sans cesse. Alors, quand l'ennui le tenait trop fort, il s'en allait à Metz tout d'une course, et rien que de l'avoir vu,[2] toujours à la même place, bien tranquille contre le mur, il s'en revenait plein de courage, de patience, rapportant sous sa tente trempée des rêves de batailles, de marche en avant, avec les trois couleurs toutes grandes déployées flottant là-bas sur les tranchées prussiennes.

Un ordre du jour du commandant en chef fit crouler ses illusions. Un matin Hormus, en s'éveillant, vit le camp tout en rumeur, les soldats par groupes, très animés, s'excitant avec des cris de rage, des poings levés tous du même côté de la ville, comme si leur colère désignait un coupable. On criait : " Enlevons-le..... qu'on le fusille !....."[3] Et les officiers laissaient dire..... Ils marchaient à l'écart, la tête basse, comme s'ils avaient eu honte devant leurs hommes. C'était honteux, en effet. On venait de lire à cent cinquante mille soldats, bien armés, encore valides, l'ordre qui les livrait à l'ennemi sans combat. "Et les drapeaux ?" demanda Hormus en pâlissant.... Les drapeaux étaient livrés avec le reste, avec les fusils, ce qui restait des équipages, tout..... " To..... to..... tonnerre de Dieu ![4]

---

1. *Qui a son enfant en nourrice*, whose infant has been put out to nurse.

2. *Rien que de l'avoir vu*, and after having merely seen it.

3. *Enlevons-le.... Qu'on le fusille!....* Let us take hold of him!.... Let us shoot him.

4. *To...... to...... tonnerre de Dieu!* a rather coarse way of swearing.

bégaya le pauvre homme. Ils n'auront toujours[1] pas le mien....." Et il se mit à courir du côté de la ville.

IV

Là aussi il y avait une grande animation. Gardes nationaux,[2] bourgeois, gardes mobiles[3] criaient, s'agitaient. Des députations passaient frémissantes. Hormus, lui, ne voyait rien, n'entendait rien. Il parlait tout seul, tout en remontant la rue du faubourg: "M'enlever mon drapeau !... Allons donc ![4] Est-ce que c'est possible ? Est-ce qu'on a le droit ? Qu'il[5] donne aux Prussiens ce qui est à lui, ses carrosses dorés et sa belle vaisselle ! Mais ça, c'est à moi..... C'est mon honneur, je défends qu'on y touche....." Tous ces bouts de phrase étaient hachés par la course et sa parole bègue; mais au fond, il avait son idée, le vieux ! Une idée bien nette, bien arrêtée : prendre le drapeau, l'emporter au milieu du régiment, et passer sur le ventre des Prussiens[6] avec tous ceux qui voudraient le suivre. — Quand il arriva là-bas, on ne le laissa pas même entrer. Le colonel furieux, lui aussi, ne voulait voir personne..... Mais Hormus ne l'entendait

---

1. *Toujours*, indeed.
2. *Gardes nationaux*, militia men.
3. *Gardes mobiles*, reserves.
4. *M'enlever mon drapeau !... Allons donc !* They would take my flag away from me!... No indeed!
5. *Il*, refers here to General Bazaine, the commander in chief of the French army under Metz who surrendered his army to the Germans. He was afterwards tried for treason and sentenced to death. Through the kindness of the President of the Republic, the death sentence was changed to that of imprisonment for life. A short time after he made his escape, and died in Spain in 1888.
6. *Et passer sur le ventre des Prussiens*, and make for himself a way through the Prussian army.

pas ainsi.[1] Il jurait, il criait, bousculait le planton: "Mon drapeau..... je veux mon drapeau....." A la fin une fenêtre s'ouvrit: — "C'est toi, Hormus! — Oui, mon colonel, je..... — Tous les drapeaux sont à l'arsenal..... tu n'as qu'à y aller, on te donnera un reçu... — Un reçu.... pourquoi faire?..... — C'est l'ordre du général... — Mais colonel.... — F... moi la paix!..."[2] Et la fenêtre se referma.

Le vieil Hormus chancelait comme un homme ivre.

"Un reçu.... un reçu...." répétait-il machinalement..... Enfin, il se remit à marcher, ne comprenant plus qu'une chose, c'est que le drapeau était à l'arsenal et qu'il fallait le ravoir à tout prix.

V

Les portes de l'arsenal étaient toutes grandes ouvertes pour laisser passer les fourgons prussiens qui attendaient rangés dans la cour. Hormus, en entrant, eut un frisson. Tous les autres porte-drapeaux étaient là, cinquante ou soixante officiers, navrés, silencieux; et ces voitures sombres sous la pluie, ces hommes groupés par derrière, la tête nue; on aurait dit un enterrement.[3]

Dans un coin, tous les drapeaux de l'armée s'entassaient, confondus sur le pavé boueux. Rien n'était plus triste que ces lambeaux de soie voyante, ces débris de franges d'or et de hampes ouvragées, tout cet attirail glorieux jeté par terre, souillé de pluie et de boue.

1. *Ne l'entendait pas ainsi*, was not to be pacified.
2. *F...... moi la paix*, leave me alone.
3. *On aurait dit un enterrement*, that ressembled a funeral.

Un officier d'administration les prenait un à un, et à l'appel de son régiment, chaque porte-enseigne s'avançait pour chercher un reçu. Raides, impassibles, deux officiers prussiens surveillaient le chargement. — Et vous vous en alliez ainsi, ô saintes loques glorieuses, déployant vos déchirures, balayant le pavé tristement comme des oiseaux aux ailes cassées ! Vous vous en alliez avec la honte des belles choses souillées, et chacune de vous emportait un peu de la France. Le soleil des longues marches restait entre vos plis passés. Dans les marques des balles, vous gardiez le souvenir des morts inconnus, tombés au hasard, sous l'étendard visé.....

"Hormus, c'est à toi.....(1) On t'appelle.... Va chercher ton reçu....."

Il s'agissait bien d'un reçu !(2)

Le drapeau était là, devant lui. C'était bien(3) le sien, le plus beau, le plus mutilé de tous..... Et en le revoyant, il croyait être encore là-haut sur le talus. Il entendait chanter les balles, les gamelles fracassées et la voix du colonel : "Au drapeau, mes enfants !....." Puis ses vingt-deux camarades par terre,(4) et lui le vingt-troisième se précipitant à son tour pour relever, soutenir le pauvre drapeau qui chancelait faute de bras.(5) Ah ! ce jour-là, il avait juré de le défendre, de le garder jusqu'à la mort. Et maintenant.....

De penser à cela, tout le sang de son cœur lui sauta à la tête. Ivre, éperdu, il s'élança sur l'officier prus-

---

1. *C'est à toi*, it is your turn.
2. *Il s'agissait bien d'un reçu*, what need had he of a receipt.
3. *Bien*, in truth.
4. *Par terre*, lying dead on the ground.
5. *Faute de bras*, for want of arms.

sien, lui arracha son enseigne bien-aimée qu'il saisit à pleines mains; puis il essaya de l'élever encore, bien haut, bien droit en criant : "Au dra....." mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il sentit la hampe trembler, glisser entre ses mains. Dans cet air las, cet air de mort qui pèse si lourdement sur les villes rendues, les drapeaux ne pouvaient plus flotter, rien de fier ne pouvait plus vivre..... Et le vieil Hormus tomba foudroyé !...

ALPHONSE DAUDET.

JULES CLARETIE.

CLARETIE (JULES) est né à Limoges en 1840.

Doué d'une imagination brillante, il a publié un grand nombre de romans qui, quoiqu'ils ne puissent pas être considérés comme des chefs-d'œuvre, contiennent nombre de belles pages. Ceux de ses livres qui ont été le plus remarqués sont : *Monsieur le Ministre* et *Candidat*, où l'ambition politique est décrite de main de maître.

Nous reproduisons ci-dessous une page où la délicatesse des sentiments rivalise avec le fini du style.

M. Claretie est maintenant directeur du Théâtre-Français.

INCONSTANCE.

J'ai vu une fois, il y a quelques années, dans un de ces cimetières parisiens, un spectacle d'une poésie incomparable. C'était la tombe d'une jeune fille, morte au matin du dernier mois de mai, à l'heure où s'épanouissent les fleurs, et qu'en ce jour des Morts[1] son fiancé avait transformée en un bouquet immense. Des

1. *En ce jour des Morts*, the 2nd of November.

fleurs partout. Partout des roses, des roses d'une blancheur, d'une candeur exquise. C'était comme une symphonie lactée, comme une explosion de lumière blanche. Il semblait qu'il eût neigé sur cette tombe de vierge. L'hermine a plus de tàches que ces pétales immaculées. Une couronne embaumée enveloppait, comme d'un nimbe, le nom de la jeune morte : *Marie*, et portait ces mots, tracés avec des violettes du pôle,[1] sur les roses blanches : *A ma fiancée !*

Par un touchant sentiment, à côté de la date de la mort, le fiancé avait fait graver la date du jour où devait avoir lieu le mariage.[2] Il s'en fallait de quelques heures à peine que la morte fiancée ne devînt la femme, et le blanc bouquet de fleurs d'orangers, commandé déjà et tout prêt, était là, sur ce tombeau, mais changé en bouquet funèbre.

Il n'y a point de poésie, de tableau, de musique qui m'ait donné l'impression attendrie de cette tombe de jeune fille disparaissant sous ces amas de fleurs qui souriaient encore, parfums et souvenir, sur le mausolée de la chère "promise".[3]

De mai à novembre, il y avait six mois passés sur la douleur du fiancé — une demi-année, un demi-siècle — et la morte était pleurée comme au premier jour. C'est déjà long, six mois, pour un veuf. Mais pour un fiancé !...

Je voulais revoir, l'année d'après, la tombe pleurée de la morte. M'égarai-je dans les allées, me fut-il impossible de retrouver la place de cette tombe bien-

1. *Violettes du pôle*, white violets.
2. *Où devait avoir lieu le mariage*, when the wedding was to have taken place.
3. *Promise*, fiancée.

aimée ? Je voudrais le croire; mais, non, il me semble bien que je l'ai revue, cette tombe, jadis entourée de roses, et je me rappelle trop bien qu'il n'y avait plus sur sa pierre et autour du nom de la fiancée, ni une fleur, ni une couronne...

Ne le dites pas au fiancé, dans quelque salon, entre deux valses, — ne le dites pas surtout à la pauvre morte, à travers les pierres du tombeau.

JULES CLARETIE.

FRANÇOIS COPPÉE.

COPPÉE (FRANÇOIS) est un enfant de Paris. Il est né en 1842 d'une modeste famille d'employés. Il avait vingt-quatre ans quand il publia le *Reliquaire*, un volume qui attira sur lui l'attention des poètes Parnassiens. Encouragé par le succès de son premier livre, il donna, en 1867, un second recueil de poésies intitulé *Les Intimités*. Deux ans plus tard, il produisit *Le Passant*, un acte délicieux qui fut joué par Mesdames Agar et Sarah Bernhardt.

A partir de ce moment, tout lui réussit, et *Deux Douleurs* (1870), *Fais ce que dois* (1871), *Le Luthier de Crémone* (1876), *Le Trésor* (1879), etc., ne firent qu'ajouter à sa réputation.

Ce ne fut qu'en 1880 que le poète s'essaya au roman, et, quoiqu'il soit resté poète au fond et que ses vers vaillent certainement mieux que sa prose, il a sa place toute marquée dans un recueil comme celui-ci.

Ce qui distingue M. Coppée de beaucoup d'autres écrivains modernes, c'est l'extrême délicatesse de ses sentiments. M. Coppée a un cœur de femme, et de femme aimante et pure. Tous ses ouvrages sont marqués au coin du goût le plus parfait, et sont irréprochables au point de vue de la morale la plus stricte.

Ses ouvrages en prose sont : *Contes rapides*, *Contes en prose*, *Vingt Contes nouveaux*. Il a rempli pendant un certain temps

les fonctions importantes de bibliothécaire du Sénat, puis d'archiviste du Théâtre-Français; mais il a abandonné cette dernière position quand, en 1884, l'Académie française lui a ouvert ses portes. Il y occupe le fauteuil occupé précédemment par M. Laprade, et avant ce dernier par un autre grand poète, Alfred de Musset.

LES SABOTS DU PETIT WOLFF.

Il était une fois, — il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date, — il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante,[1] personne dure et avaricieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au Jour de l'An,[2] et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une écuellée de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel[3] qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fît grand peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pignon sur rue[4] et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres; mais elle avait tellement chicané pour obtenir un rabais, avec le magister[5] chez

---

1. *Et resté à la charge d'une vieille tante*, and he was dependent upon an old aunt.
2. *Jour de l'An*, New Year's Day.
3. *Etait d'un si bon naturel*, had such a good temper.
4. *Pour avoir pignon sur rue*, as the owner of a house.
5. *Magister*, school-master. This expression only applies to village public school teachers.

qui le petit Wolff allait en classe, que ce dernier, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écriteau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre-douleur.[1] Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin[2] et se cachait dans tous les coins pour pleurer, quand arrivèrent les fêtes de Noël.

La veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents. Comme l'hiver était très rigoureux cette année-là, et comme depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous chaudement empaquetés et emmitouflés, avec bonnets de fourrure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines de tricot et de bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg[3] dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine, firent sur son compte mille risées;[4] mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrant tant de ses engelures qu'il n'y prit pas garde. — Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

1. *Souffre-douleur*, **laughing-stock.**

2. *Malheureux comme les pierres du chemin*, **lit. as unhappy as stones on the high-way; a very popular proverb.**

3. *Chaussons de Strasbourg*, **a kind of foot wear of coarse woolen cloth.**

4. *Firent sur son compte mille risées*, **made fun of him.**

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons[1] qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu, avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachetaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries et des polichinelles. Et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son dos, avec une épingle, les deux brides de son bonnet, ce qu'elle ne faisait que dans ses jours d'inspiration, quand elle était sûre de réussir son fameux plat sucré.

Et puis, les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, de ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée avant de se mettre au lit; — et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étincelait par avance la joie d'apercevoir, à leur réveil, le papier rose des sacs de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les ménageries sentant le bois verni et les magnifiques pantins habillés de pourpre et de clinquant. Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper; mais, naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas, et il

1. *Réveillons*, a midnight supper partaken of by the members of a family on Christmas night.

comptait bien, tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église. Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ogivale, un enfant était endormi, un enfant couvert d'une robe de laine blanche, et pieds nus, malgré la froidure. Ce n'était point un mendiant, car sa robe était propre et neuve, et, près de lui, sur le sol, on voyait, liés dans une serge, une équerre, une hache, une bisaiguë et les autres outils de l'apprenti charpentier. Éclairé par la lueur des étoiles, son visage aux yeux clos avaient une expression de douceur divine, et ses longs cheveux bouclés, d'un blond roux, semblaient allumer une auréole autour de son front. Mais ses pieds d'enfant, bleuis par le froid de cette nuit cruelle de décembre, faisaient mal à voir.[1]

Les écoliers, si bien vêtus et chaussés pour l'hiver, passèrent indifférents devant l'enfant inconnu; quelques-uns même, fils des plus gros notables de la ville, jetèrent sur ce vagabond un regard où se lisait tout le mépris des riches pour les pauvres, des gras pour les maigres.

Mais le petit Wolff, sortant de l'église le dernier, s'arrêta tout ému devant le bel enfant qui dormait.

"— Hélas ! — se dit l'orphelin, — c'est affreux ! ce pauvre petit va sans chaussures par un temps si rude... Mais, ce qui est encore pis, il n'a même pas, ce soir, un soulier ou un sabot à laisser devant lui, pendant

1. ***Faisaient mal à voir***, **were painful to see.**

son sommeil, afin que le petit Noël y dépose de quoi soulager sa misère ! ''

Et, emporté par son bon cœur, Wolff retira le sabot de son pied droit, le posa devant l'enfant endormi, et, comme il put, tantôt à cloche-pied, tantôt boitillant et mouillant son chausson dans la neige, il retourna chez sa tante.

— '' Voyez le vaurien ! s'écria la vieille pleine de fureur au retour du déchaussé. Qu'as-tu fait de ton sabot, petit misérable ? ''

Le petit Wolff ne savait pas mentir, et bien qu'il greiottât de terreur en voyant se hérisser les poils gris sur le nez de la mégère, il essaya, tout en balbutiant, de raconter son aventure.

Mais la vieille avare partit d'un effrayant éclat de rire.

— '' Ah ! monsieur se déchausse pour les mendiants ! Ah ! monsieur dépareille sa paire de sabots pour un va-nu-pieds !...[1] Voilà du nouveau, par exemple !... Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je vais laisser dans la cheminée le sabot qui te reste, et le petit Noël y mettra cette nuit, je t'en réponds, de quoi te fouetter à ton réveil... Et tu passeras la journée de demain à l'eau et au pain sec... et nous verrons bien si, la prochaine fois, tu donnes encore tes chaussures au premier vagabond venu !

Et la méchante femme, après avoir donné au pauvre petit une paire de soufflets, le fit grimper dans la soupente où se trouvait son galetas. Désespéré, l'enfant se coucha dans l'obscurité et s'endormit bientôt sur son oreiller trempé de larmes.

---

1. *Un va-nu-pieds*, a rascal, a good for nothing fellow.

Mais le lendemain matin, quand la vieille, réveillée par le froid et secouée par son catarrhe, descendit dans la salle basse, — ô merveille ! — elle vit la grande cheminée pleine de jouets étincelants, de sacs de bonbons magnifiques, de richesses de toutes sortes; et, devant ce trésor, le sabot droit, que son neveu avait donné au petit vagabond, se trouvait à côté du sabot gauche, qu'elle avait mis là, cette nuit même, et où elle se disposait à planter une poignée de verges.

Et comme le petit Wolff, accouru aux cris de sa tante, s'extasiait ingénument devant les splendides présents de Noël, voilà que de grands rires éclatèrent au dehors. La femme et l'enfant sortirent pour savoir ce que cela signifiait, et virent toutes les commères réunies autour de la fontaine publique. Que se passait-il donc? Oh ! une chose bien plaisante et bien extraordinaire. Les enfants de tous les richards de la ville, ceux que leurs parents voulaient surprendre par les plus beaux cadeaux, n'avaient trouvé que des verges dans leurs souliers.

Alors, l'orphelin et la vieille femme, songeant à toutes les richesses qui étaient dans leur cheminée, se sentirent pleins d'épouvante. Mais tout à coup on vit arriver M. le curé, la figure bouleversée. Au-dessus du banc placé près de la porte de l'église, à l'endroit même où,[1] la veille, un enfant, vêtu d'une robe blanche et pieds nus, malgré le grand froid, avait posé sa tête ensommeillée, le prêtre venait de voir un cercle d'or incrusté dans les vieilles pierres.

Et tous se signèrent dévotement, comprenant que ce bel enfant endormi, qui avait auprès de lui des outils

1. *A l'endroit même où*, at the very place where.

de charpentier, était Jésus de Nazareth en personne, redevenu pour une heure tel qu'il était quand il travaillait dans la maison de ses parents, et ils s'inclinèrent devant ce miracle que le bon Dieu avait voulu faire pour récompenser la confiance et la charité d'un enfant.

FRANÇOIS COPPÉE.

LE REMPLAÇANT.

Il avait dix ans à peine quand on l'arrêta, une première fois, pour vagabondage.

Il dit aux juges ceci :

— Je m'appelle Jean-François Leturc, et voilà six mois que je suis auprès de l'homme qui chante, entre deux lanternes, sur la place de la Bastille, en frottant une corde à boyau.[1] Je dis le refrain en même temps que lui, et ensuite c'est moi qui crie : " Demandez le recueil des chansons nouvelles, dix centimes, deux sous."[2] Il était toujours en ribote et me battait; voilà pourquoi les agents m'ont trouvé, l'autre nuit, dans les démolitions.[3] Ma mère était blanchisseuse. C'était une bonne ouvrière et qui m'aimait bien. Elle gagnait de l'argent parce qu'elle avait la clientèle des garçons de café et que ces gens-là ont besoin de beaucoup de linge. La semaine, elle m'envoyait chez les frères[4] où j'ai appris à lire. Enfin, voilà.[5] Le sergent de ville qui

---

1. *En frottant une corde à boyau*, while playing on the violin.—This is a rather vulgar expression, but Leturc does not belong to the best society.

2. *Dix centimes, deux sous*, two cents.

3. *Dans les démolitions*, in a house that was partly torn down.

4. *Frères*, Christian Brothers.

5. *Enfin, voilà*, in a word here is my case.

battait son quart dans notre rue s'arrêtait toujours pour lui parler. Un bel homme, avec la médaille de Crimée.[1] Ils se sont mariés, et tout a marché de travers. Il m'avait pris en grippe[2] et excitait maman contre moi. Tout le monde me flanquait des calottes, et c'est alors que, pour fuir la maison, j'ai passé des journées entières sur la place Clichy, où j'ai connu les saltimbanques. Mon beau-père perdit sa place, maman ses pratiques; elle alla au lavoir pour nourrir son homme. C'est là qu'elle est devenue poitrinaire, rapport à la buée.[3] Elle est morte à Lariboisière.[4] C'était une bonne femme. Depuis ce temps-là, j'ai vécu avec le racleur de corde à boyau.[5] — Est-ce qu'on va me mettre en prison ?

Il parla ainsi carrément, cyniquement, comme un homme. C'était un petit galopin déguenillé, haut comme une botte, le front caché sous une étrange tignasse jaune.

Personne ne le réclamant, on le mit aux Jeunes Détenus.[6]

Peu intelligent, paresseux, surtout maladroit de ses mains, il ne put apprendre là qu'un mauvais métier, rempailleur de chaises. Pourtant il était obéissant, d'un naturel passif et taciturne, et ne semblait pas trop profondément corrompu dans cette école de vice. Mais lorsque, arrivé à sa dix-septième année, il fut relancé

1. *Un bel homme avec la médaille de Crimée.* a handsome man who wore a medal won in the Crimean war (1854-1855).

2. *Il m'avait pris en grippe,* he had come to hate me.

3. *Rapport à la buée,* on account of the atmosphere being saturated with steam.

4. *Lariboisière,* one of the numerous hospitals in Paris, was founded in 1852 by Elisa Lariboisière.

5. *Le racleur de corde à boyau,* the violin-player.

6. *Jeunes Détenus,* something like a Reform-School.

sur le pavé parisien, il y retrouva, pour son malheur, ses camarades de prison, tous affreux drôles exerçant les professions de la boue.[1] C'était des éleveurs de dogues pour la chasse aux rats dans les égouts; des cireurs de souliers, les nuits de bal, dans le passage de l'Opéra; des lutteurs amateurs se laissant volontairement *tomber*[2] par les hercules de foire; des pêcheurs à la ligne, en plein soleil, sur les trains de bois. Il fit un peu de tout cela, et, quelques mois après sa sortie de la maison de correction, il fut de nouveau arrêté pour un petit vol : une vieille paire de souliers enlevés à un étalage. Résultat : un an de prison à Sainte-Pélagie, où il servit de brosseur aux détenus politiques.

Il vécut, étonné, dans ce groupe de prisonniers, tous très jeunes et négligemment vêtus, qui parlaient à voix haute et portaient la tête d'une façon si solennelle. Ils se réunissaient dans la cellule du plus âgé d'entre eux, garçon d'une trentaine d'années, incarcéré depuis longtemps déjà et comme installé à Sainte-Pélagie; une grande cellule, tapissée de caricatures coloriées, et par la fenêtre de laquelle on voyait tout Paris, ses toits, ses clochers et ses dômes, et là-bas, la ligne lointaine des coteaux, bleue et vague sur le ciel. Il y avait aux murailles quelques planches chargées de volumes et tout un vieil attirail de salle d'armes :[3] masques crevés, fleurets rouillés, plastrons et gants perdant leur étoupe. C'est là que les *politiques* dînaient ensemble, ajoutant à l'immuable "soupe et le bœuf", des fruits, du fromage, et des litres de vin que Jean-François allait acheter à la

1. *Tous affreux drôles exerçant les professions de la boue*, all errant rascals practicing the lowest trades.
2. *Tomber*, to be licked. Here a slangy expression.
3. *Salle d'armes*, fencing hall.

cantine : repas tumultueux, interrompus de violentes disputes, où l'on chantait au dessert la *Carmagnole* et le *Ça ira!*[1] On prenait cependant un air de dignité, les jours où l'on faisait place à un nouveau venu, traité d'abord gravement de citoyen, mais dès le lendemain tutoyé et appelé par son petit nom. Il se disait là des grands mots : Corporation, Solidarité, et des phrases tout à fait inintelligibles pour Jean-François, telles que celle-ci, par exemple, qu'il entendit une fois proférer impérieusement par un affreux petit bossu qui noircissait du papier toutes les nuits.

— C'est dit. Le cabinet est ainsi composé : Raymond à l'instruction publique, Martial à l'intérieur, et moi aux affaires étrangères.

Son temps fait,[2] il erra de nouveau à travers Paris, surveillé de loin par la police, à la façon de ces hannetons que les enfants cruels font voler au bout d'un fil. Il devenait un de ces êtres fuyants et craintifs que la loi, avec une sorte de coquetterie, arrête et relâche tour à tour, un peu comme ces pêcheurs platoniques qui, pour ne pas dépeupler leur vivier, rejettent bien vite à l'eau le poisson sortant à peine du filet. Sans se douter[3] qu'on fît tant d'honneur à son chétif individu, il avait un dossier spécial dans les mystérieux cartons de la rue de Jérusalem,[4] ses nom et prénoms étaient écrits en belle bâtarde sur le papier gris de la couverture, et les notes et rapports, soigneusement classés, lui don-

---

1. *La Carmagnole et le ça ira,* two revolutionary songs dating from the French Revolution.
2. *Son temps fait,* when he got through his term of imprisonment.
3. *Sans se douter,* without suspecting.
4. *La rue de Jérusalem,* the street in Paris where the police head quarters are situated.

naient ces appellations graduées : le nommé Leturc, l'inculpé Leturc, et enfin le condamné Leturc.

Il resta deux ans hors de prison, couchant dans des garnis à la nuit, et quelquefois dans les fours à chaux, prenant part, avec ses semblables, à d'interminables parties de bouchon[1] sur les boulevards, près des barrières. Il portait la casquette grasse en arrière, les pantoufles de tapisserie et la courte blouse blanche. Quand il avait cinq sous il se faisait friser. Il dansait chez Constant, à Montparnasse, achetait deux sous, pour le revendre quatre, à la porte de Bobino,[2] le valet de cœur ou l'as de trèfle servant de contremarque,[3] ouvrait à l'occasion une portière de voiture, entraînait des rosses au marché aux chevaux. Tous les malheurs ! Il tira au sort et amena un bon numéro.[4] Qui sait si l'atmosphère d'honneur qu'on respire au régiment, si la discipline militaire ne l'auraient pas sauvé ? Repris, dans un coup de filet,[5] avec de jeunes rôdeurs qui dévalisaient les ivrognes endormis sur les trottoirs, il se défendit très énergiquement d'avoir pris part à leurs expéditions. C'était peut-être vrai. Mais ses antécédents tinrent lieu de preuve, et il fut envoyé pour trois ans à Poissy.[6] Là, il fabriqua de gros jouets d'enfants, se fit tatouer et apprit l'argot et le Code Pénal. Nouvelle libération, nouveau plongeon dans le cloaque pa-

1. *Parties de bouchon*, a game in which players endeavor to knock down with quoits a cork placed in the center of a circle drawn on the ground.

2. *Bobino*, very poor theater in the quarter Montparnasse.

3. *Contremarque*, a check given to those wishing to leave the theater between the acts.

4. *Il tira au sort et amena un bon numéro*, he drew lots and brought out a lucky number, *i. e.*, he was dispensed with military service.

5. *Dans un coup de filet*, in a raid.

6. *Poissy*, a town near Versailles where a State prison is situated.

risien, mais bien court, cette fois, car au bout de six semaines tout au plus il fut de nouveau compromis dans un vol nocturne, aggravé d'escalade et d'effraction, affaire ténébreuse, où il avait joué un rôle obscur, moitié dupe et moitié recéleur. En somme, sa complicité parut évidente, et il fut condamné à cinq années de travaux forcés. Son chagrin, dans cette aventure, fut surtout d'être séparé d'un vieux chien qu'il avait ramassé sur un tas d'ordures et guéri de la gale. Cette bête l'avait aimé.

Toulon,[1] le boulet au pied, le travail dans le port, les coups de bâton, les sabots sans paille, la soupe aux gourganes, pas d'argent pour le tabac, et l'horrible sommeil du lit de camp grouillant de forçats, voilà ce qu'il connut pendant cinq étés torrides et cinq hivers souffletés par le mistral. Il sortit de là, ahuri, fut envoyé en surveillance à Vernon,[2] où il travailla quelque temps sur la rivière; puis, vagabond incorrigible, il rompit son ban[3] et revint encore à Paris.

Il avait sa masse,[4] cinquante-six francs, c'est-à-dire le temps de la réflexion. Pendant sa longue absence, ses anciens et horribles camarades s'étaient dispersés. Il était bien caché et couchait dans une soupente, chez une vieille femme à qui il s'était donné comme un marin las de la mer, ayant perdu ses papiers dans un récent naufrage, et qui voulait essayer d'un autre état.

---

1. *Toulon*, a military port on the Mediterranean sea where convicts condemned to less than seven years are imprisoned.

2. *Vernon*, according to the criminal French law, a place of residence is assigned to convicts when they get through their term of imprisonment. This place they may not leave without a permission from the authorities. Leaving such a place without authorization is called *rompre son ban.*

3. *Il rompit son ban.* See the preceding note.

4. *Sa masse*, his earnings while in prison.

Sa face hâlée, ses mains calleuses, et quelques termes de bord[1] qu'il lâchait de temps à autre, rendaient ce roman assez vraisemblable.

Un jour qu'il s'était risqué à flâner par les rues, et que le hasard de la marche l'avait conduit jusque dans ce Montmartre[2] où il était né, un souvenir inattendu l'arrêta devant la porte de l'école des Frères dans laquelle il avait appris à lire. Comme il faisait très chaud, cette porte était ouverte, et, d'un seul regard, le farouche passant put reconnaître la paisible salle d'étude. Rien n'était changé : ni la lumière crue tombant par le grand châssis, ni le crucifix au-dessus de la chaire, ni les gradins réguliers avec les planchettes garnies d'encriers de plomb, ni le tableau des poids et mesures, ni la carte géographique sur laquelle étaient même encore piquées les épingles indiquant les opérations d'une ancienne guerre. Distrait et sans réfléchir, Jean-François lut, sur la planche noircie,[3] cette parole de l'Évangile qu'une main savante y avait tracée comme exemple d'écriture :

— Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour cent justes qui persévèrent.

C'était sans doute l'heure de la récréation, car le Frère professeur avait quitté sa cathèdre,[4] et, assis sur le bord d'une table, il semblait conter une histoire à tous les gamins qui l'entouraient, attentifs et levant les yeux. Quelle physionomie innocente et gaie que celle de ce jeune homme imberbe, en longue robe noire,

1. *Termes de bord*, sailor's expressions.

2. *Montmartre*, formerly an independent village, was enclosed in Paris in 1860. It is mainly inhabited by workingmen.

3. *Sur la planche noircie*, on the black-board.

4. *Sa cathèdre*, his high chair.

en rabat blanc, en gros vilains souliers, et dont les cheveux bruns mal coupés se retroussaient par derrière! Toutes ces figures pâlottes d'enfants du peuple qui le regardaient paraissaient moins enfantines que la sienne, surtout lorsque, charmé d'une candide plaisanterie qu'il venait de faire, il partait d'un bon et franc éclat de rire qui montrait ses dents saines et bien rangées, et si communicatif, que tous les écoliers éclataient bruyamment à leur tour. Et c'était simple et doux ce groupe dans ce rayon joyeux qui faisait étinceler les yeux clairs et les boucles blondes.

Jean-François le considéra quelque temps en silence, et, pour la première fois, dans cette nature sauvage, toute d'instinct et d'appétit, s'éveilla une mystérieuse, une douce émotion. Son cœur, ce rude cœur cuirassé, que la trique du chiourme ou la lourde poigne de l'argousin tombant sur l'épaule ne faisait plus tressaillir, battit jusqu'à l'oppression. Devant ce spectacle, où il revoyait son enfance, ses paupières se fermèrent douloureusement, et, contenant un geste violent, en proie à la torture du regret, il s'éloigna à grands pas.

Les mots écrits sur le tableau noir lui revinrent alors à la pensée.

— S'il n'était pas trop tard, après tout? murmura-t-il. Si je pouvais encore, comme les autres, mordre honnêtement dans mon pain bis, dormir mon somme sans cauchemar? Bien malin[1] le mouchard qui me reconnaîtrait. Ma barbe, que je rasais là bas, a repoussé maintenant drue et forte. On peut se terrer dans la grande fourmilière, et la besogne ne manque pas. Quiconque ne crève point tout de suite dans l'enfer du

1. *Bien malin*. Supply *serait* after this word.

bagne en sort agile et robuste, et j'y ai appris à monter aux cordages avec des charges sur le dos. On bâtit partout ici, et les maçons ont besoin d'aides. Trois francs par jour, je n'en ai jamais tant gagné. Qu'on m'oublie, c'est tout ce que je demande.

Il suivit sa courageuse résolution, il y fut fidèle, et, trois mois après, c'était un autre homme. Le maître pour lequel il travaillait le citait comme son meilleur compagnon. Après la longue journée, passée sur l'échelle au grand soleil, dans la poussière, à ployer et à redresser constamment les reins pour prendre le moellon des mains de l'homme placé à ses pieds et le repasser à l'homme placé au-dessus de sa tête, il rentrait manger la soupe à la gargote, éreinté, les jambes lourdes, les mains brûlantes et les cils collés par le plâtre, mais content de lui et portant son argent bien gagné dans le nœud de son mouchoir. Il sortait maintenant sans rien craindre, car son masque blanc le rendait méconnaissable, et puis il avait observé que le regard méfiant du policier s'arrête peu sur le vrai travailleur. Il était silencieux et sobre. Il dormait le bon sommeil de la bonne fatigue. Il était libre.

Enfin, récompense suprême ! il eut un ami.

C'était un garçon maçon comme lui, nommé Savinien, un petit paysan limousin,[1] aux joues rouges, venu à Paris, le bâton sur l'épaule, avec le paquet au bout, qui fuyait le marchand de vin et allait à la messe le dimanche. Jean-François l'aima pour sa santé, pour sa candeur, pour son honnêteté, pour tout ce que lui-même avait perdu, et depuis si longtemps. Ce fut une

1. *Limousin*, from Limoges, a city in South-Western France, about 300 miles from Paris.

passion profonde, contenue, qui se traduisait par des soins et des prévenances de père. Savinien, lui, nature molle et égoïste, se laissait faire, satisfait seulement d'avoir trouvé un camarade qui partageait son horreur du cabaret. Les deux amis logeaient ensemble, dans un garni assez propre, mais leurs ressources étant très bornées, ils avaient dû admettre dans leur chambre un troisième compagnon, vieil Auvergnat,[1] sombre et rapace, qui trouvait encore moyen d'économiser sur son maigre salaire de quoi acheter du bien[2] dans son pays.

Jean-François et Savinien ne se quittaient presque pas. Les jours de repos, ils allaient faire ensemble de longues promenades aux environs de Paris et dîner sous la tonnelle, dans une de ces guinguettes où il y a beaucoup de champignons dans les sauces et d'innocents rébus au fond des assiettes. Jean-François se faisait alors conter par son ami tout ce qu'ignorent ceux qui sont nés dans les villes. Il apprenait le nom des arbres, des fleurs et des plantes, l'époque des différentes récoltes; il écoutait avidement les mille détails du grand labeur bucolique : les semailles d'automne, le labourage d'hiver, les fêtes splendides de la moisson et de la vendange, et les fléaux battant le sol, et le bruit des moulins au bord de l'eau, et les chevaux las menés à l'abreuvoir, et les chasses matinales dans le brouillard, et surtout les longues veillées, autour du feu de sarment, abrégées par les histoires merveilleuses. Il découvrait en lui-même une source d'imagination jusqu'alors inconnue, trouvant une volupté sin-

1. *Auvergnat*, an inhabitant of Auvergne.
2. *De quoi acheter du bien*, enough to buy land.

gulière au seul récit de ces choses douces, calmes et monotones.

Une crainte le troublait pourtant, celle que Savinien ne vînt à connaître son passé. Parfois il lui échappait un mot ténébreux d'argot, un geste, vestiges de son horrible existence d'autrefois, et il éprouvait la douleur d'un homme de qui les anciennes blessures se rouvrent; d'autant plus qu'il croyait voir alors, chez Savinien, s'éveiller une curiosité malsaine. Quand le jeune homme, déjà tenté par les plaisirs que Paris offre aux plus pauvres, l'interrogeait sur les mystères de la grande ville, Jean-François feignait l'ignorance et détournait l'entretien; mais il concevait alors sur l'avenir de son ami une vague inquiétude.

Elle n'était pas sans fondement, et Savinien ne devait pas rester longtemps le naïf campagnard qu'il était lors de son arrivée à Paris. Si les joies grossières et bruyantes du cabaret lui déplaisaient toujours, il était profondément troublé par d'autres désirs pleins de dangers pour l'inexpérience de ses vingt ans. Quand vint le printemps, il commença à chercher la solitude et erra d'abord devant l'entrée illuminée des bals de barrières[1] qu'il voyait franchir par les couples des fillettes en cheveux, se tenant par la taille et se parlant tout bas. Puis, un soir que les lilas embaumaient et que l'appel des quadrilles était plus entraînant, il franchit le seuil, et, dès lors, Jean-François le vit changer peu à peu de mœurs et de physionomie. Savinien devint plus coquet, plus dépensier; souvent il empruntait à son ami sa misérable épargne, qu'il oubliait toujours de

1. *Bals de barrière*, cheap dancing places near the boundary of the city.

lui rendre. Jean-François, se sentant abandonné, indulgent et jaloux, souffrait et se taisait. Il ne se croyait pas le droit d'adresser des reproches; mais son amitié pénétrante avait de cruels, d'insurmontables pressentiments.

Un soir qu'il gravissait l'escalier de son garni, absorbé dans ses préoccupations, il entendit dans la chambre où il allait entrer un dialogue de voix irritées, parmi lesquelles il reconnut celle du vieil Auvergnat qui logeait avec lui et Savinien. Une ancienne habitude de méfiance le fit s'arrêter sur le palier, et il écouta pour connaître la cause de ce trouble.

— Oui, disait l'Auvergnat avec colère, je suis sûr qu'on a ouvert ma malle et qu'on y a volé les trois louis que j'avais cachés dans une petite boîte; et celui qui a fait le coup ne peut être qu'un des deux compagnons qui couchent ici, à moins que ce ne soit Maria, la servante. La chose vous regarde autant que moi,[1] puisque vous êtes le maître de la maison, et c'est vous que je traînerai en justice, si vous ne me laissez pas tout de suite chambarder[2] les valises des deux maçons. Mon pauvre magot ![3] il était encore hier à sa place, et je vais vous dire comment il est fait pour que, si nous le retrouvons, on ne m'accuse pas encore d'avoir menti. Oh ! je les connais, mes trois pièces d'or, et je les vois comme je vous vois. Il y en a une plus usée que les autres, d'un or un peu vert, et c'est le portrait du grand Empereur; l'autre, c'est celui d'un gros vieux

---

1. *La chose vous regarde autant que moi*, this matter is as important to you as it is to me.
2. *Chambarder*, search.
3. *Magot*, treasure.

qui a une queue et deux épaulettes,[1] et la troisième, où il y a dessus un Philippe avec des favoris, je l'ai marquée avec mes dents. C'est qu'on ne me triche pas, moi. Savez-vous qu'il ne m'en fallait plus que deux comme ça pour payer ma vigne. Allons ! fouillez avec moi dans les nippes des camarades, ou je vais appeler la garde, fouchtra ![2]

— Soit, répondit la voix du patron de l'hôtel, nous allons chercher avec Maria. Tant pis si vous ne trouvez rien et si les maçons se fâchent. C'est vous qui m'aurez forcé.

Jean-François avait l'âme remplie d'épouvante. Il se rappelait la gêne et les petits emprunts de Savinien, l'air sombre qu'il lui avait trouvé depuis quelques jours. Cependant il ne voulait pas croire à un vol. Il entendait l'Auvergnat haleter, dans l'ardeur de sa recherche, et il serrait ses poings fermés contre sa poitrine, comme pour comprimer les battements furieux de son cœur.

— Les voilà ! hurla tout à coup l'avare victorieux. Les voilà, mes louis, mon cher trésor ! Et dans le gilet de ce petit hypocrite de Limousin. Voyez, patron, ils sont bien comme je vous ai dit. Voilà le Napoléon, et l'homme à la queue, et le Philippe que j'ai mordu. Regardez l'encoche. Ah ! le petit gueux ! avec son air de sainte-nitouche.[3] J'aurais plutôt soupçonné l'autre ! Ah ! le scélérat ! faudra qu'il aille au bagne.

---

1. *C'est celui d'un gros vieux qui a une queue et des épaulettes*, it is that of an old stout man with a wig and epaulets.—The King here referred to is Louis XVIII, who ascended the throne after the fall of Napoleon in 1815.

2. *Fouchtra!* a Southern exclamation.

3. *Avec son air de sainte-nitouche*, with his hypocritical appearance.

En ce moment, Jean-François entendit le pas bien connu de Savinien qui montait lentement l'escalier.

— Il va se trahir, pensa-t-il. Trois étages. J'ai le temps.

Et, poussant la porte, il entra, pâle comme un mort, dans la chambre, où il vit l'hôtelier et la bonne stupéfaite dans un coin, et l'Auvergnat à genoux parmi les hardes en désordre, qui baisait amoureusement ses pièces d'or.

— En voilà assez, fit-il d'une voix sourde. C'est moi qui ai pris l'argent et qui l'ai mis dans la malle du camarade. Mais c'est trop dégoûtant. Je suis un voleur et non pas un Judas. Allez chercher la police. Je ne me sauverai pas. Seulement il faut que je dise un mot en particulier à Savinien, que voilà.

Le petit Limousin venait en effet d'arriver et, voyant son crime découvert, se croyant perdu, il restait là, les yeux fixes, les bras ballants.

Jean-François lui sauta violemment au cou, comme pour l'embrasser; il colla sa bouche à l'oreille de Savinien, et lui dit d'une voix basse et suppliante :

— Tais-toi !

Puis se tournant vers les autres :

— Laissez-moi seul avec lui. Je ne m'en irai pas, vous dis-je. Enfermez-nous, si vous voulez, mais laissez-nous seuls.

Et, d'un geste qui commandait, il leur montra la porte. Ils sortirent.

Savinien, brisé par l'angoisse, s'était assis sur un lit et baissait les yeux sans comprendre.

— Écoute, dit Jean-François qui vint lui prendre les mains. Je devine. Tu as volé les trois pièces d'or. Cela

t'aurait valu six mois de prison. Mais on ne sort de là que pour y rentrer, et tu serais devenu un pilier de correctionnelle et de cours d'assises. Je m'y entends.[1] J'ai fait sept ans aux Jeunes Détenus, un an à Sainte-Pélagie, trois ans à Poissy, cinq ans à Toulon. Maintenant, n'aie pas peur. Tout est arrangé. J'ai mis l'affaire sur mon dos.

— Malheureux ! s'écria Savinien; mais l'espérance renaissait déjà dans ce lâche cœur.

— Quand le frère aîné est sous les drapeaux, le cadet ne part pas, reprit Jean-François. Je suis ton remplaçant, voilà tout. Tu m'aimes un peu, n'est-ce pas ? Je suis payé. Pas d'enfantillage. Ne refuse pas. On m'aurait rebouclé un de ces jours, car je suis en rupture de ban.[2] Et puis, vois-tu, cette vie-là, ce sera moins dur pour moi que pour toi ; ça me connaît, et je ne me plains pas si je ne te rends pas ce service pour rien et si tu me jures que tu ne le feras plus. Savinien, je t'ai bien aimé, et ton amitié m'a rendu bien heureux; car c'est grâce à elle que, tant que je t'ai connu, je suis resté honnête et pur, et tel que j'aurais toujours été peut-être, si j'avais eu comme toi un père pour me mettre un outil dans la main, une mère pour m'apprendre mes prières. Mon seul regret, c'était de t'être inutile et de te tromper sur mon compte. Aujourd'hui, je me démasque en te sauvant. Tout est bien. — Allons, adieu ! ne pleurniche pas, et embrasse-moi; car j'entends déjà les grosses bottes sur l'escalier. Ils

1. *Je m'y entends*, I know all about it.

2. *On m'aurait rebouclé un de ces jours, car je suis en rupture de ban*, they would have arrested me again one of these days, because I left without permission my assigned place of residence.

reviennent avec la rousse,[1] et il ne faut pas que nous ayons l'air de nous connaître si bien devant ces gens-là.

Il serra brusquement Savinien contre sa poitrine; puis il le repoussa loin de lui, lorsque la porte se rouvrit toute grande.

C'était l'hôtelier et l'Auvergnat qui amenaient les sergents de ville. Jean-François s'élança sur le palier, tendit ses mains aux menottes et s'écria en riant :

— En route, mauvaise troupe!

Aujourd'hui, il est à Cayenne,[2] condamné à perpétuité, comme récidiviste. FRANÇOIS COPPÉE.

PAUL ARÈNE.

ARÈNE (PAUL) est né en 1843, à Sisteron, en Provence.

Il partage son temps et son énergie entre la politique et la littérature. Membre de la Chambre des députés, il s'y est fait remarquer par ses idées pratiques et rationnelles.

Il a publié : *Au Bon Soleil*, *Vingt Jours en Tunisie*, *Jean des Figues*, etc.

Les Comédiens errants et *L'Ilote*, qui ont été représentés respectivement à l'Odéon et au Théâtre-Français, lui assurent une place honorable parmi nos auteurs dramatiques.

LE FIFRE ROUGE.

— Hé ! petit fifre, que fais-tu là ? cria le sergent La Ramée, qui s'en allait à la ville voisine quérir[3] la fricassée d'un porc pour le réveillon[4] du colonel.

1. *Avec la rousse*, with the policemen.
2. *Cayenne*, a colony in French Guiana where convicts are transported.
3. *Quérir*, chercher; an obsolete verb only used now in the infinitive. From the Lat. quaerere.
4. *Réveillon*, a Christmas night supper.

— Voici ce que c'est, monsieur le sergent, répondit le petit fifre : Sa Majesté le Roi se trouvant dans un besoin pressant d'argent et désirant offrir un château tout neuf en étrennes à une parente, il a été décidé par la Cour des Comptes[1] que le régiment, musiciens et soldats, ne toucheraient pas encore de solde ce mois-ci. Alors, comme mère-grand[2] est pauvre et que je n'avais pas un liard en poche pour lui acheter sa dinde de Noël, je suis venu jusqu'à la courtine casser la glace du fossé et voir s'il n'y aurait pas moyen de pêcher un plat de grenouilles.

— N'y compte pas ! dit La Ramée; en hiver, les grenouilles dorment.

— Je le sais bien, répondit le petit fifre, mais le ciel est bleu malgré la gelée, peut-être que ce beau soleil les réveillera !

Et tandis que le sergent La Ramée reprenait sa route en grommelant, le petit fifre, avec courage, se remit à casser la glace.

Ce petit fifre, qui aimait tant sa mère-grand, était bien[3] le plus joli petit fifre que l'on pût rencontrer. Pas plus haut qu'une botte et vêtu de rouge, comme tout le monde au régiment, il avait si bonne grâce, avec ses yeux bleus et ses longs cheveux blonds, à siffler des airs, en marquant le pas, devant les hallebardiers barbus, que pour le voir passer, dans les entrées de ville, les dames aux fenêtres oubliaient de regarder le tambour-major.

---

1. *Cour des Comptes*, a board of judges whose business is to verify the receipts and expenses of the Government.
2. *Mère-grand* : *Grand'mère*.
3. *Bien*, indeed.

Presque autant qu'aux rythmes guerriers, le fifre s'entendait à la pêche aux grenouilles.[1] Quand la glace fut percée, le trou déblayé, et qu'un joli rond d'eau claire apparut, il eut bientôt fait d'improviser sa ligne avec un peu de fil qu'il avait apporté et un roseau sec qu'il coupa. L'appât seul manquait au bout du fil. D'ordinaire notre pêcheur ne s'en inquiétait guère, se servant pour cela du premier coquelicot venu, car les grenouilles sont gourmandes au point que tout objet rouge les attire. Mais les coquelicots ne fleurissent pas sous la neige, et vainement il en chercha, le long des glacis, dans l'herbe.

Il allait partir, fort ennuyé, quand précisément, au-dessus de l'eau, une grenouille leva sa tête. Paresseuse et comme endormie, elle posa ses pattes de devant sur les bords, ouvrit l'un après l'autre ses jolis yeux d'or au soleil, puis gonfla doucement sa gorge blanche, poussa un léger *coax* auquel, par-dessous la glace, dans toute l'étendue des fossés gelés aussi vastes qu'un grand étang, d'autres *coax* lointains répondirent. — "Ce doit être la mère des grenouilles, se dit le petit fifre qui n'avait jamais vu une grenouille si grosse; quelle occasion et quel dommage[2] de la laisser échapper ainsi !"

Tout à coup il eut une inspiration :

— Si je prenais, en guise d'appât, la patte[3] qui serre mon haut-de-chausses ? Elle est en beau drap rouge

---

1. *Presque autant qu'aux rythmes guerriers, le fifre s'entendait à la pêche aux grenouilles*, the fife-player understood frog fishing almost as well as he did playing warlike airs.—Note the inverted construction of the sentence.

2. *Quelle occasion et quel dommage!* What a good chance ! indeed it was too bad.

3. *La patte*, the strap.

d'ordonnance, et, certes ! les grenouilles y mordraient. — Aussitôt dit, aussitôt fait. Et la patte en drap rouge d'ordonnance se met à danser sur l'eau claire, qu'égayait un joyeux rayon, devant le nez de la grenouille. La grenouille mord, le pêcheur tire, le fil casse, et la grenouille plonge emportant le drap.

Par bonheur, la patte était double : on pouvait hasarder la seconde moitié.

La grenouille reparaît sur l'eau, mord encore, le fil casse encore, et la seconde moitié va rejoindre la première. — " Bah ! songea le pêcheur, quel mal y aurait-il[1] à couper un tout petit morceau de ceinture ? Personne ne viendra regarder sous les basques de mon justaucorps."

Et, tirant son couteau, il coupa un petit morceau de ceinture que la grenouille, hélas ! emporta comme les autres, et puis encore un, et puis un encore.

Le sergent La Ramée, qui revenait par là avec une charge de victuailles, trouva le malheureux petit fifre assis et pleurant.

— Qui est-ce qui m'a bâti un soldat qui pleure ?

Pour toute réponse, hélas ! le petit fifre se dressa.

— Mauvaise affaire ! murmura le vieux La Ramée après avoir longuement considéré le corps du délit :[2] détérioration d'effets d'équipement et d'habillement fournis par le gouvernement, c'est un cas de conseil de guerre ![3] — Puis, ces mots prononcés, il s'en alla en reniflant les poils de sa moustache.

---

1. *Quel mal y aurait-il,* what harm would there be.
2. *Corps du délit,* the torn garment.
3. *C'est un cas de conseil de guerre,* it is a case to be tried by a court-martial.

Le petit fifre pleura plus fort. Il se voyait déjà arrêté quand il passerait le pont-levis, mis dans un cachot noir, amené entre deux gendarmes devant ses juges. Vainement il essayait de les attendrir, disant: "Ce n'était pas pour moi, c'était pour apporter un plat de grenouilles à grand'mère, qui est vieille et pauvre et n'a pas de quoi faire son réveillon."[1] Le Code militaire restait inflexible. On le dégradait, on lui brisait son fifre et sa petite épée, on le conduisait dans une prairie où, deux mois auparavant, il avait défilé avec garnison, musique en tête, devant un conscrit fusillé...

Alors, songeant à sa grand'mère, transi par le froid, la tête perdue, il eut comme l'envie de mourir tout de suite et se laissa glisser sur le sol gelé vers le trou d'eau noire où déjà des étoiles luisaient...

Dans quel merveilleux paysage le petit fifre se trouva ! A perte de vue les voûtes de glace laissaient filtrer une lumière blanche et douce, et de longues herbes vêtues de cristal, montant du fond en fines colonnettes, puis s'emmêlant aux mousses des bords toutes frangées de barbes d'argent, formaient mille promenoirs à jour et des architectures brodées les plus magnifiques du monde. A droite, à gauche, le long des berges, dans les petites grottes, trous de rats aquatiques ou d'écrevisses, que font sous l'eau les racines et la terre éboulée, des grenouilles de toute espèce, en nombre innombrable, dormaient. Il en remplissait d'immenses paniers qu'il destinait à mère-grand... Le conseil de guerre ne l'effrayait plus. Il ne se rappelait plus que vaguement le désastre de son haut-de-chausses. Une

1. *Et n'a pas de quoi faire son réveillon*, and has nothing for her Christmas supper.

seule chose l'étonnait un peu : d'avoir si chaud sous la glace et dans l'eau... Puis il se sentit très heureux et comprit qu'il allait dormir comme les grenouilles...

Le petit fifre dormit longtemps. Tout à coup une voix connue l'éveilla : c'était la voix de mère-grand : — "Chut, disait-elle, il ouvre les yeux... Oh ! le méchant garçon qui vous fait des transes pareilles" Le petit fifre fut repris de peur quand il aperçut au pied de son lit les yeux embroussaillés et les longues moustaches de La Ramée. — "Le haut-de-chausses ! le conseil de guerre !... Ne me laissez pas emmener !..." Et il s'accrochait avec désespoir au casaquin de sa grand'mère. Mais sa grand'mère le rassura : le bon La Ramée l'avait tiré de l'eau, à moitié gelé et tremblant la fièvre, puis il avait raconté l'aventure au colonel, et le colonel attendri venait précisément d'envoyer par un homme à cheval une aune de boudin[1] pour le réveillon avec une paire de chausses neuves.

Le boudin chantait dans la poêle, des chausses intactes pendaient à un clou.

Et voilà, telle que ma nourrice me l'a apprise, l'histoire du petit fifre rouge qui, par amitié pour sa grand'mère, pêchait les grenouilles à Noël.

PAUL ARÈNE.

---

1. *Boudin*, a kind of sausage made of onions, fat and hog's blood.

ANATOLE FRANCE.

FRANCE (ANATOLE), dont le nom réel est A. Thibaut, est né à Paris en 1844.

Journaliste et critique consommé, il collabore au *Figaro*, aux *Annales politiques et littéraires* et à d'autres journaux et revues.

En poésie, il a donné *Les Poèmes dorés* (1873) et *Les Noces corinthiennes* (1878).

En prose, nous lui devons *Abeille*, *Le Livre de mon Ami* et bon nombre de courtes histoires; mais c'est dans ses critiques littéraires et dramatiques qu'il est le plus brillant, c'est là qu'il rivalise d'esprit et d'ironie avec Jules Lemaître et Francisque Sarcey.

JESSY.

Il y avait à Londres, sous le règne d'Elisabeth, un savant nommé Bog, qui était fort célèbre, sous le nom de Bogus, pour un traité des *Erreurs humaines*, que personne ne connaissait.

Bogus, qui y travaillait depuis vingt-cinq ans, n'en avait encore rien publié; mais son manuscrit, mis au net[1] et rangé sur des tablettes dans l'embrasure d'une fenêtre, ne comprenait pas moins de dix volumes in-folio. Le premier traitait de l'erreur de naître, principe de tous les autres. On voyait dans les suivants les erreurs des petits garçons et des petites filles, des adolescents, des hommes mûrs et des vieillards, et celles des personnages de diverses professions, tels qu'hommes d'État, marchands, soldats, cuisiniers, publicistes, etc. Les derniers volumes, encore imparfaits, comprenaient toutes les erreurs individuelles et professionnel-

1. *Mis au net*, neatly copied.

les. Et tel était l'enchaînement des idées, dans ce bel ouvrage, qu'on ne pouvait retrancher une page sans détruire tout le reste. Les démonstrations sortaient les unes des autres, et il résultait certainement de la dernière que le mal est l'essence de la vie et que, si la vie est une quantité, on peut affirmer avec une précision mathématique qu'il y a autant de mal que de vie sur la terre.

Bogus n'avait pas fait l'erreur de se marier. Il vivait dans sa maisonnette seul avec une vieille gouvernante nommée Kat, c'est-à-dire Catherine, et qu'il appelait Clausentina, parce qu'elle était sœur de Southampton.

La sœur du philosophe, d'un esprit moins transcendant que celui de son frère, avait, d'erreur en erreur, aimé un marchand de draps de la Cité, épousé ce marchand et mis au monde une petite fille nommée Jessy.

Sa dernière erreur avait été de mourir après dix ans de ménage et de causer ainsi la mort du marchand de draps, qui ne put lui survivre. Bogus recueillit chez lui l'orpheline, par pitié, et aussi dans l'espoir qu'elle lui fournirait un bon exemplaire des erreurs enfantines.

Elle avait alors six ans. Pendant les huit premiers jours qu'elle fut chez le docteur, elle pleura et ne dit rien. Le matin du neuvième, elle dit à Bog :

— J'ai vu maman; elle était toute blanche; elle avait des fleurs dans un pli de sa robe; elle les a répandues sur mon lit, mais je ne les ai pas retrouvées ce matin. Donne-les moi, dis, les fleurs de maman.

Bog nota cette erreur, mais il reconnut, dans le commentaire qu'il en fit, que c'était une erreur innocente et en quelque sorte gracieuse.

A quelque temps de là, Jessy dit à Bog :

— Oncle Bog, tu es vieux, tu es laid; mais je t'aime bien et il faut bien m'aimer.

Bog prit sa plume; mais reconnaissant après quelque contention d'esprit qu'il n'avait plus l'air très jeune et qu'il n'avait jamais été très beau, il ne nota pas la parole de l'enfant. Seulement il dit :

— Pourquoi faut-il t'aimer, Jessy ?

— Parce que je suis petite.

Est-il vrai, se demanda Bog, est-il vrai qu'il faille aimer les petits ? il se pourrait;[1] car, dans le fait, ils ont grand besoin qu'on les aime. Par là s'excuserait la commune erreur des mères qui donnent à leurs petits enfants leur lait et leur amour. C'est un chapitre de mon traité qu'il va falloir reprendre.[2]

Le matin de sa fête, le docteur, en entrant dans la salle où étaient ses livres et ses papiers et qu'il nommait sa librairie, sentit une bonne odeur et vit un pot d'œillets sur le rebord de sa fenêtre.

C'était trois fleurs, mais trois fleurs écarlates que la lumière caressait joyeusement. Et tout riait dans la docte salle; le vieux fauteuil de tapisserie, la table de noyer; les dos antiques des bouquins riaient dans leur veau fauve[3] et dans leur parchemin, et Bogus, desséché comme eux, se mit comme eux à sourire. Jessy lui dit en l'embrassant :

— Vois, oncle Bog, vois, ici, c'est le ciel (et elle montrait, à travers les vitres lamées de plomb, le bleu léger de l'air); puis, plus bas, c'est la terre, la terre

1. *Il se pourrait*, that might be so.
2. *Qu'il va falloir reprendre*, that I will have to revise.
3. *Dans leur veau fauve*, in their binding of tawny calf skin.

fleurie (et elle montrait le pot d'œillets); puis, au-dessous, les gros livres noirs, c'est l'enfer.

Ces gros livres noirs étaient précisément les dix tomes du traité des *Erreurs humaines*, rangés sous la fenêtre, dans l'embrasure. Cette erreur de Jessy rappela au docteur son œuvre, qu'il négligeait depuis quelque temps pour se promener dans les rues et dans les parcs avec sa nièce. L'enfant découvrait mille choses aimables et les faisait découvrir en même temps à Bogus, qui n'avait guère de sa vie mis le nez dehors. Il rouvrit ses manuscrits, mais il ne se reconnut plus dans son ouvrage, où il n'y avait ni fleurs ni Jessy.

Par bonheur, la philosophie lui vint en aide en lui suggérant cette idée transcendante que Jessy n'était bonne à rien.

Il s'attacha d'autant plus solidement à cette vérité qu'elle était nécessaire à l'économie de son œuvre.

Un jour qu'il méditait sur ce sujet, il trouva Jessy qui, dans la librairie, enfilait une aiguille devant la fenêtre où étaient les œillets. Il lui demanda ce qu'elle voulait coudre.

Jessy lui répondit :

— Tu ne sais donc pas, oncle Bog, que les hirondelles sont parties.

Bogus n'en savait rien; la chose n'étant ni dans Pline,[1] ni dans Avicenne.[2] Jessy continua :

— C'est Kat qui m'a dit hier...

— Kat ! s'écria Bogus, cette enfant veut parler de la respectable Clausentina !

---

1. *Pline* (Eng. Pliny), a celebrated Roman naturalist who died in 79 A. D.

2. *Avicenne*, an illustrious Arab physician (980-1036).

— Kat m'a dit hier : "Les hirondelles sont parties cette année plus tôt que de coutume; cela nous présage un hiver précoce et rigoureux." Voilà ce que m'a dit Kat. Et puis j'ai vu maman en robe blanche, avec une clarté dans les cheveux; seulement elle n'avait pas de fleurs comme l'autre fois. Elle m'a dit : "Jessy, il faudra tirer du coffre la houppelande fourrée de l'oncle Bog et la réparer si elle est en mauvais état." Je me suis éveillée et, sitôt levée, j'ai tiré la houppelande du coffre; et, comme elle a craqué en plusieurs endroits, je vais la recoudre.

L'hiver vint et fut tel que l'avait prédit les hirondelles. Bogus, dans sa houppelande, les pieds au feu, cherchait à raccommoder certains chapitres de son traité. Mais à chaque fois qu'il parvenait à concilier ses nouvelles expériences avec la théorie du mal universel, Jessy brouillait ses idées en lui apportant un pot de bonne ale, ou seulement en montrant ses yeux et son sourire.

Quand revint l'été, ils firent, l'oncle et la nièce, des promenades dans les champs. Jessy en rapportait des herbes qu'il lui nommait et qu'elle classait, le soir, selon leurs propriétés. Elle montrait, dans ces promenades, un esprit juste et une âme charmante. Or, un soir, comme elle étalait sur la table les herbes cueillies dans le jour, elle dit à Bogus.

— Maintenant, oncle Bog, je connais par leur nom toutes les plantes que tu m'as montrées. Voici celles qui guérissent et celles qui consolent. Je veux les garder, pour les reconnaître toujours et les faire connaître à d'autres. Il me faudrait un gros livre pour les sécher dedans.

— Prends celui-ci, dit Bog.

Et il lui montra le tome premier du traité des *Erreurs humaines.*

Quand le volume eut une plante à chaque feuillet, on prit le suivant, et, en trois étés, le chef-d'œuvre du docteur fut complètement changé en herbier.

ANATOLE FRANCE.

JEAN RICHEPIN.

RICHEPIN (JEAN) est né à Médéah (Algérie) en 1848.

La première partie de sa vie a été remplie des aventures les plus extraordinaires; il a vécu parmi les bohémiens, a conquis des lauriers dans l'arène athlétique et finalement est devenu homme de lettres.

Il a une imagination brillante et des idées audacieuses qui, nous devons le dire, se sont beaucoup modérées dans ces dernières années.

Il a publié en 1886 un recueil de vers intitulé : *La Chanson des Gueux.*

Depuis , il a produit : *Caresses*, *Blasphèmes* et *La Mer.*

Il a donné au théâtre : *Nana Sahib*, *Monsieur Scapin* et *Les Flibustiers.*

Parmi ses romans, il faut citer : *Madame André*, *La Glu*, *Les Morts bizarres*, *Braves Gens* et *Césarine.*

Il a fait représenter, l'an dernier, un drame en vers, intitulé : *Par le Glaive*, qui lui a valu de la part des critiques les plus autorisés les commentaires les plus flatteurs.

LA PREMIÈRE DE L'HIVER.[1]

Ça y est ![2] Monseigneur l'Hiver va faire son entrée en scène.

Les trois coups ont été frappés,[3] et bien des fois déjà, par la lourde cognée de l'Auverpin qui fend des souches sur le sonore pavé des cours.

La rampe a été haussée[4] brusquement. Sur le rideau du ciel, le clair soleil de novembre plaque sa lumière d'une blancheur éblouissante.

L'orchestre a joué son ouverture, la symphonie automnale dont la basse mélancolique est grondée par les lamentations du vent, tandis que dans la cheminée le feu pétille, ronronne, siffle, éclate en arpèges, se disputant avec la bouillotte qui pique des trilles interminables et perle de fantastiques vocalises.

Le rideau s'est levé sur le féerique décor de la Toussaint, tout doré et mordoré de pampres jaunis, de branchages roux, de feuilles mortes. Dans Paris même, ces vagabondes feuilles mortes enchevêtrent leur ronde à la fois lugubre et burlesque, semblables à des fantômes d'enfants qui danseraient une farandole.

L'orgue de Barbarie[5] rythme ce ballet, et moud la vieille romance qui vient battre de l'aile contre les vitres closes :

---

1. *La première de l'hiver*, lit. the first performance of Winter. The year is here likened to a stage on which the different seasons perform in turn.

2. *Ça y est*, the time has come.

3. *Les trois coups ont été frappés.* In French theaters the lifting of the curtain is announced by three knocks on the floor.

4. *La rampe a été haussée*, the foot-lights have been lit.

5. *L'orgue de Barbarie*, the street-organ.

Jours tièdes, brises molles,
Pour longtemps sont passés.
Tournez, valsez comme des folles,
Pauvres feuilles, tournez, valsez.

Et voici les comparses du drame qui sortent des coulisses : les Bises aux joues gonflées, les Gelées au nez rouge, l'Onglée aux doigts bleuis, les stalactites de givre qui pendeloquent les moustaches.

Ça y est ! Monseigneur l'Hiver va faire son entrée en scène.

Rien de charmant comme le premier acte de ce drame, dont les derniers seront si farouches et si tragiques ! C'est la comédie et même la farce qui se donnent tout d'abord la réplique parmi les éclats de rire.

L'esprit, comme la chair, est fouetté par les bises inattendues. Le gamin est plus gouailleur. L'ouvrier a le sang aux pommettes.

Les paroles chantent ou ricanent, dans l'air léger, avec des vibrations plus métalliques.

On s'amuse du jet de fumée qui fait panache aux naseaux des bêtes. On blague les vieux claque-dents qui se renfrognent au fond de leur cache-nez.(1)

Puis, il y a les marrons, *chauds, chauds, les marrons,* qu'on épluche au pas de course.

Oh ! le joli premier acte, qui fait plaisir à tous, au pauvre et au riche ! Bravo, la gelée de novembre ! Bravo, les feuilles mortes qui viennent coller à la boutonnière du passant des décorations imprévues ! Bravo, le frisque du matin qui ravigote le sang, qui cingle la

---

1. *On blague les vieux claque-dents qui se renfrognent au fond de leur cache-nez,* they make fun of old people wrapped in a woolen muffler and whose teeth chatter.

vie, qui rend les hommes plus alertes, les enfants plus joueurs.

Bientôt, hélas ! le drame se corsera lugubrement. Après les comiques du début, viendra le traître, le grand froid qui durcit les veines, qui engourdit les courages, le froid qui poignarde et qui tue.

Monseigneur l'Hiver aura fait alors son entrée en scène, et se démènera en pleine tragédie. Un roi superbe, il faut l'avouer, avec son manteau en velours de brume, doublé de neige pour hermine, avec sa barbe floconneuse, sa voix de tempête et son regard de glace. Mais que de victimes sur son passage ! Et quels sombres estafiers lui font cortège ! C'est la Faim, le Manque-de-feu, la Fièvre, le Vent aigu fourrant sa baïonnette dans les mansardes, la Phtisie collant ses lèvres violettes à la bouche des nouveaux-nés !

Oh ! le terrible drame, plein de meurtres, de cris et de sanglots ! Et comme le vieux bonhomme Misère[1] va souffrir encore à se défendre contre son bourreau, contre son tourmenteur, contre monseigneur l'Hiver, ce Torquemada[2] des Saisons ! Pauvre bonhomme Misère ! N'est-ce pas déjà son râle qu'on entend dans les bises sifflantes qui déferlent au coin des rues ?

Non, heureusement ! Monseigneur l'Hiver n'a pas encore fait son entrée en scène. Nous ne sommes qu'au premier acte. On vient seulement de lever le rideau sur le féerique décor de la Toussaint; et ce râle qui bat des ailes contre les vitres closes, c'est la mélancolique can-

---

1. *Et comme le vieux bonhomme Misère,* Poor people are here personified in *bonhomme Misère.*

2. *Torquemada* (1420-1498), a member of the Spanish Inquisition, famous for his cruelty.

tilène de l'orgue de Barbarie, qui égrène la vieille romance :

> Tournez, valsez comme des folles,
> Pauvres feuilles, tournez, valsez.

Et la pièce en est encore à ce moment délicieux, où finit l'ouverture, parmi les arpèges de l'âtre et les trilles de la bouillotte, tandis que les arbres, semant leurs feuilles jaunes du bout de leurs bras amaigris, semblent des vieillards prodigues qui jettent aux quatre vents des envolées de louis d'or.

JEAN RICHEPIN.

PIERRE LOTI.

LOTI (PIERRE), de son vrai nom Julien Viaud, est né à Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure) en 1850.

Ce surnom de Loti, qu'il est en train d'immortaliser, il le tient d'un de ses camarades. Ils l'ont surnommé ainsi parce qu'il était autrefois un peu sauvage, qu'il aimait à se cacher comme la discrète fleur de l'Inde qui porte ce nom.

Officier de marine, c'est par pur hasard qu'il a découvert sa vocation littéraire un jour qu'en revenant du Japon l'idée lui vint d'écrire ses impressions de voyage pour tromper l'ennui d'une longue traversée.

Arrivé à Paris, son manuscrit fut accepté d'emblée par la *Revue des Deux-Mondes*, et, en quelques mois, sa réputation fut faite.

"Pierre Loti," dit un de ses critiques, "a reçu le don d'exprimer exactement et complètement ce qu'il sent; de rendre l'infini détail de sa pensée, de peindre les plus subtiles, les plus fugitives nuances de ses impressions d'art et de ses mouvements d'âme. Pierre Loti n'a rien d'un rhéteur; il n'a point

appris à écrire; il doit à la nature seule ses qualités de styliste. Nul ne sait comme lui donner en quelques lignes la vision extérieure d'un pays, et saisir et mettre en lumière les points saillants d'une description."

Reconnaissant son immense talent, l'Académie française l'a appelé dans son sein l'année dernière, et il y occupe le fauteuil d'Octave Feuillet. Dans son discours de réception à l'Académie, Pierre Loti s'est posé en adversaire du naturalisme et s'est écrié .

"L'idéal est éternel; il ne peut qu'être voilé, ou bien sommeiller momentanément, et déjà, sur la fin de notre siècle, il est certain qu'il reparaît, avec le mysticisme son frère; ils se réveillent ensemble, ces deux berceurs très doux de nos âmes..... ils vivent toujours et on recommence à plus nettement les voir, derrière ce nuage de fumée du réalisme, qui s'est levé sur eux, des bas-fonds effroyables......"

Pierre Loti n'habite pas Paris, il vit très retiré, entre sa femme et sa mère, dans la maison où il est né, à Rochefort; il sort très rarement de chez lui en dehors des courses nécessitées par son service dans la marine, et tout le temps dont il peut disposer, il le passe à rêver et à écrire.

Ses principaux ouvrages sont: *Madame Chrysantème*, *Mon Frère Yves*, *Pêcheur d'Islande*, *Le Mariage de Loti*, *Le Roman d'un Spahi*, *Fleurs d'Ennui*, *Fantôme d'Orient* (1892), etc., etc.

FANTOME D'ORIENT.

Dans un de ses voyages à Constantinople, Pierre Loti fut aimé par une jeune Orientale nommée Aziyadé. Dix ans plus tard, il retourne en Orient et s'efforce de la retrouver. Elle était morte, et le matin de son départ pour la France il va au cimetière de Constantinople faire une visite à la tombe de celle qui l'avait aimé. C'est cette visite qu'il raconte dans la page suivante dont la douce mélancolie parle à l'âme d'une manière si saisissante.

Samedi 8 octobre 188...

C'est le matin du dernier jour. Un épais brouillard gris est descendu sur Constantinople, rappelant les automnes du Nord.

Comme hier, j'ai repris mes vêtements turcs pour ressembler plus à ce que jadis j'ai été, pour être mieux reconnu, dans cette région des morts[1] où je vais, par je ne sais quelles incertaines émanations d'âmes, qui doivent regarder au-dessus des tombeaux. Et, seul cette fois, je chemine à cheval le long de la grande muraille de Stamboul,[2] seul infiniment sous ce ciel bas et obscur, seul aussi loin que je puis voir au milieu de ces landes et de ces bois funéraires.

La muraille se prolonge à mesure que j'avance, se déroule, toujours pareille dans les lointains de la campagne morte. Elle a l'air de soutenir, avec les millions de pointes de ses créneaux, les lourdes nuées traînantes prêtes à tomber sur la terre. Elle est d'une sinistre couleur sombre, par cette matinée sans soleil. Débris colossal du passé, elle nous diminue et nous écrase, nous et nos existences courtes, et nos souffrances d'une heure, et tout le rien instable que nous sommes.

En passant, je regarde les profondes portes ogivales par où personne n'entre ni ne sort; puis, je compte avec soin les énormes tours carrées — jusqu'au moment où m'apparaît cette sorte de tertre que l'on m'a montré hier, et sur lequel, au milieu d'autres tombeaux, est la petite borne bleue aux inscriptions d'or.

Et quand je l'ai bien reconnue, la petite borne d'Aziyadé, j'attache mon cheval aux branches d'un

1. *Région des morts*, cemetery.
2. *Stamboul*, the Turkish name of Constantinople.

cyprès, pour m'approcher seul et me coucher sur la terre, — sur la terre rousse légèrement brumée de pluie, où poussent de rares pointes grêles. A l'orientation de la borne,[1] je sais la position du corps chéri qui est enfoui dessous, et, après avoir bien regardé au loin alentour si personne n'est là qui puisse me voir, je m'étends doucement et j'embrasse cette terre, au-dessus de la place où doit être le visage mort.

Il y a des années que j'avais eu le pressentiment, et pour ainsi dire la vision anticipée de tout ce que je fais ce matin; sous un ciel bas et sombre comme celui-ci, je m'étais vu, revenant, dans ce costume d'autrefois, pour me coucher sur sa tombe et embrasser sa terre...

Et c'est aujourd'hui, c'est maintenant, ce dernier baiser, — et voici qu'il ne me semble plus que ce soit bien réel; je me laisse distraire ici-même par je ne sais quoi, peut-être par l'immensité du décor funèbre, par tout ce charme de désolation dont s'entoure et s'agrandit, à mes yeux irresponsables, la scène de ma visite à cette tombe.

Cependant, à mesure que les minutes passent, effroyablement silencieuses, et tandis que les nuées lourdes continuent de se traîner au-dessus des grands murs sarrasins, je reprends peu à peu conscience des choses; je souffre plus simplement, je comprends d'une manière plus humaine et plus douloureuse, le frisson me revient, le vrai frisson d'infinie tristesse...

Des instants passent encore; un peu de vent se lève, semant sur ce pays des morts[2] des gouttes de pluie fouettante.

---

1. *A l'orientation de la borne*, from the position of the tomb stone.
2. *Pays des morts*, comp. with *région des morts*.

Notre longue entrevue muette traverse des phases différentes, qui semblent de plus en plus nous rapprocher l'un de l'autre. Maintenant je suis tout entier à l'impression que nos deux êtres sont de nouveau presque réunis, — après avoir été tant séparés, par les années, par les distances, par les courses à travers le monde et par l'indéchiffrable mystère qui enveloppait pour moi sa destinée à elle; je sens que nous sommes là, tout près, voisins, séparés seulement par un peu de cette terre, dans laquelle on l'a couchée sans cercueil. Et j'aime tendrement ces débris, — *qui en ce moment me font l'effet d'être tout;*[1] je voudrais les voir, et les toucher, et les emporter : rien de ce qui a été d'Aziyadé ne pourrait me causer d'effroi ni d'horreur...

Les nuées grises se traînent toujours avec des franges plus sombres qui, en passant, jettent de la pluie sur la morne campagne et sur la muraille immense...

Maintenant l'image d'Aziyadé est devant moi, presque vivante, ramenée sans doute par le voisinage de ces débris, au-dessus desquels a dû rester, flottant, quelque chose comme une essence d'elle-même... Oh! mais vivante tout à coup, si vivante que jamais je ne l'avais retrouvée ainsi depuis le soir de la séparation. Je revois, comme jamais, son sourire, son regard profond sur le mien; son regard des derniers jours; j'entends sa voix, ses petites intonations familières, confiantes et enfantines; je retrouve toutes ces intimes et insaisissables petites choses d'elle que j'ai adorées avec une infinie tendresse. Alors rien d'autre n'existe plus, ni le grand décor, ni les ambiances étranges; il n'y a

1. *Qui en ce moment me font l'effet d'être tout,* which in this moment seem to be every thing to me in the world.

plus rien qu'elle-même, — et toutes mes impressions changeantes s'amollissent, se fondent en quelque chose d'absolument doux, — et je pleure à chaudes larmes, comme j'avais désiré pleurer...

. . . .

De cet instant, j'ai l'illusion délicieuse qu'elle sait que je suis revenu là et qu'elle a tout compris... La notion m'est venue, furtive, inexplicable, mais *ressentie*, d'une âme persistante et présente. Alors, l'amertume et le remords qui s'attachaient à son souvenir ont sans doute disparu pour jamais.

Et je me relève apaisé, avec une tristesse différente. Tout à coup même sa destinée à elle me paraît moins sombre : elle s'en est allée,[1] elle, en pleine jeunesse, n'ayant eu que ce seul rêve d'amour, — et le baiser que je suis venu donner à sa tombe, personne sans doute n'en viendra donner un semblable à la mienne.

Au pied de la borne de marbre, parmi les petites plantes qui sont là, je choisis une des plus fraîches que j'emporte avec moi; puis, encore, j'embrasse son nom, écrit en relief de marbre et recouvert d'or éteint, — et je remonte à cheval, me retournant de loin, pour la revoir, au milieu de sa solitude, où fuit à perte de vue la haute muraille de Stamboul...

Le soir, accoudé à l'arrière du paquebot qui m'emporte, je regarde, comme il y a dix ans, s'éloigner Constantinople. Puis le crépuscule tombe, comme un

1. *Elle s'en est allée*, she died.

grand voile jeté sur tout, et, à la sortie du Bosphore,[1] dans la mer Noire, la nuit nous prend tout à fait.

Et tout s'apaise, s'apaise en moi, de plus en plus; tout s'éloigne, retombe dans un lointain plus effacé...

Janvier 1892.

Dans mon enfance je me souviens d'avoir lu l'histoire d'un fantôme qui venait timidement, le soir, appeler de la main les vivants. Il revint ainsi pendant des années, jusqu'au moment où, quelqu'un ayant osé le suivre, on comprit ce qu'il demandait et on lui donna satisfaction.

Eh bien ! ce rêve angoissant qui, pendant tant d'années m'avait poursuivi, ce rêve d'un retour à Constantinople toujours entravé et n'aboutissant jamais, — ce rêve ne m'est plus revenu depuis que j'ai accompli ce pèlerinage. Et, du côté de l'Orient, tout s'est apaisé encore dans mon souvenir, avec les années qui ont continué de passer...

Ce rêve était sans doute l'appel du cher petit fantôme de là-bas, que j'ai entendu et qui ne se renouvelle plus.

PIERRE LOTI.

LA CHANSON DES VIEUX ÉPOUX.

Toto-San et Kaka-San, le mari et la femme.

Ils étaient vieux, vieux; on les avait toujours connus; les plus anciens de Nangasaki ne se rappelaient même pas les avoir vus jeunes.

---

1. *Bosphore*, the canal connecting Constantinople with the Black Sea.

Ils mendiaient par les rues. Toto-San, qui était aveugle, traînait dans une petite caisse à roulettes Kaka San, qui était paralytique.

Jadis ils s'étaient nommés Hato-San et Oumé-San (monsieur Pigeon et madame Prune), mais on ne s'en souvenait plus.

En langue nippone,[1] Toto et Kaka sont des mots très doux qui signifient "père et mère" dans la bouche des enfants. A cause sans doute de leur grand âge, tout le monde les appelait ainsi; et en ce pays d'excessive politesse, on faisait suivre ces noms familiers du terme *San* qui est honorifique comme monsieur ou madame *(monsieur papa et madame maman);* les plus petits des bébés japonais ne négligent jamais ces formules d'étiquettes.

Leur façon de mendier était discrète et comme il faut; ils ne harcelaient point les gens avec des prières, mais tendaient les mains simplement et sans rien dire, de pauvres mains ridées sur lesquelles il y avait déjà comme des plissures de momie. On leur donnait du riz, des têtes de poisson, des vieilles soupes.

Très petite, comme toutes les Japonaises, Kaka San paraissait réduite à rien dans cette boîte à roulettes.

Sa voiture était mal suspendue;[2] aussi lui arrivait-il d'être très cahotée dans le cours de ses promenades par la ville. Il ne marchait pourtant pas vite, son pauvre époux, et il était si rempli de soins, de précautions! Elle le guidait de la voix, et lui, attentif, l'oreille tendue, allait son chemin de juif errant dans son éternelle

---

1. *En langue nippone*, in the Japanese language.
2. *Sa voiture était mal suspendue*, the springs of her vehicle were very bad.

obscurité, le trait de cuir[1] passé à l'épaule et sondant avec un bambou la terre en avant de ses pas.

Les moments très graves, c'était quand il s'agissait de monter une marche ou bien de franchir un ruisseau, une crevasse, une ornière, — comment se tirerait-il de là, Toto-San?... Et il fallait voir la pauvre vieille alors s'agiter dans sa boîte : cette figure inquiète, ces yeux qui brillaient d'anxiété intelligente, malgré la buée[2] que les ans avaient soufflée dessus pour les ternir... Évidemment la frayeur d'être chavirée était une des choses qui minaient le plus sa fin d'existence.

* * *

Que se passait-il dans leurs têtes, à ces deux vieux qui s'adoraient? Qu'est-ce qu'ils pouvaient se conter l'un à l'autre, dans le recueillement du soir? Quels souvenirs exhumaient-ils de leurs jeunes années, quand ils étaient nichés ensemble sous quelque hangar pour dormir, Kaka San déjà encapuchonnée dans le mouchoir de coton bleu qui était sa coiffure de nuit? Comment se faisaient leurs projets de promenade, pour le lendemain, qui allait recommencer tout pareil aux jours d'avant, avec la même lutte pour manger, la même décrépitude et la même misère? Avaient-ils encore des joies, de petits restes d'espérance ? Avaient-ils bien encore des pensées, seulement, et pourquoi s'obstinaient-ils à vivre, quand la terre était là toute prête pour les recevoir, pour achever de les décomposer sans plus les faire souffrir?...

Ils se rendaient à toutes les fêtes religieuses célébrées dans les temples.

1. *Le trait de cuir*, the leather strap.
2. *Malgré la buée*, in spite of the dimness.

Sous les grands cèdres qui ombragent les préaux sacrés, au pied de quelque vieux monstre en granit, ils s'installaient de bonne heure avant l'arrivée des premiers fidèles, et tant que[1] durait le pèlerinage, beaucoup de passants s'arrêtaient à eux. Jeunes filles à figure de poupée et à tout petits yeux de chat, faisant traîner leurs hautes chaussures de bois; bébés nippons très comiques dans leurs longues robes bigarrées, arrivant par bandes pour faire leurs dévotions en se tenant par la main; belles dames minaudières à chignon compliqué venant à la pagode pour prier et pour rire; paysans à longs cheveux, bonzes ou marchands, toutes les marionnettes imaginables de ce petit peuple gai, passaient devant Kaka-San qui les voyait encore et devant Toto-San qui ne les voyait plus. On leur jetait toujours un regard bienveillant et parfois, d'un groupe, quelqu'un se détachait pour leur porter une aumône; on leur faisait même des révérences, tout comme à des gens de bonne compagnie, tant ils étaient connus et tant on est poli dans cet Empire.

Et ces jours-là, il leur arrivait à eux aussi de sourire à la fête, quand le temps était beau et la brise tiède, quand leurs douleurs de vieillesse étaient un peu endormies au fond de leurs membres épuisés. Kaka-San, émoustillée par le brouhaha des voix rieuses et légères, se reprenait à minauder comme les dames qui passaient, en jouant de son pauvre éventail de papier, se donnait un air d'être encore bien en vie et de s'intéresser comme les autres aux choses amusantes de ce monde.

* * *

1. *Tant que*, **as long as.**

Mais, quand le soir venait, ramenant de l'obscurité et du froid sous les cèdres, quand il y avait une horreur religieuse et un mystère répandus tout à coup à l'entour des temples, dans les allées bordées de monstres; les deux vieux époux s'affaissaient sur eux-mêmes. Il semblait que la fatigue du jour les eût rongés par en dedans, leurs rides étaient plus creuses, les plissures de leur peau plus pendantes; leurs figures n'exprimaient plus que la misère affreuse et la détresse d'être près de mourir.

Des milliers de lanternes s'allumaient pourtant autour d'eux dans les branches noires, et des fidèles stationnaient toujours sur les marches des sanctuaires. Le bourdonnement d'une gaieté frivole et bizarre sortait de toute cette foule, emplissait les avenues et les saintes voûtes, contrastant avec le rictus des monstres immobiles qui gardaient les dieux, avec les symboles effrayants et inconnus, avec les vagues épouvantes de la nuit. La fête se prolongeait aux lumières et semblait une immense ironie pour les Esprits du ciel, bien plus qu'une adoration, mais une ironie sans amertume, enfantine, bienveillante, et surtout irrésistiblement joyeuse.

C'est égal, le soleil couché, rien de tout cela ne ranimait plus ces deux débris humains; ils redevenaient sinistres à voir, accroupis à l'écart comme des parias malades, comme de pauvres vieux singes usés et finis, mangeant dans un coin, leurs miettes d'aumône. A ce moment s'inquiétaient-ils de[1] quelque chose de profond et d'éternel, pour avoir cette expression d'angoisse répandue sur leurs masques morts? Qui sait ce

1. *S'inquiétaient-ils de*, were they thinking of.

qui se passait au fond de ces vieilles têtes japonaises? Peut-être rien!... Ils luttaient simplement pour tâcher de continuer de vivre; ils mangeaient, au moyen de leurs petites baguettes de bois, en s'entr'aidant avec des soins tendres; ils s'enveloppaient pour n'avoir pas trop froid, pour ne pas laisser la rosée se déposer sur leurs os; ils se soignaient de leur mieux, avec le désir d'être en vie demain et de recommencer, l'un roulant l'autre, leur même promenade errante...

* * *

Dans la petite voiture il y avait, en plus de Kaka-San, tous les objets de leur ménage : écuelles ébréchées en porcelaine bleue pour mettre le riz, tasses en miniature pour boire le thé et lanterne en papier rouge qu'ils allumaient le soir.

Chaque semaine une fois, Kaka-San était soigneusement repeignée et recoiffée par son mari aveugle. Ses bras à elle ne pouvaient plus se lever assez haut pour construire son chignon de Japonaise, et Toto-San avait appris. A tâtons, à mains tremblantes, il caressait la pauvre vieille tête qui se laissait tripoter avec un abandon câlin, et cela rappelait, en plus triste,[1] ces toilettes deux à deux que se font les singes. Les cheveux étaient rares et Toto-San ne trouvait plus grand'-chose à peigner sur ce parchemin jaune, ridé comme la peau des pommes en hiver. Il réussissait pourtant à former des coques, qu'il disposait avec un goût nippon; elle, très intéressée, suivait des yeux dans un casson de miroir : "Un peu plus haut, Toto-San!... Un peu plus à droite, un peu plus à gauche..." A la fin, quand

1. *En plus triste*, but in a sadder way.

il avait piqué là-dedans deux longues épingles en corne, qui achevaient de donner du genre à la coiffure,[1] Kaka-San prenait encore une certaine mine de grand'mère comme il faut, une certaine silhouette apprêtée de bonne femme à potiche.

Ils faisaient aussi leurs ablutions consciencieusement; on est si propre au Japon.

Et quand ils avaient une fois de plus accompli ce lavage, perpétuellement recommencé depuis tant d'années, quand ils avaient fini cette tâche de toilette que l'approche de la mort rendait de jour en jour plus ingrate, se sentaient-ils au moins vivifiés par l'eau pure et froide, éprouvaient-ils encore un peu de bien-être, au frais matin ?

O misère lamentable ! Après chaque nuit se réveiller tous deux plus caducs, plus endoloris, plus branlants, et, malgré tout, vouloir obstinément vivre, étaler sa décrépitude au soleil, et repartir pour la même éternelle promenade à roulettes, avec les mêmes lenteurs, les mêmes grincements de planches, les mêmes cahots, les mêmes fatigues; aller toujours, par les rues, par les faubourgs, par les villages, jusque dans la campagne lointaine, quand une fête était annoncée à quelque temple des bois.

* * *

Ce fut dans les champs, un matin, au croisement de deux routes mikadales,[2] que la mort, en sournoise, attrapa la vieille Kaka-San.

---

1. *Qui achevaient de donner du genre à la coiffure*, that finally gave a certain style to her hair.

2. *Deux routes mikadales*, two roads constructed by order of the Mikado.

Un beau matin d'avril en plein soleil, en pleine verdure.

Dans cette île de Kiu-Siu,[1] le printemps est un peu plus chaud que le nôtre, un peu plus hâtif, et déjà tout resplendissait dans la fertile campagne. Les deux routes se coupaient en plaine, au milieu de rizières veloutées qu'un vent léger rendait chatoyantes comme des peluches vertes. L'air était rempli de la musique des cigales qui, au Japon, sont très bruyantes.

A ce carrefour, il y avait une dizaine de tombes dans les herbes sous un bouquet de grands cèdres isolés : des bornes carrées ou bien d'antiques boudhas en granit assis dans des calices de lotus. Au delà des champs de riz on apercevait les bois, assez semblables à nos bois de chênes, mais où se mêlaient quelques touffes blanches ou roses qui étaient des camélias à fleurs simples, et quelques feuillages très légers qui étaient des bambous; puis tout au loin des montagnes ressemblant à de petits dômes, à de petites coupoles, dessinaient sur le ciel bleu des formes un peu maniérées, mais très gracieuses.

C'est au milieu de cette région de calme et de verdure que l'équipage de Kaka-San s'était arrêté, et pour une halte suprême. Des paysans et des paysannes habillés de longues robes en cotonnade de bleu sombre à manches pagodes,[2] une vingtaine de bonnes petites âmes nippones, s'empressaient autour de la caisse à roulettes où la moribonde tordait ses vieux bras. Ça

---

1. *Ile de Kiu-Siu*, one of the four large islands forming the Japanese Empire. The three other islands are : Nippon (whence *langue nippone*), Sikok and Ajeso.

2. *Manches pagodes*, very wide sleeves.

l'avait prise[1] tout d'un coup en chemin, tandis que Toto-San la traînait à un pèlerinage dans un temple de la déesse Kwanon.

Les bonnes petites âmes, qui s'étaient attroupées par bienveillance autant que par curiosité, se démenaient de leur mieux[2] pour la soigner. C'étaient pour la plupart des gens qui se rendaient, eux aussi, à cette fête de Kwanon, divinité de la Grâce.

Pauvre Kaka-San ! On avait essayé de la remonter[3] avec un cordial à l'eau-de-vie de riz; on lui avait frotté le creux de l'estomac avec des herbes aromatiques et tamponné la nuque avec l'eau fraîche d'un ruisseau.

Toto-San la touchait tout doucement, la caressait à tâtons, ne sachant que faire, entravant les autres avec ses gestes d'aveugle, et tremblant plus que jamais de tous ses membres dans son angoisse.

En dernier lieu, on lui avait fait avaler, en boulettes, des morceaux de papier qui contenaient d'efficaces prières écrites par les bonzes et qu'une femme secourable avait consenti à retirer de la doublure de ses propres manches. Peine perdue, car l'heure était sonnée; l'invisible Mort était là, riant au nez de tous ces Nippons et serrant déjà la vieille dans ses mains sûres.

Une dernière contorsion, très douloureuse, et Kaka-San s'affaissa, la bouche ouverte, le corps tout de côté, à moitié tombée de sa boîte et les bras pendants, comme la poupée d'un guignol de pauvres[4] qui serait au repos, la représentation finie.

1. *Ça l'avait prise*, she had been taken ill.
2. *Se démenaient de leur mieux*, tried their very best.
3. *De la remonter*, to revive her.
4. *Comme la poupée d'un guignol de pauvres*, like the puppet of a shabby Punch and Judy show.

Ce petit cimetière ombreux, devant lequel s'était accomplie la scène finale, semblait tout indiqué par les Esprits et comme choisi par la morte elle-même.

On n'hésita donc pas. On embaucha des *coolies* qui passaient et bien vite on se mit en devoir de creuser la terre. Tout le monde était pressé, ne voulant pas manquer le pèlerinage, ni laisser cette pauvre vieille sans sépulture, d'autant plus que la journée s'annonçait chaude et que déjà de vilaines mouches s'assemblaient.

En une demi-heure le trou fut prêt. On tira la morte de sa boîte, en l'enlevant par les épaules, et on la mit en terre, assise comme elle avait toujours été, semblable à une guenon desséchée que les chasseurs rencontrent parfois au pied des arbres dans les forêts. Toto-San essayait de tout faire par lui-même, n'ayant plus bien ses idées et gênant les *coolies* qui n'avaient pas l'âme sensible et qui le bousculaient; il gémissait comme un petit enfant et des larmes coulaient de ses yeux sans regard. Il tâtait si au moins elle était bien peignée pour se présenter dans les demeures éternelles, si ses coques de cheveux étaient en ordre, et il voulut replacer les grandes épingles dans sa coiffure avant qu'on jetât la terre dessus...

* * *

On entendait un léger frémissement dans les feuillages : c'étaient les Esprits des ancêtres de Kaka-San qui venaient la recevoir à son entrée dans le pays des Ombres.

Les gens qui s'étaient attroupés continuèrent donc leur chemin vers le temple de la déesse, et le soir Toto-San reprit sa route errante.

Il s'attela et repartit, par habitude de marcher en roulant quelque chose. Mais derrière lui, la petite voiture était vide. Séparé de celle qui avait été son amie, son conseil, son intelligence et ses yeux, il s'en allait au hasard, débris plus pitoyable à présent, irrévocablement seul sur la terre jusqu'à sa fin, ne retrouvant plus ses idées, avançant à tâtons, sans but ni espérance, dans une nuit plus noire...

Cependant les cigales chantaient à pleine voix dans la verdure qui s'assombrissait sous les étoiles et, tandis que la vraie nuit descendait autour de l'homme aveugle, on commençait à entendre dans les branches les mêmes frémissements que le matin pendant la mise en terre; c'étaient encore des murmures d'Esprits qui disaient : "Console-toi, Toto-San, elle se repose dans cette sorte d'anéantissement très doux où nous sommes nous-mêmes et où tu viendras bientôt. Elle n'est plus ni vieille ni branlante, puisqu'elle est morte; ni désagréable à voir, puisqu'elle est bien cachée parmi les racines souterraines. Son corps va se purifier en s'infiltrant dans la terre; Kaka-San va devenir de jolies plantes japonaises, — des rameaux de cèdre, — des camélias simples, — des bambous..."

PIERRE LOTI.

CONSTANTINOPLE.

Six heures du soir. (Qu'on me le pardonne, j'ai passé ma journée en pèlerinages aux cimetières, en visites de souvenir à des recoins quelconques n'ayant d'intérêt que pour moi-même.)

L'heure du soleil couchant me trouve au quai de

Top-Hané, assis en plein air, devant un café, — ce qui est une habitude de la vie d'Orient, — à regarder passer le monde et tomber la nuit.

Une sorte de méli-mélo[1] et de transition, ce quai de Top-Hané, une sorte de carrefour très vaste, où viennent aboutir, par de larges rues, des quartiers absolument différents.

Les beaux soirs comme celui-ci, la moitié de la voie y est encombrée par des rangées de divans, en velours rouges ou bariolés, sur lesquels sont assis des gens qui fument et qui rêvent. On est là, comme au parterre d'un immense théâtre, pour regarder devant soi le grand mouvement de la vie orientale et, sur le Bosphore, le va-et-vient des navires. Entre les spectateurs de la mer, sur les fonds bleuâtres de l'eau et des collines d'Asie,[2] une haute mosquée se dresse avec son dôme compliqué et ses minarets à galeries ajourées. Elle est toute réchampie de blanc et de jaune très tranchés — deux nuances absolument turques, dont l'assemblage en encadrements et en panneaux décore toutes les bâtisses relativement modernes de Constantinople: la plupart des mosquées, des palais ou des belles maisons un peu neuves sont ainsi peintes mi-parties — et ces nuances font bien sur[3] le bleu des lointains ou des eaux, servant elles-mêmes de fond aux bigarrages des foules qui passent, aux innombrables bonnets rouges qui coiffent toutes les têtes. A ces deux couleurs des monuments il faut ajouter le vert cru de

1. *Une sorte de lieu méli-mélo*, a place where all kinds of people meet.

2. *Sur les fonds bleuâtres de l'eau et des collines d'Asie*, on the blueish back ground formed by the sea and the hills of Asia.

3. *Font bien sur*, agree with.

ces grandes plaques, chamarrées d'inscriptions d'or, qui surmontent inévitablement tous les portiques, toutes les entrées, toutes les fontaines. Du blanc, du jaune, du vert zébré d'or, voilà les tons[1] de l'élégante mosquée d'en face, et aussi des kiosques environnants, de tout cet assemblage de constructions aux découpures orientales qui se détachent sur le bleu assombri, sur le bleu déjà crépusculaire du Bosphore et de l'Asie.

Les rangées de divans en plein air peu à peu se garnisssent, sans distinction, de personnages de toutes les races et de tous les costumes du Levant. Les garçons accourent, portant les microscopiques tasses de café, et le raki,[2] et les bonbons, et les braises ardentes dans les petits vases de cuivre; la grande flânerie douce des soirs d'Orient commence, les narguilés s'allument, et les cigarettes blondes remplissent l'air d'odorante fumée. Sur la voie libre passent encore toutes sortes de gens et de voitures; des beaux cavaliers militaires bien montés et de noble mine qui s'en vont vers les palais du Sultan ou qui en reviennent; des loueurs de chevaux (dont Top Hané est le quartier général), tirant par la bride leurs bêtes toutes sellées; des marins de nationalité quelconque débarqués après leur journée finie; des petits marchands ambulants agitant leurs petites cloches, ou criant à tue-tête[3] leurs gâteaux, leurs sorbets, leurs fruits...

A Galata,[4] dont la grande rue, éternellement

1. *Les tons*, the hues.
2. *Raki*, a kind of cordial.
3. *A tue-tête*, at the top of their voices.
4. *Galata*, a suburb of Constantinople mainly inhabited by Europeans.

bruyante, vient mourir à ce carrefour,[1] une clameur s'enfle en *crescendo*, et, bien qu'assourdie dans le lointain, arrive déjà jusqu'ici, aux rêveurs assis sur les divans rouges. C'est la grande Babel du Levant, ce Galata. Jusqu'au matin, le long du Bosphore, s'élève de tout ce quartier une clameur d'enfer...

A ce carrefour vient aussi aboutir Iéni-Tchirché, la plus grande des rues en pente raide qui montent à Péra[2] — à la ville chrétienne, perchée là-haut au dessus de nos têtes. Et des deux côtés de cette rue, sous des berceaux de vigne, devant les cafés turcs qui se suivent porte à porte, encombrant tout de leurs petits tabourets et de leurs petites tables, viennent s'asseoir par centaines ces portefaix qui ont peiné tout le jour à remonter des navires, des quais, des douanes, les malles des voyageurs, les caisses et les ballots de marchandises. Joyeux du repos des soirs, ils arrivent les uns après les autres, demandant un narguilé, ces hommes qui font métier de remplacer, avec leurs larges épaules et leurs jarrets de fer, les camions, les chariots, inconnus à Constantinople.

Leur foule va peu à peu grossissant; bientôt ils se touchent tous, pareillement vêtus en bure brune soutachée bizarrement de noir et de rouge, la veste largement ouverte sur leur poitrine musculeuse noircie de soleil. Leurs groupes serrés s'étagent en perspective, suivant la montée de la rue rapide; le murmure de leurs causeries se mêle à ce petit gazouillement spécial qui sort de leurs innombrables narguilés, — et la fumée

1. *Vient mourir à ce carrefour*, ends at this crossing.
2. *Péra*, the N.-E. part of Constantinople inhabited by Christians.

grisante emplit l'air de plus en plus, à mesure que la nuit tombe...

Tout ce petit train des fins de jour est demeuré pareil, depuis tant d'années que je le connais — et je me représente si bien ce qui se passe à cette même heure dans les différents quartiers de l'immense ville !...

Là-bas, vers le nord, en continuant par la large voie qui suit la mer, on arriverait aux quartiers du Sultan : palais impénétrables, grands murs de parcs, de casernes. La nuit n'amène là que beaucoup de tranquillité, sous les avenues d'acacias, en ce moment toutes blanches de fleurs.

Au-dessus de nos têtes, sur ces hauteurs qui nous dominent, le Péra cosmopolite va commencer d'éclairer ses grandes boutiques européennes aux étalages copiés sur ceux de Londres ou de Paris, et continuera, aux lumières, son va-et-vient de voitures, à la façon d'Occident. Le soir, au lieu de calmer là-haut l'agitation incessante de la vie, va l'exaspérer plutôt,(1) à la lueur du gaz. Empressements de touristes revenant de leurs excursions du jour, et se hâtant, avant la nuit tombée, de regagner le bercail rassurant, la table d'hôte servie à l'anglaise, la rue où l'on se sent comme en Europe; extravagances de toilettes, risquées par des Levantines aux grands yeux lourds, qui auraient été si jolies vêtues en Grecques, en Arméniennes ou en Juives. Et, dans cet amusant pêle-mêle la note d'Orient donnée quand même(2) par beaucoup de fez rouges qui circulent, par des équipes de portefaix aux

---

1. *Va l'exaspérer plutôt*, will rather increase it.
2. *La note d'Orient donnée quand même*, the Oriental style is nevertheless shown to be predominant.

costumes bariolés de broderies qui remontent de la ville basse, des rues plus orientales d'en dessous, ou bien encore — comme on est là très haut au-dessus de la mer — par des échappées de lointain apparaissant entre les banales maisons à plusieurs étages : un peu de Marmara au bleu assombri, un peu de la côte d'Asie perdue dans le crépuscule...

Là-bas, derrière nous, au-dessus de cette colline de Péra qui nous surplombe, des faubourgs turcs, arméniens ou juifs s'arrangent, au hasard des coteaux ou des vallées,[1] tout le long de la Corne d'Or,[2] face au grand Stamboul, qui couronne l'autre rive et les domine; ils communiquent entre eux; par mer surtout, au moyen de ces caïques légers, toujours en mouvement tant que reste au ciel une lueur de jour... Il est curieux que le seul voisinage des choses perdues de vue depuis si longtemps avive ainsi le souvenir qu'on en avait conservé : il y aura tantôt quinze ans que je n'habite plus par là, et j'avais presque oublié comment les soirs s'y passent : or il me suffit d'être à Constantinople, assis à songer — dans une rue différente cependant et très éloignée, — pour me rappeler tout avec une netteté complète, comme si j'étais parti d'hier... D'abord le faubourg très turc de Kassim-Pacha, aux vieilles maisonnettes tout orientales, aux petites boutiques anciennes, aux petits cafés qu'abritent des platanes : il était un de mes plus familiers jadis, et j'y passais chaque jour. En ce moment même, je me le représente animé tout à coup de sa vie spéciale des

1. *S'arrangent au hasard des coteaux ou des vallées*, are laid out on the hills and down the valleys.

2. *La Corne d'Or*, an inlet dividing Constantinople in two parts.

soirs. Le flot des matelots de guerre vient de s'y répandre, à la sortie de l'arsenal ou des grands cuirassés noirs mouillés en face dans la Corne-d'Or. Joyeux et rieurs, circulant par groupes en se donnant la main, ils remplissent les rues et les places. Au lieu du bonnet, ils portent un fez, et leur col est rouge au lieu d'être bleu : à part cela, ils ressemblent aux nôtres. Des femmes qui les attendaient (des mères ou des sœurs) se mêlent à eux, drapées de leurs longs voiles blancs, bleus ou roses. Leurs officiers s'arrêtent là aussi pour fumer, dans les plus humbles cafés, parmi les hommes du peuple. — Et c'est du reste une coutume très particulière à la Turquie, ces très démocratiques mélanges : des pachas, des beys assis au café parmi de pauvres gens, causant avec eux ou leur expliquant les nouvelles, — et la dignité n'y risque rien, puisque, entre musulmans, on ne s'enivre jamais. — D'autres faubourgs suivent, prenant de plus en plus des airs de village à mesure qu'on s'avance vers l'intérieur des terres, et aussitôt après commence, de ce côté-là, une campagne déserte, aride, sans route et encombrée de tombeaux tristement charmants.

La Corne-d'Or sépare tous ces quartiers dont je viens de parler du grand Stamboul, où une sorte de silence religieux va se faire avec l'obscurité.

Et au fond de ce golfe enclavé dans une ville, tout au fond, sous les vieux cyprès et les vieux platanes, le saint faubourg d'Eyoub, cœur de l'Islam en Europe, enfoui dans une sorte de bocage funèbre, confinant aux grands cimetières et entouré de tombes, va s'endormir dans un effrayant silence, qu'interrompra seulement de temps à autre quelque psalmodie sortie d'une mosquée.

Dans tous les kiosques des morts, devant les hauts catafalques surmontés de turbans, les petites lampes veilleuses vont s'allumer; en passant le long des avenues sombres, on les verra briller, à travers les grillages des fenêtres, comme des yeux jaunes dans la nuit.

Du reste, tout le grand Stamboul aussi va s'endormir, presque aussi paisible qu'aux siècles passés, tandis que le tapage d'Occident commencera dans les quartiers de la rive livrée aux infidèles. A peine, dans les nouvelles rues, vers les parages de Sainte-Sophie, çà et là quelques boutiques s'éclaireront; quelques cafés jetteront au dehors des lueurs de lanternes : partout ailleurs dans l'immense ville, il n'y aura rien que mystérieuse obscurité et lourd sommeil. — Il semble que cette Corne-d'Or ne soit pas seulement un bras de mer séparant les deux parties de Constantinople, mais qu'elle mette aussi un intervalle de deux ou trois siècles entre ce qui s'agite sur une rive et ce qui s'endort sur l'autre...

PIERRE LOTI.

UNE BÊTE GALEUSE.

Un vieux chat galeux, chassé sans doute de son logis par ses maîtres, s'était établi dans la rue, sur le trottoir de notre maison, où un peu de soleil de novembre le réchauffait encore. C'est l'usage de certaines gens à pitié égoïste d'envoyer ainsi *perdre*[1] le plus loin possible les bêtes qu'ils ne veulent ni soigner ni voir souffrir.

---

1. *D'envoyer ainsi perdre*, to have thus carried away.

Tout le jour il se tenait piteusement assis dans quelque embrasure de fenêtre, l'air si malheureux et si humble ! Objet de dégoût pour ceux qui passaient, menacé par les enfants, par les chiens, en danger continuel, d'heure en heure plus malade, et vivant de je ne sais quels débris ramassés à grand'peine dans les ruisseaux, il traînait là, seul, se prolongeant comme il pouvait,(1) s'efforçant de retarder la mort. Sa pauvre tête était couverte de croûtes, toute mangée de gale, presque sans poils; mais ses yeux, restés jolis, semblaient penser profondément. Il devait certainement sentir, dans toute son amertume affreuse, cette souffrance, la dernière de toutes, de ne plus pouvoir faire sa toilette, de ne pouvoir plus lisser sa fourrure, se peigner comme font tous les chats avec tant de soin.

Faire sa toilette ! Je crois que, pour les bêtes comme pour les hommes, c'est une des plus nécessaires distractions de la vie. Les très pauvres, les très malades, les très décrépits, qui, à certaines heures, se parent un peu, essayent de s'arranger encore, n'ont pas tout perdu dans l'existence. Mais ne plus s'occuper de son aspect,(2) parce qu'il n'y a vraiment plus rien à y faire avant la pourriture finale, cela m'a toujours paru le dernier degré de tout, la misère suprême. Oh ! les vieux mendiants qui ont déjà, avant la mort, de la terre et des immondices sur le visage, les êtres rongés par des lèpres visibles qui ne peuvent plus être lavées, les bêtes galeuses dont on n'a seulement plus pitié !

Il me faisait tant de peine à regarder, ce chat à l'a-

---

1. *Se prolongeant comme il pouvait,* trying to prolong his life the best he could.

2. *Mais ne plus s'occuper de son aspect,* but no longer caring for one's appearance.

bandon, qu'après lui avoir envoyé à manger dans la rue, je finis un jour par m'approcher pour lui parler doucement. (Les bêtes arrivent très bien à comprendre les bonnes paroles, et y trouvent consolation.) Par habitude d'être pourchassé, il eut d'abord peur en me voyant arrêté devant lui; son premier regard fut méfiant, chargé de reproche et de prière : "Est-ce que tu vas encore me renvoyer, toi aussi; de ce dernier coin de soleil?" Puis, comprenant vite que j'étais venu par sympathie, et étonné de tant de bonheur, il m'adressa tout bas sa pauvre réponse de chat : "Trr! Trr! Trr!"[1] en se levant par politesse, en essayant même de faire le gros dos, malgré ses croûtes, dans l'espoir que peut-être j'irais jusqu'à une caresse

Non, ma pitié, à moi qui seul au monde en éprouvais encore pour lui, n'allait pas jusque-là. Cette joie d'être caressé, il ne la connaîtrait sans doute jamais plus. Mais, en compensation, j'imaginai de lui donner la mort tout de suite, de ma main, et d'une façon presque douce.

Une heure après, cela se passa dans l'écurie où Sylvestre, mon domestique, qui d'abord était allé acheter du chloroforme, l'avait attiré doucement, l'avait décidé à se coucher sur du foin bien chaud au fond d'une manne d'osier qui allait devenir sa chambre mortuaire. Nos préparatifs ne l'inquiétaient point; nous avions roulé une carte de visite en forme de cône, comme nous avions vu faire à des chirurgiens dans les ambulances; lui nous regardait d'un air confiant et heureux, pensant avoir enfin retrouvé un gîte et des gens qui

---

1. "*Trr! Trr! Trr!*" an onomatopeia imitating the purring of a cat.

auraient compassion, de nouveaux maîtres qui le recueilleraient.

Cependant, je m'étais baissé pour le caresser, malgré l'effroi de son mal, ayant déjà reçu des mains de Sylvestre le cornet de carton tout imbibé de la chose mortelle. En le caressant toujours, j'essayais de le décider à rester là, bien tranquille, à enfoncer peu à peu son bout de nez dans ce carton endormeur; lui, un peu surpris d'abord, reniflant avec un vague effroi cette senteur inconnue, finit pourtant par se laisser aller, avec une soumission telle que j'hésitai à continuer mon œuvre. L'anéantissement d'une bête pensante, tout autant que celui d'un homme, a de quoi nous confondre; quand on y songe, c'est toujours le même révoltant mystère. Et la mort, d'ailleurs, porte en elle, tant de majesté qu'elle est capable d'agrandir un instant, d'une façon inattendue, démesurée, les plus infimes petites scènes, dès que son ombre est près d'y apparaître : à ce moment, je me fis presque l'effet de quelque magicien noir, s'arrogeant le droit d'apporter aux souffrants ce qu'il croit être l'apaisement suprême, le droit d'ouvrir, à ceux qui ne l'ont pas encore demandé, les portes de la grande nuit...

Une fois il releva, pour me regarder brusquement, sa pauvre tête bientôt morte; nos yeux se croisèrent; les siens interrogateurs, expressifs, avec une intensité extrême, me demandant : "Que me fais tu ? Toi à qui je me suis confié et que je connais si peu, que me fais-tu ?" Et j'hésitai encore; mais son cou retomba; sa pauvre tête dégoûtante s'appuyait maintenant dans ma main que je ne retirai pas; une torpeur l'envahissait malgré lui, et j'espérai qu'il ne me regarderait plus...

Si, pourtant, une dernière fois! Les chats, comme disent les bonnes gens du peuple, ont l'âme chevillée au corps.[1] Dans un dernier soubresaut de vie, il me fixa de nouveau, à travers son demi-sommeil mortel: il semblait même avoir maintenant tout à fait compris: "Alors c'était pour me tuer, décidément?... Et, tu vois, je me laisse faire...[2] Il est trop tard... Je m'endors..."

En vérité, j'avais peur de m'être égaré; dans ce monde où nous ne savons rien de rien, il ne nous est même pas permis d'avoir pitié d'une façon intelligente. Voici que son regard, infiniment triste, tout en se vitrifiant dans la mort,[3] continuait de me poursuivre comme d'un reproche: "Pourquoi t'es-tu mêlé de ma destinée? Sans toi, j'aurais pu traîner[4] quelque temps de plus, avoir encore quelques petites pensées pendant au moins une semaine. Il me restait assez de force pour sauter sur les appuis de tes fenêtres, où les chiens ne me tourmentaient pas trop, où je n'avais pas trop froid; le matin surtout, quand le soleil y donnait, je passais là quelques heures presque supportables, à regarder autour de moi le mouvement de la vie, à m'intéresser aux allées et venues des autres chats, à avoir conscience de quelque chose; tandis qu'à présent je vais me décomposer à jamais en je ne sais quoi d'autre qui ne se souviendra pas; à présent *je ne serai plus...*"

J'aurais dû me souvenir, en effet, que les plus chétifs

---

1. *Ont l'âme chevillée au corps*, are hard to die, lit. have their soul riveted in their body.
2. *Je me laisse faire*, I do not resist.
3. *Tout en se vitrifiant dans la mort*, while turning fixed in death.
4. *Traîner*, live.

aiment mieux se prolonger par tous les moyens, jusqu'aux limites les plus misérables, préfèrent n'importe quoi à l'épouvante de n'être rien, de ne *plus être...*

Quand je revins dans la soirée le voir; je le trouvai raidi et froid dans la pose de sommeil où je l'avais laissé. Alors je commandai à Sylvestre de fermer le petit panier mortuaire et de l'emporter loin de la ville pour le jeter dans les champs.

PIERRE LOTI.

JACQUES NORMAND.

NORMAND (JACQUES) est né à Paris en 1850.

Il écrit en prose et en vers, et c'est probablement comme poète qu'il est le plus fameux. Il faut cependant reconnaître que sa prose, sans être de celle qui a droit à l'immortalité, se distingue par une grande clarté.

Il a publié, en 1875, un recueil de saynètes et de récits qu'il a intitulé : *Paravents et Tréteaux;* un second recueil de poésies, appelé *Les Moineaux francs*, a paru en 1887, et il a donné au théâtre : *Le Troisième Larron*, *L'Auréole* et *L'Amiral.*

La charmante historiette que nous reproduisons ici est extraite des *Contes à Madame*, un nouvel ouvrage publié en 1892.

LA PREMIÈRE ÉDITION.

" Monsieur et cher client,

" Nous avons le plaisir de vous annoncer que la première édition de votre volume les *Hirondelles* étant complètement épuisée, il y a lieu de procéder à un nouveau tirage.

" Veuillez prendre la peine de passer à la librairie pour vous entendre avec nous à ce sujet.

" Recevez, etc., etc.

" MASSOL frères, éditeurs."

Quand je reçus cette lettre, nous racontait l'autre jour Henry Didier, le célèbre auteur dramatique, je crus mourir de joie et d'étonnement, plus encore d'étonnement que de joie.

Épuisée, la première édition des *Hirondelles,* mon volume de début, un volume de vers ! Et j'avais vingt-deux ans, je ne connaissais personne à Paris, je n'avais eu aucun article,[1] rien que quelques *réclames payantes*[2] à la quatrième page des journaux !... Ce résultat inespéré, invraisemblable, en combien de temps avait-il été obtenu ? En un mois seulement !...

Alors, c'était un succès, un vrai succès ?... J'avais donc du talent ? Je commençais donc à être apprécié par mes contemporains que j'avais calomniés jusqu'ici, les accusant d'être rebelles à toute poésie, les traitant d'abominables " bourgeois " ?

Je ne m'arrêterais plus désormais... après ce volume un second... j'y avais même travaillé... en rêve ! Puis viendrait le théâtre, ce puissant tremplin qui, d'un coup, vous jette en pleine renommée, en pleine gloire, dans les étoiles !... Et le roman ?... Pourquoi pas aussi le roman ?... Je songeais déjà à des études psychologiques profondément fouillées, à des descriptions exactes et saisissantes... Mon cerveau travaillait... Toutes les folles ambitions de la vingtième année bourdonnaient

---

1. *Je n'avais eu aucun article,* no critic had written about my book.
2. *Réclames payantes,* paid for advertisements.
3. *Profondément fouillées,* deeply studied.

dans ma tête... Je relisais sans cesse la bienheureuse lettre... Je parcourais ma chambre en long et en large, rayonnant, avec de grands gestes...

— Eh bien ! qu'as-tu, mon mignon ?

La figure de mon grand-père venait de paraître dans l'entrebâillement de la porte, une figure bienveillante, finement rasée, le nez fort, les yeux vifs derrière les lunettes, la perruque bien peignée, encadrant de ses ondulations sévères les chairs calmes et rosées.

— Ce que j'ai grand-père ? Tiens, lis !

Quand il eut parcouru la lettre :

— Eh bien, quoi ! tes vers sont assez jolis, il me semble !

— Mais songe donc, grand-père ! C'est un succès inattendu !... On ne lit plus de vers !

— On lit les tiens... ça doit te suffire !

— Je crois bien ![1]

— Alors, tu es heureux ?

— Si je suis heureux !

— C'est tout ce qu'il faut !

Il ouvrit sa tabatière, y puisa lentement et se barbouilla le nez, tout en me regardant avec un sourire dans les yeux.

* * *

Un quart d'heure après, j'étais chez les Massol.

Tout le monde littéraire connaît cette célèbre maison de librairie, ce vaste hall ajouré d'en haut, où les volumes, classés avec soin, s'étendent en files blanches, jaunes et bleues. Des balcons en bois courent le long des murs et y forment deux étages.

---

1. *Je crois bien !* I should say so!

C'est un va-et-vient continuel d'employés, de placiers et de commis; de volumes et de papiers qui montent ou descendent, accrochés à de fines poulies. Une sorte d'usine intellectuelle dont la pensée imprimée est l'intarissable produit.

D'un bond, je montai au premier étage, au cabinet de l'aîné des Massol, celui qui s'occupe plus spécialede recevoir les auteurs.

Je trouvai le cabinet fermé. Un bruit de voix s'en échappait. Le patron était occupé. Je m'assis sur un banc en attendant mon tour. Et tout en attendant je me rappelais mon émotion la première fois que j'étais venu dans cette librairie. Avec quel battement de cœur je montais cet escalier, mon manuscrit sous le bras ! Et quand j'entrais dans le cabinet de Massol, quel tremblement secouait tout mon être !... Il me recevait poliment, mais froidement. Il avait raison, après tout ! Un jeune homme de vingt ans, un inconnu, qui lui apportait quoi ? des vers !... Une denrée[1] qui ne se vend guère en librairie ! un roman, passe encore...[2] mais des vers !

Il avait consenti à m'éditer cependant, à condition que je fisse les frais,[3] bien entendu... Et depuis lors j'avais passé par toutes les émotions d'un premier volume : les épreuves qui arrivent tout humides encore de l'impression, pleines de fautes qui désespèrent et dont il semble qu'on ne viendra jamais à bout;[4] les

1. *Une denrée*, a sort of writing.
2. *Un roman, passe encore......* A novel may perhaps do......
3. *A condition que je fisse les frais*, on the condition that I should pay the expenses.
4. *Et dont il semble qu'on ne viendra jamais à bout*, and which, it seems, one will never be able to get rid of.

hésitations grammaticales incessantes; les ponctuations douteuses; les luttes sans cesse renouvelées avec les typographes que l'on traite *in petto*[1] d'imbéciles et qui vous payent de la même monnaie;[2] la *table* à faire, le *titre* à composer de façon à séduire l'œil de l'acheteur; la couleur de la couverture à choisir; le *bon à tirer*,[3] ces trois petits mots qui n'ont l'air de rien, mais qui sont tout en réalité, puisqu'ils lancent la pensée de l'auteur au public, comme les trois coups, avant le lever du rideau, livrent la pièce aux spectateurs; enfin, l'apparition du volume tout neuf, tout pimpant, aux vitrines des libraires, sur les boulevards, dans les passages...

Le cabinet de Massol venait de s'ouvrir. X..., l'académicien, en sortait, accompagné jusqu'à la porte par les saluts de l'éditeur. Un bon client, celui-là, et qu'on chauffait !...[4] En arriverais-je jamais là, mon Dieu ?

Massol me fit signe d'entrer, bienveillant et quasi-paternel. Il me pria de m'asseoir, et se carrant lui-même dans son fauteuil de cuir ;

— Vous avez reçu notre lettre ?

— Oui, monsieur Massol.

— Un volume de vers enlevé en un mois !... Entre nous, je n'y comprends rien !

— C'était peu flatteur ; mais j'avais été trop étonné moi-même pour ne point excuser cet étonnement.

— Très drôle ce qui se passe pour votre livre, continua-t-il; on l'achète, mais on n'en parle pas... C'est la

1. *Que l'on traite* IN PETTO, whom one secretly calls.
2. *Et qui vous payent de la même monnaie*, and who give you tit for tat.
3. *Bon à tirer*, ready to print.
4. *Et qu'on chauffait*, and for whom they had the greatest regard.

première fois que je vois ça en librairie... Très drôle, très drôle !

Il fut convenu, séance tenante, qu'on tirerait immédiatement cinq cents nouveaux exemplaires des *Hirondelles,* pour ne pas manquer la vente. En effet, quelques jours après, chez les libraires, je voyais mon cher volume s'étaler majestueusement, orné de cette formule flatteuse : DEUXIÈME ÉDITION.

Décidément j'étais quelqu'un. Et cependant, la réflexion de Massol me troublait un peu. Personne ne parlait de mon volume, personne ne semblait l'avoir lu, excepté ceux à qui je l'avais envoyé... et encore!...[1]

Après tout, me disais-je, je suis bien sot de me tourmenter de la sorte ! Puisque les *Hirondelles* se vendent, c'est qu'on achète les *Hirondelles!* Qu'ai-je à demander de plus ?...

* * *

Encouragé par ce premier succès, je m'étais mis au travail avec ardeur. Je fis ma première pièce, la *Grand'-mère*, qui, comme vous savez, eut la chance de réussir à l'Odéon; puis vinrent les *Victimes du Mariage* au Gymnase, puis les *Deux Frères* à la Comédie-Française; puis d'autres encore... Je devenais un "auteur arrivé"[2] comme nous disons; les années se passaient... et je ne songeais plus à mes *Hirondelles*, œuvre de jeunesse, timide essai désormais oublié.

C'est alors que j'éprouvai une des grandes douleurs de ma vie. Je perdis mon cher grand-père. Il s'éteignit doucement; soigné, chéri par nous tous jusqu'à sa der-

1. *Et encore !* And that was not sure !
2. *Auteur arrivé*, successful author.

nière heure. C'était une de ces natures rares où l'égoïsme n'a jamais pu trouver place et dont la bonté active ne recule devant aucune peine pour causer quelque joie aux êtres aimés. Ames tendres et délicates qui s'oublient sans cesse pour ne penser qu'aux autres, s'estiment amplement payées par un sourire et font leur bonheur des bonheurs qu'elles peuvent donner !

Je me souviendrai toujours de l'impression douloureuse que nous ressentîmes quand, un mois après la mort de cet être cher, nous pénétrâmes dans son appartement. Il était resté tel quel,[1] avec les anciens meubles, les objets familiers qui nous le rappelaient.

De fins rayons de soleil, glissant à travers les volets, tombaient obliquement sur le tapis à fleurs de la chambre, formant comme une grille dorée où des poussières volaient. Nous marchions sur la pointe du pied, nous parlions à voix basse. Il nous semblait qu'il était encore là, dans ce grand lit aux rideaux fermés, ou dans ce fauteuil qu'il affectionnait, ou près de cette table sur laquelle il étendait son journal, faisait ses comptes avec cette saine ponctualité qu'il apportait dans les moindres choses de la vie.

Un domestique, nouveau venu dans la maison, ouvrit les volets brusquement, indifférent à une émotion qu'il ne pouvait comprendre. D'un coup, la lumière du dehors inonda toute la pièce, et avec elle une grande nappe d'air frais, apportant le brouhaha de la rue. La mort laissait entrer la vie.

Et avec la vie, ses nécessités cruelles. L'appartement du cher défunt allait être mis en location. Il fallait enlever les meubles, vider les armoires, faire place nette

1. *Tel quel*, undisturbed.

à l'inconnu qui viendrait le remplacer. Les morts vont vite, surtout dans les grandes villes, ces immenses ruches en perpétuelle activité. A peine un alvéole est-il vide de son bourdonnement de vie, qu'une autre vie s'y installe, ignorante de celle qui l'a précédée comme de celle qui la suivra.

Le déménagement commença. J'étais péniblement impressionné. Tout ce qui restait encore de mon grand-père me semblait se disperser, s'émietter peu à peu.

Cette existence régulière qui, pendant plus de trente ans, tournait dans ce petit espace, y avait laissé partout son empreinte. A chaque meuble enlevé, à chaque tiroir vide, c'était un souvenir qu'on remuait, qu'on arrachait. Je n'ai jamais si bien compris le *Sunt lacrymæ rerum*[1] du poète. Oui, ces mille riens accumulés depuis si longtemps souffraient cruellement, j'en suis sûr, enlevés sans pitié à leur place coutumière, à la tranquille obscurité où ils dormaient...

L'un de nous eut une exclamation étonnée et me montrant le bas d'une armoire qu'il venait d'ouvrir :

— Henry !... viens donc voir !...

Je regardai aussitôt, et je vis... Oh ! cher grand-père !... cher et excellent homme !... Je vis les rayons inférieurs de l'armoire remplis de volumes tout pareils, non coupés, revêtus d'une couverture bleue que je connaissais bien... les *Hirondelles!* les *Hirondelles!...*

Elle était là, presque entière, la première édition de mon volume, cette édition si rapidement enlevée, "*qu'on achetait et dont on ne parlait pas,*" comme avait dit Massol :... Je crois bien qu'on n'en parlait pas !...

---

1. SUNT LACRYMÆ RERUM, even things bring tears to one's eyes. a quotation of Virgil's Æneid.

C'était grand-père qui l'avait achetée !... C'était lui, ce public insaisissable !

Je m'agenouillai, touchai d'une main tremblante ces volumes, intacts et vieux tout ensemble. Quelques-uns portaient les timbres des librairies les plus éloignées; celui-ci venait du boulevard du Temple, tel autre des galeries de l'Odéon... Tout en les maniant, je croyais revoir le cher homme partant de son pied léger, ainsi qu'il disait, et trottant aux quatre coins de Paris pour acheter le volume de son petit-fils. Je le voyais entrer dans la boutique, demander fièrement les *Hirondelles*, d'Henry Didier, prendre deux ou trois exemplaires — (le plus qu'il pouvait sans éveiller les soupçons du marchand) — et les emporter sous son bras, riant en lui même de sa ruse touchante. A peine rentré, il courait vite à cette armoire, y cachait son butin, heureux de voir la file s'allonger, s'allonger toujours... Pendant plus de quinze ans, il avait gardé son secret ! Sa délicatesse n'avait pas voulu d'un remerciement auquel elle eût eu tant de droits !

Et je me souvins alors de la phrase qu'il m'avait dite, en souriant derrière ses lunettes, le jour où je recevais la lettre de Massol :

— Tu es heureux, petit ?... Allons, c'est tout ce qu'il faut !

Oui, j'étais heureux, cher grand-père ! Aucun des succès que j'ai eus depuis n'a égalé ce bonheur d'apprendre que la première édition de mon premier volume était épuisée. Je sais maintenant comment elle le fut... je connais ta ruse innocente... et à la joie passée est venue se joindre la reconnaissance profonde pour celui qui me l'a donnée... T'aimer davantage ?... Je ne l'au-

rais pu. Mais ta touchante attention m'a prouvé que ce qu'il y a de plus attachant en ce monde, et de vraiment sublime, c'est la Bonté !

* * *

Henry Didier s'arrêta. Une larme coulait sur sa joue. Et tous, nous restions autour de lui, silencieux, doucement émus de l'histoire.

JACQUES NORMAND.

GUY DE MAUPASSANT.

1850.

Parmi les changements survenus dans la littérature contemporaine des quinze dernières années, il n'en est peut-être pas de plus intéressant à signaler que le retour aux histoires courtes. Un des premiers à faire refleurir ce genre, qui est, après tout, un genre national, a été Guy de Maupassant, et nul de ceux qui l'ont imité ne l'a surpassé. Il avait, du reste, eu pour maître un des plus grands artistes littéraires de notre siècle, celui que beaucoup de critiques ont appelé "le grand Flaubert." Pendant sept ans, Guy de Maupassant a été sous sa direction, et lui-même nous a dit qu'il lui est arrivé d'écrire vingt fois la même page avant d'arriver au degré de perfection désiré. Mais si son style est parfait, les sujets qu'il a traités laissent quelquefois à désirer, et même dans ses meilleurs écrits on peut remarquer une certaine imagination un peu morbide qui donne le frisson. Peut-être faut-il l'attribuer à un état maladif de l'auteur. En effet, après avoir pendant quelque temps donné beaucoup d'inquiétude à ses amis, Guy de Maupassant est devenu fou (1892), et il vient d'être enfermé dans une maison d'aliénés.

Il a publié un volume de poésie, intitulé : *Des Vers.*

La liste de ses ouvrages en prose est trop longue pour que nous la donnions complète. Qu'il suffise de signaler : *Marocca*, *Boule de Suif*, *L'Héritage*, etc., etc.

Mentionnons aussi sa dernière œuvre, *Le Horla*, qui contient une étude de la folie où il semble que le malheureux écrivain ait voulu se dépeindre.

Il est mort en 1893.

PETIT SOLDAT.

Chaque dimanche, sitôt qu'ils étaient libres, les deux petits soldats se mettaient en marche.

Ils tournaient à droite en sortant de la caserne, traversaient Courbevoie[1] à grands pas rapides, comme s'ils eussent fait une promenade militaire : puis, dès qu'ils avaient quitté les maisons, ils suivaient, d'une allure plus calme, la grande route poussiéreuse et nue qui mène à Bezons.[2]

Ils étaient petits, maigres, perdus dans leur capote trop large, trop longue, dont les manches couvraient leurs mains, gênés par la culotte rouge trop large. Et sous le shako raide et haut, on ne voyait plus qu'un rien du tout de figure, deux pauvres figures creuses de Bretons, naïves d'une naïveté presque animale, avec des yeux bleus doux et calmes.

Ils ne parlaient jamais durant le trajet, allant devant eux, avec la même idée en tête, qui leur tenait lieu de causerie, car ils avaient trouvé, à l'entrée du petit bois des Champioux, un endroit leur rappelant leur pays, et ils ne se sentaient bien que là.

---

1. *Courbevoie*, a town situated on the Seine river, between Paris and Versailles; it has a population of about 16,000.

2. *Bezons*, a small village near Courbevoie, about 10 miles from Paris.

Au croisement des routes de Colombes et de Chatou, comme on arrivait sous les arbres, ils ôtaient leur coiffure qui leur écrasait la tête, et ils s'essuyaient le front.

Ils s'arrêtaient toujours un peu sur le pont de Bezons pour regarder la Seine. Ils demeuraient là deux ou trois minutes courbés en deux, penchés sur le parapet : ou bien ils considéraient le grand bassin d'Argenteuil où couraient les voiles blanches et inclinées des clippers, qui, peut-être, leur remémoraient la mer bretonne, le port de Vannes(1) dont ils étaient voisins, et les bateaux pêcheurs s'en allant à travers le Morbihan,(2) vers le large.

Dès qu'ils avaient franchi la Seine, ils achetaient leurs provisions chez le charcutier, le boulanger et le marchand de vin du pays. Un morceau de boudin, quatre sous de pain et un litre de petit bleu(3) constituaient leurs vivres emportés dans leurs mouchoirs. Mais aussitôt sortis du village, ils n'avançaient plus qu'à pas très lents et ils se mettaient à parler.

Devant eux, une plaine maigre, semée de bouquets d'arbres, conduisait au bois, un petit bois qui leur avait paru ressembler à celui de Kermarivan. Les blés et les avoines bordaient l'étroit chemin perdu dans la jeune verdure des récoltes, et Jean Kerderen disait chaque fois à Luc Le Ganidec :

— C'est tout comme auprès de Plounivon.

— Oui, c'est tout comme.

---

1. *Vannes*, the *chef-lieu* of the *département du Morbihan*, where the two soldiers came from.

2. *Morbihan* is a gulf on the Western coast in the old Province of Brittanny, after which a "département" has been called.

3. *Petit bleu*, common claret.

Ils s'en allaient côte à côte, l'esprit plein de vagues souvenirs du pays, plein d'images réveillées, d'images naïves comme les feuilles coloriées d'un sou. Ils revoyaient un coin de champ, une haie, un bout de lande, un carrefour, une croix de granit.

Chaque fois aussi, ils s'arrêtaient auprès d'une pierre qui bornait une propriété, parce qu'elle avait quelque chose du dolmen de Locneuven.

En arrivant au premier bouquet d'arbres, Luc Le Ganidec cueillait tous les dimanches une baguette, une baguette de coudrier; il se mettait à arracher doucement l'écorce en pensant aux gens de là-bas.[1]

Jean Kerderen portait les provisions.

De temps en temps, Luc citait un nom, rappelait un fait de leur enfance, en quelques mots seulement qui leur donnaient longtemps à songer. Et le pays, le cher pays lointain les repossédait peu à peu, les envahissait, leur envoyait, à travers la distance, ses formes, ses bruits, ses horizons connus, ses odeurs, l'odeur de la lande verte où courait l'air marin.

Et les voiles des canotiers, apparues au-dessus des berges, leur semblaient les voiles des caboteurs, aperçues derrière la longue plaine qui s'en allait de chez eux jusqu'au bord des flots.

Ils marchaient à petits pas, Luc Le Ganidec et Jean Kerderen, contents et tristes, hantés par un chagrin doux, un chagrin lent et pénétrant de bête en cage, qui se souvient.

Et quand Luc avait fini de dépouiller la mince baguette de son écorce, ils arrivaient au coin du bois où ils déjeunaient tous les dimanches.

---

1. *En pensant aux gens de là-bas*, while thinking of the folks at home.

Ils retrouvaient les deux briques cachées par eux dans un taillis, et ils allumaient un petit feu de branches pour cuire leur boudin sur la pointe de leur couteau.

Et quand ils avaient déjeuné, mangé leur pain jusqu'à la dernière miette, et bu leur vin jusqu'à la dernière goutte, ils demeuraient assis dans l'herbe, côte à côte, sans rien dire, les yeux au loin,[1] les paupières lourdes, les doigts croisés comme à la messe, leurs jambes rouges allongées à côté des coquelicots du champ; et le cuir de leurs shakos et le cuivre de leurs boutons luisaient sous le soleil ardent, faisaient s'arrêter les alouettes qui chantaient en planant sur leurs têtes.

* * *

Vers midi, ils commençaient à tourner leurs regards de temps en temps du côté du village de Bezons, car la fille à la vache allait venir.

Elle passait devant eux tous les dimanches pour aller traire et remiser sa vache, la seule vache du pays qui fût à l'herbe,[2] et qui pâturait une étroite prairie sur la lisière du bois, plus loin.

Ils apercevaient bientôt la servante, seul être humain marchant à travers la campagne, et ils se sentaient réjouis par les reflets brillants que jetait le seau de fer blanc sous la flamme du soleil. Jamais ils ne parlaient d'elle. Ils étaient seulement contents de la voir, sans comprendre pourquoi.

C'était une grande fille vigoureuse, rousse et brûlée

1. *Les yeux au loin,* looking vaguely at the far away horizon.
2. *Qui fût à l'herbe,* that was grazing.

par l'ardeur des jours clairs, une grande fille hardie, de la campagne parisienne.

Une fois, en les revoyant assis à la même place, elle leur dit :

— Bonjour... vous v'nez[1] donc toujours ici ?

Luc Le Ganidec, plus osant,[2] balbutia :

— Oui, nous v'nons au repos.

Ce fut tout. Mais, le dimanche suivant, elle rit en les apercevant, elle rit avec une bienveillance protectrice de femme dégourdie qui sentait leur timidité, et elle demanda :

— Quéqu'[3] vous faites comme ça ? C'est-il qu'[4] vous r'gardez[5] pousser l'herbe.

Luc égayé sourit aussi : — P'téte ben.[6]

Elle reprit : — Hein ! Ça va pas vite.

Il répliqua, riant toujours : — Pour ça, non.

Elle passa. Mais en revenant avec son seau plein de lait, elle s'arrêta encore devant eux, et leur dit :

— En voulez-vous une goutte ?[7] Ça vous rappellera l'[8] pays.

Avec son instinct d'être de même race, loin de chez elle aussi peut-être, elle avait deviné et touché juste.

Ils furent émus tous les deux. Alors elle fit couler un peu de lait, non sans peine, dans le goulot du litre de verre où ils apportaient leur vin; et Luc but le pre-

---

1. *V'nez* = *venez.* Note that most of the dialogue is in *patois.*
2. *Plus osant*, bolder.
3. *Quéqu'* = *qu'est-ce que.*
4. *Qu'* = *que.*
5. *R'gardez* = *regardez.*
6. *P'téte ben* = *peut-être bien.*
7. *En voulez-vous une goutte?* Do you want some? Lit. Do you want a drop of it?
8. *L'* = *le.*

mier, à petites gorgées, en s'arrêtant à tout moment pour regarder s'il ne dépassait point sa part. Puis il donna la bouteille à Jean.

Elle demeurait debout devant eux, les mains sur ses hanches, son seau par terre à ses pieds, contente du plaisir qu'elle leur faisait.

Puis elle s'en alla, en criant : — Allons, adieu; à dimanche !

Et ils suivirent des yeux, aussi longtemps qu'ils purent la voir, sa haute silhouette qui s'en allait, qui diminuait, qui semblait s'enfoncer dans la verdure des terres.

* * *

Quand ils quittèrent la caserne, la semaine d'après, Jean dit à Luc :

— Faut-il pas li[1] acheter quéque[2] chose de bon ?

Et ils demeurèrent fort embarrassés devant le problème d'une friandise à choisir pour la fille à la vache.

Luc opinait pour un morceau d'andouille, mais Jean préférait des berlingots,[3] car il aimait les sucreries. Son avis l'emporta et ils prirent, chez un épicier, pour deux sous de bonbons blancs et rouges.

Ils déjeunèrent plus vite que de coutume, agités par l'attente.

Jean l'aperçut le premier : " La v'là,"[4] dit-il. Luc reprit : " Oui. La v'là.

Elle riait de loin en les voyant, elle cria :

---

1. *Li* = *lui.*
2. *Quéque* = *quelque.*
3. *Berlingots*, a kind of cheap candies made of brown sugar and molasses.
4. *V'là* = *voilà.*

— Ça va-t-il comme vous voulez ?[1] Ils répondirent ensemble :

" Et de vot' part ?[2] " Alors elle causa, elle parla de choses simples qui les intéressaient, du temps, de la récolte, de ses maîtres.

Ils n'osaient point offrir leurs bonbons qui fondaient doucement dans la poche de Jean.

Luc enfin s'enhardit et murmura :

— Nous vous avons apporté quelque chose.

Elle demanda : — Qué que c'est donc ?

Alors Jean, rouge jusqu'aux oreilles, atteignit le mince cornet de papier et le lui tendit.

Elle se mit à manger les petits morceaux de sucre qu'elle roulait d'une joue à l'autre et qui faisaient des bosses sous la chair. Les deux soldats, assis devant elle, la regardaient, émus et ravis.

Puis elle alla traire sa vache, et elle leur donna encore du lait en revenant.

Ils pensèrent à elle toute la semaine, et ils en parlèrent plusieurs fois. Le dimanche suivant, elle s'assit à côté d'eux pour deviser[3] plus longtemps, et tous les trois, côte à côte, les yeux perdus au loin, les genoux enfermés dans leurs mains croisées, ils racontèrent des menus faits et des menus détails des villages où ils étaient nés, tandis que la vache, là-bas, voyant arrêtée en route la servante, tendait vers elle sa lourde tête aux naseaux humides, et mugissait longuement pour l'appeler.

---

1. *Ca va-t-il comme vous voulez?* Is every thing going according to your wishes?—This greeting's meaning is the same as *comment vous portez-vous?* The latter form being very seldom if ever used by country people.

2. *Et de vot' part?* And how is every thing with you?

3. *Pour deviser*, to talk.

La fille accepta bientôt de manger un morceau avec eux et de boire un petit coup de vin. Souvent, elle leur apportait des prunes dans sa poche, car la saison des prunes était venue. Sa présence dégourdissait[1] les deux petits soldats bretons qui bavardaient comme deux oiseaux.

* * *

Or, un mardi, Luc Le Ganidec demanda une permission, ce qui ne lui arrivait jamais, et il ne rentra qu'à dix heures du soir.

Jean, inquiet, cherchait en sa tête pour quelle raison son camarade avait bien pu sortir ainsi.

Le vendredi suivant, Luc, ayant emprunté dix sous à son voisin de lit, demanda encore et obtint l'autorisation de quitter pendant quelques heures.

Et quand il se mit en route avec Jean pour la promenade du dimanche, il avait l'air tout drôle, tout remué, tout changé. Kerdren ne comprenait pas, mais il soupçonnait vaguement quelque chose, sans deviner ce que ça pouvait être.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à leur place habituelle, dont ils avaient usé l'herbe à force de s'asseoir au même endroit;[2] et ils déjeunèrent lentement; ils n'avaient faim ni l'un ni l'autre.

Bientôt la fille apparut. Ils la regardaient venir comme ils faisaient tous les dimanches. Quand elle fut tout près, Luc se leva et fit deux pas. Elle posa son seau par terre, et l'embrassa. Elle l'embrassa fougueu-

---

1. *Dégourdissait*, cheered up.
2. *A force de s'asseoir au même endroit*, by sitting down so often on the same spot.

sement, en lui jetant ses bras au cou, sans s'occuper de Jean, sans songer qu'il était là, sans le voir.

Et il demeurait éperdu, lui, le pauvre Jean, si éperdu qu'il ne comprenait pas, l'âme bouleversée, le cœur crevé,[1] sans se rendre compte encore.

Puis, la fille s'assit à côté de Luc, et ils se mirent à bavarder.

Jean ne les regardait pas, il devinait maintenant pourquoi son camarade était sorti deux fois pendant la semaine, et il sentait en lui un chagrin cuisant, une sorte de blessure, ce déchirement que font les trahisons.

Luc et la fille se levèrent pour aller ensemble remiser la vache.

Jean les suivit des yeux. Il les vit s'éloigner côte à côte. La culotte rouge de son camarade faisait une tache éclatante dans le chemin. Ce fut Luc qui ramassa le maillet et frappa sur le pieu qui retenait la bête.

La fille se baissa pour la traire, tandis qu'il caressait d'une main distraite l'échine coupante de l'animal. Puis ils laissèrent le seau dans l'herbe et ils s'enfoncèrent sous le bois.

Jean ne voyait plus rien que le mur de feuilles où ils étaient entrés; et il se sentait si troublé que, s'il avait essayé de se lever, il serait tombé sur la place assurément.

Il demeurait immobile, abruti[2] d'étonnement et de souffrance, d'une souffrance naïve et profonde. Il avait envie de pleurer, de se sauver, de se cacher, de ne plus voir jamais personne.

---

1. *Le cœur crevé*, his heart broken.
2. *Abruti*, astounded.

Tout à coup il les aperçut qui sortaient du taillis. Ils revinrent doucement en se tenant par la main, comme font les promis[1] dans les villages. C'était Luc qui portait le seau.

Ils s'embrassèrent encore avant de se quitter, et la fille s'en alla après avoir jeté à Jean un bonsoir amical et un sourire d'intelligence. Elle ne pensa pas à lui offrir du lait ce jour-là.

Les deux petits soldats demeurèrent côte à côte, immobiles comme toujours, silencieux et calmes, sans que la placidité de leur visage montrât rien de ce qui troublait leur cœur. Le soleil tombait sur eux. La vache, parfois, mugissait en les regardant de loin.

A l'heure ordinaire, ils se levèrent pour revenir.

Luc épluchait une baguette. Jean portait le litre vide. Il le déposa chez le marchand de vin de Bezons. Puis ils s'engagèrent sur le pont et, comme chaque dimanche, ils s'arrêtèrent au milieu, afin de regarder couler l'eau quelques instants.

Jean se penchait, se penchait de plus en plus sur la balustrade de fer, comme s'il avait vu dans le courant quelque chose qui l'attirait. Luc lui dit : " C'est-il que tu veux y boire un coup? " Comme il prononçait le dernier mot, la tête de Jean emporta le reste, les jambes enlevées décrivirent un cercle en l'air, et le petit soldat bleu et rouge tomba d'un bloc, entra et disparut dans l'eau.

Luc, la gorge paralysée d'angoisse, essayait en vain de crier. Il vit plus loin quelque chose remuer; puis la tête de son camarade surgit à la surface du fleuve, pour y rentrer aussitôt.

1. *Les promis*, the betrothed ones.

Plus loin encore, il aperçut de nouveau une main, une seule main qui sortit de la rivière, et y replongea. Ce fut tout.

Les mariniers accourus ne retrouvèrent point le corps ce jour-là.

Luc revint seul à la caserne, en courant, la tête affolée, et il raconta l'accident, les yeux et la tête pleins de larmes, et se mouchant coup sur coup : " Il se pencha... il se... il se pencha... si bien... si bien que la tête fit culbute... et... et... le v'là qui tombe... qui tombe..."

Il ne put en dire plus long, tant l'émotion l'étranglait. — S'il avait su...

GUY DE MAUPASSANT.

LA ROCHE AUX GUILLEMOTS.

Voici la saison des guillemots.

D'avril à la fin de mai, avant que les baigneurs parisiens arrivent, on voit paraître soudain, sur la petite plage d'Étretat,[1] quelques vieux messieurs bottés, sanglés, en vestes de chasse. Ils passent quatre ou cinq jours à l'hôtel Hauville, disparaissent, reviennent trois semaines plus tard; puis, après un nouveau séjour, s'en vont définitivement.

On les revoit au printemps suivant.

Ce sont les derniers chasseurs de guillemots, ceux qui restent des anciens; car ils étaient une vingtaine de fanatiques, il y a trente ou quarante ans; ils ne sont plus que quelques enragés tireurs.

---

1. *Etretat*, a small village in the *département de la Seine-Inférieure*; is famous for its lofty cliffs and as a Summer resort.

Le guillemot est un oiseau voyageur fort rare, dont les habitudes sont étranges. Il habite presque toute l'année les parages de Terre-Neuve, des îles Saint-Pierre et Miquelon;[1] mais, au moment des amours, une bande d'émigrants traverse l'Océan, et, tous les ans, vient pondre et couver au même endroit, à la roche dite *aux Guillemots*, près d'Étretat. On n'en trouve que là, rien que là. Ils y sont toujours venus, on les a toujours chassés, et ils reviennent encore; ils reviendront toujours. Sitôt les petits élevés,[2] ils repartent, disparaissent pour un an.

Pourquoi ne vont-ils jamais ailleurs, ne choisissent-ils aucun autre point de cette longue falaise blanche et sans cesse pareille qui court du Pas-de-Calais au Havre?[3] Quelle force, quel instinct invincible, quelle habitude séculaire? Quelle première émigration, quelle tempête peut-être a jadis jeté leurs pères sur cette roche? Et pourquoi les fils, les petits-fils, tous les descendants des premiers y sont-ils toujours retournés?

Ils ne sont pas nombreux, une centaine au plus, comme si une seule famille avait cette tradition, accomplissait ce pèlerinage annuel.

Et chaque printemps, dès que la petite tribu voyageuse s'est réinstallée sur sa roche, les mêmes chasseurs aussi reparaissent dans le village. On les a connus jeunes autrefois; ils sont vieux aujourd'hui, mais fidèles au rendez-vous régulier qu'ils se sont donné depuis trente ou quarante ans.

---

1. *Saint-Pierre et Miquelon*, two small islands, near Newfoundland, belonging to France.

2. *Sitôt les petits élevés*, as soon as the little ones are grown up.

3. *Qui court du Pas-de-Calais au Havre*, that stretches from the *département du Pas-de-Calais* to Havre.

Pour rien au monde ils n'y manqueraient.

* * *

C'était par un soir d'avril de l'une des dernières années. Trois des anciens tireurs de guillemots venaient d'arriver; un d'eux manquait, M. d'Arnelles.

Il n'avait écrit à personne, n'avait donné aucune nouvelle ! Pourtant il n'était point mort, comme tant d'autres; on l'aurait su. Enfin, las d'attendre, les premiers venus se mirent à table; et le dîner touchait à sa fin, quand une voiture roula dans la cour de l'hôtellerie; et bientôt le retardataire entra.

Il s'assit, joyeux, se frottant les mains, mangea de grand appétit, et comme un de ses compagnons s'étonnait qu'il fût en redingote, il répondit tranquillement :

— Oui, je n'ai pas eu le temps de me changer.[1]

On se coucha en sortant de table, car, pour surprendre les oiseaux, il faut partir bien avant le jour.

Rien de joli comme cette chasse, comme cette promenade matinale.

Dès trois heures du matin, les matelots réveillent les chasseurs en jetant du sable dans les vitres. En quelques minutes on est prêt et on descend. Bien que le crépuscule ne se montre point encore, les étoiles sont un peu pâlies; la mer fait grincer les galets; la brise est si fraîche qu'on frissonne un peu malgré les gros habits.

Bientôt les deux barques, poussées par les hommes, dévalent brusquement sur la pente de cailloux ronds, avec un bruit de toile qu'on déchire; puis elles se balancent sur les premières vagues. La voile brune monte

1. *De me changer*, to change my clothing.

au mât, se gonfle un peu, palpite, hésite et, bombée de nouveau, emporte les coques goudronnées[1] vers la grande porte d'aval qu'on distingue vaguement dans l'ombre.

Le ciel s'éclaircit; les ténèbres semblent fondre; la côte paraît voilée encore, la grande côte blanche, droite comme une muraille.

On franchit la Manne-Porte,[2] voûte énorme où passerait un navire; on double la pointe de la Courtine, voici le val d'Antifer, le cap du même nom; et soudain on aperçoit une plage où des centaines de mouettes sont posées. Voici la roche aux Guillemots.

C'est tout simplement une petite bosse de la falaise, et, sur les étroites corniches du roc, des têtes d'oiseaux se montrent, qui regardent les barques.

Ils sont là, immobiles, attendant, ne se risquant point à partir encore. Quelques-uns, piqués sur des rebords avancés,[3] ont l'air assis sur leurs derrières, dressés en forme de bouteille, car ils ont des pattes si courtes qu'ils semblent, quand ils marchent, glisser comme des bêtes à roulettes; et, pour s'envoler, ne pouvant prendre d'élan, il leur faut se laisser tomber comme des pierres, presque jusqu'aux hommes qui les guettent.

Ils connaissent leur infirmité et le danger qu'elle leur crée, et ne se décident pas vite à s'enfuir.

Mais les matelots se mettent à crier, battent leurs bordages avec les tolets de bois, et les oiseaux, pris de peur, s'élancent un à un dans le vide, précipités jus-

1 *Emporte les coques goudronnées*, carries away the tarred boats.

2. *La Manne-Porte*, a natural arch through which boats can pass at high-tide.

3. *Piqués sur des rebords avancés*, perched on the overhanging edges.

qu'au ras de la vague; puis les ailes battant à coups rapides, ils filent, filent et gagnent le large, quand une grêle de plomb ne les jette pas à l'eau.

Pendant une heure on les mitraille ainsi, les forçant à déguerpir l'un après l'autre; et quelquefois les femelles au nid, acharnées à couver, ne s'en vont point, et reçoivent coup sur coup les décharges qui font jaillir sur la roche blanche des gouttelettes de sang rose, tandis que la bête expire sans avoir quitté ses œufs.

* * *

Le premier jour, M. d'Arnelles chassa avec son entrain habituel : mais, quand on repartit vers dix heures, sous le haut soleil radieux, qui jetait de grands triangles de lumière dans les échancrures blanches de la côte, il se montra un peu soucieux, rêvant parfois contre son habitude.

Dès qu'on fut de retour au pays, une sorte de domestique en noir vint lui parler bas. Il sembla réfléchir, hésiter, puis il répondit :

— Non, demain.

Et, le lendemain, la chasse recommença. M. d'Arnelles, cette fois, manqua souvent les bêtes, qui pourtant se laissaient choir presque au bout du canon du fusil; et ses amis riant, lui demandaient s'il était amoureux, si quelque trouble secret lui remuait le cœur et l'esprit.

A la fin, il en convint.[1]

— Oui, vraiment, il faut que je parte tantôt, et cela me contrarie.

— Comment, vous partez ? Et pourquoi ?

1. *A la fin il en convint*, at last he admitted it.

— Oh ! j'ai une affaire qui m'appelle, je ne puis rester plus longtemps.

Puis on parla d'autre chose.

Dès que le déjeuner fut terminé, le valet en noir reparut. M. d'Arnelles ordonna d'atteler; et l'homme allait sortir quand les trois autres chasseurs intervinrent, insistèrent, priant et sollicitant pour retenir leur ami. L'un d'eux, à la fin, demanda :

— Mais, voyons, elle n'est pas si grave, cette affaire, puisque vous avez bien attendu déjà deux jours?

Le chasseur tout à fait perplexe, réfléchissait, visiblement combattu, tiré par le plaisir et une obligation, malheureux et troublé.

Après une longue méditation, il murmura, hésitant :

— C'est que... c'est que... je ne suis pas seul ici; j'ai mon gendre.

Ce furent des cris et des exclamations.

— Votre gendre ? mais où est-il ?

Alors, tout à coup, il sembla confus, et rougit.

— Comment, vous ne savez pas ?... Mais... mais... Il est sous la remise. Il est mort.

Un silence de stupéfaction régna.

M. d'Arnelles reprit, de plus en plus troublé :

— J'ai eu le malheur de le perdre; et comme je conduisais le corps chez moi, à Briseville, j'ai fait un petit détour pour ne pas manquer notre rendez-vous. Mais vous comprenez que je ne puis m'attarder plus longtemps.

Alors, un des chasseurs, plus hardi :

— Cependant... puisqu'il est mort... il me semble... qu'il peut bien attendre un jour de plus.

Les deux autres n'hésitèrent plus :

— C'est incontestable, dirent-ils.

M. d'Arnelles semblait soulagé d'un grand poids; encore un peu inquiet pourtant, il demanda :

— Mais là... franchement... vous trouvez ?...

Les trois autres, comme un seul homme, répondirent :

— Parbleu ! mon cher, deux jours de plus ou de moins n'y feront rien dans son état.

Alors, tout à fait tranquille, le beau-père se retourna vers le croque-mort :

— Eh bien ! mon ami, ce sera pour après-demain !

GUY DE MAUPASSANT.

SUR L'EAU.

J'avais loué, l'été dernier, une petite maison de campagne au bord de la Seine, à plusieurs lieues de Paris, et j'allais y coucher tous les soirs. Je fis au bout de quelques jours la connaissance d'un de mes voisins, un homme de trente à quarante ans, qui était bien le type le plus curieux que j'eusse jamais vu. C'était un vieux canotier, mais un canotier enragé,(1) toujours près de l'eau, toujours sur l'eau, toujours dans l'eau. Il devait être né dans un canot, et il mourra bien certainement dans le canotage final.(2)

Un soir que nous nous promenions au bord de la Seine, je lui demandai de me raconter quelques anecdotes de sa vie nautique. Voilà immédiatement mon bonhomme qui s'anime, se transfigure, devient élo-

1. *Un canotier enragé*, an enthusiastic oarsman.

2. *Et il mourra bien certainement dans le canotage final*, and he will certainly die without ceasing to love rowing.

quent, presque poète. Il avait dans le cœur une grande passion, une passion dévorante, irrésistible : la rivière.

"Ah ! me dit-il, combien j'ai de souvenirs sur cette rivière que vous voyez courir là près de nous. Vous autres, habitants des rues, vous ne savez pas ce qu'est la rivière. Mais écoutez un pêcheur prononcer ce mot. Pour lui, c'est la chose mystérieuse, profonde, inconnue, le pays des mirages et des fantasmagories où l'on voit, la nuit,[1] des choses qui ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne connaît point, où l'on tremble sans savoir pourquoi, comme en traversant un cimetière, et c'est en effet le plus sinistre des cimetières, celui où l'on n'a point de tombeau.

La terre est bornée pour le pêcheur, et dans l'ombre, quand il n'y a pas de lune, la rivière est illimitée. Un marin n'éprouve point la même chose pour la mer. Elle est souvent dure et méchante, c'est vrai; mais elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer, tandis que la rivière est silencieuse et perfide. Elle ne gronde pas, elle coule toujours sans bruit, et ce mouvement éternel de l'eau qui coule est plus effrayant pour moi que les hautes vagues de l'Océan.

Des rêveurs prétendent que la mer cache dans son sein d'immenses pays bleuâtres, où les noyés roulent parmi les grands poissons, au milieu d'étranges forêts et dans des grottes de cristal. La rivière n a que des profondeurs noires où l'on pourrit dans la vase. Elle est belle pourtant quand elle brille au soleil levant et qu'elle clapote doucement entre ses berges couvertes de roseaux qui murmurent.

---

1. *La nuit*, at night.

Le poète a dit en parlant de l'Océan :

O flots, que vous savez de lugubres histoires ![1]
Flots profonds, redoutés des mères à genoux,
Vous vous les racontez en montant les marées
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez, le soir, quand vous venez vers nous.

Eh bien, je crois que les histoires chuchotées par les roseaux minces avec leurs petites voix si douces doivent être encore plus sinistres que les drames lugubres racontés par les hurlements des vagues.

Mais, puisque vous me demandez quelques-uns de mes souvenirs, je vais vous dire une singulière aventure qui m'est arrivée ici, il y a une dizaine d'années.

J'habitais comme aujourd'hui la maison de la mère Lafon, et un de mes meilleurs camarades, Louis Bernet, qui a maintenant renoncé au canotage, à ses pompes et à son débraillé[2] pour entrer au Conseil d'État, était installé au village de C....., deux lieues plus bas. Nous dînions tous les jours ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez moi.

Un soir, comme je revenais tout seul et assez fatigué, traînant péniblement mon gros bateau, un *océan* de douze pieds, dont je me servais toujours la nuit, je m'arrêtai quelques secondes pour reprendre haleine auprès de la pointe des roseaux là-bas, deux cents mètres environ avant le pont du chemin de fer. Il faisait un temps magnifique; la lune resplendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux. Cette tran-

---

1. *Que vous savez de lugubres histoires,* how many sad stories you know.

2. *Qui a maintenant renoncé au canotage, à ses pompes et à son débraillé,* who has now given up rowing, its fun, and the informal ways of dressing that go with it.

quillité me tenta; je me dis qu'il ferait bien bon fumer une pipe en cet endroit. L'action suivit la pensée; je saisis mon ancre et la jetai dans la rivière.

Le canot, qui redescendait avec le courant, fila sa chaîne jusqu'au bout, puis s'arrêta; et je m'assis à l'arrière sur ma peau de mouton, aussi commodément qu'il me fut possible. On n'entendait rien, rien : parfois seulement, je croyais saisir un petit clapotement presque insensible de l'eau contre la rive, et j'apercevais des groupes de roseaux plus élevés qui prenaient[1] des figures surprenantes et semblaient par moment s'agiter.

Le fleuve était parfaitement tranquille, mais je me sentis ému par le silence extraordinaire qui m'entourait. Toutes les bêtes, grenouilles et crapauds, ces chanteurs nocturnes de marécages, se taisaient. Soudain, à ma droite, contre moi une grenouille coassa; je tressaillis; elle se tut; je n'entendis plus rien et je résolus de fumer un peu pour me distraire. Cependant, quoique je fusse un culotteur de pipes renommé,[2] je ne pus pas; dès la seconde bouffée, le cœur me tourna[3] et je cessai. Je me mis à chantonner; le son de ma voix m'était pénible; alors je m'étendis au fond du bateau et je regardai le ciel. Pendant quelque temps je demeurai tranquille, mais bientôt les légers mouvements de la barque m'inquiétèrent, il me sembla qu'elle faisait des embardées gigantesques, touchant tour à tour les deux berges du fleuve; puis je crus qu'un être ou qu'une force invisible l'attirait doucement au fond de

1. *Qui prenaient*, that formed.
2. *Quoique je fusse un culotteur de pipes renommé*, though I had the reputation of being a constant smoker.
3. *Le cœur me tourna*, I felt sick in the stomach.

l'eau et la soulevait ensuite pour la laisser retomber. J'étais ballotté comme au milieu d'une tempête; j'entendis des bruits autour de moi; je me dressai d'un bond :[1] l'eau brillait, tout était calme.

Je compris que j'avais les nerfs un peu ébranlés et je résolus de m'en aller. Je tirai sur ma chaîne; le canot se mit en mouvement, puis je sentis une résistance, je tirai plus fort, l'ancre ne vint pas; elle avait accroché quelque chose au fond de l'eau et je ne pouvais la soulever. Je recommençai à tirer, mais inutilement. Alors, avec mes avirons, je fis tourner mon bateau et je le portai en amont[2] pour changer la position de l'ancre. Ce fut en vain, elle tenait toujours; je fus pris de colère et je secouai la chaîne rageusement. Rien ne remua. Je m'assis, découragé et je me mis à réfléchir sur ma position. Je ne pouvais songer à casser cette chaîne ni à la séparer de l'embarcation, car elle était énorme et rivée à l'avant dans un morceau de bois plus gros que mon bras; mais comme le temps devenait fort beau, je pensai que je ne tarderais point, sans doute, à rencontrer quelque pêcheur qui viendrait à mon secours. Ma mésaventure m'avait calmé; je m'assis et je pus enfin fumer ma pipe. Je possédais une bouteille de rhum, j'en bus deux ou trois verres, et ma situation me fit rire. Il faisait très chaud, de sorte qu'à la rigueur je pouvais, sans grand mal, passer la nuit à la belle étoile.[3]

Soudain, un petit coup sonna contre mon bordage. Je fis un soubresaut et une sueur froide me glaça des

---

1. *Je me dressai d'un bond,* I jumped to my feet.
2. *Et je le portai en amont,* and I pushed it up the river.
3. *A la belle étoile,* in the open air.

pieds à la tête. Ce bruit venait sans doute de quelque bout de bois[1] entraîné par le courant, mais cela avait suffi et je me sentis de nouveau envahi par une étrange agitation nerveuse. Je saisis ma chaîne et je me roidis dans un effort désespéré. L'ancre tint bon. Je me rassis épuisé.

Cependant la rivière s'était peu à peu couverte d'un brouillard blanc très épais qui rampait sur l'eau fort bas, de sorte que, en me dressant debout, je ne voyais plus le fleuve, ni mes pieds, ni mon bateau, mais j'apercevais seulement les pointes des roseaux; puis, plus loin, la plaine toute pâle de la lumière de la lune, avec de grandes taches noires qui montaient dans le ciel, formées par des groupes de peupliers d'Italie. J'étais comme enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de coton d'une blancheur singulière, et il me venait des imaginations fantastiques. Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque que je ne pouvais plus distinguer, et que la rivière, cachée par ce brouillard opaque, devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient autour de moi. J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon cœur battait à m'étouffer; et, perdant la tête, je pensai à me sauver à la nage; puis aussitôt cette idée me fit frissonner d'épouvante. Je me vis, perdu, allant à l'aventure dans cette brume épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne pourrais éviter; râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant plus mon bateau, et il me semblait que je me sentais tiré par les pieds tout au fond de cette eau noire.

1. *Quelque bout de bois*, some piece of floating wood.

En effet, comme il m'eût fallu remonter le courant au moins pendant cinq cents mètres avant de trouver un point libre d'herbes et de joncs où je pusse prendre pied,[1] il y avait pour moi neuf chances sur dix de ne pouvoir me diriger dans ce brouillard et de me noyer, quelque bon nageur que je fusse.

J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter; mon *moi* brave railla mon *moi* poltron, et jamais aussi bien que ce jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour.

Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la terreur. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue et attendant. Quoi? Je n'en savais rien; mais ce devait être terrible. Je crois que si un poisson se fût avisé de sauter hors de l'eau,[2] comme cela leur arrive souvent, il n'en aurait pas fallu davantage pour me faire tomber roide sans connaissance.

Cependant, par un effort violent, je finis par ressaisir à peu près ma raison qui m'échappait. Je pris de nouveau ma bouteille de rhum et je bus à grands traits.[3] Alors une idée me vint et je me mis à crier de toutes mes forces en me tournant successivement vers les quatre points de l'horizon. Lorsque mon gosier fut entièrement paralysé, j'écoutai, — un chien hurlait, très loin.

---

1. *Où je pusse prendre pied,* where I could get a footing.
2. *Se fût avisé de sauter hors de l'eau,* had happened to jump out of the water.
3. *Je bus à grands traits,* I drank in large draughts.

Je bus encore et je m'étendis tout de mon long au fond du bateau. Je restai ainsi peut-être une heure, peut-être deux, sans dormir, les yeux ouverts, avec des cauchemars autour de moi. Je n'osais pas me lever et pourtant je le désirais violemment; je remettais de minute en minute. Je me disais : — " Allons, debout ! " et j'avais peur de faire un mouvement. A la fin, je me soulevai avec des précautions infinies, comme si ma vie eût dépendu du moindre bruit que j'aurais fait, et je regardai par-dessus le bord.

Je fus ébloui par le plus merveilleux, le plus étonnant spectacle qu'il soit possible de voir. C'était une de ces fantasmagories du pays des fées, une de ces visions racontées par les voyageurs qui reviennent de très loin et que nous écoutons sans les croire.

Le brouillard qui, deux heures auparavant flottait sur l'eau, s'était peu à peu retiré et ramassé sur les rives. Laissant le fleuve absolument libre, il avait formé sur chaque berge une colline ininterrompue, haute de six ou sept mètres, qui brillait sous la lune avec l'éclat superbe des neiges. De sorte qu'on ne voyait rien autre chose que cette rivière lamée de feu entre ces deux montagnes blanches ; et là-haut, sur ma tête, s'étalait, pleine et large, une grande lune illuminante au milieu d'un ciel bleuâtre et laiteux.

Toutes les bêtes de l'eau s'étaient réveillées; les grenouilles coassaient furieusement, tandis que d'instant en instant, tantôt à droite, tantôt à gauche, j'entendais cette note courte, monotone et triste, que jette aux étoiles la voix cuivrée des crapauds. Chose étrange, je n'avais plus peur; j'étais au milieu d'un

paysage tellement extraordinaire que les singularités les plus fortes n'eussent pu m'étonner.

Combien de temps cela dura-t-il? Je n'en sais rien, car j'avais fini par m'assoupir. Quand je rouvris les yeux, la lune était couchée, le ciel plein de nuages. L'eau clapotait lugubrement, le vent soufflait, il faisait froid, l'obscurité était profonde.

Je bus ce qui me restait de rhum, puis j'écoutai en grelottant le froissement des roseaux et le bruit sinistre de la rivière. Je cherchai à voir, mais je ne pus distinguer mon bateau, ni mes mains elles-mêmes, que j'approchais de mes yeux.

Peu à peu cependant l'épaisseur du noir diminua. Soudain je crus sentir qu'une ombre glissait tout près de moi; je poussai un cri, une voix répondit, c'était un pêcheur. Je l'appelai, il s'approcha et je lui contai ma mésaventure. Il mit alors son bateau bord à bord avec le mien, et tous les deux nous tirâmes sur la chaîne. L'ancre ne remua pas. Le jour venait, sombre, gris, pluvieux, glacial, une de ces journées qui vous apportent des tristesses et des malheurs. J'aperçus une autre barque, nous la hélâmes. L'homme qui la montait unit ses efforts aux nôtres, alors, peu à peu, l'ancre céda. Elle montait, mais doucement, doucement, et chargée d'un poids considérable. Enfin nous aperçûmes une masse noire et nous la tirâmes à mon bord:

C'était le cadavre d'une vieille femme qui avait une grosse pierre au cou.

GUY DE MAUPASSANT.

LUI?

Mon cher ami, tu n'y comprends rien? et je le conçois. Tu me crois devenu fou? Je le suis peut-être un peu, mais non pas pour les raisons que tu supposes.

Oui. Je me marie. Voilà.

J'ajoute que je ne connais guère ma femme de demain.(1) Je l'ai vue seulement quatre ou cinq fois. Je sais qu'elle ne me déplaît point. Elle est petite, blonde et grasse. Elle n'est pas riche. Elle appartient à une famille moyenne.(2) C'est une jeune fille comme on en trouve à la grosse,(3) sans qualités et sans défauts apparents, dans la bourgeoisie ordinaire.

Alors pourquoi me marier, diras-tu?

Je me marie pour n'être pas seul!

Je ne sais comment dire cela, comment me faire comprendre. Tu auras pitié de moi, et tu me mépriseras, tant mon état d'esprit est misérable.

Je ne veux plus être seul. Je veux sentir un être près de moi, un être qui peut parler, dire quelque chose, n'importe quoi, parce que..... parce que... (je n'ose pas avouer cette honte)... parce que j'ai peur tout seul.

Oh! tu ne me comprends pas encore.

Je n'ai pas peur d'un danger. Un homme entrerait, je le tuerais sans frissonner. Je n'ai pas peur des revenants; je ne crois pas au surnaturel. Je n'ai pas peur des morts; je crois à l'anéantissement définitif de chaque être qui disparaît!

---

1. *Je ne connais guère ma femme de demain,* I hardly know her who will be my wife to-morrow.

2. *Elle appartient à une famille moyenne,* she belongs to a family of middle class.

3. *Comme on en trouve à la grosse,* as are found by the hundred.

Alors !... oui. Alors !... Eh bien ! j'ai peur de moi ! j'ai peur de la peur; peur des spasmes de mon esprit qui s'affole, peur de cette horrible sensation de la terreur incompréhensible !

Ris si tu veux. Cela est affreux, inguérissable. J'ai peur des murs, des meubles, des objets familiers qui s'animent, pour moi, d'une sorte de vie animale. J'ai peur surtout du trouble horrible de ma pensée, de ma raison qui m'échappe, brouillée, dispersée par une mystérieuse et invisible angoisse.

Je sens d'abord une vague inquiétude qui me passe dans l'âme et me fait courir un frisson sur la peau. Je regarde autour de moi. Rien ! Et je voudrais quelque chose ! Quoi ? Quelque chose de compréhensible. Puisque j'ai peur uniquement parce que je ne comprends pas ma peur.

Je parle ! j'ai peur de ma voix. Je marche ! j'ai peur de l'inconnu de derrière la porte,[1] de derrière le rideau, de dans l'armoire, de sous le lit. Et pourtant je sais qu'il n'y a rien nulle part.

Je me retourne brusquement parce que j'ai peur de ce qui est derrière moi, bien qu'il n'y ait rien et que je le sache.

Je m'agite, je sens mon effarement grandir; et je m'enferme dans ma chambre; et je m'enfonce dans mon lit, et je me cache sous mes draps; et blotti, roulé comme une boule, je ferme les yeux désespérément, et je demeure ainsi pendant un temps infini avec cette pensée que ma bougie demeure allumée sur ma table de nuit et qu'il faudrait pourtant l'éteindre. Et je n'ose pas.

---

1. *J'ai peur de l'inconnu de derrière la porte*, I am afraid of the unknown one who is behind the door.

N'est-ce pas affreux d'être ainsi ?

Autrefois je n'éprouvais rien de cela. Je rentrais tranquillement.(1) J'allais et je venais en mon logis sans que rien troublât la sérénité de mon âme. Si l'on m'avait dit quelle maladie de peur, invraisemblable, stupide et terrible devait me saisir un jour, j'aurais bien ri; j'ouvrais les portes dans l'ombre avec assurance; je me couchais lentement, sans pousser les verrous, et je ne me relevais jamais au milieu des nuits pour m'assurer que toutes les issues de ma chambre étaient fortement closes.

Cela a commencé l'an dernier d'une singulière façon.

C'était en automne, par un soir humide. Quand ma bonne(2) fut partie, après mon dîner, je me demandais ce que j'allais faire. Je marchai quelque temps à travers ma chambre. Je me sentais las, accablé sans raison, incapable de travailler, sans force même pour lire. Une pluie fine mouillait les vitres; j'étais triste, tout pénétré par une de ces tristesses sans cause qui vous donnent envie de pleurer,(3) qui vous font désirer de parler à n'importe qui pour secouer la lourdeur de votre pensée.

Je me sentais seul; mon logis me paraissait vide comme il n'avait jamais été. Une solitude infinie et navrante m'entourait. Que faire ? Je m'assis. Alors une impatience nerveuse me courut dans les jambes; je me relevai, et je me mis à marcher. J'avais peut-être aussi un peu de fièvre, car mes mains, que je tenais rejointes derrière mon dos comme on fait souvent

1. *Je rentrais tranquillement*, I used to go home quietly.
2. *Ma bonne*, my servant.
3. *Qui vous donnent envie de pleurer*, that make you feel like crying.

quand on se promène avec lenteur, se brûlaient l'une à l'autre, et je le remarquai. Puis soudain un frisson de froid me courut dans le dos. Je pensai que l'humidité du dehors entrait chez moi, et l'idée de faire du feu me vint. J'en allumai; c'était la première fois de l'année. Et je m'assis de nouveau en regardant la flamme. Mais bientôt l'impossibilité de rester en place me fit encore me relever, et je sentis qu'il fallait m'en aller, me secouer, trouver un ami.

Je sortis. J'allai chez trois camarades que je ne rencontrai pas; puis, je gagnai[1] le boulevard, décidé à découvrir une personne de connaissance.

Il faisait triste partout. Les trottoirs trempés luisaient. Une tiédeur d'eau, une de ces tiédeurs qui vous glacent par frissons brusques, une tiédeur pesante de pluie impalpable accablait la rue, semblait lasser et obscurcir la flamme du gaz.

J'allais d'un pas mou, me répétant: "Je ne trouverai personne avec qui causer."

J'inspectai plusieurs fois les cafés, depuis la Madeleine jusqu'au faubourg Poissonnière.[2] Des gens tristes, assis devant des tables, semblaient n'avoir pas même la force de finir leurs consommations.[3]

J'errai longtemps ainsi, et vers minuit, je me mis en route pour rentrer chez moi. J'étais fort calme, mais fort las. Mon concierge, qui se couche avant onze heures, m'ouvrit tout de suite, contrairement à son habi-

1. *Je gagnai*, I reached.

2. *Depuis la Madeleine jusqu'au faubourg Poissonnière.* La Madeleine, one of the principal churches in Paris, was begun in 1764 and completed in 1842. It is built in the Greek style. The faubourg Poissonnière, that was formerly a suburb of Paris, is now in the very center of the city.

3. *Leurs consommations*, their drinks.

tude, et je pensai : "Tiens, un autre locataire vient sans doute de remonter."[1]

Quand je sors de chez moi, je donne toujours à ma porte deux tours de clef. Je la trouvai simplement tirée,[2] et cela me frappa. Je supposai qu'on m'avait monté des lettres dans la soirée.

J'entrai. Mon feu brûlait encore et éclairait même un peu l'appartement. Je pris une bougie pour aller au foyer, lorsqu'en jetant les yeux, j'aperçus quelqu'un assis dans mon fauteuil, et qui se chauffait les pieds en me tournant le dos.

Je n'eus pas peur, oh ! non, pas le moins du monde. Une supposition très vraisemblable me traversa l'esprit ; celle qu'un de mes amis était venu pour me voir. La concierge, prévenue par moi à ma sortie,[3] avait dit que j'allais rentrer, avait prêté sa clef. Et toutes les circonstances de mon retour, en une seconde me revinrent à la pensée : le cordon[4] tiré tout de suite, ma porte seulement poussée.

Mon ami, dont je ne voyais que les cheveux, s'était endormi devant mon feu en m'attendant, et je m'avançai pour le réveiller. Je le voyais parfaitement, un de ses bras pendant à droite; ses pieds étaient croisés l'un sur l'autre; sa tête, penchée un peu sur le côté gauche du fauteuil, indiquait bien le sommeil. Je me demandais: Qui est-ce ? On y voyait peu d'ailleurs dans la pièce.[5] J'avançai la main pour lui toucher l'épaule!...

1. *Tiens, un autre locataire vient sans doute de remonter*, well, another tenant has doubtless just gone up stairs.
2. *Simplement tirée*, only closed with the latch-key.
3. *Prévenue par moi à ma sortie*, informed by me when I went out.
4. *Le cordon*, the string used by the janitor to open the front door.
5. *On y voyait peu d'ailleurs dans la pièce*, it was rather dark in the room.

Je rencontrai le bois du siège ! Il n'y avait plus personne. Le fauteuil était vide ! .

Quel sursaut, miséricorde !

Je reculai d'abord comme si un danger terrible eût apparu devant moi.

Puis je me retournai, sentant quelqu'un derrière mon dos; puis, aussitôt, un impérieux besoin de revoir le fauteuil me fit pivoter encore une fois. Et je demeurai debout, haletant d'épouvante, tellement éperdu que je n'avais plus une pensée, prêt à tomber.

Mais je suis un homme de sang-froid et tout de suite la raison me revint. Je songeai : "Je viens d'avoir une hallucination, voilà tout." Et je réfléchis immédiatement sur ce phénomène. La pensée va vite dans ces moments-là.

J'avais eu une hallucination, — c'était là un fait incontestable. Or, mon esprit était demeuré tout le temps lucide, fonctionnant régulièrement et logiquement. Il n'y avait donc aucun trouble du côté du cerveau.(1) Les yeux seuls s'étaient trompés, avaient trompé ma pensée. Les yeux avaient eu une vision, une de ces visions qui font croire aux miracles les gens naïfs. C'était là un accident nerveux de l'appareil optique, rien de plus, un peu de congestion peut-être.

Et j'allumai ma bougie. Je m'aperçus en me baissant vers le feu, que je tremblais, et je me relevai d'une secousse,(2) comme si on m'eût touché par derrière.

Je n'étais point tranquille assurément.

---

1. *Il n'y avait donc aucun trouble du côté du cerveau*, my brain was therefore in its normal state.

2. *Et je me relevai d'une secousse*, and I rose with a start.

Je fis quelques pas; je parlai haut. Je chantai à mi-voix quelques refrains.

Puis je fermai la porte de ma chambre à double tour, et je me sentis un peu rassuré. Personne ne pouvait entrer, au moins.

Je m'assis encore et je réfléchis longtemps à mon aventure; puis je me couchai et je soufflai ma lumière.

Pendant quelques minutes, tout alla bien. Je restais sur le dos, assez paisiblement. Puis le besoin me vint de regarder dans ma chambre; et je me mis sur le côté.

Mon feu n'avait plus que deux ou trois tisons rouges qui éclairaient juste les pieds du fauteuil; et je crus revoir l'homme assis dessus.

J'enflammai une allumette d'un mouvement rapide. Je m'étais trompé, je ne voyais plus rien.

Je me levai, cependant, et j'allai cacher le fauteuil derrière mon lit.

Puis je refis l'obscurité et je tâchai de m'endormir. Je n'avais pas perdu connaissance depuis plus de cinq minutes, quand j'aperçus en songe, et nettement comme dans la réalité, toute la scène de la soirée. Je me réveillai éperdûment, et, ayant éclairé mon logis, je demeurai assis dans mon lit, sans oser même essayer de redormir Deux fois cependant le sommeil m'envahit, malgré moi, pendant quelques secondes. Deux fois je revis la chose. Je me croyais devenu fou.

Quand le jour parut, je me sentis guéri et je sommeillai paisiblement jusqu'à midi.

C'était fini, bien fini. J'avais eu la fièvre, le cauchemar, que sais-je? J'avais été malade, enfin. Je me trouvai néanmoins fort bête.

Je fus très gai ce jour-là. Je dînai au cabaret; j'allai

voir le spectacle, puis je me mis en chemin pour rentrer. Mais voilà qu'en approchant de ma maison une inquiétude étrange me saisit. J'avais peur de le revoir, lui. Non pas peur de lui, non pas peur de sa présence, à laquelle je ne croyais point, j'avais peur d'un trouble nouveau de mes yeux; peur de l'hallucination, peur de l'épouvante qui me saisirait.

Pendant plus d'une heure, j'errai de long en large[1] sur le trottoir; puis je me trouvai trop imbécile à la fin et j'entrai. Je haletais tellement que je ne pouvais plus monter mon escalier. Je restai encore plus de dix minutes devant mon logement sur le palier, puis, brusquement, j'eus un élan de courage, un roidissement de volonté. J'enfonçai ma clef;[2] je me précipitai en avant une bougie à la main, je poussai d'un coup de pied la porte entre-bâillée de ma chambre, et je jetai un regard effaré vers la cheminée. Je ne vis rien. — Ah !...

Quel soulagement ! Quelle joie ! Quelle délivrance ! J'allais et je venais d'un air gaillard. Mais je ne me sentais pas rassuré; je me retournais par sursauts; l'ombre des coins m'inquiétait.

Je dormis mal, réveillé sans cesse par des bruits imaginaires. Mais je ne le vis pas. Non, c'était fini.

Depuis ce jour-là, j'ai peur tout seul, la nuit. Je la sens là, près de moi, autour de moi, la vision. Elle ne m'est point apparue de nouveau. Oh non ! Et qu'importe, d'ailleurs, puisque je n'y crois pas, puisque je sais que ce n'est rien.

Elle me gêne cependant parce que j'y pense sans cesse. — Une main pendait du côté droit, sa tête était

---

1. *J'errai de long en large*, I walked to and fro.
2. *J'enfonçai ma clef*, I pushed my key (into the key-hole).

penchée du côté gauche comme celle d'un homme qui dort... Allons, assez ! je n'y veux plus songer !

Qu'est-ce que cette obsession, pourtant ? Pourquoi cette persistance ? Ses pieds étaient tout près du feu !

Il me hante, c'est fou, mais c'est ainsi. Qui, IL ? Je sais bien qu'il n'existe pas, que ce n'est rien. Il n'existe que dans mon appréhension, que dans ma crainte, que dans mon angoisse. Allons, assez !...

Oui, mais j'ai beau me raisonner, me roidir, je ne peux plus rester seul chez moi, parce qu'il y est. Je ne le verrai plus, je le sais, il ne se montrera plus, c'est fini cela. Mais il y est tout de même, dans ma pensée. Il demeure invisible, cela n'empêche qu'il y soit.[1] Il est derrière les portes, dans l'armoire fermée, sous le lit, dans tous les coins obscurs, dans toutes les ombres. Si je tourne la tête, si j'ouvre l'armoire, si je baisse ma lumière sous le lit, si j'éclaire les coins, les ombres, il n'y est plus; mais alors je le sens derrière moi. Je me retourne, certain cependant que je ne le verrai pas, que je ne le verrai plus. Il n'en est pas moins derrière moi, encore.

C'est stupide, mais c'est atroce. Que veux-tu ? Je n'y peux rien.

Mais si nous étions deux chez moi, je sens, oui, je sens assurément qu'il n'y serait plus. Car il est là parce que je suis seul, uniquement parce que je suis seul !

GUY DE MAUPASSANT.

1. *Cela n'empêche qu'il y soit*, but he is there nevertheless.

JULES LEMAITRE.

LEMAITRE (JULES) est né à Tours en 1850.

Quoique âgé de quarante ans seulement, il occupe parmi les critiques littéraires une place qui ne le cède en rien à celle que tiennent des hommes comme Brunetière et F. Sarcey.

Son style est rapide, clair, coupant; il appartient à la bonne école des écrivains qui ont appris leur art dans les maîtres du XVIIe siècle.

En poésie, nous lui devons *Les Petites Orientales.*

Il a publié plusieurs volumes d'*Impressions de Théâtre,* et ses *Contemporains* forment cinq volumes de critique qui ne doivent rien aux *Causeries du Lundi* de Sainte-Beuve.

Il a écrit pour le théâtre un drame intitulé : *Mariage Blanc,* et l'historiette suivante est extraite d'un ouvrage intitulé : *Dix Contes,* qui a paru en 1891.

LA PRINCESSE LILITH.

I.

Jésus étant né à Bethléem, au temps du roi Hérode, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et dirent :

— Où est le roi des Juifs qui est né ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Le roi Hérode, l'ayant appris, fut troublé; et, ayant assemblé les sacrificateurs et les scribes, il s'informa d'eux où devait naître le Christ.

Et ils le lui dirent :

— C'est à Bethléem.

Alors Hérode, ayant appelé secrètement les mages, s'enquit du temps où ils avaient vu l'étoile; et, les envoyant à Bethléem, il leur dit :

— Allez, informez-vous exactement de ce petit enfant; et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.

Mais, après que les mages, conduits par l'étoile, eurent trouvé et adoré l'enfant, avertis par un songe de ne pas retourner vers Hérode, ils s'en allèrent dans leur pays par un autre chemin.

Alors Hérode, voyant que les mages s'étaient moqués de lui, fut fort en colère...

II.

La princesse Lilith, fille du roi Hérode, couchée sur un lit de pourpre, songeait, tandis que la négresse Noun balançait sur son front un éventail de plumes et que son chat Astaroth dormait à ses pieds.

La princesse Lilith avait quinze ans. Ses yeux étaient profonds comme une eau de citerne, et sa bouche pareille à une fleur d'hibiscus.

Elle songeait à sa mère, la reine Marianne, morte quand Lilith était toute petite encore. Elle ne savait point que son père l'avait tuée par jalousie; mais elle savait qu'il conservait, au fond d'une chambre secrète, le corps de la reine embaumé dans du miel et des aromates, et qu'il la pleurait encore.

Elle songeait à son père, le roi Hérode, si sombre et toujours malade. Quelquefois il s'enfermait dans sa chambre, et, là, on l'entendait pousser des cris. C'est qu'il croyait revoir ceux qu'il avait fait mourir : son beau-frère Kostobar, sa femme Marianne, ses fils Aristobule et Alexandre, frères de Lilith, sa belle-mère Alexandra, son fils Antipater, le docteur de la loi Bababen-Bouta, et beaucoup d'autres. Et, bien que

Lilith ignorât ces choses, son père lui inspirait une grande terreur.

Elle songeait au Messie attendu des Juifs, et dont lui avait souvent parlé sa nourrice Égla, morte à présent, et quoique le Messie dût être roi à la place d'Hérode, elle se disait qu'elle voudrait bien le voir: car l'attrait lointain de cet événement merveilleux la détournait de chercher comment il pourrait s'accomplir.

Elle songeait enfin au petit Hozaël, le fils de sa sœur de lait Zébouda,[1] qui demeurait à Bethléem. Hozaël était un petit garçon d'un an, qui riait etcommençait à parler. Lilith l'aimait tendrement. Et, presque tous les jours, faisant atteler ses mules au chariot de cèdre, elle allait, avec la négresse Noun, visiter le petit Hozaël.

Lilith songeait à tout cela, et qu'elle était bien seule au monde, et que, sans le petit Hozaël, elle se serait beaucoup ennuyée.

III.

Alors Lilith alla dans le jardin, afin de s'y promener sous les grands sycomores.

Elle y rencontra le vieux Zabulon, qui avait été autrefois capitaine des gardes du roi. Hérode avait remplacé sa garde juive par des soldats romains; mais, ayant confiance dans le vieux Zabulon, il l'avait chargé de surveiller la partie du palais qu'habitait la princesse Lilith.

Le vieux Zabulon, infirme depuis quelques années,

1. *Le fils de sa sœur de lait Zébouda*, the son of her foster-sister Zébouda.

se chauffait au soleil sur un banc de pierre; et l'âge l'avait si fort incliné que sa large barbe se repliait sur ses genoux.

Lilith lui dit :

— Tu es triste, vieux Zabulon ?

— J'ai su par un centurion que le roi avait donné l'ordre de tuer demain, dès l'aube,[1] tous les enfants de Bethléem au dessous de deux ans.

— Pourquoi ?

— Les mages ont annoncé que le Messie était né. Mais on ne sait à quoi le reconnaître, et les mages ne sont pas revenus dire s'ils l'avaient trouvé. En tuant tous les petits enfants de Bethléem, le roi est sûr que le Messie ne lui échappera pas.

— C'est vrai, dit Lilith; cela est très bien imaginé.

Puis, après un moment de réflexion :

— Est-ce qu'on peut le voir ?

— Qui ?

— Le Messie.

— Pour le voir, il faudrait savoir où il est. Et, si l'on savait où il est, le roi n'aurait pas besoin de tuer tous les petits enfants de la même bourgade.

— C'est juste, dit Lilith.

Elle ajouta à voix basse, et comme ayant peur de ses paroles :

— Mon père est bien méchant.

Puis, tout à coup :

— Et le petit Hozaël ?

— Le petit Hozaël, dit Zabulon, mourra comme les autres, car les soldats fouilleront toutes les maisons.

— Pourtant, je suis bien sûre, moi, que le petit

1. *Dès l'aube*, at day-break.

Hozaël n'est pas le Messie. Comment voulez-vous qu'il soit le Messie ? C'est le fils de ma sœur de lait.

— Demandez sa grâce à votre père, dit Zabulon.

— Je n'ose pas, dit Lilith.

Elle reprit :

— Je vais aller, avec Noun, chercher moi-même le petit Hozaël, et je le cacherai dans ma chambre. Il y sera en sûreté, car le roi n'y vient presque jamais.

IV.

Lilith fit atteler ses mules au chariot de cèdre, fut[1] à Bethléem avec Noun, entra chez sa sœur de lait Zébouda, et lui dit :

— Voilà trop longtemps que je n'ai vu Hozaël. Je voudrais l'emporter dans mon palais et le garder un jour et une nuit. L'enfant est sevré et n'a plus besoin de tes soins. Je lui donnerai une robe d'hyacinthe et un collier de perles.

Et elle ne dit point à Zébouda ce qu'elle avait appris de Zabulon, tant elle avait peur du roi.

Mais elle remarqua que le visage de Zébouda rayonnait d'une joie inaccoutumée.

— Pourquoi es-tu si joyeuse ?

Zébouda hésita un instant, et répondit :

— Je suis joyeuse, princesse Lilith, parce que vous aimez mon fils.

— Et ton mari, où donc est-il ?

Zébouda hésita encore et répondit :

— Il est allé rassembler son troupeau dans la montagne.

1. *Fut à Bethléem*, went to Bethleem.

V.

Noun cacha sous ses voiles le petit Hozaël; et Lilith et la bonne négresse rentrèrent au palais, à l'heure où le soleil se couchait derrière Jérusalem.

Quand Lilith fut dans sa chambre, elle prit Hozaël sur ses genoux; et l'enfant riait et voulait saisir les longs pendants d'oreilles[1] de la petite princesse.

Mais Noun qui, dans la salle voisine, préparait une bouillie de maïs pour l'enfant, accourut et dit :

— Le roi ! Voici le roi !

Lilith n'eut que le temps de cacher Hozaël au fond d'une large corbeille et de le recouvrir d'un monceau de soies et de laines éclatantes.

Le roi Hérode entra à pas pesants, le dos voûté, les yeux sanglants dans sa face terreuse, secouant sur lui des colliers et des plaques d'or; et son menton était agité d'un tremblement dont sa barbe tressée frissonnait toute.

Il dit à Lilith :

— D'où viens-tu ?

Elle répondit :

— De Jéricho.

Et elle leva sur le roi ses yeux tranquilles comme l'eau des citernes.

— Oh ! comme elle lui ressemble ! murmura Hérode.

A ce moment, un petit cri sortit de la corbeille.

— Veux-tu bien te taire, dit Lilith au chat Astaroth, qui dormait sur les tapis.

Puis elle dit au roi :

---

1. *Pendants d'oreilles*, ear-rings.

— Mon père, vous semblez avoir du chagrin; voulez-vous que je vous chante une chanson ?

Et, prenant sa cithare, elle chanta une chanson sur les roses.

Et le roi murmura :

— Oh ! cette voix !

Et il s'enfuit, comme pris d'épouvante, parce que les regards et la chanson de Lilith lui avaient rappelé la voix et les yeux de la reine Marianne.

VI.

Un peu après, Lilith alla dans le jardin et vit le vieux Zabulon qui pleurait.

— Pourquoi pleures-tu, vieux Zabulon ?

— Vous le savez, princesse Lilith. Je pleure parce que le roi veut tuer ce petit enfant qui est le Messie.

— Mais, dit Lilith, s'il était vraiment le Messie, les hommes n'auraient pas le pouvoir de le tuer.

— Dieu veut qu'on l'aide, répondit Zabulon. Princesse, vous qui êtes bonne et compatissante, vous devriez avertir le père et la mère de ce petit enfant.

— Mais où les trouverai-je ?

— Interrogez les gens de Bethléem.

— Mais dois-je sauver celui qui chassera ma race de ce palais, celui par qui je serai peut-être un jour une pauvre prisonnière ou une mendiante des rues ?

— Ces temps sont éloignés, dit Zabulon, et le Messie n'est encore qu'un tout petit enfant, plus faible que le petit Hozaël. Puis le Messie aura assez de puissance pour être roi sans faire de mal à personne.

— Mais est-il le Messie ? demanda Lilith.

— Oui, dit Zabulon, puisqu'il est né à Bethléem au temps marqué par les prophètes et que les mages ont vu son étoile.

— Il doit être beau, quoique petit, n'est-ce pas Zabulon ?

— Il est écrit qu'il sera le plus beau entre les enfants des hommes.

— J'irai le voir, dit Lilith.

VII.

La nuit venue, Lilith s'enveloppa de voiles noirs; et les bracelets et les cercles d'or de ses bras et de ses chevilles, et les colliers de son cou et les pierres précieuses dont elle était toute couverte luisaient à travers ses voiles aussi doucement que les étoiles dans le ciel; et ainsi Lilith ressemblait à la nuit dont elle portait le nom.

Car "Lilith", en langue hébraïque, signifie la Nuit.

Elle sortit secrètement du palais avec la négresse Noun, et elle songeait en chemin :

— Je ne voudrais pas que le Messie enlevât la couronne à mon père : car il me serait dur de ne plus habiter un beau palais et de ne plus avoir de beaux tapis, de belles robes, des joyaux et des parfums. Mais je ne veux pas non plus que l'on fasse mourir ce petit enfant nouveau-né. Alors je dirai à mon père que j'ai découvert sa retraite et, en récompense de ce service, je le prierai d'épargner cet enfant et de le garder dans son palais. Ainsi, il ne pourra nous nuire; mais, s'il est le Messie, il nous associera à sa puissance.

VIII.

Lilith trouva Zébouda en prière avec son mari Méthouel. Et tous deux paraissaient remplis d'une grande joie.

Alors Lilith s'avisa d'une ruse :

— Hozaël va bien, dit-elle, et je vous le rendrai demain. Mais, puisque vous savez où est le Messie, conduisez-moi vers lui. Je suis venue pour l'adorer.

Méthouel était un homme simple et peu enclin à croire le mal. Il répondit :

— Je vous conduirai, princesse Lilith.

IX.

Quand ils arrivèrent au lieu où était l'enfant, Lilith fut fort étonnée, car elle s'était attendue[1] à quelque chose d'extraordinaire et de magnifique, sans savoir quoi, et elle ne vit qu'une hutte adossée au rocher et, sous ce chaume, un âne, un bœuf, un homme qui avait l'air d'un artisan, une femme du peuple, belle sans doute, mais pâle et frêle et pauvrement vêtue, et, dans la mangeoire, sur de la paille, un petit enfant qui lui sembla d'abord pareil à beaucoup d'autres.

Mais, s'étant approchée, elle vit ses yeux et, dans ces yeux, un regard qui n'était point d'un enfant, une douceur infinie et plus qu'humaine; et elle s'aperçut que l'étable n'était éclairée que par la lumière qui émanait de lui.

Elle dit à la jeune mère :

— Comment vous appelez-vous ?

---

1. *Car elle s'était attendue,* for she had expected.

— Miryem.

— Et votre petit garçon ?

— Jésus.

— Il a l'air bien sage.

— Il pleure quelquefois, mais il ne crie jamais.

— Voulez-vous me permettre de l'embrasser ?

— Oui, madame, dit Miryem.

Lilith s'inclina, baisa l'enfant sur le front; et Miryem fut un peu fâchée de voir qu'elle ne s'agenouillait point.

— Ainsi, dit Lilith, ce petit enfant est le Messie ?

— Vous l'avez dit, madame.

— Et il sera roi des Juifs ?

— C'est pour cela que Dieu l'a envoyé.

— Mais alors il fera la guerre, il tuera beaucoup d'hommes, et il détrônera le roi Hérode ou son successeur ?

— Non, dit Miryem, car son royaume n'est pas de ce monde. Il n'aura pas de gardes ni de soldats; il n'aura pas de palais ni de trésors; il ne lèvera pas d'impôts, et il vivra comme le plus pauvre des pêcheurs du lac de Génésareth. Il sera le serviteur des humbles et des petits. Il guérira les malades, il consolera les affligés. Il enseignera la vérité et la justice, et c'est sur les cœurs, non sur les corps qu'il règnera. Il souffrira pour nous apprendre le prix de la souffrance. Il sera le roi des pleurs, de la charité et du pardon. Il sera le roi de l'amour. Car il aimera les hommes; et, à ceux qui sont tourmentés d'un désir d'aimer auquel la terre ne suffit point, il dira comment leur pauvre cœur trouvera son contentement et sa joie. Il aura d'inépuisables miséricordes pour tous ceux qui, même coupables, auront

conservé ce don d'aimer et cette vertu de se sentir frères des autres hommes et de ne pas se préférer à eux, et sans doute il aura un trône...

— Ah ! vous voyez bien ! dit Lilith résistant encore.

— ... Mais, reprit Miryem, ce trône sera une croix. C'est sur une croix qu'il mourra, pour expier les péchés des hommes et afin que Dieu son père les prenne en pitié.

Lilith écoutait avec étonnement. Lentement elle tourna la tête vers la crèche; elle vit que l'enfant la regardait, et, sous la caresse de ces yeux profonds, vaincue, elle glissa sur ses genoux en murmurant :

— On ne m'avait jamais dit ces choses.

Et elle adora.

Et depuis longtemps Noun, la bonne négresse, était agenouillée et pleurait.

— Je sais, dit Lilith en se relevant, que le roi Hérode cherche l'enfant pour le faire mourir. Prenez l'âne et fuyez !

X.

Par les chemins étroits serpentant autour des collines rondes, Jésus et sa mère, et Joseph, et Lilith, et la négresse, et l'âne arrivèrent dans la plaine.

— C'est ici, dit la princesse, qu'il faut que je vous quitte. Je suis la princesse Lilith, fille du roi Hérode. Souvenez-vous de moi.

Et, pendant que Miryem, montée sur l'âne que conduisait Joseph, et tenant Jésus dans ses bras, s'éloignait par le chemin de droite, Lilith suivait des yeux, dans la nuit, l'auréole qui entourait le front divin du petit enfant.

Et juste au moment où, derrière un bois de sycomores, la pâle lumière mystérieuse disparaissait, voici que, par le chemin de gauche, apparut, avec un bruit de chevaux, des froissements de fer et des lueurs rapides de casques sous la lune, l'escadron des soldats romains, marchant vers Bethléem....

XI.

Et chacun sait que la princesse Lilith fut une des saintes femmes qui suivirent Jésus le jour de son sacrifice, et que le petit Hozaël fut un des premiers disciples du Christ Sauveur.

JULES LEMAITRE.

PAUL BOURGET.

1852.

BOURGET (PAUL), qui est quelquefois appelé le Balzac moderne, s'est acquis par son talent d'analyste une immense réputation. Comme son illustre prédécesseur, et plus que lui, il a "sondé les cœurs," il a fouillé les replis les plus intimes de la conscience humaine, et il a cherché à voir dans l'homme ce qui est dans l'homme.

En philosophie, il a défendu l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, et il a opposé au matérialisme de notre temps les doctrines plus hautes et plus consolantes du spiritualisme.

Profondément versé dans les langues étrangères, il a demandé aux littératures anglaise et allemande ce qu'elles pouvaient lui donner. Joignant à cela une connaissance approfondie des langues anciennes, il s'est engagé dans le champ des lettres parfaitement équipé pour y réussir. Et le succès ne s'est point fait attendre, car il a, depuis plusieurs années déjà, conquis un rang élevé parmi nos meilleurs écrivains.

Il est malheureusement impossible dans un livre comme celui-ci de bien faire comprendre le talent de l'analyste; nous avons été obligé de nous restreindre et de ne considérer que le talent descriptif de l'auteur dont on pourra juger par les pages qui suivent.

Ses principaux ouvrages sont : *L'Irréparable*, *Pastels*, *Cruelle Énigme*, *Un Crime d'Amour*, *André Cornélis*, *Mensonges*, *Le Disciple*, etc. Il a aussi publié deux volumes intitulés : *Essais de Psychologie contemporaine* et deux recueils de *Poésies*.

CORFOU.[1]

Faut-il revoir la femme que l'on a aimée, et de qui l'on fut séparé par la vie, quand dix ans ont passé sur cet amour, sur notre cœur et sur sa beauté? Faut-il rouvrir le volume autrefois lu avec ivresse, puis oublié à demi et que l'on retrouve sur les rayons de la bibliothèque paternelle, immobile dans sa reliure défraîchie, avec son titre qui nous représente quelques-unes des heures les plus délicieuses de notre adolescence? Faut-il retourner, homme fait,[2] dans le pays que l'on a visité jeune homme, et qui vous est demeuré dans le souvenir comme une oasis de parfum, de lumière et de rêverie? A l'ami qui s'en viendrait me poser ces questions, je sais trop bien ce que je répondrais : "Ah! que le passé soit le passé, lui dirai-je, si tu veux vivre. Cherche le livre écrit par le poète dont tu n'as jamais entendu le nom, si tu veux rêver, et, si tu veux te complaire parmi des paysages, fuis vers des terres

---

1. *Corfou*, one of the Ionian islands; has a population of over 100,000 inhabitants.

2. *Homme fait*, a grown man.

inconnues et où tu ne retrouves pas une trace de l'être que tu fus jadis, que tu ne seras jamais plus !..."

Oui, je parlerais ainsi, et j'aurais raison neuf fois sur dix, — et tort cette dixième comme je me le suis si heureusement prouvé à moi-même en retournant, au mois de décembre de l'année qui vient de finir, dans cette Corfou que j'avais tant aimée en 1874.

C'est qu'il y a des coins bénis de ce vaste monde qui vous rendent par leur magie assez de jeunesse pour les revoir, comme si on ne les avait jamais vus ! Ainsi de celui dont j'ai écrit le nom tout à l'heure, et pour lequel je m'embarquais à Brindisi[1] avec cette curiosité presque anxieuse qui fait le charme et le danger de pareils retours.

* * *

Par un de ces hasards où un ancien aurait vu un présage de joie, la traversée fut parfaitement douce, et quand je montai sur le pont du bateau, vers le matin, je pus contempler le plus lumineux des paysages que j'eusse vus depuis l'Espagne. La mer, calme comme un lac, étalait une nappe d'une couleur si bleue que l'on eût dit du lapis en fusion. Pas un nuage ne promenait sa blancheur dans le ciel dont le saphir un peu pâli attestait seul que nous étions en plein hiver;[2] — non pas seul, car de la neige saupoudrait à gauche la longue chaîne des monts d'Albanie,[3] une neige si légère que le corps de la montagne apparaissait au travers presque lilas.

1. *Brindisi*, a city of Southern Italy on the Adriatic sea, whence sail most of the steamers going to Oriental countries.
2. *En plein hiver*, in the heart of the winter.
3. *Albanie*, a Turkish Province, the capital of which is Scutari.

Sur cette côte du continent, pas un signe de vie humaine, sinon quelque hameau de place en place, jeté au creux d'une ravine. A droite de la route que le navire suivait, fendant l'eau à peine frémissante, avec un mouvement doux, de toutes petites îles émergeaient, nues et sombres, et la masse violette de la grande île se rapprochait, annoncée par cette grande montagne du Pantocrator, qui prend sous tous les horizons des formes de colossal autel.

Les goélands volaient autour des mâts, balançant avec une mollesse gracieuse leur corps blanc, immobile entre leurs larges ailes souples à pointes noires. Je me sentis ressaisi par l'enchantement de jadis, et c'est avec une émotion presque religieuse que je m'accoudai sur le bastingage, les yeux fixés sur cette montagne dont je reconnaissais le profil sublime, épiant, à mesure que le bateau s'approchait, le détail de ce paysage, et, peu à peu, les anfractuosités de la rive se firent visibles, et les maisons dans les plis des vallées, et le revêtement d'oliviers qui fait de Corfou comme un bois sacré au milieu de la mer, — puis la forteresse qui domine la capitale, laquelle porte le même nom que l'île elle-même. — Des barques commençaient à cingler autour de nous dans le goulet qu'il faut franchir pour arriver au port. Les voiles de quelques-unes, toutes rouges, révélaient des pêcheurs de Chioggia,[1] les mêmes peut-être que j'avais vus courir à Venise l'autre année. Et ce souvenir aussi de la ville que je préfère à toutes les autres acheva de donner à cette minute un charme suprême, impossible à jamais oublier tout à fait...

---

1. *Chioggia*, a small sea port, in the Province of Venice, is situated at the mouth of the river Brenta.

* * *

Le mois que je passai dans l'île ne fut pas composé uniquement de minutes pareilles. Et pourtant, sauf quatre ou cinq après-midi vraiment pluvieuses, il me fut possible chaque jour de sortir en voiture ouverte et de retrouver, même sous ce ciel d'hiver, cette impression d'agrément dans la beauté qui m'avait attiré là, de nouveau, après tant d'années. Il faut cependant avouer, pour être franc, que le premier aspect de la ville où on débarque n'est pas fait pour entretenir cet enthousiasme inspiré au voyageur par la vue de la côte.

Elle est petite cette ville, toute en maisons blanches à colonnettes, mais avec des rues étroites, tortueuses, sans aucune de ces curiosités d'art dont foisonnent les moindres cités de l'Italie méridionale. Les boutiques débordent des arcades, éclairées le soir par des lampes en terre, aussi primitives que celles de Pompéi, elles étalent toutes sortes de fruits séchés, d'épices, de fritures, et remplissent la rue d'une sorte de relent fade et singulier. Quelquefois l'image d'une vierge aux grands yeux, raide et parée d'incrustations d'argent sur un fond d'or,[1] protège la boutique, et une foule va et vient, composée de Grecs moustachus à la fustanelle blanche, aux souliers recourbés, — d'Albanais en manteau de poil de chèvre, — de Juifs coiffés d'un fez et drapés d'une ample redingote, — de prêtres à longs cheveux et à longue barbe, avec une barrette et une toge semblables à celles de nos avocats. — Des femmes, en voiles blancs avec leur veste brodée et des plaques

1. *Sur un fond d'or*, on a golden back-ground.

de métal, des enfants en haillons aux beaux yeux d'animaux...

* * *

Toute cette population, où beaucoup de visages trahissent l'épuisement de la fièvre, ne correspond guère à l'idée que ce simple nom : la Grèce, évoque dans notre rêverie. C'est qu'aussi rien n'est plus mêlé que le sang des habitants de cette île, si l'on en juge par la diversité des invasions successives qui sont venues y laisser leur empreinte depuis l'époque lointaine où les Corinthiens[1] colonisèrent les premiers Corcyre. Après eux vinrent les Spartiates, puis les Athéniens, puis les Macédoniens, puis les Épirotes du roi Pyrrhus, puis les Romains. Au moyen âge les Croisés, les empereurs Grecs, les Normands, les princes de la maison d'Anjou jetèrent tour à tour sur cette contrée des soldats pieux ou cruels, des pirates et des mercenaires. Les Vénitiens arrivèrent plus tard, et, par endroits,[2] un lion[3] ailé sculpté au fronton d'une porte rappelle encore une domination qui fut bienfaisante, car c'est à elle que l'on doit l'admirable boisement d'oliviers, richesse de l'île. Les Français y régnèrent aussi et, tandis que Napoléon luttait contre toute l'Europe, une poignée de soldats, massés dans la forteresse qui domine la ville, refusèrent de se rendre et nous gardaient cette terre remarquée par le premier consul, acquise par l'infatigable empereur, que les traités de 1815 remirent aux mains des Anglais. Ceux-ci, du moins,

---

1. *Corinthiens.* Corfou was first inhabited by the Pheacians, and about 700 B. C. the Corinthians established there a prosperous colony.

2 *Par endroits*, in some places.

3. *Un lion.* A winged lion was the emblem chosen by the Venitian Republic under the rule of the Doges.

reprirent la tradition de Venise, et les belles routes qui permettent, même entretenues insuffisamment, d'aller d'un bout à l'autre du pays, sont leur œuvre.

* * *

La mêlée confuse de cette histoire est-elle visible dans les traits confus de la race qui peuple aujourd'hui et la ville et l'île? A coup sûr,[1] dans les premières promenades que l'on fait à travers les ruelles, on se prend à regretter[2] la noble ligne des profils de pur sang hellène, et puis le charme du ciel levantin, épars sur les murailles blanches et sur les vêtements exotiques, est plus fort que la désillusion du début, d'autant que ces ruelles ménagent au voyageur mainte surprise de pittoresque, et parfois des impressions d'une simplicité grandiose, comme celle que j'éprouvais, quelques jours après mon arrivée, à voir le déchargement sur le port d'une énorme barque de blé.

Ce port n'est pas fermé d'un môle, et il ne possède pas non plus un quai unique. C'est, tout le long de la partie de la ville qui regarde la petite île de Vigo, une suite de terrassements distincts auxquels on accède par diverses portes devant lesquelles se tiennent les changeurs. Ils ont devant eux les piles de leurs monnaies d'argent et d'or, et quelquefois une belle médaille antique, égarée dans leur sébile, montre au milieu des effigies grimaçantes un profil d'Alexandre, délicat comme celui d'un Bacchus ou le fier visage d'une Pallas casquée.

Le ciel, ce matin-là, était encore tout bleu, mais la

1. *A coup sûr*, sure enough.
2. *On se prend à regretter*, one does regret.

mer moutonnait et la houle de la vaste rade agitait durement les bateaux. Celui que l'on déchargeait sur l'un des petits quais avait beau être amarré solidement, il se soulevait de temps à autre, quoiqu'il fût très large et plein de grains jusqu'au bord, — du grain rapporté de Crimée par un vapeur anglais immobile sur ses ancres, là-bas.

Dans cet amas de blé doré qui leur montait jusqu'aux genoux, des hommes au dur visage et en loques s'étaient installés. Debout, les bras nus, ils remplissaient de grands paniers qu'ils jetaient ensuite à d'autres hommes, sur le quai. Ces derniers répandaient le grain à même la pierre.(1) Des ouvriers armés de pelles de bois l'entassaient alors dans des boisseaux qui, sitôt comblés, passaient dans de nouvelles mains et se vidaient dans des sacs. Et ces sacs eux-mêmes chargeaient des chevaux tout préparés.

* * *

Une poussière blonde et subtile flottait autour de cette scène de travail, à qui le ciel immobile, clair, la mer bleue et clapotante et les vieilles murailles grises de la ville servaient de cadre, et moi je songeais à l'histoire de ce grain nourricier, venu de si loin... Je le voyais, en pensée, verdissant dans la presqu'île russe,(2) espoir de paysans pareils à ceux dont le noble Tolstoï(3) a si bien peint les rêves troubles, les élans obscurs. Je voyais en regard un de ces grands chantiers de construc-

1. *A même la pierre*, on the stone pavement.
2. *Dans la presqu'île russe.* Crimea, in Southern Russia, is situated on the Black Sea.
3. *Tolstoï*, one of the most famous Russian novelists, the author of "Anna Karenina", was born in 1828.

tion, comme j'en ai visité en Angleterre, lugubre sous une brume chargée d'atomes de charbon. Je me disais qu'une spéculation de bourse avait dû présider au transport de ce blé sur ce navire et qu'un peu d'or avait été ajouté ainsi à quelque énorme fortune, dépensée dans un hôtel de Paris, de Londres, de Pétersbourg, parmi les délicatesses les plus compliquées du luxe le plus moderne.

Où allait-il maintenant, ce blé sous le faix duquel pliaient les reins des chevaux paisibles ? Sans doute vers quelque cabane d'un paysan grec, dévot à saint Spiridion et aux images, sur les murs de laquelle un saint Georges vêtu d'argent terrasse le dragon, et je me laissais envahir par cette rêverie qu'éveille en nous la merveilleuse complexité de cet univers, rendue comme perceptible par ce simple labeur d'un débarquement de blé dans un coin de port.

* * *

C'est bien ce mélange du labeur le plus simple et du plus adorable décor qui donne sans cesse au paysage de Corfou une physionomie d'églogue antique. Pas un mur d'enclos; partout des haies composées d'aloès gigantesques, qui tordent leurs verts et souples poignards, ou de figuiers de Barbarie aux feuilles grasses, larges comme des raquettes de *tennis*. Et partout aussi des bois d'oliviers, non pas de ces maigres et petits arbustes de notre Provence, mais des arbres colossaux, avec un tronc si vieux qu'il en est tout noué, tout percé de trous énormes. A terre sont assis des hommes et des femmes qui ramassent les olives tombées. C'est leur seule manière de faire la récolte, et encore de deux

années l'une.[1] Ils sont là, calmes et insouciants, sous l'ombre fine du vieil arbre qui dut être planté au temps du règne de Venise. D'autres paysans s'en vont à la ville, assis de côté[2] sur une monture chargée d'outres de peau qui enferment du vin. Sous ces oliviers errent aussi des troupeaux, des chèvres camuses qui se pendent aux branches comme dans les vers de Théocrite[3] et ceux de Virgile.

Des femmes passent portant une cruche sur la tête, d'un geste qui n'a pas changé depuis tant de siècles que les poètes en ont célébré la noblesse. Puis c'est un moine mendiant dont la robe noire est devenue verte par l'usage, dont le visage, aux cheveux et à la barbe inculte, a des simplicités d'ermite de la Thébaïde,[4] sous la toque sombre.

Quand les oliviers manquent, les bois d'orangers leur succèdent, avec des fruits d'or qui brillent dans le feuillage lustré, presque noir, et, quand les aloès ou les figuiers font défaut, des haies de rosiers prennent leur place, fleuris de pâles et frêles roses, les dernières de l'année, mais le parfum délicat de leurs corolles frileuses se distingue encore marié à celui des narcisses qui grandissent tout blancs au bord des ruisseaux.

Sans cesse aussi la mer apparaît à l'horizon, crispant à peine[5] sa nappe bleue, elle dort dans le calme des baies, elle frange les rochers d'un peu d'écume, elle

---

1. *Et encore de deux années l'une*, and only one year out of two.
2. *Assis de côté*, seated on one side.
3. *Théocrite*, a celebrated Greek poet, was born at Syracuse in 300 and died in 220 B. C.
4. *Thebaïde*, a deserted part of Egypt where lived the first Christian hermits.
5. *Crispant à peine*, hardly rippling.

étincelle sous le soleil, elle s'assombrit quand le couchant teinte en rose la crête blanche de l'Albanie. Elle est le sourire et la sauvagerie de ce paysage, et des bateaux s'y détachent çà et là, un paquebot avec son panache de fumée, un voilier avec ses toiles claires.

* * *

Ni cette mer paresseuse, ni ce ciel lumineux, ni cette île verdoyante n'ont dû changer depuis l'époque dont il est parlé dans Homère, où Ulysse aperçut cette côte devant lui. Ah ! les beaux vers et que je ne peux résister au plaisir de transcrire ici ! " Mais quand l'aurore aux beaux cheveux amena le troisième jour, — enfin le vent se reposa, et la face de la mer – se fit paisible, et, là, il aperçut la terre. — Il la regarda de ses yeux aigus, en se soulevant hors de la grande houle. — Comme au regard d'un fils apparaît la vie désirée, — d'un père qui gisait sous la maladie, en proie à d'immenses douleurs, — desséché, courbé, sous le poids des Dieux ennemis, — et maintenant ces Dieux l'ont délivré de son mal, — ainsi aux yeux d'Ulysse apparut la terre et la forêt..."

* * *

Quand j'avais ainsi lu un chant de l'*Odyssée*, mon plaisir était de marcher jusqu'à cette pointe, bien connue des voyageurs qui ont passé seulement quelques heures dans l'île entre deux bateaux,(1) — que l'on appelle la pointe du *canon*, à cause d'une batterie placée là autrefois. La route contourne les baies dont est enclose la villa du roi, oasis d'eucalyptus, d'orangers,

1. *Entre deux bateaux*, between the arrival of a boat and the sailing of another.

de citronniers et de rosiers, en vue du plus suave paysage de mer. Elle longe une espèce de lac intérieur sur lequel volent des sarcelles. Elle court parmi les oliviers et passe devant plusieurs maisons bâties par des Anglais; dont une me séduirait plus que je ne peux dire, par cette inscription gravée au-dessus de sa porte et si étonnamment britannique : *Alcinoüs lodge.*

Des garçonnets et des fillettes, pieds nus, m'offraient des fleurs et des oranges en me jetant le joli souhait par lequel ces gracieux mendiants saluent l'étranger : " Puissiez-vous jouir de vos yeux ! " C'est qu'une joie douce était en effet éparse pour les yeux dans le vaste azur du ciel, dans la clarté chatoyante des eaux, dans la mollesse des collines, dans le pâle feuillage des oliviers et dans les visions d'existence héroïque si naturellement mêlées à ces eaux, à ce ciel, à cette forme des montagnes, à ces beaux et paisibles arbres ! J'arrivais ainsi à la pointe d'où l'on découvre un îlot qui s'appelle "le vaisseau d'Ulysse".

* * *

Une légende populaire veut que Neptune ait changé ainsi en une masse immobile la galère phéacienne qui était coupable d'avoir ramené l'exilé dans son Ithaque. Cet îlot est planté de cyprès noirs, une petite chapelle s'y dresse et deux vieux moines le cultivent. La romanesque impératrice d'Autriche y a passé des heures et des heures pendant l'hiver qu'elle a séjourné à Corfou.

Y venait-elle regarder seulement la mer mouvante, la côte lointaine du continent et les pentes boisées de l'île ?

Ou bien évoquait-elle en pensée la chimère, qui fut

pourtant vraie, d'un monde où chaque aspect nouveau de la nature s'animait pour l'homme encore jeune en des symboles d'une grâce idéale ?... Toujours est-il que moi,[1] l'amoureux passionné de l'analyse, le maniaque de psychologie, je m'abandonnais avec une ivresse inexprimable à l'intense illusion qui, pour un moment, grâce à la magie de cet horizon et du poème à peine quitté, faisait de l'élève de Stendhal[2] un contemporain de ces songes à jamais dissipés.

Je sentais renaître en moi l'âme évanouie, l'âme primitive de ces Hellènes qui pratiquèrent la félicité animale sans grossièreté, la félicité morale sans maladie, les puissances de l'art sans la manière, celles de la pensée sans l'angoisse; — période unique et si courte de jeunesse heureuse pour la Psyché aujourd'hui blessée qui pleure en chacun de nous ! Ile verdoyante et que je ne reverrai peut-être jamais, quand tu ne m'aurais donné que cette volupté de quelques matinées passées de la sorte sur ton rivage, ton nom me resterait sacré pour toujours, et quand je me souviens de toi, une phrase du noble et triste Flaubert[3] me chante dans la mémoire : " Même il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de la serrer contre son cœur ! "

PAUL BOURGET.

---

1. *Toujours est-il que moi*, the fact is that I.
2. *Stendhal*, whose real name was Henri Beyle, a French critic and novelist, was born at Grenoble in 1783 and died in 1842. His principal work is : " La Chartreuse de Parme ".
3. *Flaubert*. See page 122.

VENGEANCE D'ENFANT.

Une des impressions les plus saisissantes de mon enfance fut l'arrivée dans la cité provinciale, où je grandissais alors, des soldats autrichiens, faits prisonniers lors de la campagne de 1859.[1] Nous n'étions pas gâtés sous le rapport des voyageurs, dans cette sombre ville de C... en Auvergne où le chemin de fer arrivait depuis quelques années à peine et que traversaient, seulement aux mois d'été, de rares malades, en route pour Royat encore sauvage, ou pour le Mont-Dore ou la Bourboule[2] difficilement accessibles. L'entrée de ces ennemis vaincus, avec leurs blancs uniformes salis par l'usure, avec leur physionomie de race étrangère, fut un événement pour toute la population, et en particulier pour les garçonnets de mon âge, — j'avais sept ans alors, — qui s'approchaient des nouveaux venus avec une curiosité naïvement cruelle.

Les vieux qui passaient leurs mains de soixante-dix ans dans nos têtes bouclées avaient vu défiler les aigles victorieuses, et la légende de la gloire napoléonienne était si forte, qu'elle se traduisait dans nos imaginations de garçonnets par les plus touchantes et les plus comiques chimères. Nous étions persuadés, par exemple, mon meilleur ami Émile C... et moi, qu'un petit garçon français était plus fort que deux petits garçons de n'importe quel pays. Notre étonnement fut grand de comparer les braves et vigoureux soldats autrichiens

---

1. *La campagne de* 1859 was undertaken by Napoleon III in order to make Italy a united Kingdom completely independent from Austria.

2. *Royat, Mont-Dore, la Bourboule*, three places celebrated for their hot springs, are situated in the *département du Puy-de-Dôme*, about 275 miles South of Paris.

aux soldats de notre pays qui passaient sur les mêmes trottoirs et sous les mêmes arbres. Nous demeurions stupéfiés qu'ils eussent la même taille, la même apparence de muscles. Telle était la forme puérile que revêtait notre foi dans la supériorité de notre race.

Si je me rappelle ce séjour, d'ailleurs assez bref, que firent dans notre ville ces prisonniers aux uniformes pour nous si singuliers, c'est qu'il s'y rattache un autre souvenir, celui d'une anecdote restée longtemps mystérieuse pour moi et à laquelle je pense avec le même intérêt passionné, chaque fois que j'entends quelque discussion sur le caractère des enfants. Il faut ajouter que le personnage qui me la conta est demeuré dans ma mémoire comme un des types les plus originaux que j'aie rencontrés dans cette ville de province, où j'ouvrais déjà mes yeux fureteurs à toutes les originalités des visages, et mon attention précoce à toutes les bizarreries des habitudes. C'était un vieil ami de ma famille, ancien universitaire et retraité comme inspecteur,[1] qui répondait au nom presque fantastique de : M. Optat Viple, et l'homme était aussi fantastique que son nom : très grand, très sec, avec un crâne pointu et chauve, des lunettes sur un nez infini, — été comme hiver, une redingote serrée autour de sa longue taille. et, hiver comme été, les pieds pris dans des bottes à double semelle qu'il ne quittait même pas au logis, de peur de s'enrhumer.

Il s'était gracieusement chargé[2] de m'enseigner les premiers éléments du latin et du grec, pour le plaisir

1. *Ancien universitaire et retraité comme inspecteur*, a former professor of the University, now retired with the rank and pension of an inspector.

2. *Il s'était gracieusement chargé*, he had gratuitously taken the care.

d'appliquer une méthode à lui, et j'allais chaque jour vers neuf heures travailler dans son cabinet, avant son dîner qu'il prenait invariablement à dix, pour souper — comme on dit dans le pays — à cinq et demie.

Pas une fois, depuis la mort de sa femme, l'inspecteur en retraite n'avait manqué à la règle de ses deux repas, dosés par lui, d'après les conseils hygiéniques d'un médecin de ses amis, de qui il tenait l'horreur de l'alcool, du tabac et du café. Une bouteille de vin — du vrai vin de Chanturgue qu'il tirait d'une vigne à lui — suffisait à sa consommation d'une semaine. Mais dix bibliothèques n'auraient pas suffi à sa fringale de lecture. Je n'ai jamais connu d'homme aussi possédé que celui-là de la manie de la lettre imprimée.[1] Tout lui était bon, depuis les journaux de la contrée jusqu'aux revues locales, et depuis les plus beaux auteurs latins jusqu'aux pires romans contemporains, le tout sans cesse coupé par une reprise quotidienne d'un Voltaire,[2] qui remplissait deux énormes rayons de sa bibliothèque. M. Optat Viple était—j'ai à peine besoin de le dire après ce détail — outrageusement irréligieux et jacobin. Un de ses oncles avait siégé à la Convention.[3] Comment conciliait-il le républicanisme et l'horreur que lui inspirait le régime actuel avec une admiration de mameluck[4] pour le premier Bonaparte ? C'é-

1. *Je n'ai jamais connu d'homme aussi possédé que celui-là de la manie de la lettre imprimée,* I have never known such a lover of printed matter (= of reading) as that one was.

2. *Voltaire* (1694-1778), the most celebrated philosopher and the most brilliant writer of the 18th century, is well known for his love of liberty. He had a decided influence on the people and contributed by his writings to the coming of the Revolution.

3. *La Convention* was the political Assembly that ruled over France from September 22nd 1792 to October 26th 1795.

4. *Avec une admiration de mameluck,* with an enthusiastic admiration.

tait, cela, un des mystères du bonhomme qui avait l'innocente manie de parler de la nature dans le style de Rousseau.[1] Il prononçait ce nom : Jean-Jacques, avec un tremblement dans la voix. Quand j'y songe, ce n'était guère raisonnable de me confier à ce mécréant, qui ne se permettait pas de contredire en rien l'enseignement religieux qu'on me donnait alors. Mais il me parlait avec des exaltations, tout jeune que je fusse, des encyclopédistes[2] et des révolutionnaires. Il avait été professeur à Langres[3] et avait connu un parent de Diderot.[4] Tous les noms des écrivains du XVIIIe siècle défilaient dans les interminables conversations qu'il avait avec moi quand il venait me chercher pour la promenade. Car, dans les beaux jours, il me prenait à la maison et on le laissait m'emmener le long des routes, où nous passions des heures, moi à le questionner sur mille choses enfantines ou sérieuses, lui à me répondre avec une bonté jamais lassée, tandis que les vignes verdoyaient autour de nous, avec leurs raisins tout petits et verts ou tout gros et noirs suivant la saison, que les ruisseaux couraient entre les saules, et que les oiseaux chantaient. — O mélancolie des printemps d'autrefois !

Je me rappelle, comme si cette conversation datait d'hier, le jour où mon vieil ami me raconta l'anecdote

---

1. *Rousseau* (*Jean-Jacques*) was born at Geneva in 1712 and died in 1778. His works, "Emile", "Le Contrat Social", are known all over the world for their political teachings.

2. *Encyclopédistes* was the name given to a society of philosophers who endeavored to collect in a single book the sum of knowledge so far acquired by mankind. Their work, begun in 1751, was completed in 1772.

3. *Langres*, the birth-place of Diderot, one of the *encyclopédistes*, is situated in the *département de la Haute-Marne*.

4. *Diderot* (1713-1784). See the two preceding notes.

à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure : nous étions sortis pour aller aux Bughes, une promenade dans la vallée, et nous allions croiser sur la poterne un groupe de ces prisonniers autrichiens en uniforme blanc. M. Viple me fit brusquement prendre une rue détournée, afin de les éviter, la rue qui descend près de Notre-Dame-du-Port, l'antique basilique romane aux triples cryptes. Il demeura silencieux assez longtemps. Je regardais son visage tout en rides. sur lequel mordait la pointe arrondie de son col,[1] et je lui demandai tout d'un coup :

— Monsieur Viple, vous n'avez donc pas envie[2] de les voir de près, ces Autrichiens ?

— Non, mon enfant, fit-il avec un regard que je ne lui connaissais guère, comme plein de l'ombre d'un noir souvenir, la dernière fois que j'ai vu leur uniforme, c'était trop triste...

— Et quand donc, ça ? insistai-je.

— A l'Invasion,[3] dit-il. Puis, comme calculant dans sa tête : il y a de cela quarante-cinq ans...

— Ils sont venus jusqu'à Issoire ? interrogeai-je, sachant qu'il était de cette ville.

— Jusqu'à Issoire, — répondit-il, et comme nous descendions ensemble sur la route qui mène vers la gare, il ajouta, me montrant l'autre route parallèle, et qui porte précisément le nom de route d'Issoire : — Ils sont arrivés à Clermont d'abord, puis tout droit chez

1. *Sur lequel mordait la pointe arrondie de son col,* in which the rounded corner of his collar was cutting.

2. *Vous n'avez donc pas envie,* then you do not desire.

3. *A l'Invasion.* After the fall of Napoleon I in 1815, the combined armies of Europe invaded France.

nous. Ah ! notre maison a bien failli être brûlée alors... C'est vrai. Nous ne les attendions pas.

Nous savions bien que l'empereur avait été battu, mais nous ne pouvions pas croire que ce fût fini... Ce diable d'homme avait si longtemps gagné la partie... Et puis nous l'aimions, mon père l'aimait. Il l'avait vu une fois, qui passait une revue à Paris dans le Carrousel,[1] après la campagne d'Austerlitz,[2] et il nous parlait de cet œil bleu qu'avait Bonaparte et qui vous forçait de crier : "Vive l'empereur !" rien qu'en vous regardant. Et puis, vois-tu, cet empereur-là, ce n'était pas commme celui ci. C'était un homme de la Révolution. Suffit... suffit...

— Mais pourquoi les Autrichiens voulaient-ils brûler la maison ? repris-je avec la persistance d'un petit garçon qui ne voulait pas laisser échapper son histoire.

— Ces envahisseurs arrivèrent donc chez nous un soir, continua le vieillard qui semblait m'avoir oublié maintenant et suivre seulement les visions qui affluaient dans le champ de sa mémoire. — Ils arrivèrent pas beaucoup, un régiment de cavaliers que commandait un grand officier au visage insolent, très jeune, avec des moustaches blondes très longues, qui flottaient presque au vent... Nous avions passé la journée entière dans la plus affreuse anxiété. Nous les savions à Clermont. Viendraient-ils ? Ne viendraient-ils pas ? Comment les recevrions-nous ? Il y avait eu conseil chez mon père, qui était à cette époque le maire de la ville. Ma foi ! s'il n'avait pas été malade je crois bien qu'il était

1. *Carrousel*, an immense court facing the palace of Tuileries which was burnt by the Communists in May 1871.

2. *Austerlitz*, the most brilliant victory of Napoleon I, was fought on December 2nd 1805.

homme à se mettre à la tête d'une troupe déterminée, et à barricader les rues. Nous avions des vivres, et tout le monde dans ce pays de chasseurs a son fusil accroché au clou derrière la cheminée. Enfin ! le pauvre homme était au lit, grelottant les fièvres qu'il avait prises à guetter des oiseaux sur les marais... Et les conseils de sagesse avaient prévalu... Une sonnerie de trompettes, — et c'étaient les ennemis. Ah ! petit, puisses-tu ne jamais savoir ce que c'est que d'entendre des clairons sonner une marche étrangère de cette façon-là... Il y avait une telle superbe dans cette sonnerie, un tel mépris pour nous et tant de haine ! Je me souviens. Je l'entendais dans la chambre de mon père, le front contre la fenêtre et regardant l'officier à la tête des siens, et quand je me retournai, je vis le vieil homme qui pleurait...

— Alors, ça devrait vous faire plaisir, M. Viple, de voir que ceux-ci sont vaincus maintenant...

— Plaisir ? plaisir ?... Je n'ai pas trop confiance, dit le vieux jacobin, dans cet empereur-ci...(1) Mais suffit, suffit... C'était son mot quand il ne voulait rien me dire qui, répété par moi, le fît gronder par ma tante, la plus dévote des dévotes, et la plus confite en respect du gouvernement,(2) et il reprenait déjà son récit : — Il n'y avait pas un quart d'heure que les Autrichiens étaient dans la ville que l'on frappait bruyamment à notre porte. C'était le bel officier à longues moustaches qui venait s'installer chez le maire en compagnie de deux autres, et ordre m'était donné à moi de déménager ma

---

1. *Dans cet empereur-ci.* Refers to Napoleon III (1808-1873).
2. *Et la plus confite en respect du gouvernement,* and the most respectful servant of the government.

chambre. Je me vois encore pestant contre eux, et cachant un pistolet que j'avais chargé pour faire la défense, dans une petite soupente qui me servait de chiffonnier. J'étais furieux de la quitter, cette chambre, qui était la plus jolie de la maison, — elle donnait sur une petite terrasse où j'ai tant joué, — et d'où l'on descendait dans le jardin par un petit escalier de pierre tout verdoyant d'herbe sauvage. Au-dessous s'étendait la salle de billard, et au-dessus une espèce de mansarde où l'on me relégua pour le temps que les officiers devaient passer dans la maison... Ils commandèrent aussitôt le dîner. Ils étaient fatigués de l'étape, et il fallait que tout le monde mît la main à la pâte[1] pour que le repas fût prêt à temps. Eux trois et six personnes avec eux, cela faisait neuf et c'était beaucoup. Enfin nous vînmes à bout de composer ce repas, que ma mère voulut succulent. — Il faut les adoucir, disait la pauvre femme qui me força d'aller au vivier prendre des truites pour eux, de ces belles et fraîches truites que j'aimais tant à sentir frémissantes entre mes doigts serrés. Je dus descendre à la cave et leur chercher du champagne, quatre des bouteilles que mon père débouchait autrefois à l'annonce des victoires de l'empereur. — Je ne peux pas te dire l'impression que cela me causait de préparer ainsi une fête pour eux avec ces choses qui étaient à nous et dans cette maison que commençait de remplir le tapage de leur violente gaieté, et ce tapage alla grandissant, grandissant parmi les rires et le choc des verres, à mesure que le repas avançait.

Et c'étaient des toasts dans une langue que je ne

1. *Et il fallut que tout le monde mît la main à la pâte,* and every body had to help doing the work.

comprenais pas. — Car j'écoutais tout, assis dans la cuisine où il avait été arrêté que nous mangerions, au coin de la haute cheminée. A quoi buvaient-ils? Sans doute à nos défaites, à la mort de notre pauvre empereur! Je n'avais pas plus de douze ans alors, mais je te jure que l'on ne peut pas souffrir d'indignation et de colère plus que je ne souffrais assis sur ma petite chaise, en face de ma mère qui, elle, en bonne ménagère, était surtout préoccupée du bris des assiettes et des verres. — Il ne leur manque rien? disait-elle anxieusement au domestique. — Ils veulent ceci, ils veulent cela, répondait ce brave Michel, — et, on leur donnait ceci, on leur donnait cela, jusqu'à une minute où Michel entra, la figure bouleversée, et dit simplement: — Ils veulent du café!

— C'était pourtant bien facile de leur en donner, interrompis-je.

— Tu crois, me dit M. Viple, mais tu ne sais pas, mon pauvre enfant, ce que représentaient de rareté en ce temps-là le café et le sucre. On t'a raconté que l'empereur avait eu l'idée du blocus continental,[1] n'est-ce pas, afin d'empêcher tout commerce de l'Europe avec l'Angleterre?... Oui, c'était une idée, une grande idée; mais l'un de ses résultats les plus perceptibles pour nous autres, petits bourgeois, fut la diminution, la suppression presque d'un certain nombre de denrées qui nous venaient de l'étranger. Bref, quand le domestique rapporta cette réponse à ma mère, la malheureuse femme demeura terrassée: — Du café! s'écria-t-elle, mais nous n'en avons pas un grain à la maison. Va le

1. *Blocus continental.* On the 21st of November 1806, Napoleon I promulgated a decree forbidding all European nations to trade with England, and this was called the *blocus continental.*

leur dire. — Deux minutes après le domestique revint, plus pâle encore : — Ils sont ivres, Madame, et ils prétendent qu'ils auront du café ou qu'ils briseront tout. — Ah ! mon Dieu, fit ma mère se tordant les mains, et moi qui ai laissé mon service de Sèvres[1] sur le buffet ! — Cependant le vacarme augmentait dans la salle à manger. Les officiers, auprès de qui le domestique était retourné, frappaient maintenant le plancher de leurs sabres, et criaient à faire frémir les vitres. Trois fois ce bon Michel alla essayer de leur faire entendre raison, trois fois il nous revint, chassé par des bordées d'outrages et ce hurlement : " Du café... du café !... " et ces mots si simples prononcés à l'allemande[2] prenaient comme un rauque accent de cruauté. Enfin le tumulte devint si fort qu'il monta jusqu'à la chambre de mon père, et voici qu'à la porte de la cuisine nous le vîmes apparaître, grand et les yeux brillants, qui serrait autour de lui une robe de chambre en drap brun, et un foulard autour de sa tête : Que se passe-t-il ?... Je l'entends encore poser cette question de ses lèvres tremblantes. Était-ce de fièvre ? Était-ce de colère ? On le lui explique. — Je vais leur parler, — répondit-il, et il marcha vers la salle à manger. Je le suivais. Je verrai toute ma vie cette scène : les officiers autrichiens en uniforme, la face allumée par la boisson, des morceaux d'assiettes cassées, des bouteilles jetées çà et là par terre, la nappe tachée et une vapeur de tabac autour de ces impudents vainqueurs. Oui, toute ma vie, j'entendrai mon père leur dire : — Messieurs, je n'ai pas

1. *Mon service de Sèvres.* Sèvres is a small village near Paris where is situated the celebrated porcelain manufactory belonging to the French government.

2. *A l'allemande*, with a German pronunciation.

ce que vous me demandez, je vous en donne ma parole d'honneur, et je me suis levé de mon lit de malade pour vous demander de respecter le foyer où je vous ai reçus comme des hôtes... — Il n'avait pas fini que l'homme aux longues moustaches, dont les yeux bleus luisaient d'un mauvais regard, se lève, et prenant un verre de champagne qui était devant lui, s'avance vers nous : — Eh bien ! dit-il avec un assez pur accent, et qui témoignait d'une éducation supérieure à celle de ses compagnons, nous vous croirons, Monsieur, si vous voulez nous faire le plaisir de porter la santé de notre maître qui vient sauver votre pays... Monsieur, à la santé de notre empereur." Je regardais mon père, moi qui le connaissais, je vis qu'il était dans une crise d'effroyable colère. Il prit le verre et, avec une voix retentissante, levant ce verre du côté d'un portrait de Napoléon, que ces barbares n'avaient pas remarqué, il dit : — En effet, messieurs, vive l'empereur !... — L'officier aux longues moustaches avait suivi la direction des yeux de mon père. Il aperçut le portrait, une simple gravure dont il fit voler le cadre en éclats d'un coup de fourreau de sabre, puis, remplissant de nouveau le verre que mon père avait pris, il dit brutalement : — Allons, crie : Vive l'empereur d'Autriche ! et plus vite que ça. — Mon père reprit le verre, le souleva de nouveau, et dit : Vive l'empereur !... — Ah ! chien de Français ! hurla l'officier, et empoignant la chaise qui était auprès de lui, il en asséna un coup dans la poitrine du malade qui tomba en arrière la tête contre l'angle de la porte, tandis que nous poussions tous, ma mère, les domestiques et moi, un gémissement d'horreur...

— Et il était mort ? interrogeai-je.

— Nous le crûmes, répondit M. Vilpe, sur le moment, quand nous vîmes le sang tremper le foulard de sa tête. Mais non... Seulement il mit six mois à se remettre.[1]

— Et qu'avez-vous fait, vous, monsieur Viple ? continuai-je.

— Moi, dit-il comme hésitant, rien, vraiment rien... mais mon frère...

— Vous avez donc un frère? Vous ne m'en aviez jamais parlé.

— Oui, que j'ai perdu tout jeune et qui avait presque mon âge, un an de plus, un an de moins... Quand il se fut couché dans sa mansarde, — la même que la mienne, — nous avions la même chambre et on nous a exilés ensemble, il se mit à penser, penser... Les petits garçons de ce temps-là, vois-tu, voulaient tous devenir soldats, et entendaient tant parler de combats, de dangers, de coups de canon, de coups de fusil, qu'ils n'avaient pas peur de grand'chose. Celui-là pensait donc à la cruelle journée, à l'arrivée des ennemis, à leur entrée dans la maison, aux préparatifs du dîner, à son père frappé, à l'empereur insulté. Il voyait l'officier étranger dormir dans son lit, à lui, le fils de ce vieillard facilement blessé, et une idée de vengeance se mit à grandir dans sa petite tête... Il connaissait la vieille maison comme tu connais la tienne, dans tous ses recoins. Elle avait été construite en plusieurs fois et la fenêtre en tabatière[2] de la chambre mansardée, où couchait l'enfant, donnait sur un toit en pente douce

1. *Il mit six mois à se remettre*, he was ill for six months after that.
2. *Fenêtre à tabatière*, a small window cut right in the roof.

qui à deux mètres plus bas avait un rebord. En marchant le long de ce rebord on arrivait à un mur vêtu de lierre, et dans ce mur étaient scellés des barreaux de fer qui faisaient comme une échelle pour aller jusqu'au haut d'une cheminée dans un sens, et dans l'autre ces barreaux rejoignaient un second rebord de toit, grâce auquel on pouvait arriver en deux pas sur la terrasse dont je t'ai parlé. C'était celle qui attenait à la chambre où couchait l'officier... Voilà mon frère se levant, s'habillant en hâte, se glissant comme un chat sur la pente du toit, puis sur le rebord, puis descendant par les échelons de fer, puis sautant sur la terrasse et s'approchant de la fenêtre... C'était une nuit très chaude d'été. L'officier avait seulement fermé les volets sans fermer la fenêtre. Mon frère s'en rendit compte tout de suite en passant sa petite main à travers un cœur découpé dans le bois du volet. Il allongea le bras sans rencontrer la vitre. Il y avait près de ce cœur une petite ficelle qui servait à ouvrir le battant du volet. Il eut le courage de la tirer... — Le pire qu'il puisse m'arriver, songeait-il, c'est d'être pincé... Hé bien ! je dirai que j'avais oublié quelque chose dans ma chambre. . — C'était une excuse insensée. Mais l'enfant avait son idée... Le volet s'ouvre en grinçant, personne ne bouge. L'officier dormait profondément, alourdi sans doute par le vin et les liqueurs. Son ronflement remplissait la pièce d'une espèce de râle régulier. Avec des précautions de voleur, mon frère se glisse sur le parquet jusqu'au chiffonnier où j'avais caché le pistolet. Il le prend... Tu penses si à chacun de ces mouvements son cœur, à lui, battait vite. Il resta un quart d'heure peut-être, accroupi par terre, étreignant son arme sans

savoir ce qu'il allait faire. La lune qui entrait en biais par la fenêtre éclairait un peu la chambre, juste assez pour qu'après un certain temps on distinguât les formes vagues des objets. L'officier dormait toujours d'un sommeil que ce même râle monotone révélait si calme, si entier... L'image de son père se présente à l'enfant. Il revoit la scène, le vieillard soulevant vers le portrait son verre de champagne; et puis la chaise lancée, et la chute du corps, et le sang... L'enfant se lève, il rampe jusqu'au lit. Il distingue presque les traits du dormeur, il arme le pistolet... — Que ces petits bruits deviennent énormes dans ces minutes-là ! Il dirige le canon dans le coin de l'oreille, là, au bas des cheveux, et il tire...

— Et alors ? fis-je, comme il s'interrompait.

— Alors, reprit le vieillard, comme un fou, il court à la fenêtre, franchit la balustrade de la terrasse, se glisse de nouveau sur le rebord du toit, grimpe le long de l'échelle, sur le rebord, sur le toit, il entre dans sa chambre, rabat la fenêtre à tabatière, cache le pistolet sous son matelas, et se recouche en faisant semblant de dormir, tandis qu'un tumulte soudain emplissait la maison, témoignant que le coup de pistolet avait éveillé les gens et qu'on cherchait sans doute le meurtrier.

— Et l'a-t-on trouvé ?

— Jamais... Toutes les perquisitions, toutes les menaces, rien n'y a fait... On a voulu nous brûler, arrêter les domestiques, celui-ci, celui-là. Mais il y avait un alibi pour tout le monde, heureusement, — mon frère y compris.[1] Et d'ailleurs, comment aurait-on pensé à un enfant ? Et puis, l'officier mort était, heureusement

1. *Mon frère y compris*, for my brother also.

pour nous, détesté également de ses soldats et de ses chefs...

— Ah ! il était mort, lui... Ça, par exemple; c'était juste ! m'écriai-je.

— N'est-ce pas ? Tu trouves que c'était juste, interrogea le vieil inspecteur, et ses yeux brillaient, comme je ne les avais jamais vus briller...

— Et votre frère ? insistai-je... Qu'est-il devenu ?

— Je t'ai déjà dit que je l'ai perdu tout jeune, répondit-il.

... Passant par Issoire, il y a quelques années, je me trouvai chez une de mes parentes éloignées,[2] avec une vieille dame de quatre vingts ans qui était un peu la cousine de mon vieil ami l'inspecteur. Nous en parlâmes longuement, et à un moment je lui demandai :

— Est-ce que vous avez connu son frère ?

— Quel frère ? dit-elle.

— Celui qui est mort tout jeune.

— Vous faites erreur, reprit-elle. Optat était fils unique.

Je comprends aujourd'hui pourquoi M. Viple ne voulait pas passer sur la place où se trouvaient les prisonniers autrichiens. C'était lui, l'enfant qui avait vengé son père outragé, lui le vieil universitaire, qui depuis lors n'avait peut-être jamais touché une arme. Quels étranges mystères il y a parfois dans les plus paisibles et les plus humbles destinées !

PAUL BOURGET.

---

1. *Je me trouvai chez une de mes parentes éloignées,* I met at one of my distant relatives.

JEAN RAMEAU.

RAMEAU (JEAN) est né à Gaas (Landes) le 19 février 1858. Quoique bien jeune encore, il s'est déjà acquis une réputation enviable dans le monde des lettres. Doué d'une âme sensible, il excelle à décrire les sentiments; mais c'est surtout quand il dépeint le Midi qu'il atteint une grande hauteur.

Il collabore à de nombreux journaux et revues, et il a donné trois volumes de vers qui sont : *Poèmes fantasques* (1882), *La Vie et la Mort* (1886) et *La Chanson des Étoiles* (1888).

LA FEMME EN SUCRE.

Il y avait une fois un monsieur, une toute petite fille et un ruisseau.

Le monsieur, c'était n'importe qui.[1] La toute petite fille était une gaminette de trois ou quatre ans à peine, très crasseuse et très déguenillée, aussi large que haute, et fagotée on ne sait comment, à la je m'en moque.[2] Le ruisseau était un filet d'eau omnicolore qui passait devant le trottoir du monsieur et dans lequel la petite fille trempait ses doigtelets pour y pêcher des feuilles de chou, des semelles de bottine et d'autres monstres aquatiques analogues.

Oh ! le monsieur se rappelle bien l'impression que lui fit la toute petite fille, la première fois qu'il la vit. Une impression très étrange. Il n'avait vu d'elle d'abord qu'une petite taille, haute de deux doigts, tout près des aisselles, et puis des petons bizarres, couleur de café au

1. *C'était n'importe qui*, he was any one.
2. *A la je m'en moque*, in a very seedy manner.

lait, et vagabondant dans de vieilles mules de garde municipal à cheval.

Et puis il aperçut une blancheur confuse : le joli sourire qu'elle lui fit quand il lui donna deux sous.

Dès lors, tous les jours, la petite fille et le monsieur — un aimable désœuvré — se rencontrèrent. Elle l'aimait beaucoup. Quand il était en retard, pour tromper sa douleur sans doute, elle se mettait à barboter comme un vrai caneton. Un jour, elle lui fit ainsi hommage d'une collection de peaux d'orange recueillies pendant ses loisirs.

Ce devait être la fille d'un charbonnier. Certains matins, un ménage pauvre aurait pu faire cuire son chocolat avec la houille qu'elle avait sur les joues. Qui sait ? C'était peut-être là son fard à elle !

Le monsieur s'aperçut que les parents ne donnaient plus rien à la petite. S'étant aperçus qu'un généreux promeneur lui donnait quotidiennement deux sous, ils avaient résolu d'économiser les trente ou quarante centimes qu'elle leur coûtait. L'enfant achetait chaque jour un morceau de pain d'épice, puis, consciencieusement, se remettait à explorer le ruisseau.

Une vraie vie de coq en pâte.(1)

* * *

Un matin, le monsieur la trouva très triste. C'était en hiver. A une devanture voisine, où jusque-là ne s'étaient étalées que des boîtes de conserves alimentaires, tout un alignement de poupées s'épanouissaient,

---

1. *Une vraie vie de coq en pâte*, it was a life of abundance.

avec des carnations roses et délicates, comme un rang de bébés frileux poussés là en une nuit.

Ah ! oui ! c'est une belle chose, une belle poupée, avec de belles mains propres et de beaux yeux luisants.

La petite, appuyée à la devanture, en regardait une qui lui tendait les bras à travers la vitre.

On ne lui en avait jamais donné, à elle !

Et elle attendait là depuis le matin. Mais cette madame devait joliment se moquer d'elle : on ne la voyait jamais venir.

Et les deux bébés restaient nez à nez, presque aussi immobiles l'un que l'autre.

Il y avait une fine gelée sur les pavés; les bottines des promeneurs criaient comme sur du sucre menu.

Et la petite charbonnière, les mains violettes, attendait toujours la grande dame.

Le monsieur l'avait vue. Il la prit par le bras et l'emmena chez un confiseur.

Une bonne femme en sucre, chef-d'œuvre de l'artiste ès-pâte,[1] de céans, trônait au milieu de l'étalage, avec des cheveux en réglisse et une jupe en chocolat.

— Veux-tu que je te donne cette belle dame-là, dit le monsieur à sa nourrissonne.

Elle ouvrit de grands yeux reconnaissants, tout blancs et tout ronds comme des yeux d'agneau... Et on lui donna le chef-d'œuvre du confiseur.

Double profit ! De quoi[2] se rassasier le cœur et l'estomac ! pensa le monsieur.

L'enfant se mit l'horrible femme dans les bras, et ils s'en allèrent, elle très confuse et lui très ému.

1. *Chef-d'œuvre de l'artiste ès-pâte*, the chief-work of the confectioner.
2. *De quoi*, enough.



Le lendemain, quand il descendit pour donner ses deux sous, le monsieur ne trouva pas la gaminette.

Diantre! C'était grave. Depuis qu'elle fréquentait les belles dames en sucre, est-ce que la petite chiffonnière croyait déroger?

Il entra dans la boutique des parents. Elle n'y était pas non plus.

— Ah ! la gredine ! elle se sera gorgée de sucre toute la journée! s'écria la mère dès qu'elle eut connaissance du cadeau reçu par sa fille.

— Oui ! répéta le père. Elle se sera gorgée toute seule, la mâtine !...

Toc ! toc !

On frappait à la porte.

— N'est-ce pas à vous, cette enfant? fit un sergent de ville en déposant à terre un paquet informe de loques.

Le monsieur fit un pas en avant...

C'était elle !

Un second monsieur — un médecin légiste,[1] paraît-il — prit la parole à son tour.

— Elle a été trouvée dans un carrefour, dit-il, morte d'inanition.

— D'inanition ? s'exclama son protecteur. Et la poupée? qu'a-t-elle fait de la poupée?

Il se précipita vers l'enfant.

Et tout au fond, contre son cœur, étroitement enlacée

1. *Un médecin légiste*, a government physician who holds inquest in cases of crime, accident or suicide.

par ses petits bras maigres, il la découvrit, l'affreuse femme en sucre — intacte !

— Tiens ! c'est drôle ! fit la mère étonnée.

— Ah ! que non, bonne maman ! ce n'est pas drôle du tout ! répondit le monsieur touché jusqu'aux larmes.

Car il venait de comprendre l'immense dévouement de la gaminette : elle s'était laissée mourir pour ne pas *tuer*[1] sa poupée.

JEAN RAMEAU.

---

1. *Pour ne pas tuer*, in order not to eat.

TABLE DES MATIÈRES.



AUTEURS.



A Complete Descriptive Catalogue of these publications will be sent free when requested.

MAY, 1900

PUBLICATIONS

—IN—

French and Other Foreign Languages

—OF—

WILLIAM R. JENKINS,

NEW YORK.

Books marked (*) were published during 1899.

FRENCH.

Attention is called to the following series. They are of grea value to the student as well as to the general reader of French. The romances and plays are interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap and suitable for the class-room or library. Many have notes in English.

ROMANS CHOISIS.

12mo, Paper, 60 Cents. Cloth, 85 Cents.

1.—Dosia. By Mme. Henry Gréville. 214 pp.
Notes by A. De Rougemont, A.M.

2.—L'Abbé Constantin. By Ludovic Halévy. 198 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

3.—Le Mariage de Gérard. By André Theuriet. 234 pp.

4.—Le Roi des Montagnes. By Edmond About. 297 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

5.—Le Mariage de Gabrielle. By Daniel Lesueur. 264 pp.
Notes by B. D. Woodward, Ph.D.

6.—L'Ami Fritz. By Erckmann-Chatrian. 303 pp.
Notes by Prof. C. Fontaine, B.L., L.D.

7.—L'Ombra. By A. Gennevraye. 216 pp.

8.—Le Maître de Forges. By GEORGES OHNET. 341 pp.

9.—La Neuvaine de Colette. By JEANNE SCHULTZ. 236 pp.

10.—Perdue. By Mme. HENRY GRÉVILLE. 359 pp.
Notes by George McLean Harper, Ph.D.

11.—Mlle. Solange, (Terre de France). By FRANÇOIS DE JULLIOT. 359 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

12.—Vaillante, ou *Ce que femme veut.* By JACQUES VINCENT. 277 pp.

***13.—Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours.** By JULES VERNE. 373 pp. *With notes by Herman S. Piatt.*

***14.—Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre.** By OCTAVE FEUILLET. 204 pp. *Notes by B. D. Woodward, Ph. D.*

15.—La Maison de Penarvan. By JULES SANDEAU. 292 pp.

16.—L'Homme à l'Oreille Cassée. By EDMOND ABOUT. 278 pp.

17.—Sans Famille. By HECTOR MALOT. 430 pp. *Abridged and arranged for school use by P. Bercy, B.L., L.D.*

18.—Cosia, et le Royaume de Dahomey. By ANDRÉ MICHEL DURAND. 165 pp.

19.—Mon Oncle et Mon Curé. By JEAN DE LA BRÈTE. 249 pp
Notes in English by F. C. de Sumichrast.

20.—La Lizardière. By VICOMTE HENRI DE BORNIER. 247 pp.

21.—Nanon. By GEORGE SAND. 382 pp.
Notes by B. D. Woodward, Ph. D.

22.—Le Petit Chose (*Histoire d'un Enfant*). By ALPHONSE DAUDET. 284 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L.,L.D.*

23.—Pêcheur D'Islande. By PIERRE LOTI. 287 pp. *Arranged for everyone's reading. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

***24.—Madame Lambelle.** By GUSTAVE TOUDOUZE. 315 pp.

The series will be continued with stories of other well-known writers.

MISCELLANEOUS.

Graziella. By A. DE LAMARTINE. 173 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 12mo, paper, 45 cents.

Cinq-mars ou une Conjuration sous Louis XIII. By ALFRED DE VIGNY. *Introduction and copious notes. 12mo, cloth,* $1.25.

La Tulipe Noire. By ALEXANDRE DUMAS. 304 pp.
12mo, paper, 45 cents.

La Lampe de Psyché. By LÉON DE TINSEAU.
16mo, paper, 35 cents.

***Contes de la Vie Rustique.** 221 pp.
Arranged with notes by S. Castegnier. 12mo, paper, 45 cents.

Cyrano de Bergerac. *Comédie Héroïque en Cinq Actes, en Vers.* By EDMOND ROSTAND. *12mo, cloth, illus., 240 pp.,* $1; *paper,* 50c.

Cyrano de Bergerac. *With introduction and notes by Reed Paige Clark. (In preparation.)*

CONTES CHOISIS.

This series comprises some of the very best short stories, NOUVELLES *of French authors. They are very prettily printed, of convenient size and are published at the uniform price of*

Paper 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—**La Mère de la Marquise.** By EDMOND ABOUT. 185 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

2.—**Le Siège de Berlin et Autres Contes.** By ALPHONSE DAUDET. 73 pp. *Comprising La dernière classe; La Mule du Pape; L'Enfant Espion; Salvette and Bernadou; Un Teneur de Livres. Notes by E. Rigal, B.-ès-S.; B.L.*

3.—**Un Mariage d'Amour.** By LUDOVIC HALÉVY. 73 pp.

4.—**La Mare au Diable.** By GEORGE SAND. 142 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

5.—**Peppino.** By L. D. VENTURA. 65 pp.

6.—**Idylles.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 110 pp.

7.—**Carine.** By LOUIS ENAULT. 181 pp.

8.—**Les Fiancés de Grinderwald.** *Also,* **Les Amoureux de Catherine.** By ERCKMANN-CHATRIAN. 104 pp.

9.—**Les Frères Colombe.** By GEORGES DE PEYREBRUNE. 136 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

10.—**Le Buste.** By EDMOND ABOUT. 145 pp.
Notes by George McLean Harper, Ph.D.

11.—**La Belle-Nivernaise,** (*Histoire d'un vieux Bateau et de son Equipage*). By ALPHONSE DAUDET. 111 pp.
Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.

12.—**Le Chien du Capitaine.** By LOUIS ENAULT. 158 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

13.—**Boum-Boum.** By JULES CLARETIE. 104 pp.
With other exquisite short stories by famous French writers.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

14.—**L'Attelage de la Marquise.** By LÉON DE TINSEAU. **Une Dot.** By E. LEGOUVÉ. 93 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

15.—**Deux Artistes en Voyage,** *and two other stories.* By COMTE DE VERVINS. 105 pp.

16.—Contes et Nouvelles. By GUY DE MAUPASSANT. 93 pp. *With a preface by A. Brisson.*

17.—Le Chant du Cygne. By GEORGE OHNET. 91 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

18.—Près du Bonheur. By HENRI ARDEL. 91 pp. *Notes by E. Rigal, B.S., B.L.*

19.—La Frontière. By JULES CLARETIE. 103 pp. *Notes by Charles A. Eggert, Ph.D., LL.B.*

20.—L'Oncle et le Neveu, *et* Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille. By EDMOND ABOUT. 120 pp. *Notes by G. Castegnier, B. S., B.L.*

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE POUR LA JEUNESSE.

Les Malheurs de Sophie. By Mme. LA COMTESSE DE SÉGUR. 208 pp.

In France it is classic. Light, amusing and interesting for young children. 12mo, *illustrated, paper,* 60c.; *cloth,* $1.00.

Catherine, Catherinette et Catarina. By ARSÈNE ALEXANDRE. *Arranged with exercises and vocabularies, by Agnes Godfrey Gay. Contains many beautiful colored illustrations. Quarto,* 75c.

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE.

By PROF. ALFRED M. COTTE.

The stories of some of the most salient of Molière's Comedies, written in the form of novellettes similar in idea to Charles and Mary Lamb's "Tales from Shakespeare."

1.—L'Avare. 2.—Le Bourgeois Gentilhomme. *Each* 20 *cents.*

MUSIC.

CHANSONS, POÉSIES ET JEUX FRANÇAIS

POUR LES ENFANTS AMÉRICAINS.

Composés et recueillis par AGNES GODFREY GAY.

Music revised and harmonized, by Mr. Grant-Schaefer. Price 50c.

THÉATRE CONTEMPORAIN.

Comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in Colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 Cents Each.

1.—Le Voyage de M. Perrichon. By EUGÈNE LABICHE et EDOUARD MARTIN. 78 pp.
Comedy in four acts. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—Vent d'Ouest, *Comedy in one act,* 18 pp., *and* **La Soupière,** *Comedy in one act,* 20 pp. By ERNEST D'HERVILLY. *In one volume.*

3.—La Grammaire. By EUGÉNE LABICHE. 54 pp.
Comedy in one act. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—Le Gentilhomme Pauvre. By DUMANOIR and LAFARGUE. 76 pp. *Comedy in two acts. Notes by Casimer Zdanowicz, A.M.*

5.—La Pluie et le Beau Temps, *Comedy in one act, in prose.* By LEON GOZLAN. 34 pp. *And* **Autour d'un Berceau,** *Play in one scene.* By ERNEST LEGOUVÉ. 11 pp.

6.—La Fée. By OCTAVE FEUILLET. 43 pp.
Comedy in one act.

7.—Bertrand et Raton. By EUGÈNE SCRIBE. 48 pp.
Drama in five acts, in prose.

8.—La Perle Noire. By VICTORIEN SARDOU. 72 pp.
Comedy in three acts, in prose.

9.—Les Deux Sourds. By JULES MOINAUX. 37 pp.
Comedy in one act.

10.—Le Maître de Forges. By GEORGES OHNET. 101 pp.
Comedy in four acts. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

11.—Le Testament de César Girodot. By ADOLPHE BELOT and EDM. VILLETARD. 98 pp.
Comedy in three acts, in prose. Notes by Geo. Castegnier B.S., B.L.

12.—Le Gendre de M. Poirier. By EMILE AUGIER and JULES SANDEAU. 92 pp.
Comedy in four acts, in prose. Notes by F. C. de Sumichrast

13.—Le Monde où l'on s'ennuie. By EDOUARD PAILLERON. 124 pp.
Comedy in three acts. Notes by Alfred Hennequin, Ph.D.

14.—La Lettre Chargée. By E. LABICHE. 28 pp.
Fantaisie in one act.

15.—La Fille de Roland. By VICOMTE HENRI DE BORNIER. 96 pp.
Drama in four acts, in verse. Notes by Wm. L. Montague, Ph.D.

16.—Hernani. By VICTOR HUGO. 151 pp.
Drama in five acts. Notes by Gustave Masson, B.A.

17.—Mine et Contre-Mine. By ALEXANDRE GUILLET. 97 pp.
Comedy in three acts. Notes by the Author.

18.—L'Ami Fritz. By ERCKMANN-CHATRIAN. 96 pp.
Comedy in three acts. Adapted to the use of American Schools and Colleges, and annotated by Alfred Hennequin, Ph.D.

19.—L'Honneur et L'Argent. By F. PONSARD. 128 pp.
Comedy in five acts, in verse. Notes by Frederick C. de Sumichrast.

20.—La Duchesse Couturière. By MADAME E. VAILLANT GOODMAN. 24 pp. *Comedy in one act, adapted from "Les Doigts de Fée;" especially arranged for ladies' cast.*

THEATRE FOR YOUNG FOLKS.

10 Cents Each.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type.

The List comprises:

1.—Les Deux Écoliers. By A. LAURENT DE VILLEROY. 26 pp
Comédie en un acte, en prose, for boy and three girls.

2.—Le Roi D'Amérique. By HENRI MICHAUD. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys. 10 characters.

3.—Une Affaire Compliquée. By HENRI MICHAUD. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 7 characters.

4.—La Somnambule. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

5.—Stella. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for young ladies; 6 character

6.—Une Héroine. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

7.—Ma Bonne. By HENRI MICHAUD. 14 pp.
Comédie en un acte, for girls; 5 characters.

8.—Dona Quichotte. By HENRI MICHAUD. 20 pp.
Comédie en un acte, for girls. 6 characters.

GAMES.

The Table Game. By HELÈNE J. ROTH.
A French game to familarize pupils with the names of everything that is placed on a dining-room table. 75c.

Citations des Auteurs Français. By F. L. BONNET. 75c

Jeu des Académiciens. By MLLE. R. SÉE. 75c.

Miss Theodora Ernst's French Conversation Cards. 50c.

(*) **Jeu de "Connaissez-vous Paris" (Do You Know Paris).**
This game has been made for schools and pupils and those who intend to visit Paris and the Exposition. A map has been added which will be of service. 75c.

(*)**A Game of Mythology.** BY A. G. FOSTER. 75c.

(See also German.)

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Under this general title is issued a series of Classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, printed in large type, at a uniform price of

Paper, 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—L'Avare. By J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE. 105 pp.
Comédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—Le Cid. By PIERRE CORNEILLE. 87 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

3.—Le Bourgeois Gentilhomme. By J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE (1670).
Comédie-Ballet en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—Horace. By P. CORNEILLE. 70 pp.
Tragédie en cinq actes. With grammatical and explanatory notes by Frederick C. de Sumichrast.

5.—Andromaque. By J. RACINE. 72 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by F. C. de Sumichrast.

6.—Athalie. By JEAN RACINE. 86 pp.
Tragédie en cinq actes tirée de l'Ecriture Sainte. With Biblical references and notes by C. Fontaine B.L., L. D

***7.-Les Précieuses Ridicules.** By J.B. POQUELIN DE MOLIÈRE.
Comédie en un acte. With a biographical memoir and notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 60 pp.

Others in preparation.

DU CROQUET, CHAS. P.

An Elementary French Grammar. 259 pp.

The arrangement of this grammar is simple, clear and concise. It is divided into two parts: (1) *First Exercises;* (2) *Elementary Grammar. A General Vocabulary is added for the convenience of the student.* 12mo. *Cloth, 2nd edition, revised, with vocabulary,* 75c.

A College Preparatory French Grammar. 284 pp.

Grammar, Exercises, and Reading followed by Examination papers. Fourth edition, entirely revised. 12mo, *half leather,* $1.25.

Conversation des Enfants. 152 pp.

12mo, *Cloth,* 75c.

Le Français par la Conversation. 186 pp.

12mo, *Cloth,* $1.00.

First Course in French Conversation.

Recitation and Reading, with separate vocabulary for each reading, $1.00.

French Verbs in a Few Lessons. 47 pp.

Cloth, 35c.

Blanks for the Conjugation of French Verbs.

About 60 *blanks in a tablet. Per tablet,* 30c.

Conjugaison Abrégée Blanks.

These blanks, besides saving more than half the time otherwise necessary in writing verbs, cause more uniformity in the class drill, make it easier for the pupil to understand his work. Per tablet, 25c.

GAY & GARBER.

Cartes de Lecture Française.

Pour les enfants Américains. A set of reading charts printed in very large type and profusely illustrated, $7.50.

MUZZARELLI, PROF. A.

Antonymes de la La Langue Française.

Exercices Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités.

Livre de L'Elève. Clo., 185 *pp.,* $1.00. *Livre du Maitre. Clo.* 185 *pp.,* $1.50.

PICOT, CHARLES.

Picot's First Lessons in French. 182 pp.

12mo, *Cloth,* 50c.

SARDOU, PROF. ALFRED.

The French Language With or Without a Teacher.

Part I, Pronunciation, 75c.; *Part II, Conversation*, $1.25.
Part III, Grammar and Syntax, $1.25.

Chart of All the French Verbs, 35c.
Part III and the Chart will be sold together for $1.50.

LITERATURE AND CHOICE READING.

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp.
Cloth, $1.00.

Contes et Nouvelles Modernes *(P. Bercy's French Reader)*. 265 pp.
With explanatory English notes. 12mo, *Cloth*, $1.00.

Balzac (Honoré de), Contes. 219 pp.
Edited, with Introduction and Notes, by George McLean Harper, Ph.D., and Louis Eugene Livingood, A.B. Clo., $1.

BECK, B.

Fables Choisies de La Fontaine. 107 pp.
Notes by Madame B. Beck. 16mo, *Boards*, 40c.

COLLOT, A. G.

12mo, *cloth*, 75c. *each*.

Progressive French Dialogues and Phrases. 226 pp.

Progressive French Anecdotes and Questions. 233 pp

Progressive Pronouncing French Reader. 288 pp.

Progressive Interlinear French Reader. 292 pp.

COPPEE, FRANÇOIS.

Extraits Choisis. 177 pp.
Prose and poetry, with notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L. 12mo, *Cloth*, 75c.

FONTAINE, C.

12mo, *cloth, with notes*, $1.25 *each*.

Les Poètes Français du XIXème Siècle. 402 pp.

Les Prosateurs Français du XIXème Siècle. 373 pp.

Les Historiens Français du XIXème Siècle. 384

MICHAUD, HENRI.

Poésies de Quatre à Huit Vers. 19 pp.
French Poetry for schools. 20c.

BOUGEMONT, A. DE

Manuel de Littérature Française. 408 pp.
12mo, half leather, $1.25.

(See also Victor Hugo's Works).

SAUVEUR, LAMBERT.

Les Chansons de Béranger. 228 pp.
With notes. 12mo, Cloth, $1.25.

"VETERAN."

Initiatory French Readings. 155 pp.
In the first part: the picturesque facts of "Our Country," and in the second part: "The Discovery of France" by some young American travellers. 12mo, Cloth, 75c.

FOR TRANSLATING ENGLISH INTO FRENCH.

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Short Selections for Translating English into French. 137 pp.
With notes. 12mo, Cloth, 75c.

Key to Short Selections. 121 pp.
12mo, Cloth, 75c.

HENNEQUIN, ALFRED (PH.D.)

A Woman of Sense and A Hair-Powder Plot.
Two English plays intended for translating Colloquial English into French, with notes. 12mo, Flexible cloth, 40c.

PROGRESSIVE FRENCH DRILL.

***Un Peu de Tout.** By F. JULIEN.

12mo, cloth, 282 pages, 75 cents.
Valuable for giving a final polish to the work of preparing for examination.

Preliminary French Drill. By a VETERAN. 68 pp.
12mo. Cloth, 50c.

Drill Book.—A—118 pp.

Embodies systematically the main principles of the language. The vocabulary (English and French) will be found to be quite extensive, and contains most of the words in common use. 12mo, Cloth, 75c.

B.—83 pp.
The purpose of this book is to facilitate the mastery of the irregular verbs in all their tenses. 12mo, Cloth, 50c.

PRONUNCIATION.

French Pronunciation, Rules and Practice for the Use of Americans. 50 pp.
12mo, Boards, 50c.

Gender of French Nouns at a Glance.
A Card 3 x 5 *inches*, 10c.

VERBS.

French Verbs at a Glance. By MARIOT DE BEAUVOISIN. 61 pp.
8vo, 35c.

French Verbs. By CHAS. P. DUCROQUET. 47 pp.
Cloth, 35c.

French Verbs. By Professor SCHELE DE VERE. 201 pp.
Cloth, $1.00.

Conjugaison des Verbes Français avec Exercices. By PAUL BERCY.
12mo, flexible cloth, 86 *pages*, 50c.

† **Blanks for the Conjugation of French Verbs.** By CHAS. P. DUCROQUET.
Put up in Tablets, 50c.

† **Conjugaison Abrégée Blanks.** By CHAS. P. DUCROQUET.
Put up in Tablets, 25c.

† *These "blanks" save more than half the time otherwise necessary in "writing" or in "correcting" verbs. They ensure uniformity in the class work and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

Drill Book.—B.—82 pp.
12mo, Cloth, 50c.

Mme. Beck's French Verb Form.
By means of this "drill," a verb with form as given can be written by an average pupil in less than fifteen minutes. Size, 9 x 12. *Price*, 50c.

Le Verbe en Quatre Tableaux Synoptiques. By Prof. H. MARION.
"*Sixth Edition.*" *Price*, 25c.

Verbes Français demandant des Prépositions. By F. J. A. Darr. *12mo, Cloth*, 50c.

Logical Chart for Teaching and Learning the French Conjugation. By STANISLAS LE ROY.

Manual of French Verbs. *Prepared by* WINONA CREW, B.A.

(*See also Latin, Greek and Games.*

GERMAN.

Kleine Anfange. By FRAULEIN ALBERTINE KASE. 188 pp.
Ein buch für kleine Leute. 8vo, *Boards, many illustrations,* 75c.

Des Kindes Erstes Buch. By WILHELM RIPPE. 100 pp.
This method is divided into forty lessons, each consisting of a short vocabulary, and appropriate illustration, a reading lesson, and a few sentences to be memorized; and as appendix are given a few simple rhymes suitable for the nursery. 12mo, *Boards,* 40c.

Der Praktische Deutsche. By U. JOS. BEILEY. *Second edition, entirely revised.* 12mo, *cloth,* 251 pp., $1.00.
The material necessary to enable the learner to converse with Germans in their own language is provided, and it is arranged in such an order that the study will be pleasurable as well as profitable. A vocabulary is at the end.

Das Deutsche Litteratur Spiel. By F. S. ZOLLER.
A German game of authors, 75c.

Constructive Process for Learning German. By A. DREYSPRING. *(In preparation.)*

A Glance at the Difficulties of German Grammar. By CHARLES F. CUTTING. 30c.

Blanks for the Conjugation of German Verbs. Per tablet, 35c.

Deutsch's Drillmaster in German. By S. DEUTSCH. 12mo, *cloth,* $1.25.

ITALIAN.

NOVELLE ITALIANE.

This series comprises some of the very best short stories, "novelles" of Italian authors. They are very well printed, of convenient size and are published at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—**Alberto.** By E. DE AMICIS. 108 pp.
Notes by T. E. Comba.

2.—**Una Notte Bizzarra.** By ANTONIO BARRILI. 84 pp
Notes by T. E. Comba.

3.—**Un Incontro.** By E. DE AMICIS. 104 pp.
And other Italian stories by noted writers, with notes by Prof. Ventura.

4.—**Camilla.** By E. DE AMICIS. 120 pp.
With notes by T. E. Comba.

5.—**Fra le Corde diun Contrabasso.** By SALVATORE FARINA.
With notes by T. E. Comba.

6.—**Fortezza, and Un Gran Giorno.** By E. DE AMICIS. 74 pp.
With notes by T. E. Comba.

This series will be continued with stories of other well-known writers.

La Lingua Italiana. By T. E. COMBA. 228 pp.

A practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanations, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs. 12mo, Cloth, $1.00.

A Brief Italian Grammar. By A. H. EDGREN, Professor of Romance Languages in the University of Nebraska. 12mo, cloth, 90c.

SPANISH.

NOVELAS ESCOGIDAS.

75 Cents Each.

1.—El Final de Norma. By D. PEDRO A. DE ALARCON. 246 pp.
Notes by R. D. Cortina, A.M. 12mo, *Paper.*

CUENTOS SELECTOS.

35 Cents Each.

1.—El Pájaro Verde. By JUAN VALERA. 60 pp.
With notes by Julio Rojas. 18mo, *Paper.*

2.—Fortuna y Otros Cuentos Escogidos. 129 pages.
With notes by R. D. Cortina, A.M. 18mo, *paper.*

3.—Temprano y Con Sol y Otros Cuentos. By EMELIO PARDO BAZAN. 77 pages.
With notes by R. D. Cortina, A.M. 18mo, *paper.*

TEATRO ESPAÑOL:

Comprising some of the best contemporaneous Spanish dramatic literature and of invaluable use to the student in Colloquial Spanish. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—La Independencia. By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS. 109 pp. *With notes by Louis A. Loiseaux.*

2.—Partir á Tiempo. Por DON MARIANO DE LARRA. 44 pp.
Comèdia en un acto, with notes by Alex. W. Herdler.

3.—El Desdén con el Desdén. Por DON AUGUSTIN MORETO Y CABANA. 107 pp.
Comedia en tres journadas. Notes by Alex. W. Herdler.

Un Drama Nuevo. By DON JOAQUIN ESTÊBANEZ.
Drama en tres actos. Notes by Prof. John E. Matzke, Ph.D.

Spanish Words and Phrases. By Mme. F.J.A. DARR. *Paper,* 25c.

***Doce Cuentos Escogidos.** Edited for class use. 116 pages.
With notes and vocabulary by C. Fontaine, B.L., L.D. 12mo, *paper,* 50c.

Spanish Catalogue of Imported Books sent on application.

LATIN.

The Beginner's Latin. By W. McDOWELL HALSEY, PH.D.
An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo, *Cloth*, 75c.

† **Drisler's Blanks for the Conjugation of Latin Verbs.**
Put in tablets, 25c.

† **Browning's Blanks for Latin Verbs.**
Put in tablets, 25c.

† **Blanks for the Elements of the Latin Verb.**
Put in tablets, 25c.

Latin Paradigms at a Glance, 25c.

***English-Latin Vocabulary for use with Scudder's Latin Reader.** By MISS K. WENDELL.
Paper, 25c.

GREEK.

Browning's Blanks for Greek Verbs.
Put in tablets, 25c.

***Blanks for the Conjugation or Synopses of Greek Verbs.** By H. C. HAVENS. *Per tablet*, 25c.

†**Miss Wilson's Spelling Blanks.**
Arranged in Book-form. Price, 35c.

† *These blanks save more than half the time otherwise necessary in writing or in correcting. They insure uniformity in the class work, and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

CHINESE.

A Chinese-English and English-Chinese Phrase Book. By T. L. STEDMAN and K. P. LEE. 187 pp.
12mo, *Boards*, $1.25.

